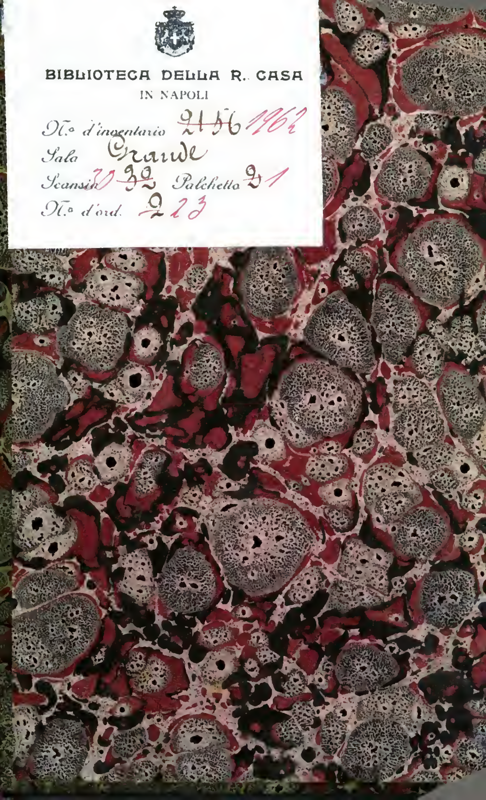




BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 2156 1962
Sala Grande
Scansia 30 32 Palchetto 2 1
N.° d'ord. 2 23



VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

Le dix-septième volume est accompagné de cinq planches, dont quatre doubles ; ce qui forme neuf planches.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

TOME DIX-SEPTIÈME.



PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

1820.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME DIX-SEPTIÈME [1].

	Pages.
Plan de la bataille de Pultusk.	31
Plan de la bataille de Preusch-Eylau (planche double).	65
Plan du siége de Dantzig (planche double).	84
Plan de la bataille d'Heilsberg (planche double). . . .	161
Plan de la bataille de Friedland (planche double) . . .	166.

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux, tant publiés qu'inédits.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DIX-SEPTIEME VOLUME.

CHAPITRE II.

1807. Pages.

Commencement des hostilités avec la Russie; opération d'un corps d'armée française en Dalmatie; combat de Castel-Novo; entrée de l'armée russe en Pologne; l'armée française se porte à sa rencontre; les Russes évacuent Varsovie et repassent la Vistule; combats de Czarnovo, de Nasielsk, de Dzialdow, de Cursomb, de Pultusk, de Golymyn; les deux armées française et russe entrent en quartiers d'hiver; opérations du corps d'armée du prince Jérôme en Silésie; siége et prise de Breslaw, etc. . . 1

Suite des opérations militaires en Silésie et dans le nord de l'Allemagne; invasion de la Poméranie suédoise par le maréchal Mortier; les hostilités recommencent en Pologne; combat de Mohrungen; combats de Passenheim, de Bugfried, de Deppen, de Hoff; bataille de Preusch-Eylau, etc. . 43

1807. Pages.

CHAPITRE III.

Combat d'Ostrolenka; suite des opérations en Silésie et dans la Poméranie suédoise; les Russes attaquent la ligne française sur l'Alle et sur la Passarge; ils sont repoussés, etc. 73

Siége de Dantzig. 84

Suite des événemens militaires en Pologne; suspension d'armes entre la France et la Suède; suite des opérations en Silésie; siége de Neiss, etc.. 135

Les deux armées française et russe lèvent leurs quartiers d'hiver; combats de Spanden, de Lomitten, de Deppen, de Guttstadt, d'Heilsberg, etc. 150

Bataille de Friedland. 166

Suites de la bataille de Friedland; occupation de Kœnigsberg par les Français; capitulation des places de Glatz et de Kosel, en Silésie; armistice demandé par les Russes; entrevue des deux empereurs de France et de Russie sur le Niémen; paix avec la Russie et la Prusse. 173

CHAPITRE IV.

Septembre.

Rupture de l'armistice avec la Suède; les Français rentrent dans la Poméranie suédoise; fuite du roi de Suède et prise de Stralsund; capitulation de l'île de Rugen, etc. 201

1807. Pages.
Résultats immédiats du traité de paix avec la Prusse; répartition des troupes de la grande armée; retour de l'empereur Napoléon en France; fêtes données à Paris à la garde impériale, etc. 208
Suite des événemens militaires dans le royaume de Naples; siége d'Amantea, de Fiume-Freddo; combat de Mileto; prise de Cotrone, etc. 225
Préparatifs d'une seconde expédition des Français contre le Portugal; invasion de ce royaume par le corps d'armée aux ordres du général Junot; occupation de Lisbonne. 242

CHAPITRE V.

Relation des principaux événemens maritimes arrivés pendant les années 1806 et 1807. Opérations des diverses escadres et divisions de forces navales françaises commandées par les amiraux Leissègues, Linois et Willaumez, et les chefs de division Allemand et Lhermitte; combat glorieux de la frégate *La Canonnière* contre le vaisseau de ligne anglais *le Tremendous*, etc. 265

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME DIX-SEPTIEME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le dix-septième volume.

A

Agneau (l'), 116.
Albert, 126, 127.
Alexandre, empereur, 3, 4, 6, 9, 10, 11, 16, 17, 22, 31, 35, 55, 143, 152, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 186.
Alexiowitz, 179.
Allemand, 263, 264, 290.
Alorna (marquis d'), 259.
Amato, 235, 237.
Anahlt-Pleiss (prince d'), 41, 43, 44, 45, 49, 76.
Arberg (d'), 78.
Armand, chef de bataillon, 52, 114, 115.
Armand, capitaine, 115.
Armfeld, 79, 143.
Aubert, 115.
Aubrée, 8.
Audet, 116.
Augereau, 12, 16, 22, 25, 28, 29, 32, 33, 36, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 71.
Aurillac, 110.
Auzoni, 69.
Avy, 114, 115.
Aymé, 107, 114, 115.

B

Bachelu, 8.
Bade (grand-duc de), 53.
Badeigth-Laborde, 259.
Bagration, prince, 161, 180.
Baretto, 252, 253.
Barral, 141.
Barrois, 81.
Barthélemi, 32.
Beaumont, 12, 16, 25, 126.
Becker, 12, 32.
Bekler, 28, 29.
Bolaton, 78.
Belloi (de), archevêque, 212.
Beningsen, 9, 10, 16, 21, 22, 31, 32, 34, 35, 73, 80, 159, 161, 164, 169, 170, 173, 180, 182, 183.
Bergeret, 281.
Bernadotte, 12, 24, 29, 36, 53, 55, 56, 57, 58, 59,

70, 71, 82, 105, 156, 15
159, 166, 210.
Berthier, 28, 133, 172, [illegible],
182, 208.
Bertholot, 231.
Berthon (de), 116.
Bertrand, général du génie, 122.
Bertrand, chef de bataillon, 117.
Bessières, 23, 24, 25, 26, 29, 36, 66, 63, 182, 218, 22., 224.
Bigot, 264.
Binot, 274, 275.
Bisson, 168.
Blanc, 104.
Blein, 37, 40, 41, 43, 47.
Boisaubert, 112.
Boissonet, 115.
Bonaparte, 2, 3, 4, 6, 7, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 22, 24, 26, 29, 35, 36, 37, 38, 43, 47, 48, 50, 52, 54, 55, 58, 59, 60, 62, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 73, 75, 77, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 93, 108, 111, 115, 118, 120, 121, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 139, 141, 143, 148, 151, 153, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 172, 173, 174, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 202, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 220, 223, 244, 246, 247, 261, 273, 299, 302.
Bonaparte (Joseph), 10, 235, 240, 260.
Bonaparte (Louis), 37.
Bonaparte (Jérôme), 1, 10, 12, 15, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 47, 49, 50, 71, 14, 148, 149, 150, 175, 185, 215, 298, 299, 302, 303, 304.
Bonfanti, 78.
Bonnard, 32.
Bordesoul, 163.
Borghèse, prince, 83.
Boucher, 116.
Boudet, 152, 205.
Bouge, 81.
Bouillé, 76.
Bourayne, 286, 287, 288, 289.
Boursier, 68.
Boyeldieu, 63.
Boyer, 78.
Brady, 6.
Brayer, 90.
Bretel, 298.
Broussonnet, 104.
Brun, colonel, 31.
Brun, général, 172.
Brune, 152, 166, 202, 203, 204, 205, 206, 207.
Brunswick (duc de), 48.
Bruyères, 67, 81, 161.
Buget, 174.
Buxhoewden, 21, 31, 32, 35.

C

Campana, 74, 75.
Carafla, 248, 249, 251, 258.
Cardell, 142.
Carnot, 216.
Caroline, reine, 227, 231.
Caulincourt, 182.
Chapot, 117.
Charles IV, 247.
Charles XII, 179.
Chasseloup-Laubat, 23, 92, 104, 111, 112.
Chemineau, 127.
Chipault, 164.

Claparède, 32, 175.
Clarcke, 2, 4.
Clément de Ris, 172.
Clop, 116.
Coburg (prince de Saxe), 47.
Cocault, 264.
Cochrane, 267, 290, 301, 304.
Coehorn, 172.
Colin, 116.
Collamberget, 131.
Collet, capitaine du génie, 120.
Collet, capitaine de vaisseau, 290, 291.
Constantin, grand-duc, 159, 182, 183, 184.
Corbineau, 35, 36, 68.
Corem-Cantore, 241.
Coste (la), 172.
Coudé, 264, 268.
Courbières (de), 34.
Courtot, 9.
Couthino (Antonio de Souza), 245.
Couturier, 9.
Curial, aide-de-camp, 32.
Curial, colonel, 170.

D

Dalhmann, 29, 69.
Danthouard, 107.
Daru (Pierre), 209.
Daultaune, 31.
Davenay, 163.
Daviet, 141.
Davoust, 11, 12, 13, 16, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 36, 59, 60, 62, 63, 65, 66, 67, 71, 136, 137, 160, 161, 164, 166, 174, 177, 210.
Dawranowitz, 103.
Decaen, 272, 273, 274, 280.
Decrès, 259, 272, 273, 274, 298.
Delaborde, 246, 256.
Delzons, 8.
Deroi, 37, 41, 43, 49.
Deschamps, 37.
Desjardins, 66, 69.
Dewrede, 50.
Dombrowsky, 14, 53, 77, 78, 85.
Dombrowsky, fils, colonel, 86.
Dorsenne, 67.
Doubril, 1, 4.
Drivet, 141.
Droet, 227.
Drouet, 53, 56, 114, 131, 172.
Duckworth, 267, 305.
Ducoudrais, 150.
Dufour, 93, 102.
Duhamel, 75.
Dumont, 110.
Dumui, 149.
Dunio, 110.
Dupas, 149.
Dupont, 52, 56, 57, 81, 159, 169, 172.
Durnel, 108.
Duroc, 29, 182.
Durosnel, 161, 164.
Dutaillis, 160.
Duveyrier, 42, 44, 45, 46.

E

Ecolier (l'), 286.
Espagne, 162, 163.
Espinchal (d'), 78.
Essen, 51, 59, 75, 79, 143, 201, 203.

F

Faure, 298.
Fenerolle, 53.

Ferber, 116.
Ferdinand, roi de Naples, 231, 240, 242.
Ferey, 159.
Fernand, 245.
Ferno (de), 172.
Ferrand, 266.
Ferri, 235, 236.
Fitteau, 63.
Fortunas, 115.
Foy, 261.
Frédéric-Auguste, roi de Saxe, 185, 210.
Frère, 156, 157, 158.
Friant, 28, 32.
Fricher, 137.
Frochot, 212, 218.

G

Gardanne, 29, 63, 89, 102, 103, 114, 121, 124.
Garran de Coulon, 172.
Garreau, 264.
Gauthier, 23.
Gayet, 9.
Gazan, 31, 74, 136, 137, 175.
Geoffroi, 109.
Georges, roi, 297.
Georges-Guillaume, électeur de Hesse-Cassel, 48.
Girard, 137, 156.
Goetzen (de), comte, 176.
Grandjean, 53, 141, 142, 205.
Grandseigne, 251.
Gravina, 263.
Grouchy, 23, 26, 65, 66, 67, 68, 172.
Gudin, 31, 32.
Guéheunec, 163.
Guichard, 134.
Guillaume III, 3, 10, 11, 12, 13, 15, 34, 41, 49, 84, 132, 133, 143, 149, 152, 177, 178, 180, 184, 185, 186.
Guinet, 82.
Gustave IV, 15, 79, 139, 143, 166, 201, 203, 204, 205, 206.
Gutadon, 34.
Guyot, 61.

H

Halgan, 275, 276.
Halstoffer, 103.
Hamberger, 34.
Hautpoult (d'), 23, 63, 64, 65, 66, 68.
Hédouville, 46.
Hélin, 116.
Hennings (de), 140.
Henri, 264, 298.
Héricourt (d'), 115.
Hesse-Philipstadt (prince de), 240, 241.
Heudelet, 33, 66, 69.
Hilaire (Saint-), 61, 64, 65, 66, 67, 162, 177.
Hildburghausen (duc de), 48.
Houssaie (la), 81, 168.
Huard, 228.
Hubinet, 81.
Hullin, 222.
Huquet, 103.
Hutin, 172.

I.

Isquierdo, 247.

J.

Jacquemart, chef de bataillon, 101.
Jacquemart, mineur, 116.
Jardon, 295.

Jeuffroi, 26.
Jonquières (la), 172.
Junot, 212, 242, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 258, 259.

K

Kalkreuth, 85, 89, 91, 92, 97, 104, 129, 130, 131, 132, 209.
Kaminski, 21, 55, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 134, 136, 160.
Kellermann, 246, 254.
Kirgener, 92, 94.
Klein, 12, 28, 29, 33, 63, 64, 65, 66.
Kleits (baron de), 149.
Korsakow, 170, 171.
Kosciuszko, 13, 16.
Kosiusky, 53.
Krakow, 92, 93.
Krohm, 298.

L

Labanow, prince, 180, 182.
Lacépède, 4, 224.
Lacoste, 108, 111, 131.
Lacuée, 69.
Lafosse, 130.
Lagrange, 163.
Lahoussaye, 156.
Laigh, 109.
Laignel, 264.
Lamartinière, 107.
Lameth, 163.
Lannes, 12, 16, 22, 29, 30, 31, 36, 59, 71, 118, 121, 124, 125, 154, 153, 160, 162, 163, 166, 167, 168, 170, 172.
Lapisse, 24, 53, 156, 157.
Lapoterie, aide-de-camp, 125.
Lapoterie, lieutenant, 116.
Lariboissière, 25, 94, 105, 107, 111, 182.
Larrey, 69.
Lasalle, 36, 61, 62, 65.
Latour-Maubourg, 63, 162, 165, 166, 167, 168, 172.
Lauberdière, 63.
Lauderdale, lord, 294, 297.
Launay, général, 8.
Launay, capitaine, 26.
Laurin, 138.
Lauriston, 4, 5, 6, 7, 8.
Lavergne (de), 90.
Leclerc, général, 248, 299.
Leclerc, capitaine, 116.
Leduc, 292, 294.
Lefebvre, maréchal d'empire, 59, 71, 77, 84, 89, 91, 93, 94, 96, 99, 101, 102, 103, 105, 107, 108, 111, 113, 114, 115, 116, 118, 120, 122, 124, 125, 126, 130, 131, 133, 134, 135, 153, 166.
Lefebvre-Desnouettes, 39, 50, 76, 144, 149, 150, 176.
Lefferide, 109.
Léger, 272.
Legorgne, 6.
Legrand, général, 61, 64, 66, 67, 162.
Leissègues, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 297, 305.
Lemarrois, général, 26, 27, 28, 138.
Lemarrois, colonel, 69.
Lesecq, 103, 104.
Lestocq, 21, 25, 30, 34, 62, 63, 68, 134, 174.
Leval, 61, 66, 162.
Lhermite, 282.
Liewen (de), comte, 182.

Liger-Belaire, 21, 80.
Lilienberg, 176.
Lima (de), comte, 244, 245.
Linden, 46.
Linois, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286.
Loison, 150, 246, 257.
Louis, amiral, 267, 305.
Louis, soldat, 108.

M

Magallon, 273.
Magendie, 259.
Maingarnaud, 98.
Maison, 157, 158.
Manoel Godoi, 247.
Manstein, 85.
Maransin, 258.
Marchand, 30, 31, 160, 168, 169, 172.
Marmont, 6, 7, 8, 9.
Marulaz, 25.
Masséna, 71, 138, 164, 175.
Maurin, 249, 258.
Mazzanelli, 41.
Mesnard, 85, 86, 87, 88, 89, 108.
Meunier, 81.
Michaud, 93, 102.
Michel, 116.
Micheli, 231, 236, 239.
Michelson, 59, 73.
Migneron, 127.
Milhaud, 12, 65, 66, 174.
Minucci, 39, 43, 45, 49.
Mirabelli (Rodolphe), 227, 228, 235, 236, 237, 238, 239.
Missiessy, 263.
Molitor, 152, 205.
Montbrun, 38, 43, 44, 45, 50, 175.
Montelegier, 125.
Montmarie, 90, 91.
Montmorency-Laval, 78.
Morand, 25, 32.
Morpeth, lord, 151.
Mortier, 1, 12, 15, 50, 51, 52, 71, 79, 130, 139, 140, 141, 142, 143, 152, 166, 167, 168, 170, 201.
Motard, 276.
Mothe (la), 172.
Mouton, 172.
Murat, 12, 16, 19, 20, 22, 29, 32, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 69, 83, 126, 161, 162, 163, 166, 174, 177, 180, 182, 184.
Mure, 254.
Musin, 110.

N

Nansouty, 12, 28, 29, 161, 167, 172.
Nassau (prince de), 48.
Nelson, 202, 203.
Ney, 10, 12, 21, 22, 24, 25, 29, 30, 33, 36, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 67, 71, 81, 82, 159, 160, 161, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 177.
Nimeiewsky, 86.
Norby, 140.
Nourrit, 75.
Novion (de), comte, 255, 256.
Noyer, 119.

O

Oudinot, 74, 118, 121, 122, 125, 126, 127, 134, 170, 172.
Oudot, 130.
Ouwarow, 28, 182.

Pacthod, 56, 57.
Pajol, 161, 210.
Paport, 122.
Parisot, 29).
Paty, 116.
Paul I, 202, 203.
Pérignon, officier, 172.
Pernetti, 38, 47, 146.
Ferri, 231, 232, 238.
Perrin, 109.
Petit, 25.
Petrée, 286.
Peyron, 206.
Picton, 177.
Pillet, 110.
Prévost-Lacroix, 298.
Puthod, 86, 87, 88, 94, 97, 101, 102.

Q

Quéru, 103.
Quesnel, 258.
Quincieux, 110.

R

Radziwil (prince de), 97.
Rapp, 26, 27, 33, 135, 177.
Raverat, lieutenant, 159.
Raverat, sous-lieutenant, 82.
Reille, 74, 207.
Reinhart, 38.
Renié, 26.
Rewbel, 76.
Reichauss, 116.
Renaud, 172.
Reynier, 231, 236, 238, 239, 240, 241.
Rivaud, 56.
Roger, 160.
Rogniat, 99, 101, 110, 117.
Romana (la), 152, 210.
Rouget, 26.
Roumitte, 115.
Rouquette, 131.
Roussel, 26, 162, 163.
Rouvillois, 24.
Ruffin, 74.

S

Sabathier, 103, 109.
Sahuc, 23.
Saint-Ange, 116.
Saint-Geniez, 57.
Saizieu, 292.
Salmon, 127.
Salomon, 115.
Savary, colonel, 20.
Savary, général, 59, 74, 162, 170, 171, 172.
Saulnier, 28.
Scalabrino, 115.
Scherbatow, 1, 132.
Schoeni, 21.
Schramm, 89, 90, 96, 97, 98, 102, 103, 118, 121, 124, 125, 126.
Sébastiani (Horace), 4.
Secklendorf, 45, 50.
Séguier, 212.
Ségur, 163.
Sémelé, 33, 81.
Senarmont, 168.
Sercey, 276.
Serrant, 5, 6.
Siniavin, 5, 6, 253.
Sobiesky, 18.
Sokolniski, 103.
Solano, 248, 257, 258.
Songis, 15.
Soult, 12, 22, 29, 33, 36, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 71, 81, 82, 137, 159, 160, 162, 163, 166, 174, 177.
Sowarow, 16, 75.

Spranghi, 116.
Stockharn (de), baron, 110.
Strachan, 305.
Strangfort, lord, 245, 253.
Suchet, 31, 69, 74, 137, 175.

T

Talleyrand, 244, 245.
Taranco, 248, 257, 258.
Tardiry, 116.
Tardivelle, 100, 106.
Taviel, 246.
Teinturier, 110.
Teulié, 77, 78, 84, 85.
Thiébault, général, 246, 250.
Thiébaut, lieutenant, 116.
Tholozé, colonel, 90.
Thomas, sergent de sapeurs, 102.
Thomas, lieutenant, 116.
Thouvenot, 206.
Tilly, 23.
Tirondelle, 116.
Toll (baron de), 207.
Tolosé, lieutenant du génie, 128.
Tolstoï, 21, 25, 30.
Travers, 109.
Travot, 246, 257.
Treilhard, 32.
Trowbridge, 283.

V

Vallée (François), 130.
Vandamme, 37, 38, 39, 41, 43, 44, 45, 46, 50, 75, 76, 144, 146, 147, 148, 176.
Van-der-Velt, 93.
Vansittart, 202.
Veau, 142.
Vedel, 32.
Verdier, 162, 163, 164, 170, 172, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235.
Vernon, 109.
Veyer-Belaire, 298.
Victor, général, 52, 66, 150, 167, 168, 169.
Videnel, 116.
Villatte, 158.
Villaverde (de), comte, 243, 244.
Villeneuve, 263.
Vincent (Saint-), lord, 243.
Vincent, colonel du génie, 246, 251, 257.
Viviez, 64.
Vogel, 90, 103.
Voisin, 32.
Vrignaud, 285.
Vrigny, 78.

W

Waglowich, 150, 176.
Wanderwiedt, 31.
Warren, 285, 300, 305.
Wathier, 164, 210.
Willaumez, 264, 285, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305.
Wrede, 37, 139.

Z

Zayonscheck, 71, 77, 137.
Zeidwitz, 76.
Zworn, 101.

ARMÉES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

Armée française.

GARDE IMPÉRIALE, 29, 59, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 78, 162, 166, 167, 168, 171, 184, 210, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 224.
MARINS, 177, 207.
INFANT. DE LIGNE. Premier, 225, 227, 228, 229, 230, 231, 235, 239, — quatrième, 61, — cinquième, 5, 7, — huitième, 28, 56, — neuvième, 81, — dixième, 64, — onzième, 7, 8, 9, — douzième, 25, — treizième, 45, — quatorzième, 28, — seizième, 28, — dix-neuvième, 110, 117, — vingt-troisième, 7, 8, 9, — vingt-quatrième, 81, — vingt-cinquième, 23, — vingt-sixième, 258, — vingt-septième, 83, — vingt-huitième, 61, — vingt-neuvième, 242, — trente-deuxième, 57, 81, — trente-quatrième, 31, — trente-neuvième, 83, — quarante-deuxième, 228, 229, 236, — quarante-troisième, 69, — quarante-quatrième, 101, 130, quarante-sixième, 61, 64, 159, — cinquantième, 82, — cinquante-deuxième, 231, — cinquante-cinquième, 61, — cinquante-septième, 82, 159, — cinquante-huitième, 141, — cinquante-neuvième, 68, — soixante-troisième, 69, 156, — soixante-quatrième, 138, — soixante-neuvième, 30, 51, 83, — soixante-dixième, 251, 256, — soixante-seizième, 20, 30, — soixante-dix-neuvième, 7, 8, 9, — quatre-vingt-cinquième, 31, — quatre-vingt-huitième, 137, 154, — quatre-vingt-neuvième, 23, — quatre-vingt-quatorzième, 56, — quatre-vingt-seizième, 155, — cent-neuvième, 274.
INFANTERIE LÉGÈRE. Premier, 225, 226, 227, 229, — deuxième, 51, 53, 90, 91, 114, 124, 125, — quatrième, 141, — sixième, 20, 21, 68, — neuvième, 56, 81, — douzième, 108, 114, 115, 123, 125, 127, 130, — quatorzième, 225, 226, — seizième, 33, 157, dix-septième, 31, 175, — dix-huitième, 7, 8, — vingt-deuxième, 238, — vingt-quatrième, 61, 159, — vingt-septième, 56, 157, 158.
GRENADIERS RÉUNIS, 121, 251.
LÉGION CORSE, 225, 227, 228, 234.
LÉGION DU MIDI, 258.
LÉGION DU NORD, 88, 98, 101, 115.
MINEURS, 117, 119, 124.
SAPEURS (deuxième bataillon), 102, 119.

Régiment de la garde de Paris, 114, 124, 129, 130, 163, 223.

Cavalerie. — Chasseurs. Premier, 26, — troisième, 126, 127, — cinquième, 57, — septième, 163, — onzième, 126, 127, — douzième, 26, — treizième, 24, — dix-neuvième, 88, 93, 97, — vingtième, 37, — vingt-deuxième, 163, — vingt-troisième, 88.

Cuirassiers. Quatrième, 164, — sixième, 163.

Dragons. Troisième, 26, — sixième, 26, — huitième, 26, — onzième, 68, — douzième, 26, 28, — dix-septième, 156, 157, 158, — dix-neuvième, 57, — vingt-cinquième, 175, — vingt-septième, 157, — vingt-neuvième, 225, 230.

Hussards. Premier, 24, — troisième, 21, — cinquième, 177, — neuvième, 81, 167,

Troupes étrangères faisant partie de l'armée française.

Badois, 85, 86, 87, 88, 93, 115.

Bavarois, infanterie, 138, 139, 144, 149, 150, 175.

Cavalerie, 76.

Espagnols, 152, 210.

Hollandais, 152.

Italiens, 77, 78, 85.

Garde royale, 7, 9.

Polonais, 85, 86, 87, 88, 93, 124, 136, 137, 138.

Saxons, 85, 88, 89, 93, 98, 101, 124, 125, 168.

Suisses, 258.

Wurtembergeois, infanterie, 44, 45, 50, 144, 147, 148, 149, 176.

Cavalerie, 38, 43, 50.

Armées étrangères.

Anglais, 152, 274.

Monténégrins, 5, 6.

Portugais, 255, 258.

Prussiens, 86, 87, 89, 91, 92, 93, 94, 98, 101, 108, 110, 113, 120, 126, 127, 129, 132, 152, 174, 175, 176, 178, 180.

Régiment de Courbières, 53.

Russes, 67, 68, 82, 89, 103, 113, 114, 120, 121, 124, 125, 126, 127, 129, 132, 137, 138, 139, 152, 154, 155, 156, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 176, 178, 179, 180.

Garde impériale, 159, 161, 169.

Cosaques, 136, 137, 154, 160, 162, 168, 175, 177.

Hussards noirs, 137.

Siciliens, 241.

Suédois, 53, 130, 140, 141, 142, 152, 201, 205.

MARINE FRANÇAISE ET ÉTRANGERE.

MARINE FRANÇAISE.

Vaisseaux de ligne. L'Alexandre, 264, 268, 269, 270, — le Brave, 264, 268, 269, 270, — le Cassard, 298, 303, — le Diomède, 264, 269, 270, — l'Eole, 298, 303, 304, — le Foudroyant, 298, 303, 304, — l'Impérial, ou le Vengeur, 264, 268, 269, 270, — l'Impétueux, 298, 303, — le Jupiter, 264, 268, 269, 270, — le Marengo, 272, 275, 277, 278, 280, 281, 282, 283, 284, 285, — le Patriote, 298, 303, 304, — le Régulus, 292, — le Vétéran, 298, 302, 304.

Frégates. L'Atalante, 272, 279, 280, 281, 283, — la Canonnière, 286, 287, 289, 290, 291, 292, — la Comète, 264, — la Côte-d'Or, 272, — la Cybèle, 292, — la Félicité, 264, 269, — la Guerrière, 293, — la Loire, 303, — la Marie-Françoise, 272, la Belle-Poule, 272, 275, 277, 281, 282, 283, 284, 285, — la Revanche, 293, — la Sémillante, 272, 275, 276, 277, 280, 281, — la Syrène, 293, 294, — la Valeureuse, 298, 303, 304, la Virginie, 281, — la Volontaire, 298, 299.

Corvettes. Le Berceau, 275, 276, 277, — la Diligente, 264, 267, 269.

Bricks. Le Bélier, 273.

Corsaires. La Psyché, 281.

MARINE HOLLANDAISE. *Bricks*. L'Aventurier, 276, 277.

MARINE ANGLAISE.

Vaisseaux. L'Anson, 303, — l'Asia, 288, — le Calcutta, 263, — le Centurion, 281, 282, — le Polyphème, 298, — la Princesse-Charlotte, 281, 282, — le Tremendous, 286, 287, 288, 289.

Frégates. La Blanche, 293, la Pallas, 290, 291, — le Sirius, 298.

Corvettes. La Sans-Peur, 129.

Vaisseaux marchands. Le Barnabé, 281, 282.

MARINE PORTUGAISE. — *Vaisseaux*. La Maria-Prima, 259, — le Vasco-de-Gama, 259.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

VICTOIRES, CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

LIVRE QUATRIÈME.

QUATRIÈME COALITION.

CHAPITRE II.

ANNÉE 1807.

Commencement des hostilités avec la Russie; opérations d'un corps d'armée français en Dalmatie; combat de Castel-Nuovo. Entrée de l'armée russe en Pologne; l'armée française se porte à sa rencontre; les Russes évacuent Varsovie et repassent la Vistule; combats de Czarnowo, de Nasielsk, de Działdow, de Cursomb, de Pultusk, de Golymin; les deux armées française et russe entrent en quartiers d'hiver; opérations du corps d'armée du prince Jérôme en Silésie; siége et prise de Breslau, etc. — Suite des opérations militaires en Silésie et dans le nord de l'Allemagne; invasion de la Poméranie suédoise par le maréchal Mortier; les hostilités recommencent en Pologne; combat de Mohrungen; combats de Passenheim, de Bergfried, de Deppen, de Hoff; bataille de Preusch-Eylau, etc.

Commencement des hostilités avec la Russie, etc. etc. — Depuis que la cour de Russie avait refusé de ratifier le traité conclu à Paris par son agent M. Doubril, avec le gé- 1807.

1807. néral Clarke, plénipotentiaire du gouvernement français [1]; on avait dû s'attendre à une rupture complette entre cette puissance et la France. Aussi Napoléon, en armant contre la Prusse, avait-il pris toutes les mesures qui pouvaient le mettre à même de repousser cette autre agression, en même temps que celle de la Prusse, avec laquelle elle paraissait devoir être combinée. L'expérience avait appris à l'empereur des Français que les Russes, conduits par des chefs plus habiles que ceux de la dernière campagne, étaient peut-être les seuls soldats de l'Europe qui pussent prolonger la lutte engagée avec la nouvelle coalition. Prévoyant donc, dès le commencement de cette nouvelle guerre, qu'après avoir d'abord eu affaire aux troupes prussiennes, il lui faudrait, comme en Autriche, combattre une seconde armée russe, Napoléon avait donné à l'armée destinée à opérer en Allemagne une force numérique assez considérable pour faire face à celles qui pourraient être déployées par les souverains alliés. On a vu que la levée de la conscription de 1806, et la mise en activité d'une partie des gardes nationales des frontières de l'empire, lui avaient donné la facilité de disposer de toutes les troupes qui se trouvaient dans l'intérieur, ou qu'il aurait fallu laisser pour la garde des places fortes. Par ce moyen, toutes ces vieilles bandes qui avaient vaincu l'Europe, si l'on excepte toutefois les corps qui faisaient partie de l'armée de Naples, et deux divisions employées dans la Dalmatie, étaient réunies autour de l'empereur, ou sur le point de l'être, lorsque la campagne de Prusse avait commencé; mais comme l'occupation de ce pays, après la défaite successive de tous les corps de l'armée prussienne, aurait entraîné la distraction d'une partie de ces mêmes forces, puisqu'il fallait nécessairement rentrer aussitôt

[1] Voyez tome XVI, page 296.

en campagne contre une nouvelle armée plus difficile à vaincre que la première, Napoléon se hâta de recruter et de completter ses cadres avec la conscription de 1806 : celle-ci allait être remplacée dans les dépôts et sur la frontière du Rhin par la levée de 1807, qu'un sénatus-consulte, provoqué par le message impérial dont nous avons parlé à la fin du chapitre précédent [1], mettait, par anticipation, à la disposition du ministre de la guerre. Ainsi l'empereur des Français, au moment de l'ouverture de la nouvelle campagne contre les Russes, avait encore une force égale à celle qui lui avait servi à détruire, en moins de six semaines, l'armée prussienne. 1807.

En entrant dans la quatrième coalition formée par l'Angleterre, la Suède et la Prusse contre la France, l'empereur Alexandre avait promis que l'armée russe serait en mesure d'agir de concert avec les troupes du roi Frédéric-Guillaume, ou qu'elle arriverait au moins assez à temps pour appuyer leurs premiers efforts; mais dans une contrée aussi vaste que la Russie, où les communications entre les différentes provinces sont longues et difficiles, le rassemblement des troupes ne pouvait pas être aussi prompt qu'on l'avait espéré. Loin d'être prête à entrer en campagne au commencement d'octobre, suivant le plan arrêté, l'armée russe était à peine réunie à la fin de ce même mois, et les premières colonnes ne furent mises en mouvement que vers le milieu de novembre. Ce retard, qui déconcertait singulièrement le plan de la coalition, puisque à cette époque l'armée prussienne n'existait déjà plus, avait une autre cause que celle de la difficulté de porter en temps opportun une armée sur les frontières de la Prusse. La cour de Russie, devenue,

[1] Ce sénatus-consulte fut rendu, le 4 décembre 1806, sur le rapport du sénateur Lacépède.

1807. comme les autres puissances alliées, l'instrument des vengeances de l'Angleterre, avait souri au projet d'agrandir ses domaines aux dépens du sultan de Constantinople, qui avait eu la témérité de repousser les insinuations des agens anglais et moscovites, d'accueillir avec une honorable distinction l'ambassadeur français Horace Sébastiani, de reconnaître enfin l'empereur Napoléon. Sûr de l'appui de l'Angleterre dans cette entreprise, à laquelle il se proposait de donner toute l'extension possible, l'empereur Alexandre s'était d'abord occupé spécialement de former une armée destinée à envahir le territoire ottoman, et n'avait donné qu'une attention médiocre au rassemblement des troupes qui devaient opérer conjointement avec celles de la coalition en Allemagne. On verra plus tard que le cabinet de Saint-Pétersbourg échoua également dans ses projets contre la Porte ottomane, et dans ses mesures tardives contre le redoutable vainqueur des Prussiens.

Dalmatie. Nous avons déjà dit que long-temps avant le refus de ratifier le traité du 8 juillet 1806 (celui négocié par les plénipotentiaires Doubril et Clarke), la Russie avait fait occuper les bouches de Cattaro. Il était évident que l'intention de cette puissance n'était point de s'en tenir à cette première infraction des traités, qu'on pouvait justement regarder comme une hostilité manifeste. Aussi vit-on le cabinet de Saint-Pétersbourg, après avoir retiré les troupes russes du Hanovre et de Naples en exécution de la convention d'Austerlitz, chercher à s'emparer des îles ex-vénitiennes sur les côtes de la Dalmatie, et prendre possession, le 9 avril, de celle de Curzola, d'où les troupes russes furent chassées ensuite, le 9 mai, par un détachement français.

Le général Lauriston avait marché sur Raguse vers la fin de mai, pour garantir cette république de l'invasion dont elle était menacée par les Russes réunis à la popula-

tion demi-barbare de Montenegro, canton de l'ancienne Epire, aujourd'hui Albanie, voisin des bouches de Cattaro, et que la conformité de religion avait mis dans les intérêts de ces peuples du nord. A son arrivée à Raguse, le 26 mai, le général Lauriston ayant eu avis que les Monténégrins s'avançaient en force, secondés par quelques soldats russes, pour s'emparer du vieux Raguse, se hâta d'envoyer, pour occuper ce poste, deux compagnies du cinquième régiment de ligne et quatre pièces de canon, sous les ordres du capitaine Serrant. Cet officier prit position au vieux Raguse, le 29 au soir. Il trouva les habitans de cette petite ville dans de grandes alarmes, les Monténégrins n'étant plus qu'à demi-journée, et mettant tout à feu et à sang sur leur passage. Le capitaine se mit en mesure de repousser ces barbares. L'avant-garde ennemie, forte de mille hommes, parut le 30, à la pointe du jour, devant la ville, et attaqua les gardes avancées des Français en poussant des hurlemens effroyables. Cette irruption n'intimida point les braves que commandait Serraut : ils reçurent le choc avec calme, et répondirent par un feu bien nourri aux tirailleries de leurs adversaires. Cette fusillade se prolongea jusqu'à neuf heures du matin. Un caporal voyant le drapeau des Monténégrins à sa portée, s'élança pour l'enlever, et fut tué au moment où il saisissait ce glorieux trophée : les barbares se jetèrent sur son corps et lui coupèrent la tête. A cet instant, les Français encore plus excités par un pareil acte de férocité, se précipitèrent au pas de charge sur ceux qui le commettaient. Les Monténégrins culbutés furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusques aux confins de Cattaro. Le chef qui commandait en second les Monténégrins, sous les ordres de l'évêque directeur suprême de cette peuplade sauvage, fut tué dans la mêlée ainsi que deux ou trois cents des siens. Pendant ce temps, le général Lauriston avait envoyé trois autres compagnies

1807.
Dalmatie.

1807. Dalmatie. au soutien du capitaine Serrant; mais elles n'arrivèrent qu'après l'action.

Le même jour, quelques frégates russes voulurent attaquer un autre poste, nommé Santa-Croce, qu'elles croyaient sans artillerie; mais le général Lauriston y avait pourvu : il s'y trouvait plus de quarante pièces de gros calibre approvisionnées. Les Russes, à la vue des batteries démasquées, prirent le large. Les habitans du territoire ragusain ne revenaient point de leur étonnement, en voyant les Français, le sac sur le dos et pesamment armés, gravir les rochers et les montagnes avec encore plus de vivacité que les gens du pays; ils ne savaient pas, sans doute, que les vainqueurs des Alpes ne pouvaient pas être arrêtés par de pareils obstacles. L'issue du combat soutenu par le capitaine Serrant causa une espèce d'ivresse aux citoyens de Raguse : convaincus du pouvoir et de l'intrépidité des troupes françaises, ils ne redoutèrent plus ni les Russes ni les Monténégrins, leurs sanguinaires et impitoyables voisins. Le général Lauriston fit occuper le territoire de la république par la brigade du général de Légorgne [1].

Cependant, l'empereur avait confié le commandement de la Dalmatie au général Marmont. Celui-ci fit sommer, vers la fin du mois de septembre, l'amiral russe Siniavin de remettre aux troupes françaises le district des bouches de Cattaro appartenant de droit à la France en vertu d'un des articles du traité de Presburg, et traîtreusement livré aux troupes de l'empereur Alexandre par le général autrichien Brady. Déjà la cour de Vienne avait ordonné que ce commandant félon serait arrêté et traduit par devant une com-

[1] L'empereur promut le capitaine Serrant (aujourd'hui maréchal-de-camp) au grade de chef de bataillon, et lui accorda la décoration de la légion d'honneur, en récompense de sa belle conduite dans l'affaire que nous venons de rapporter.

mission militaire; et Napoléon se fiant aux démarches de l'Autriche n'avait pas cru devoir employer jusqu'alors la force pour se faire restituer un territoire légitimement cédé. Mais l'amiral russe, informé de la nouvelle rupture entre son gouvernement et celui de France, non-seulement chercha des prétextes pour ne point évacuer les bouches de Cattaro, mais essaya de s'opposer à l'enlèvement des approvisionnemens que le général Marmont avait rassemblés pour son corps d'armée.

1807. Dalmatie.

Le général Marmont, alors au vieux Raguse, apprenant qu'un corps de six mille Russes et d'à peu près dix-mille Monténégrins était réuni à Castel-Nuovo dans la vallée de Sutorina et sur le col de Debilibrich, et menaçait de couper sa communication avec Raguse, résolut d'attaquer ces troupes et de leur faire abandonner leur position. En conséquence, il se mit en marche, dans la nuit du 29 au 30 septembre, avec un corps d'environ six mille hommes, formé d'un certain nombre de bataillons des cinquième, onzième, vingt-troisième et soixante-dix-neuvième régimens de ligne, du dix-huitième d'infanterie légère et de la garde royale italienne. Le général Lauriston, à la tête des voltigeurs et grenadiers des cinquième, vingt-troisième et soixante-dix-neuvième régimens, s'avança sur les postes russes, et, soutenu par le onzième régiment, il s'empara du col de Debilibrich, malgré la résistance opiniâtre des Monténégrins, qui perdirent une soixantaine d'hommes restés morts sur le champ de bataille et plus de deux cents blessés. L'ennemi se retira ensuite, sans combattre, de position en position, et la difficulté du terrain ne permit pas de le forcer à un engagement.

Les Français continuèrent leur marche sur Castel-Nuovo; le général Marmont dirigea les soixante-dix-neuvième, vingt-troisième et dix-huitième régimens, ainsi que la garde italienne, par échelons dans la vallée, en même temps qu'il faisait atta-

1807. Dalmatie. quer les hauteurs de la ville par la colonne du général Lauriston, formée, comme on vient de le voir, de voltigeurs et de grenadiers, et du onzième régiment de ligne. Le général de brigade Launay, à la tête des grenadiers, enleva une position principale défendue par un bataillon russe et une nuée de montagnards. Le général Aubrée fit attaquer, par le onzième régiment que commandait le colonel Bachelu, une autre position où se trouvaient deux bataillons russes et près de cinq mille Monténégrins. Culbutée à la baïonnette, cette portion des forces ennemies laissa quatre cents hommes sur le champ de bataille.

Le général Marmont était ainsi maître des hauteurs, lorsque sa colonne principale déboucha de la vallée et arriva en présence d'une ligne formée par quatre mille hommes de troupes russes rangées en bataille. Le soixante-dix-neuvième régiment, formé en colonnes d'attaque, s'avança rapidement sur cette ligne et l'ébranla : pendant ce temps, le général Delzons, s'avança à la tête du vingt-troisième régiment. Marmont, en plaçant cette dernière troupe à droite, fait déployer le soixante-dix-neuvième, qu'il appuie aux hauteurs qui sont à gauche; et pendant que ce régiment continue un feu très-vif de mousqueterie avec l'ennemi, le vingt-troisième charge à son tour en colonne; le dix-huitième vient prendre la place de ce dernier, et la garde reste en réserve. Le général Delzons conduit la charge du vingt-troisième avec tant d'impétuosité, que l'ennemi, dont la droite est bientôt coupée par le soixante-dix-neuvième, ne peut résister: il se retire en désordre sous le canon de Castel-Nuovo et de la flotte russe, qui envoie des chaloupes pour assurer sa fuite. Dans cette journée, les Russes et leurs sauvages alliés, eurent plus de cinq cents hommes tués, un pareil nombre de blessés, et deux cent cinquante prisonniers. La perte des corps français ne s'éleva pas au-dessus d'une trentaine de tués

et cent cinquante blessés. Parmi les premiers se trouvaient deux officiers de distinction, le capitaine Couturier du vingt-troisième régiment, et l'aide-de-camp du général Marmont, Gayet. Le lieutenant Courtot, du soixante-dix-neuvième, avait été blessé en enlevant un drapeau russe. 1807. Dalmatie.

Le général Marmont ordonna de brûler le faubourg de Castel-Nuovo et les villages qui environnent cette place, en représaille des excès commis par les Monténégrins : pendant cette opération, un rassemblement considérable de ces montagnards se présenta pour attaquer les postes français; mais il fut repoussé par les onzième et soixante-dix-neuvième régimens et par la garde italienne. Les troupes revinrent ensuite au vieux Raguse sans rencontrer aucun ennemi dans leur marche. L'amiral Siniavin continua de croiser sur cette partie des côtes de Dalmatie et d'Albanie, sans oser, d'ailleurs, rien entreprendre de sérieux, par le défaut de moyens suffisans.

Telles étaient les premières hostilités commises par la Russie avant que cette puissance n'eût ouvert la campagne en Allemagne. Allemagne.

L'armée russe destinée à agir dans les intérêts de la coalition devait être forte de quatre-vingt mille hommes. Nous avons dit que les premières colonnes s'étaient mises en mouvement aussitôt que leur rassemblement l'avait permis; et cependant, à la fin d'octobre, il n'y avait encore en Pologne qu'un corps de vingt à vingt-cinq mille hommes sous les ordres du général d'infanterie Beningsen. Le même jour de la capitulation de Lubeck (7 novembre), l'empereur Alexandre ordonnait une levée de troupes, afin, disait-il dans son ukase [1], d'arrêter le cours des dangers qui menaçaient l'Europe. Une pareille disposition, lorsqu'il ne res-

[1] On donne ce nom, en Russie, aux édits impériaux.

1807. Allemagne. tait plus à la Prusse un seul corps en campagne, était bien tardive. A cette époque, l'avant-garde de la grande armée marchait sur Posen, le roi de Hollande faisait investir Hameln, le prince Jerôme commençait le siége de Glogau, et Magdeburg ouvrait ses portes au maréchal Ney.

Le général Beningsen avait dépassé Varsovie, et poussé même quelques troupes légères à deux lieues au-delà de Kalisch, lorsque la nouvelle du désastre d'Jena parvint à sa connaissance. La défaite de l'armée prussienne changeant ainsi la face des affaires, le général russe, qui s'avançait à marches forcées, et avait même laissé derrière lui une partie de son artillerie, afin d'arriver plus promptement au soutien de l'allié de son maître, ne sut pas plutôt son armée en déroute et poursuivie dans toutes les directions par les vainqueurs, qu'il pensa que la prudence lui commandait de ne pas pousser plus avant, et d'attendre la jonction des autres corps de l'armée russe. Il repassa même la Vistule dans les premiers jours de novembre, pour se mettre à l'abri, derrière cette barrière, de la rapidité des marches françaises.

Cependant l'empereur Alexandre, forcé de songer enfin aux choses les plus pressantes, prit la résolution de se rendre à Varsovie afin d'y diriger et surveiller plus immédiatement les opérations de son armée en Pologne. Il y arriva le 14 octobre, aussi opportunément qu'il était accouru l'année précédente à Olmutz, c'est-à-dire, pour recueillir quelques faibles restes de l'armée prussienne, et prendre sous sa protection le monarque fugitif. En effet, le roi de Prusse, qui s'était d'abord retiré à Kœnigsberg après sa sortie de Magdeburg, était venu chercher un dernier asile auprès des colonnes russes parvenues sur le territoire de la Pologne prussienne. Il se trouvait déjà à Varsovie lors de l'arrivée de l'empereur de Russie, et ce fut ce dernier souverain qui le dissuada de ratifier l'armistice convenu à Charlottenburg.

Alexandre, égaré une seconde fois par les conseils de la faction anglaise, et par les espérances de la jeunesse présomptueuse dont il était entouré, se flatta d'être plus heureux dans sa nouvelle tentative, qu'il ne l'avait été en Moravie, et força, pour ainsi dire, son allié de prendre une détermination qui aurait consommé la ruine de la Prusse, sans la générosité de Napoléon. A cette époque, l'armée russe n'était point entièrement réunie, les parcs d'artillerie étaient encore en arrière; on entrait dans une saison où les communications, devenant plus difficiles, retardaient la formation des magasins indispensables pour une armée destinée à agir dans un pays qui offre peu de ressources journalières. En laissant le roi de Prusse accepter l'armistice proposé, le monarque russe eut trouvé le temps nécessaire pour achever le rassemblement de son armée, pour la fortifier dans de bonnes positions, et completter les approvisionnemens qui lui manquaient; mais l'esprit de vertige continuait à régner alors dans les cabinets des puissances alliées. Commençant toujours trop tôt ou trop tard à entrer en campagne avant de se prêter de mutuels secours, elles laissaient échapper les occasions qui auraient pu les mettre à même de disputer la victoire. Tant de fautes commises rendaient inévitable la défaite des adversaires de Napoléon.

1807.
Allemagne.

Pendant les négociations entamées à Charlottenburg pour un armistice, l'empereur des Français, qui connaissait tout le prix du temps, avait donné des ordres pour qu'une partie de son armée s'avançât rapidement vers la Pologne, et ce mouvement fut encore accéléré lorsqu'il connut le refus fait par le roi de Prusse de ratifier la convention arrêtée par ses plénipotentiaires.

Dès le 10 novembre, le maréchal Davoust était entré à Posen avec son corps d'armée; il fit occuper le fort de Lenezyk sur la Bzura, à moitié chemin de Posen à Varsovie.

1807. Allemagne. On trouva dans ce fort, que l'ennemi avait abandonné, des magasins et de l'artillerie. Dans le même temps, le maréchal Lannes arrivait devant Thorn sur la Vistule, et le maréchal Augereau avait sa droite à Bromberg, et sa gauche vis-à-vis Graudentz.

Telle était la position de l'armée française le 16 novembre, jour de la signature de l'armistice à Charlottenburg : une partie de la réserve de cavalerie du grand-duc de Berg, les corps des maréchaux Soult, Bernadotte et Ney étaient en marche pour se rendre à Berlin ; le maréchal Mortier occupait Hamburg, et gardait les embouchures de l'Elbe et du Weser ; une partie du huitième corps, occupant le Hanovre, pressait les siéges des places d'Hameln et de Nienburg ; les troupes du maréchal Lannes étaient devant Thorn et dans les environs de cette place ; celles du maréchal Augereau menaçaient la forteresse de Graudentz sur les frontières de la Prusse ducale et de la Pologne prussienne ; les troupes du maréchal Davoust, dont le quartier-général était à Posen, avaient de fréquentes escarmouches avec les Russes sur la route de Varsovie ; le grand duc de Berg, avec la brigade de cavalerie légère du général Milhaud, les divisions de dragons des généraux Klein, Beaumont et Becker, et la division de cuirassiers du général Nansouty, était en marche pour joindre le maréchal Davoust ; enfin le prince Jérôme Bonaparte, avec une partie des troupes de la confédération rhénane, faisait le siége des places fortes de la Silésie ; Glogau était vivement pressé, et une division investissait Breslau.

Depuis un mois, Napoléon était à Berlin, dirigeant de cette capitale toutes les opérations militaires et l'administration intérieure de son vaste empire. Il y prolongea son séjour jusqu'au 25, dans l'attente de la ratification du traité d'armistice par le roi de Prusse ; mais lorsque le refus de ce prince lui fut connu, il partit sur-le-champ pour Custrin,

et se rendit de là à Posen, où il arriva, le 27, à dix heures du soir : la garde impériale suivit de près ce mouvement. 1807.

La présence des Français en Pologne avait excité parmi les habitans, fatigués de la domination des puissances qui s'étaient partagé leur patrie, un enthousiasme qui ne peut être comparé qu'à celui de la grande majorité du peuple français en 1789. Le dévouement dont les Polonais s'empressaient de donner des preuves au maréchal Davoust, qui avait paru le premier sur leur territoire asservi, augmenta encore lorsque l'empereur vint établir son quartier-général à Posen. Les nombreux partisans de l'ancienne indépendance se portèrent en foule au devant de celui qu'ils regardaient comme le libérateur de la Pologne. Remplis d'admiration pour le vainqueur des coalitions, et versant des larmes généreuses, ils réclamaient de lui l'affranchissement de leur patrie, le rétablissement du noble trône de Sobiesky. Jamais un spectacle plus touchant ne s'était offert aux yeux de Napoléon. Quelle scène plus digne d'un héros qui eût été véritablement le protecteur des opprimés! Un peuple entier secouant ses mains chargées de fers, demandant à payer de son sang et par tous les sacrifices possibles son retour à l'indépendance! Pologne.

Il convient de dire que Napoléon avait préparé lui-même ce grand mouvement de la nation, en laissant entrevoir le dessein de relever le trône de Pologne, quelque temps avant l'entrée de ses troupes dans ce pays. Il savait que, forcé de plier la tête sous le joug, depuis son dernier élan vers la liberté, sous la direction du vaillant et infortuné Kosciuszko, le peuple polonais, comprimé mais non soumis, n'attendait que l'occasion de ressaisir ses droits; il savait que ce vaste territoire était une pépinière inépuisable de guerriers valeureux; et, sur le point d'en venir aux mains avec un adversaire plus redoutable que le roi de Prusse, il lui impor-

1807. Pologne. tait de chercher à tirer parti d'une pareille ressource pour renforcer ses moyens d'agression. Il n'était point d'ailleurs inutile, pour la réussite de ses projets ultérieurs, de rétablir un royaume qui lui eût servi de boulevard contre les entreprises subséquentes de la Russie, seule puissance que l'Angleterre pût lui mettre plus tard en opposition sur le continent.

Napoléon fit à la députation de la haute noblesse, qui lui fut présentée à Posen, l'accueil le plus encourageant, et, par ses discours et ses promesses, il lui confirma l'espérance de voir enfin la Pologne renaître de ses cendres. Cette seule démonstration suffit pour exciter les généreux descendans des Sarmates à faire tous leurs efforts pour seconder les vues du souverain de la France. On les vit courir aux armes pour former sous la direction du général Dombrowsky, déjà depuis longtemps dans les rangs français, des régimens qui devaient rendre, par la suite, de si importans services [1].

Quelle que fut l'arrière-pensée de l'empereur des Français,

[1] On a mis en doute la sincérité de la promesse que Napoléon fit alors aux Polonais de leur rendre leur existence. Nous pensons que telle pouvait être, en effet, son intention à cette époque; mais que les événemens qui suivirent l'empêchèrent de l'exécuter, par les difficultés que cet arrangement eût entraînées dans la conclusion du traité de Tilsitt. Le bulletin officiel, en relatant l'entrée des Français en Pologne, s'exprimait ainsi:

« L'amour de la patrie, ce sentiment national, s'est non-seulement conservé entier dans le coeur du peuple polonais, mais il a été retrempé par le malheur; sa première passion, son premier désir, est de redevenir nation. Les plus riches sortent de leurs châteaux pour venir demander à grands cris le rétablissement du royaume, et offrir leurs enfans, leur fortune, leur influence. Ce spectacle est vraiment touchant. Déjà ils ont partout repris leur ancien costume, leurs anciennes habitudes.

« Le trône de Pologne se rétablira-t-il, et cette grande nation reprendra-t-elle son existence et son indépendance? Du fond du tombeau renaîtra-t-elle à la vie? Dieu seul, qui tient dans ses mains les combinaisons de tous les événemens, est l'arbitre de ce grand problème politique; mais certes il n'y eut jamais d'événement plus mémorable, plus digne d'intérêt..... »

les Polonais se confièrent en sa promesse, et répondirent dignement à l'appel fait, en son nom, à leur courage. En peu de temps, une armée nationale se trouva sur pied. Ceux des prisonniers de l'armée prussienne qui étaient originaires de la partie de la Pologne échue en partage au roi Fréderic-Guillaume avaient été admis dans les nouveaux cadres. 1807. Pologne.

Napoléon voulut mettre complètement à profit l'élan des braves Polonais. Une artillerie nombreuse, dont la majeure partie provenait de prises faites sur le champ de bataille et dans les places conquises, fut rassemblée en un parc à Posen, sous la direction du général Songis. Un train considérable et un convoi de munitions tirées de l'arsenal de Magdeburg, arrivé le 24 novembre à Potsdam, fut de suite embarqué sur le Havel pour être dirigé par le canal de Finow, l'Oder et la Wartha, sur cette même ville de Posen.

Par l'effet des derniers mouvemens qu'avait ordonnés Napoléon, la grande ligne de bataille de l'armée française s'établissait depuis le Mecklenburg, où le maréchal Mortier se dirigeait sur Rostock et Anklam, jusques au-delà de Posen. Elle faisait un coude par sa droite sur la Silésie, où nous avons dit que le prince Jérôme se trouvait à la tête du corps de troupes des alliés.

La marche du maréchal Mortier dans le nord du duché de Mecklenburg avait pour but de renouveler les inquiétudes que le roi de Suède avait déjà eues sur le sort de la Poméranie suédoise, et principalement sur Stralsund, qui en est la capitale. Aussi ce prince s'empressa-t-il de faire achever les préparatifs déjà commencés, pour mettre cette place importante à l'abri d'une attaque de vive force.

Le roi de Prusse prit de son côté des mesures pour la sûreté des places de Colberg et de Dantzig; il en renforça autant que possible les garnisons, et nomma, pour y commander, des généraux sur lesquels il pût mieux compter que

1807. sur ceux qui avaient si promptement capitulé dans les places ogne. de Spandau, Stettin et Custrin. Ce prince, après avoir réuni à l'armée russe les faibles débris qui lui restaient encore, quitta Varsovie pour retourner à Kœnigsberg, où il avait laissé la reine, attendant avec impatience le résultat de la nouvelle lutte qui allait s'engager entre les deux empereurs de France et de Russie.

On a vu que Napoléon avait assigné le rendez vous d'une partie de son armée à Posen. Déjà le grand-duc de Berg était parti de cette dernière ville, le jour même où l'empereur y établissait son quartier-général (le 27 novembre), pour se porter sur Lowicz, et pousser de là une forte reconnaissance sur Varsovie. Le général Beningsen, dont le corps d'armée était chargé de défendre les approches de cette ville, venait de faire border les rives de la Bzura par une forte avant-garde. Le général Beaumont, ayant passé cette rivière au-dessous de Lowicz, fit rétablir le pont que l'ennemi avait détruit dans sa retraite, tua ou blessa un certain nombre de cavaliers eunemis, fit plusieurs cosaques prisonniers, et poussa l'avant-garde dont nous venons de parler jusqu'à Blonie. Les Russes, toujours poursuivis avec vivacité, se retirèrent les jours suivans sur la Vistule, et évacuèrent à la hâte la capitale de la Pologne, où le grand-duc de Berg, à la tête d'une partie de sa cavalerie, entra le 28 novembre au soir. Le maréchal Davoust, qui avait suivi le mouvement de Murat, arriva le 30 devant la même ville; les maréchaux Lannes et Augereau ne tardèrent point à s'y rendre successivement.

Les Russes, après le passage de la Vistule, avaient brûlé le pont qui sépare Varsovie d'un faubourg appelé Praga, célèbre par le massacre qu'y fit faire le maréchal Soworow, de plusieurs milliers de Polonais, lors de la grande insurrection de 1794, sous le commandement de Kosciuszko. Ce faubourg,

situé sur la rive droite de la Vistule, était une véritable tête de pont pour l'armée russe. 1807. Pologne.

La retraite de cette armée, et l'abandon qu'elle faisait de la capitale de la Pologne, devaient d'autant plus étonner l'empereur des Français, qu'aucun engagement remarquable n'avait précédé ce mouvement. Il paraît que l'empereur Alexandre, ayant à opter entre deux plans d'opérations que lui avaient soumis ses généraux, s'était d'abord décidé en faveur de celui qu'on a vu se renouveler avec succès dans la désastreuse campagne de 1812. Il consistait à attirer l'armée française sur le territoire russe, à la combattre en fuyant à la manière des Parthes contre les Romains, et en ruinant le pays de toutes parts; à harasser les colonnes françaises par des escarmouches sans engagemens sérieux, et à ne prendre enfin ce dernier parti qu'après les avoir vaincues à moitié par la lassitude et par la faim. Mais on va voir bientôt le monarque russe revenir à l'opinion de ceux de ses généraux qui pensaient qu'une pareille tactique, bonne à employer contre un nouveau Crassus, un fou comme Charles XII, ou un ignorant chef de croisés, ne réussirait pas vis-à-vis d'un général qui avait parcouru avec une faible armée les déserts brûlans de l'Égypte et de la Syrie, sans se laisser entamer par les nuées d'Arabes et d'Orientaux qui partout le harcelaient et l'entouraient [1].

En recevant, à Posen, la nouvelle de l'évacuation de Varsovie par les Russes, Napoléon fit mettre à l'ordre général de l'armée la proclamation suivante :

[1] Au surplus, le premier plan n'eût pas eu, à cette époque, le résultat qu'on s'en promettait, et qu'on obtint ensuite dans la campagne de 1812. Napoléon alors, moins aveuglé par la fortune, avait dessein, en voyant les Russes éviter le combat, de prendre sur la Vistule une position formidable avec quelques développemens, afin de s'y maintenir le reste de l'hiver, qu'il comptait employer tout à la fois et à préparer ses moyens offensifs pour la campagne prochaine,

1807. « Soldats! il y a aujourd'hui un an, à cette heure même,
Pologne. que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. Les bataillons russes épouvantés fuyaient en déroute, ou enveloppés rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre des paroles de paix; mais elles étaient trompeuses. A peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième; mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de bataille, cinq grandes places de guerre, sont en notre pouvoir : l'Oder, la Wartha, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté; tout a fui à votre approche C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne, l'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition.

» Soldats! nous ne déposerons point les armes, que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis sur l'Elbe et l'Oder Pondichery, nos établissemens des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destins? Qui leur donnerait le droit de ren-

et à faire tomber les places qui restaient encore au roi de Prusse. C'est ainsi qu'il fit sur-le-champ fortifier des têtes de pont, ou des camps retranchés, à Thorn et à Praga, ainsi que sur le Bug et sur la Narew. Ces ouvrages étaient si considérables et si multipliés, qu'ils annonçaient bien moins le projet de continuer la guerre offensive, que celui d'assurer, contre toute attaque imprévue, les opérations de siége et les quartiers d'hiver de l'armée.

verser de si justes desseins? EUX ET NOUS NE SOMMES-NOUS PAS LES SOLDATS D'AUSTERLITZ [1]? » 1807. Pologne.

L'empereur des Français était bien sûr de l'effet que son éloquence toute guerrière devait produire sur le moral de son armée. A la lecture de la proclamation que nous venons de rapporter, tous les soldats témoignèrent par un cri de victoire qu'ils étaient dignes de la confiance de leur chef; les troupes du grand-duc de Berg et du maréchal Davoust furent les premières à la justifier: aussitôt après leur entrée à Varsovie, elles se précipitèrent en avant pour suivre le mouvement ré-

[1] C'est par e même ordre du jour, qui renfermait cette proclamation, que Napoléon fit connaître le décret impérial qui ordonnait l'érection de ce *Temple de la gloire*, qui devait transmettre à la postérité la plus reculée les noms des braves qui avaient combattu dans les deux campagnes d'Autriche et de Prusse. En voici le texte:

« Napoléon, etc.

» Article 1er. Il sera établi, sur l'emplacement de la Madeleine de notre bonne ville de Paris, aux frais du trésor de notre couronne, un monument dédié à la grande armée, portant sur le frontispice: L'EMPEREUR NAPOLÉON AUX SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE.

» 2. Dans l'intérieur du monument seront inscrits, sur des tables de marbre, les noms de tous les hommes, par corps d'armée et par régiment, qui ont assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Jena, et, sur des tables d'or massif, les noms de tous ceux qui sont morts sur les champs de bataille; sur des tables d'argent sera gravée la récapitulation, par département, des soldats que chaque département aura fournis à la grande armée.

» 3. Autour de la salle seront sculptés des bas-reliefs où seront représentés les colonels de chacun des régimens de la grande armée, avec leurs noms; ces bas-reliefs seront faits de manière que les colonels soient groupés autour de leurs généraux de division et de brigade, par corps d'armée. Les statues en marbre des maréchaux qui ont commandé des corps, ou qui ont fait partie de la grande armée, seront placées dans l'intérieur de la salle.

» 4. Les armures, statues, monumens de toute espèce, enlevés par la grande armée dans ces deux campagnes; les drapeaux, étendards et timbales conquis par la grande armée, avec le nom des régimens ennemis auxquels ils appartenaient, seront déposés dans l'intérieur du monument.

» 5. Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et d'Jena, le monument sera illuminé, et il sera donné un concert, précédé d'un discours sur

1807. Pologne. trograde des Russes. La rupture du pont sur la Vistule ne put les arrêter, elles passèrent ce fleuve à la nage et s'emparèrent de Praga. Le maréchal Davoust, que Murat précédait dans ce passage, établit son quartier-général en avant du faubourg que nous venons de nommer, et la cavalerie du grand-duc prit poste sur les bords du Bug, que l'ennemi venait encore de mettre entre lui et ses infatigables adversaires.

Pendant qu'une nouvelle ligne française s'établissait ainsi par la droite, en avant de la Vistule, la gauche, sous les ordres du maréchal Ney, passait ce fleuve à Thorn : le 6 décembre, les Prussiens occupaient encore cette ville. Le colonel Savary, à la tête du quatorzième régiment d'infanterie légère et des grenadiers et voltigeurs du soixante-seizième de ligne et du sixième d'infanterie légère, traversa le premier la Vistule. Il eut dans Thorn un léger engagement, à la suite du-

les vertus nécessaires au soldat, et d'un éloge de ceux qui périrent sur le champ de bataille dans ces journées mémorables. Un mois avant, un concours sera ouvert pour recevoir la meilleure pièce de musique analogue aux circonstances. Une médaille d'or de cent cinquante doubles napoléons sera donnée aux auteurs de chacune de ces pièces qui auront remporté le prix. Dans les discours et odes, *il est expressément défendu de faire aucune mention de l'empereur.*

» 6. Notre ministre de l'intérieur ouvrira sans délai un concours d'architecture pour choisir le meilleur projet pour l'exécution de ce monument. Une des conditions du prospectus sera de conserver la partie du bâtiment de la Madeleine qui existe aujourd'hui, et que la dépense ne dépassera pas trois millions. Une commission de la classe des beaux arts de notre Institut sera chargée de faire un rapport à notre ministre de l'intérieur, avant le mois de mars 1807, sur les projets soumis au concours. Les travaux commenceront le premier mai, et devront être achevés avant l'an 1809. Notre ministre de l'intérieur sera chargé de tous les détails relatifs à la construction du monument, et le directeur général de nos musées de tous les details des bas-reliefs, statues et tableaux.

» 7. Il sera acheté cent mille francs de rentes en inscriptions sur le grand livre, pour servir à la dotation du monument et à son entretien annuel.

» 8. Une fois le monument construit, le grand conseil de la légion d'honneur sera spécialement chargé de sa garde, de sa conservation, et de tout ce qui est relatif au concours annuel. »

quel les Prussiens évacuèrent cette ville après avoir perdu quelques hommes tués et une trentaine de prisonniers [1]. 1807. Pologne.

Le 9 décembre, le général Liger-Belair, commandant une brigade dans le corps du maréchal Ney, sortit de Thorn avec une petite colonne composée d'un bataillon du sixième d'infanterie légère et d'un escadron du troisième de hussards, pour éclairer le pays, en remontant la rivière de Drewentz qui se jette dans la Vistule, au-dessus de la ville que nous venons de nommer plus haut. Il rencontra, vers Gollup, un parti de quatre cents chevaux ennemis, qu'il culbuta avec perte de trente hommes tués et quelques prisonniers. La colonne française poussa ensuite jusqu'à la petite ville de Strasburg, où elle s'établit en avant-poste. Le chef d'escadron de hussards, Schœni, s'était particulièrement distingué dans cette affaire; il n'avait avec lui que soixante hommes de son régiment.

Les troupes ennemies qui se trouvaient opposées au maréchal Ney faisaient partie de la droite de l'armée russe, formée du corps aux ordres du général Tolstoï, qui venait de se réunir aux débris prussiens rassemblés dans les environs d'Elbing, et commandés par le général Lestocq. Le général Tolstoï avait à peu près vingt mille hommes; mais il attendait des renforts qui devaient lui arriver de la Livonie.

Le gros de l'armée russe se composait alors de deux autres corps plus considérables que celui dont nous parlons, aux ordres des généraux d'infanterie Beningsen et Buxhœwden, sous le commandement en chef du feld-maréchal Kamensky. Celui-ci, qui n'était point encore arrivé à l'armée lors du

[1] Ce passage de la Vistule offrit un trait remarqnable. Ce fleuve, large de quatre cents toises, chariait des glaçons: nn bateau, qui portait nne partie de l'avant-garde, retenn par les glaces qni s'amoncelaient snr son passage, ne pouvait avancer; des bateliers polonais s'élancèrent de l'autre rive, au milieu d'nne grêle de balles, pour le dégager. Les bateliers prussiens voulurent s'opposer à ce mouvement de générosité, une lutte s'engagea entre ces deux partis. Les Polonais jetèrent les Prussiens dans la Vistule, et vinrent joindre les bateaux qu'ils guidèrent sur la rive droite.

1807. Pologne. mouvement rétrograde opéré par le général Beningsen, la rejoignit quelques jours après l'évacuation de Varsovie. Il venait de faire adopter à l'empereur Alexandre un plan d'opérations opposé à celui qu'on voulait suivre d'abord, et il arrêta en conséquence la retraite des troupes russes pour leur faire reprendre l'offensive.

Il paraît, au surplus, que les vives représentations de la cour de Prusse avaient beaucoup influé sur cette nouvelle détermination du cabinet russe. Le roi, dont les intérêts se trouvaient éminemment compromis par le mouvement rétrograde des troupes de son allié, s'était plaint avec amertume de ce que l'empereur Alexandre l'abandonnait ainsi après avoir promis solennellement de le venger. Il représentait avec raison que le chemin de Berlin n'étant ni par Brzesc, ni par Grodno, la retraite de l'armée russe achevait de démoraliser les Prussiens, et lui enlevait l'affection des sujets fidèles. L'empereur Alexandre s'était rendu à ces instances réitérées du monarque prussien, appuyées par les prières de la reine.

Les troupes russes se reportèrent sur la Narew et sur le Bug; et le général Beniugsen, qui concentra son corps d'armée à Pultusk, établit son quartier-général dans le château de Sierock.

Ce changement dans le plan d'opérations des Russes ne fut pas plus tôt connu, que Napoléon, ne voulant pas se laisser prévenir par l'ennemi, donna des ordres pour accélérer le mouvement progressif de son armée. Tous les corps destinés à la campagne de Pologne durent se rendre, à marches forcées, sur la Vistule. Le grand-duc de Berg, les maréchaux Davoust et Lannes étaient déjà sur la rive droite; le maréchal Augereau passa ce fleuve entre Zakroczyn et Utrata; le maréchal Soult à Wyszogrod, entre Plock et Utrata: nous avons déjà dit que le maréchal Ney était en avant de Thorn, dont il avait fait réparer le pont et les fortifications. Le maréchal

Bessières déboucha de cette même ville avec le second corps de la réserve de cavalerie, composé de la division de cavalerie légère du général Tilly, des divisions de dragons des généraux Grouchy et Sahuc, et de celle des cuirassiers du général d'Hautpoult. 1807 Pologne.

En même temps que ce mouvement en avant s'exécutait, tous les moyens qui pouvaient contribuer à la sûreté des marches et à faciliter les approvisionnemens de subsistances étaient employés avec célérité et succès. Des ponts établis ou réparés sur la Vistule, dont la largeur est ordinairement de trois cent cinquante à quatre cents toises, et d'autres ponts jetés sur le Bug, furent couverts de têtes dont la construction fit honneur au corps du génie, et notamment au général Chasseloup-Laubat qui dirigeait tous ces ouvrages.

Dès le 11 décembre, à six heures du matin, le maréchal Davoust avait fait passer la rivière du Bug, vis-à-vis le village d'Ockecmin, à la brigade du général Gauthier : les vingt-cinquième et quatre-vingt-neuvième régimens qui la composaient effectuèrent ce passage sans rencontrer d'obstacles. Ils s'étaient avancés jusqu'à une lieue en avant du fleuve, lorsqu'ils se trouvèrent en présence d'un fort détachement russe qui accourait sur ce point. Le combat commença par une vive canonnade qui fut entendue de toute la ligne occupée par les troupes du maréchal, et fit croire un moment à ce dernier qu'il allait avoir à soutenir un engagement général; mais tous les efforts de la troupe russe furent inutiles, par la fermeté de la brigade française qui repoussa ses nombreux adversaires, et leur fit éprouver une perte considérable.

La ligne de l'armée française se forma ainsi, et se concentra sur la rive droite de la Vistule, ayant ses avant-postes sur le Bug et vers la Narew. Le corps de cavalerie du maréchal Bessières se porta sur Kikol, où il prit position le 18, poussant ses grand'gardes à Sierps et communiquant avec l'avant-garde du maréchal Augereau, commandée par le général La-

1807. Pologne. pisse; le maréchal Ney appuyait le maréchal Bessières: il avait, le 18, son quartier-général à Rypin, et se trouvait lui-même appuyé à sa droite par le maréchal prince de Ponte-Corvo.

Ce même jour, 18, le maréchal Davoust, qui avait son corps d'armée établi sur le Bug, comme nous l'avons dit, résolut de s'emparer d'une petite île située à l'embouchure de la Wkra, dans le fleuve que nous venons de nommer. L'ennemi, reconnaissant l'importance de ce poste, voulut le défendre : une vive fusillade d'avant-garde s'engagea; mais l'île resta au pouvoir des Français.

Le lendemain, un pulk ou régiment de cosaques, soutenu par un escadron de hussards russes, tenta d'enlever une grand' garde de cavalerie légère, placée en avant de la tête de pont du Bug : ce détachement résista assez long-temps pour donner au colonel Rouvillois, du premier de hussards, la facilité de venir à son secours avec un escadron de son régiment et un autre du treizième de chasseurs. Le parti ennemi fut culbuté et perdit le colonel des cosaques, qui fut tué dans cette action.

Napoléon, parti de Posen le 16, arriva le 19 à Varsovie, et visita le lendemain les travaux qu'il avait ordonnés pour fortifier le faubourg de Praga. Huit redoutes fraisées et palissadées, fermant une enceinte de quinze cents toises, et trois fronts bastionnés, de six cents de développement, qui formaient le réduit d'un camp retranché, lui prouvèrent que ses intentions avaient été remplies avec tout le zèle et l'activité désirables.

L'empereur ne resta que deux jours à Varsovie, il avait hâte de se trouver aux avant-postes de son armée; il quitta cette ville, le 23, à une heure du matin et passa le Bug [1] à

[1] Le bulletin officiel dit la Narew; mais c'est évidemment une erreur géographique. La Narew se jette dans le Bug, un peu au-dessus du château de Sierock, et le Bug se jette dans la Vistule, au nord et à huit lieues de Varsovie. C'est également dans le Bug que se jette la rivière de Wkra.

neuf heures. Après avoir reconnu l'Wkra, et la force des retranchemens que les Russes avaient élevés pour couvrir leur position, il fit jeter, au confluent de cette rivière, un pont, qui fut achevé en deux heures par les soins du général d'artillerie Lariboissière. 1807. Pologne.

Le maréchal Davoust eut ordre de faire passer sur-le-champ la division Morand, qui s'avança sur les retranchemens de l'ennemi près du village de Czarnowo. Cette infanterie était soutenue par une brigade de cavalerie légère aux ordres du général Marulaz; la division de dragons du général Beaumont suivit le mouvement de la division Morand; et la canonnade s'engagea à Czarnowo. Le maréchal Davoust fit passer ensuite le général Petit avec le douzième de ligne pour enlever les redoutes du pont : la nuit n'empêcha point le succès de cette attaque, qui se continua à la faveur d'un clair de lune. Toutes les batteries de Czarnowo furent enlevées, ainsi que celles du pont; quinze mille hommes qui les défendaient, furent mis en déroute malgré leur vive résistance. Une centaine de prisonniers et six pièces de canon restèrent au pouvoir des Français, qui eurent dans cette affaire une centaine de morts et près de trois cents blessés : la perte de l'ennemi avait été plus considérable.

Dans le même temps et à la gauche de la ligne d'opérations, le maréchal Ney attaquait les troupes prussiennes du corps du général Tolstoi, entre Gurszno et Lautenburg, et les jetait dans les bois qui avoisinent ce dernier bourg, en leur faisant éprouver une perte considérable. Le maréchal Bessières avait, en avant du village de Biezun qu'il occupait depuis le 19, un engagement de cavalerie très-brillant.

L'ennemi reconnaissant l'importance de la position de Biezun, et s'apercevant que la gauche de l'armée française manœuvrait pour séparer les troupes prussiennes du général Lestocq des Russes, tenta de reprendre ce poste; ce qui donna lieu au combat dont nous parlons. Le 23, à huit

1807. Pologne. heures du matin, des colonnes prussiennes débouchèrent par plusieurs routes. Le maréchal Bessières, qui n'avait avec sa cavalerie que deux compagnies d'infanterie, les avait placées près du pont pour le défendre ; mais voyant l'ennemi se présenter en force, il donna ordre au général Grouchy de déboucher avec sa division. L'ennemi était déjà maître du petit village de Karmidjen, et y avait jeté un bataillon d'infanterie : Grouchy chargea la ligne qui achevait de se former ; elle fut rompue, et l'infanterie ainsi que la cavalerie prussiennes, au nombre de cinq à six mille hommes, furent culbutées dans des marais avec perte de cinq cents prisonniers, cinq pièces de canon et deux étendards. Les généraux Grouchy, Roussel et Rouget, le chef d'escadron Renié, et le capitaine Launay qui fut tué dans cette action, furent signalés, dans le rapport du maréchal Bessières, pour leur belle conduite: le fourrier Jeuffroy du troisième de dragons, et le dragon Plet du sixième avaient pris chacun un étendard prussien.

Le 24, la réserve de cavalerie et le corps du maréchal Davoust se mirent à la poursuite de l'ennemi, dans la direction de Nasielsk. L'empereur confia le commandement de l'avant-garde au général Rapp, l'un de ses aides-de-camp. On savait que les Russes étaient en force sur ce point : ils avaient déployé leur ligne en arrière du bourg de Nasielsk, qu'ils occupaient, s'adossant aux deux chemins de Pultusk et de Golymin. Le général Lemarois fut chargé par l'empereur de reconnaître cette position de l'ennemi avec une colonne composée des huitième et douzième régimens de dragons, de la compagnie d'élite du premier régiment de chasseurs à cheval, et d'une autre compagnie du douzième de la même arme : en tout douze à treize cents chevaux.

Mais les guides que ce général prit avec lui l'égarèrent, et, au lieu d'arriver, suivant l'instruction qu'il avait reçue, sur la gauche du bourg de Nasielsk, il se trouva en face, parallèlement à une autre colonne que le maréchal Davoust

avait portée en avant et dont la présence avait déterminé les Russes à évacuer ce même bourg. Cette colonne était l'avant-garde commandée par le général Rapp, que le maréchal Davoust, d'après des renseignemens qui lui étaient parvenus, avait fait avancer, en même temps qu'il envoyait au général Lemarois l'ordre de soutenir l'attaque qu'elle allait faire sur une avant-grade que l'ennemi avait portée en avant de Nasielsk. L'officier qui commandait cette dernière troupe, s'étant aperçu qu'il allait être coupé par le général Lemarois, fit un mouvement de flanc, et regagna l'aile droite de la ligne russe en arrière de Nasielsk. Le général Lemarois fit occuper ce bourg par le huitième de dragons, et plaça le douzième en bataille sur la gauche, faisant face à l'ennemi : position que ce régiment fut bientôt obligé de quitter, parce que les Russes dirigèrent sur lui une batterie dont le feu le prenait en écharpe. Il vint se réunir au douzième dans Nasielsk.

1807. Pologne.

Cependant les Russes voyant que les deux colonnes dont nous parlons, n'étaient point soutenues par d'autres troupes, descendirent des hauteurs qu'ils occupaient; et leur cavalerie, qui parut dans la plaine, manœuvra pour reprendre Nasielsk. Une batterie d'artillerie légère tira sur ce bourg, et incommoda beaucoup la troupe du général Lemarois. En ce moment, le général Rapp débouchant d'un bois où il s'était engagé, et n'ayant point connaissance de l'évacuation de Nasielsk par les Russes, s'imagina que le général Lemarois les attaquait dans ce bourg : afin de seconder cette attaque, il fit avancer son artillerie pour tirer sur le même point. Cette erreur plaçant la colonne française qui occupait Nasielsk entre deux feux, le général Lemarois se hâta d'envoyer un officier au général Rapp pour l'informer de sa position, et lui dire de donner une autre direction à son feu. Rapp obliqua alors à gauche et fit tirer, avec succès, sur l'artillerie ennemie.

1807. Pologne. Dégagé de ce double feu, le général Lemarois fit sortir sa cavalerie de Nasielsk pour combattre celle de l'ennemi, composée de cosaques et de hussards. Il y eut plusieurs charges, dans lesquelles le douzième régiment de dragons se distingua particulièrement et perdit un brave officier dans la personne du capitaine Saulnier. Le colonel Bekler, du huitième régiment, fut emporté par un boulet; le major Ouwarow, aide-de-camp de l'empereur de Russie, fut fait prisonnier.

Après quelques chances variées, les Français restèrent maîtres de Nasielsk; mais les Russes occupaient encore toutes les positions environnantes. La division du général Friant étant arrivée sur ces entrefaites, l'ennemi ne put résister à son attaque; il se retira, à la nuit, avec perte d'un certain nombre de tués et prisonniers et de plusieurs pièces d'artillerie.

Pendant ce combat de Nasielsk, le général Nansouty, avec la division de dragons du général Klein et une brigade de cavalerie légère, avait culbuté, en avant de Cursomb, un fort parti de cavalerie ennemie qui avait passé l'Wkra sur ce point. A la suite de cet engagement, le corps du maréchal Augereau effectua lui-même le passage de cette rivière à Cursomb, et mit en déroute quinze mille hommes qui voulaient s'opposer à ce mouvement. Le quatorzième régiment de ligne traversa le pont en colonnes serrées, tandis que le seizième engageait une vive fusillade sur la rive droite au débouché du pont. Le quatorzième fut chargé par la cavalerie ennemie, dont il soutint le choc avec une rare intrépidité. Le colonel de ce régiment fut tué d'un coup de lance : le feu à bout portant qu'exécutèrent ses soldats et qui mit les cavaliers russes dans le plus grand désordre, fut le premier des honneurs rendus à la mémoire de ce brave officier [1].

[1] Le bulletin officiel ne donne point le nom de ce digne colonel. Un pareil oubli est inexcusable de la part du major-général Berthier, qui, dans son rap-

Le 25, le corps du maréchal Davoust, qui avait bivouaqué le long des bois de Nasielsk, se porta sur Tykoczym, où l'ennemi s'était retiré. Ce même jour, le maréchal Lannes se dirigea sur Pultusk avec la division de dragons du général Becker; l'empereur, avec la plus grande partie de la réserve de cavalerie, marcha à Ciechanow. A son arrivée sur ce dernier point, Napoléon ayant envoyé le général Gardanne, l'un de ses aides-de-camp, reconnaître la petite rivière de Sonna qui se jette dans l'Wkra, au sud de Ciechanow, cet officier lui rapporta qu'un corps russe passait cette même rivière à Lopackzyn et se dirigeait sur Tykoczyn. Le grand-duc de Berg, avec deux escadrons de chasseurs de la garde, et suivi par les brigades de cavalerie légère, la division de dragons du général Klein, et celle des cuirassiers du général Nansouty, se porta sur-le-champ au pont de Lopaczyn, qu'il trouva gardé par un régiment russe. Les chasseurs de la garde suffirent pour culbuter cette troupe dans la Sonna; mais pendant cet engagement, l'autre partie de la colonne ennemie traversait la rivière plus haut. Murat y envoya le colonel des chasseurs, Dalhmann, qui mit plusieurs escadrons russes en déroute et leur prit trois pièces de canon.

1807. Pologne.

Le maréchal Davoust ne rencontra à Tykoczyn que des traînards de l'arrière-garde russe; mais il y prit deux cents voitures de bagages que le mauvais état des chemins défoncés par le dégel n'avait point permis d'emmener.

Telle était, dans la soirée du 25, la position de l'armée française:

La gauche, composée des corps des maréchaux prince de Ponte-Corvo, Ney et Bessières, s'avançait de Biezun et des environs sur la route qui conduit à Grodno; le maréchal Soult arrivait à Ciechanow; le maréchal Augereau marchait

port précédent, avait pris soin de rendre compte d'une chute faite par le général Duroc, et de l'état de la santé du grand-duc de Berg Murat.

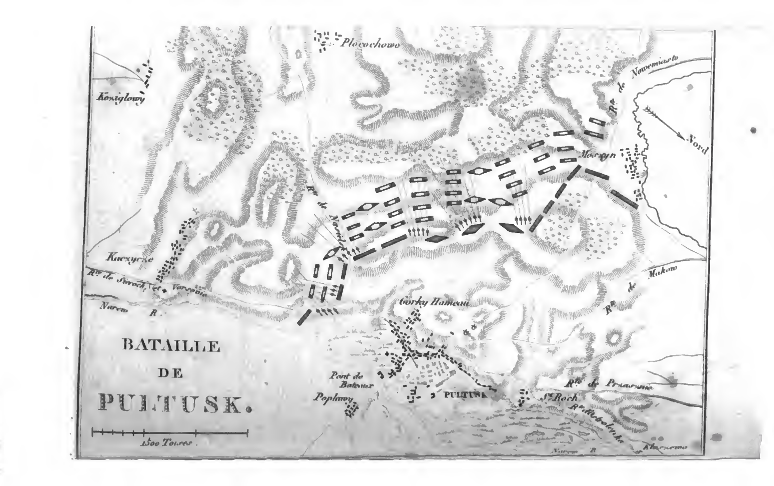
1807. Pologne. sur Golymin ; le maréchal Davoust entre Golymin et Pultusk; enfin, le maréchal Lannes directement sur cette dernière ville.

Les Français avaient fait, dans les deux journées du 24 et du 25 décembre, quinze à seize cents prisonniers, pris trente pièces de canon, trois drapeaux et un étendard.

Le maréchal Ney avait eu la mission spéciale de détacher de l'Wkra les troupes prussiennes sous les ordres du lieutenant-général Lestocq, faisant partie du corps du général russe Tolstoï, de déborder et menacer ses communications, enfin de le couper des Russes : il dirigea ses divers mouvemens avec son activité ordinaire, et ses troupes l'exécutèrent avec une égale intrépidité. Partie de Strasburg le 23, la division du général Marchand se rendit à Gurzno et marcha sur les Prussiens, qui furent poussés jusqu'à Kumsbrock ; le 25, l'arrière-garde de ces derniers fut atteinte et entamée. Le lendemain, le maréchal Ney, sachant que l'ennemi était concentré à Dzialdow [1] et Mlawa, fit avancer ses divisions pour l'attaquer dans ces positions. Dzialdow était occupé par six mille hommes d'infanterie et onze cents hommes de cavalerie. Le général Lestocq comptait beaucoup sur l'avantage de cette position, couverte par des marais, et sur d'autres obstacles qui environnaient la petite ville de Dzialdow ; mais rien ne pouvait arrêter l'impétuosité des soixante-neuvième et soixante-seizième régimens chargés de cette attaque. Ils pénétrèrent dans la ville, dont l'ennemi défendit opiniâtrément toutes les rues, mais qu'il fut obligé d'évacuer. Le général Lestocq s'étant bientôt aperçu qu'il n'avait affaire qu'à une seule brigade, voulut reprendre immédiatement Dzialdow : il fit pendant la nuit quatre attaques successives, dont aucune ne réussit ; et, dans la crainte de voir arriver du renfort, il se retira ensuite à Neidenburg. Six pièces de canons, quelques drapeaux et quatre cents prisonniers furent le résultat de ce

[1] C'est la même ville que les bulletins officiels désignent sous le nom de Soldau.




BATAILLE
DE
PULTUSK.
1500 Toises
Koziglowy
Plocochowo
Kaczyce
Narew R.
Rte. de Nowemiasto
Nord
Moszyn
Makow
Rte. de Makow
Gorky Hameau
Pont de Bateaux
Poplawy
PULTUSK
St. Roch
Rte. de Przasnic
Narew R.

combat, dans lequel se distinguèrent particulièrement le général Wanderwiedt, qui fut blessé, et le colonel Brun du soixante-neuvième. Pendant ce temps, le cinquante-neuvième poussait jusqu'à Lautenburg, et le général Marchand, avec sa division, chassait, après un engagement très-brillant, l'ennemi de Mlawa. 1807. Pologne.

Ce même jour, 26 décembre, le maréchal Lannes arriva devant Pultusk à huit heures du matin. Le corps du général Beningsen s'y était réuni dans la nuit, et les divisions russes battues à Nasielsk, et poursuivies par la division Gudin, du corps du maréchal Davoust, étaient entrées dans le camp retranché de cette ville à deux heures du matin. Le maréchal Lannes fit ses dispositions d'attaque : il plaça en première ligne la division Suchet, celle du général Gazan en seconde ligne, et la division Gudin, alors commandée par le général Daultaune, sur sa gauche. L'attaque commença vers les dix heures du matin, et l'action fut des plus vives. Les Russes, nombreux et bien retranchés, se défendirent avec la plus grande résolution. Après plusieurs chances variées, les Français finirent par obtenir quelque avantage. Le dix-septième régiment d'infanterie légère, le trente-quatrième et le quatre-vingt-cinquième de ligne firent des prodiges de valeur ; on se battit jusque dans la nuit, et les Russes, craignant alors d'être débordés sur leur droite, évacuèrent, mais en bon ordre, le camp et la ville de Pultusk, pour se retirer sur Ostrolenka. Ce combat, que le général Beningsen fit valoir auprès de son souverain comme une victoire remportée sur une partie de l'armée française, et qui fut célébré comme tel par le clergé russe dans toutes les églises de Russie[1], avait été en effet un des plus rudes engagemens

[1] Dans son rapport à l'empereur Alexandre, le général Beningsen accusait Buxhoewden de ne l'avoir pas mis à même, en le secourant, d'écraser la partie de l'armée française qu'il avait devant lui, quoique ce général ne fût, dit-il,

1807. Pologne. que les Français eussent eus à soutenir depuis leur entrée en Pologne. L'infanterie avait eu besoin de toute son intrépidité pour conserver sa supériorité sur les troupes russes, qui ne s'étaient jamais mieux montrées. Les deux divisions de cavalerie des généraux Treilhard et Becker se conduisirent avec une égale distinction. Le premier de ces généraux, qui commandait la cavalerie légère attachée au corps du maréchal Lannes, fut blessé, ainsi que les généraux d'infanterie Claparède et Vedel, le général Bonnard de la division Becker, et le colonel Barthélemi du quinzième de dragons. Les aides-de-camp Voisin et Curial succombèrent sur le champ de bataille, et le maréchal Lannes, malade depuis dix jours, fut atteint légèrement par une balle. Un grand nombre d'autres officiers se signalèrent aussi dans cette action.

Pendant que le maréchal Lannes combattait ainsi le général Beningsen à Pultusk, les maréchaux Davoust et Augereau et le grand-duc de Berg attaquaient le corps du général Buxhoewden réuni à Golymin. La division de ce corps, qui avait été battue la veille sur la Sonna par le grand-duc de Berg, et une des divisions également battues à Nasielsk, étaient arrivées par différens chemins au camp de Golymin.

Le maréchal Davoust, qui, avec les deux divisions Friant et Morand, poursuivait les Russes depuis Nasielsk, atteignit leur arrière-garde, la chargea et s'empara d'un bois près du

qu'à quatre lieues de Pultusk, à Makow ; tandis qu'il est de fait, comme on va le voir, que Buxhoewden était attaqué lui-même à Golymin, d'où il se retira pendant la nuit, à peu près à la même heure où Beningsen évacuait Pultusk. Il prétendait en outre avoir eu affaire aux maréchaux Lannes et Davoust, et au grand-duc de Berg tout à la fois, lorsqu'il est constant que les deux derniers combattaient Buxhoewden à Golymin, et que la seule division Gudin, poursuivant une partie des fuyards de Nasielsk, s'était réunie au corps du maréchal Lannes. On verra plus tard ce même Beningsen, Hanovrien de naissance, montrer une pareille mauvaise foi dans son rapport sur la bataille d'Eylau.

camp ennemi. Dans le même temps, le maréchal Augereau arrivant de Gollaczyzn, prenait l'ennemi en flanc; le général Lapisse, à la tête du seizième régiment d'infanterie légère, lui fit enlever, à la baïonnette, un village qui servait de point d'appui aux Russes; et la division Heudelet s'étant déployée, marcha sur la ligne de ces derniers. L'action s'engagea avec la plus grande vivacité. Le grand-duc, accourant sur la droite avec sa cavalerie, fit exécuter plusieurs charges, dans lesquelles les dragons du général Klein se distinguèrent. Comme à Pultusk, les Russes se défendirent opiniâtrément, et le combat dura jusqu'à onze heures du soir. L'ennemi fit sa retraite assez en désordre, laissant beaucoup de morts et de blessés sur le champ de bataille, et abandonnant sur la route d'Ostrolenka, qu'il tenait, son artillerie et ses bagages, en raison de l'état affreux des chemins, qui ne permettait pas même aux Français de mettre dans leur poursuite toute l'activité désirable. Dans ce combat de Golymin, le général Fenerolle, commandant une brigade de dragons, fut tué par uu boulet; le général Rapp reçut un coup de fusil, et le colonel Sémelé [1], du vingt-quatrième de ligne, fut blessé assez grièvement. Le maréchal Augereau eut un cheval tué sous lui.

1807. Pologne.

Sur ces entrefaites, le maréchal Soult marchait sur Makow pour couper la retraite aux colonnes ennemies; mais le dégel et les pluies avaient tellement abîmé tous les chemins sur le sol sablonneux de Pologne, que la marche du corps d'armée français fut arrêtée par cet obstacle; et c'est ce qui sauva l'armée russe d'une entière défaite. Elle venait, cependant, de perdre quatre-vingts pièces d'artillerie, presque tous ses caissons, douze cents voitures, et dix à douze mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers.

La nouvelle de la prétendue victoire remportée sur les

[1] Aujourd'hui lieutenant-général.

1807. Pologne. Français à Pultusk, parvint le 29 décembre à Kœnigsberg, où se trouvaient, comme nous l'avons dit, le roi de Prusse et toute sa cour. Le bulletin mensonger du général Beningsen fut lu avec solennité sur toutes les places publiques de la ville, et causa une allégresse universelle. Des réjouissances furent ordonnées pour célébrer ce retour inespéré de fortune; mais les rapports du lieutenant-général Lestocq, et surtout l'arrivée de quelques officiers prussiens mieux instruits de tous les détails, firent connaître, dès le 31, le véritable état des choses. La consternation succéda à l'enthousiasme, et l'abattement général fut d'autant plus grand, qu'on voyait s'évanouir les dernières espérances, fondées sur le puissant appui des Russes. La cour de Prusse ne songea plus qu'à quitter Kœnigsberg, et tous les préparatifs de départ se firent avec la plus grande activité. Le trésor, les effets les plus précieux et les chancelleries furent emballés et dirigés sur Memel. La reine, dont la santé commençait à s'altérer par suite des chagrins qu'elle avait déjà éprouvés et qui se renouvelaient aussi douloureusement, s'embarqua, le 3 janvier 1807, pour se rendre dans la même ville, où elle fut rejointe, trois jours après, par son époux infortuné.

Le général Lestocq, coupé de l'armée russe par les manœuvres du maréchal Ney, s'était rapproché de Kœnigsberg par Allenstein et Guttstadt après le combat de Dzialdow. Les cinq mille Prussiens qui restaient de ce petit corps d'armée, quinze cents autres formant l'escorte du roi, et la garnison de Memel; six mille de la garnison de Dantzig, sous les ordres du général Hamberger; dix-huit cents à Colberg, sous ceux du général Gutadon, et trois mille à Grandentz, sous ceux du général de Courbières : en tout dix-sept mille trois cents hommes, composaient les dernières forces de la monarchie prussienne. Le roi ne pouvait plus compter, comme on le verra bientôt, sur le petit nombre de troupes

renfermées dans les places de la Silésie, et il venait d'ordonner le licenciement de quelques nouvelles levées, qu'il n'y avait plus moyen d'armer, d'habiller, ni de contenir. 1807. Pologne.

Les Russes, par suite de la désunion qui s'était établie entre les généraux Kaminski, Beningsen et Buxhoewden, s'éloignaient à une grande distance de l'armée française. L'empereur Alexandre paraissait ramené à son premier projet, qui était, comme nous l'avons dit, d'attirer Napoléon dans l'intérieur du pays : mais le chef du gouvernement français, convaincu de l'impossibilité de continuer la guerre sur un terrain où toutes les rivières étaient débordées, les chemins défoncés, et presque toutes les ressources épuisées, évita soigneusement le piége qui lui était tendu ; il désirait d'ailleurs donner quelque repos à ses troupes. Depuis trois mois, elles étaient en marche; depuis trois mois, elles avaient été presque journellement engagées avec l'ennemi, et, dans cet espace de temps, pendant une saison rigoureuse, elles avaient parcouru une ligne de deux cents lieues, poussant devant elles des adversaires qui leur enlevaient souvent les moyens de subsistance, qu'il est presque impossible de réunir à temps dans une marche aussi accélérée. Toutes ces considérations décidèrent Napoléon à faire prendre des quartiers d'hiver à son armée.

Mais, avant d'assigner aux troupes les positions où elles devaient attendre le retour de la saison favorable aux opérations, l'empereur crut devoir prendre des mesures pour assurer le front de la ligne de ses cantonnemens. Il fit partir de Pultusk l'un de ses aides-de-camp, le général Corbineau, avec trois régimens de cavalerie légère, pour suivre l'ennemi dans sa retraite sur Ostrolenka, en remontant le Bug dans la direction de Brok. Ce détachement, ramassant dans sa marche bon nombre de traînards du corps d'armée de Beningsen, et plusieurs voitures de bagages, arriva à Ostrow

1807. Pologne. le premier janvier 1807, après avoir occupé Brok sur le Bug. Le général Corbineau poussa ensuite jusqu'à Ostrolenka, qu'il trouva évacué par les troupes russes, à l'exception d'un grand nombre de malades et de blessés, qu'on y avait laissés faute de moyens de transport. Des avant-postes de chasseurs et de hussards furent portés jusqu'à Lomza et Bielsk.

Le corps du maréchal Soult, renforcé des trois brigades de cavalerie sous les ordres du brave général Lasalle, récemment promu au grade de divisionnaire, borda la petite rivière d'Orzyc, qui se jette dans la Narew, afin de couvrir les cantonnemens de l'armée. La droite de celle-ci, c'est-à-dire, les corps des maréchaux Davoust et Lannes, fut placée à Pultusk et sur les bords du Bug. La gauche, formée, comme on l'a vu, des corps des maréchaux Bernadotte, Ney et Bessières, prit ses cantonnemens le long de la Vistule; des troupes légères, poussées sur la lisière de la Prusse orientale jusqu'à Johanisburg près du lac de Spirding, étaient chargées d'entretenir des communications avec Ostrolenka par Kolno. Le corps du maréchal Augereau se concentra dans les environs de Varsovie.

Le quartier-général impérial rentra dans la capitale de la Pologne, qui parut bientôt avoir recouvré une grande partie de son ancienne splendeur. Napoléon y tenait sa cour avec le même faste militaire qu'à Paris. Les nobles Polonais, mêlés aux généraux, aux officiers de la maison de l'empereur, aux administrateurs de l'armée, accueillis avec une bienveillance et une distinction qui flattaient leur amour-propre, se berçaient de plus en plus de la douce illusion de revoir leur patrie reprendre un rang glorieux parmi les nations.

Allemagne. Les hostilités, qui avaient cessé en Pologne à la fin de l'année 1806, se continuèrent cependant avec activité dans la Silésie, province du royaume de Prusse, dont l'acquisition avait coûté tant de sang, et donné tant de gloire au

grand Frédérick. Jérôme Bonaparte, à qui l'empereur son frère destinait déjà, *in petto*, une couronne, comme il en avait donné une à son autre frère Louis, avait été chargé, comme on l'a vu, de réduire les places fortes de cette même province, que l'armée française, dans sa marche rapide, avait laissées derrière elle. 1807. Allemagne.

Dès l'ouverture de la campagne, Jérôme avait eu la mission de réduire le fort de Plassenburg près de Culmbach sur le Mayn, en Franconie; mais comme cette opération n'était pas assez importante pour le retenir avec le corps de troupes alliées qu'il commandait, en arrière de la ligne de l'armée, il s'était borné à faire bloquer ce fort par un bataillon bavarois. Plassenburg était muni de vivres pour plusieurs mois, et, d'après la faiblesse de la troupe assiégeante, on ne pouvait guère espérer qu'il se rendît promptement; mais l'empereur, ayant décidé qu'il serait réduit, ordonna au général commandant l'artillerie de faire préparer à Kronach et à Forcheim un parc de siége. Vingt-deux bouches à feu mises en batterie décidèrent le commandant de Plassenburg à se rendre, avec sa garnison forte de six cents hommes de troupes de ligne et cent cinquante invalides.

Les événemens de la campagne ayant porté le corps de troupes alliées en Silésie, la reddition de Glogau fut le premier objet de l'expédition que l'empereur confiait à son frère. Celui-ci fit investir cette place, et, laissant la conduite du siége au général Vandamme, placé par Napoléon à la tête du corps de troupes fourni par le roi de Wurtemberg, il s'occupa du soin de prendre possession de la province, avec les divisions bavaroises des généraux de Wrede et Deroi. Un de ses partis, commandé par le chef d'escadron Deschamps, et composé de cent cinquante chasseurs du vingtième régiment, auxquels se réunirent trois cents Polonais confédérés, s'empara, comme nous l'avons dit dans le volume précé-

1807. Allemagne. dent, du fort de Czenstochau, situé sur la frontière de la Pologne prussienne, et défendu par une garnison de six cents hommes. Le prince Jérôme poussa jusqu'à Kalisch, en Pologne, avec les deux divisions bavaroises, pour observer le mouvement des troupes russes, qui s'étaient avancées, à cette époque (vers la fin de novembre), sur la grande route de Varsovie à Posen.

Le général Vandamme accéléra, par son activité, la reddition de Glogau. Des mortiers et des pièces de gros calibre, tirés de la place de Custrin, furent mis en batterie dès le 29 novembre, et agirent avec un tel succès, que la garnison intimidée capitula le 2 décembre. Par la convention arrêtée entre le général Vandamme et le général Reinhart, gouverneur de la place, deux mille cinq cents hommes de troupes mirent bas les armes, et se rendirent prisonniers de guerre, à l'exception des officiers, qui obtinrent la permission de se retirer sur parole. Des magasins considérables de poudre, de blé, de biscuit, etc., et deux cents pièces de canon furent le résultat de cette conquête importante, surtout par sa situation et le bon état de ses fortifications. Une partie des drapeaux pris dans Glogau fut envoyée au roi de Wurtemberg par ordre de Napoléon, qui accorda en outre dix décorations de la légion d'honneur aux troupes de ce prince.

Le général Vandamme reçut ensuite l'ordre de se porter sur Breslau, et d'investir cette place, capitale de la Silésie, sur la rive gauche de l'Oder; tandis que le prince Jérôme, qui était encore à Kalisch, viendrait completter l'investissement par la rive droite, et prendre le commandement général.

Trois régimens de cavalerie wurtembergeoise, sous les ordres du général Montbrun, commencèrent l'investissement de Breslau, et le général Vandamme arriva lui-même à Lissa, le 6 décembre, à la tête de l'infanterie. Dans la journée du 7, Vandamme, accompagné du général d'artillerie Pernetti et du

colonel du génie Blein, reconnut à la hâte la partie occi- 1807.
dentale de la place, dont on savait la garnison forte de six Allemagne.
mille hommes. L'emplacement de deux tranchées et de deux batteries incendiaires fut déterminé à gauche et à droite du faubourg appelé Saint-Nicolas, la dernière batterie s'appuyant à l'Oder. La partie des troupes bavaroises que Jérôme ramenait avec lui de Kalisch, ne pouvant arriver que le 8 au soir au plus tôt, on ne songea point à un établissement vers le haut Oder, parce qu'il y avait à craindre d'être surpris par les détachemens que pouvaient envoyer les garnisons de Schweidnitz, Glatz, Neiss, Brieg, etc. Par le défaut de travailleurs, on ne put ouvrir que deux communications, dans la nuit du 7 au 8, vers l'emplacement des deux batteries projetées. Toutefois celles-ci furent commencées dans la nuit du 8 au 9, et se trouvèrent en état d'agir dans la matinée du 10.

Le prince Jérôme arriva le 9 à Hundsfeld, sur l'OEls, qui se jette dans l'Oder au-dessus de Breslau. Il avait avec lui la division bavaroise du général Minucci et la brigade de cavalerie bavaroise, commandée par le général français Lefebvre Desnouettes[1]. Un pont fut établi à Cosel, et une partie des troupes du général Minucci passa sur la rive gauche de l'Oder, sous le commandement du général Vandamme. Le 10, Jérôme passa lui-même le fleuve que nous venons de nommer, et établit son quartier-général à Lissa.

Il y avait dès-lors en batterie à la tranchée de droite deux mortiers et trois obusiers : trois obusiers de campagne enfilaient la rue du faubourg Saint-Nicolas; à la tranchée de gauche se trouvaient placés trois mortiers, un obusier de siége et trois obusiers de campagne. Huit pièces, tant obusiers de campagne que canons de 6, étaient disposées sur la rive droite.

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

1807. Allemagne. Le feu des assiégeans commença le 10, à six heures du matin ; à midi, Jérôme le fit cesser pour envoyer au général de Thile, gouverneur de la place, une sommation, qui resta sans effet. Dans la nuit du 11 au 12, le colonel Blein fit ouvrir, sur la rive droite, une tranchée en prolongement de la première, pour placer de nouveaux mortiers qu'on attendait de Glogau, ainsi que deux pièces de 24, en batterie à son extrême droite. A la gauche, on ouvrit une seconde parallèle, et on plaça les batteries à l'extrême gauche de la première, qui se trouvait beaucoup plus rapprochée des ouvrages.

Les munitions étant peu abondantes, on ne tira que faiblement dans la journée du 12, et dans la nuit du 12 au 13.

On employa une compagnie de sapeurs et une autre de mineurs, qui arrivèrent le 13, à faire des coupures et à pratiquer des batteries dans la seconde parallèle, qu'on avait prolongée en y ménageant des redans pour y placer de l'artillerie légère, afin de prendre à revers les batteries de l'ennemi. Trente-deux pièces d'artillerie, mortiers, obusiers et canons de différens calibres se trouvaient en batterie le 15, sur les deux rives de l'Oder; et elles commencèrent un troisième bombardement que le prince Jérôme fit encore cesser vers midi, pour envoyer une seconde sommation, qui ne réussit pas plus que la première. Alors, le prince demanda que tous les officiers prussiens, prisonniers sur parole, qui se trouvaient dans Breslaw, en sortissent. Le gouverneur y consentit, et ces officiers quittèrent en effet cette place, le 17, au nombre de soixante.

Jusqu'alors la place n'avait point été parfaitement reconnue: le colonel Blein, qui se chargea de cette opération, découvrit que le corps de place n'était point revêtu dans deux parties assez étendues vers la porte de Schweidnitz et celle d'Ohlau ; mais qu'en avant d'un premier fossé plein d'eau,

il régnait une contre-garde générale en terre, sur les saillans de laquelle étaient construites des lunettes à flancs retirés: ouvrages fraisés et palissadés, que l'ennemi n'occupait que devant les fronts revêtus du faubourg Saint-Nicolas, où étaient dirigées les attaques. 1807. Allemagne.

Cependant Jérôme eut avis qu'un prince d'Anhalt-Pleiss, récemment nommé major-général par le roi de Prusse, homme d'un caractère ambitieux et remuant, réunissait quelques troupes et levait des paysans silésiens; il apprit en même temps qu'un aide-de-camp de Fréderic-Guillaume était venu dans la province pour y répandre une proclamation, par laquelle le roi invitait ses fidèles Silésiens à se joindre aux garnisons pour défendre les places, et menaçait les gouverneurs de les faire décapiter, s'ils ne faisaient pas leur devoir. Le prince Jérôme se détermina alors à faire venir la division Deroi et la brigade de cavalerie du général Mazzanelli, qu'il avait laissées à Kalisch, afin d'entreprendre contre Breslau, soit une attaque de vive force, soit un siége régulier, si les circonstances le permettaient. Ces troupes étaient attendues du 20 au 21 décembre.

Il s'agissait de traverser deux fossés très-larges et très-profonds, et de s'emparer d'une double enceinte, deux opérations également épineuses. Suivre les méthodes lentes d'un siége régulier, c'était appeler l'attention de l'ennemi sur des points faibles, le déterminer à y porter son artillerie et s'exposer à en être écrasé; car on savait que Breslau avait un arsenal considérable comme place de dépôt de la Silésie. Chercher un moyen prompt de passer les deux fossés et tenir l'ennemi tellement en haleine sur plusieurs points, qu'il ne pût soupçonner le véritable point d'attaque, telle fut la résolution du général Vandamme.

Le colonel Blein proposa un équipage de pont sur chevalets et sur bateaux, pour traverser les deux fossés de la porte

1807. Allemagne. de Schweidnitz. Avec des troupes déterminées, ce passage pouvait s'effectuer de vive force, et l'ennemi devait y croire. Le colonel fit en même temps construire des radeaux, au moyen d'échelles réunies deux à deux, soutenues par des tonneaux vides, et recouvertes de planches. Ces différens moyens de passage furent réunis dans la journée du 22, à la queue du faubourg de Neudorf, vis-à-vis la porte de Schweidnitz: en sorte que l'ennemi, averti par les habitans du faubourg, crut que le passage serait tenté sur ce point: on avait fait prendre, à dessein de le confirmer dans cette opinion, tous les bateaux qui étaient dans la rivière d'Ohlau pour les porter sur le même point.

Les radeaux devaient être transportés, à la nuit tombante, au faubourg d'Ohlau, pour y tenter le véritable passage. Les outils et autres objets nécessaires étaient prêts à y être également portés, pour former un établissement dans les ouvrages de l'enveloppe extérieure.

On fut obligé, faute de paysans, d'employer les troupes destinées à l'attaque pour le transport des radeaux, et ces mêmes troupes n'ayant eu rendez-vous qu'à quatre heures du matin au faubourg d'Ohlau (l'attaque ne pouvant avoir lieu qu'à cette heure, à cause du clair de lune), le premier radeau ne fut jeté dans l'avant-fossé qu'à cinq heures. Ce radeau avait trente pieds de longueur, il en fallut jeter trois autres de douze à quinze pieds pour atteindre l'autre rive. Les sapeurs furent lents à lier les radeaux ensemble, et deux soldats de ceux qui portaient un de ces radeaux ayant été tués par un boulet, tous les autres prirent la fuite; enfin, à sept heures du matin, le pont de radeaux fut attaché à la lunette du point d'attaque: mais le jour commençait à paraître, et l'on n'avait plus le temps de se loger à couvert du feu du bastion d'Ohlau. Le colonel Duveyrier, commandant la troupe destinée à cette attaque, et le colonel du génie

Blein reconnurent qu'elle était trop tardive. A peine la tête de colonne commençait-elle son mouvement rétrograde, qu'un feu de mitraille et de mousqueterie partit du bastion d'Ohlau ; il ne fit cependant aucun mal. Les autres fausses attaques sur les portes de Schweidnitz et de Saint-Nicolas, ainsi que celle faite par la rive droite de l'Oder, avaient fortement occupé l'ennemi ; le feu des batteries causait beaucoup de désordre dans la place, où l'incendie se manifesta en plusieurs endroits : en sorte qu'avec une nuit obscure et moins d'accidens imprévus, on aurait pu s'attendre à un succès plus complet sur le point qu'on voulait véritablement attaquer. Daus la supposition la moins avantageuse, on se serait établi sur la première enveloppe de la place. 1807. Allemagne.

Le prince Jérôme, appelé à cette époque auprès de l'empereur, laissa la direction des affaires du siége au général Vandamme. Les Wurtembergeois et la division bavaroise du général Minucci étaient sur la rive gauche de l'Oder ; le général Deroi resta sur la rive droite.

Le général Montbrun, en observation sur les routes d'Ohlau et de Strehlen, informa le général Vandamme d'un mouvement opéré par le prince d'Anhalt-Pleiss sur ce dernier point avec un corps de quatre à cinq mille hommes et six pièces de canon. Le général Vandamme envoya sur-le-champ à la rencontre de ce rassemblement ennemi la division Minucci, qui l'attaqua le 24 décembre, le mit en déroute complète, lui fit huit cents prisonniers, et lui prit toute son artillerie.

Au retour de la division victorieuse, Vandamme, qui, pendant l'expédition, avait ordonné la construction de quatre nouvelles batteries, pour y placer huit pièces de 24, six de 12 et deux mortiers arrivant de la place de Glogau ; Vandamme, disons-nous, crut devoir instruire le gouverneur de Breslau de la défaite du prince d'Anhalt-Pleiss, et des nou-

1807. Allemagne. veaux moyens de destruction qu'il avait à sa disposition. On pouvait croire qu'une population de soixante à soixante-dix mille ames ne serait point sacrifiée à la conservation d'une place qui ne devait son salut qu'au retard des grands froids, et qui n'avait qu'une garnison de cinq à six mille hommes, sur laquelle même le gouverneur ne pouvait pas compter entièrement. Le général ennemi ne voulut pas croire d'abord à la sincérité du général Vandamme; cependant, mieux informé quelques heures après par ses espions, il demanda un armistice de vingt-quatre heures, et consentit à recevoir le colonel Duveyrier, chargé de régler les articles d'une capitulation; mais celui-ci n'était pas encore dans la place, que le gouverneur de Thile, sur le prétexte frivole que l'on continuait les travaux de tranchée, rompit l'armistice, et déclara que, les circonstances ayant changé, il ne voulait plus capituler.

Le général Vandamme devinant que le gouverneur venait sans doute de recevoir quelque promesse de secours, donna des ordres pour qu'on prolongeât la tranchée de droite, de manière à défendre les nouvelles batteries, et à envelopper les faubourgs jusqu'à la route de Strehlen, le terrain devenant en cet endroit d'un accès difficile, par les coupures et les fossés pleins d'eau. Il ordonna aussi des coupures et des abattis entre la rivière d'Ohlau et le village de Hubé, pour empêcher l'ennemi de sortir par la route d'Ohlau: le terrain entre l'Ohlau et l'Oder est une espèce de marais impraticable où il ne pouvait s'engager. En même temps, il envoya le général Montbrun, avec ses trois régimens de cavalerie et trois bataillons d'infanterie légère wurtembergeoise, sur le point d'Ohlau, auprès duquel se trouve un pont établi sur l'Oder. Le prince d'Anhalt-Pleiss s'était retiré sur Brieg, où était son point de rassemblement. Le général Montbrun pouvait, par sa position, se porter sur les flancs de ce corps,

ennemi, et lui couper sa retraite, de quelque côté que le prince d'Anhalt voulût s'avancer sur Breslau. 1807. Allemagne.

Tous les nouveaux ouvrages étaient achevés; les batteries se trouvèrent prêtes le 29 au matin, et elles tirèrent sans discontinuer. Le même jour, le général Vandamme apprit que le rassemblement du prince d'Anhalt s'était grossi au point de former un corps de dix à douze mille hommes. Il renvoya alors la division Minucci à Ohlau, pour renforcer ce point et appuyer le général Montbrun. Mais déjà le prince s'était mis en marche de Brieg sur Strehlen et sur la route de Schweidnitz. Se dérobant à la surveillance du général Montbrun, et surprenant même les piquets placés sur ces deux routes, il arriva à cinq heures du matin, le 30, après une marche de nuit forcée, à la hauteur de Kleinburg, où le général Secklendorf, commandant la division d'infanterie wurtembergeoise, avait son quartier-général.

A peine le général Vandamme fut-il informé de ce mouvement, qu'il porta un bataillon bavarois, sous les ordres du colonel Duveyrier, contre le corps ennemi, et le fit soutenir par le treizième régiment de ligne français, récemment arrivé devant Breslau. Ce bataillon bavarois, un autre du treizième, une compagnie de chasseurs et un escadron de cavalerie wurtembergeoise suffirent au colonel Duveyrier pour arrêter les troupes du prince d'Anhalt, les attaquèrent ensuite, et les mirent en déroute.

Pendant ce temps, le général Vandamme avait envoyé un de ses aides-de-camp, à travers les partis ennemis qui couraient la campagne, pour prévenir les généraux Minucci et Montbrun dans leur position d'Ohlau, de l'attaque du prince d'Anhalt. Ils marchèrent long-temps sur le flanc de celui-ci, sans pouvoir trouver de débouchés pour l'attaquer dans ce terrain difficile et coupé de rivières, de ruisseaux et de marais; mais enfin ils l'atteignirent dans sa retraite sur Schweid-

1806. Allemagne. nitz, le lendemain du combat de Kleinburg. On fit, en tout, dix-huit cents prisonniers, et l'on prit sept pièces de canon; mais le prince éprouva une perte réelle de quatre à cinq mille hommes, par la désertion d'une partie des paysans, qui retournèrent chez eux. Il se retira dans Schweidnitz, où le colonel Duveyrier fut le sommer de rendre les sauve-gardes placées par le général Vandamme dans le pays, et qui avaient été maltraitées par ces insurgés.

Le feu de la place n'avait point cessé pendant toute cette affaire: les gardes des tranchées avaient repoussé plusieurs tentatives de sortie de la garnison, trop faible d'ailleurs pour donner de l'inquiétude. Quoiqu'ayant compté sur un secours, le gouverneur de Breslau se persuada que le mouvement qu'il voyait autour de lui était une ruse du général Vandamme pour l'attirer hors de la place. Il se refusait toujours à croire que Glogau fût rendu, et il fallut qu'un de ses amis, auquel on accorda la permission d'entrer à Breslau pour y redemander sa femme qui s'y trouvait renfermée, l'assurât de la vérité des faits. Toutefois il différa encore de se rendre, parce que le général du génie Linden, qui était avec lui, lui représenta que ce serait une honte d'ouvrir les portes d'une place au corps de laquelle on n'avait point fait brèche: en effet, le feu des batteries assiégeantes n'avait été dirigé que sur la ville. Enfin, le 5 janvier, il se détermina à capituler, par la crainte que le froid, devenu plus vif, ne donnât au général Vandamme les moyens de tenter un coup de main, dont il n'aurait plus été à l'abri.

Le général Vandamme envoya dans la place le général Hédouville, chef de l'état-major-général du neuvième corps d'armée (troupes alliées), pour arrêter avec le gouverneur les articles de cette capitulation.

La garnison, qui déposa les armes le 7, resta prisonnière de guerre; les officiers seuls eurent la faculté de se retirer où

bon leur semblerait, sur leur parole d'honneur de ne point servir contre la France et ses alliés jusqu'à la paix ou leur échange. 1807. Allemagne.

L'artillerie prussienne s'était particulièrement distinguée dans la défense de Breslau, et avait prouvé qu'elle appartenait à une bonne école; la perte des assiégeans ne s'était cependant pas élevée au-delà d'une centaine d'hommes tués ou blessés. Les officiers d'artillerie et du génie, français et bavarois, avaient fait honorablement leur devoir; le général d'artillerie Pernetti et le colonel du génie Blein, l'un et l'autre français, avaient dirigé les travaux du siége avec beaucoup de talent et d'activité.

L'occupation de Breslau donnait au neuvième corps de la grande armée de grandes facilités pour achever les opérations dont il était chargé en Silésie. Le prince Jérôme fit investir les autres forteresses de cette province, que l'on verra bientôt entièrement soumise.

La marche rapide des opérations militaires nous a fait négliger de parler de la situation politique de la Saxe à l'égard de la France. Toutefois, on sait déjà que, huit jours après la bataille d'Jena, et après avoir renvoyé généreusement tous les prisonniers saxons dans leurs foyers, Napoléon avait accordé à l'électeur Frédéric-Auguste la cessation de toute hostilité. Des commandans français s'établirent à Dresde et dans les autres villes de Saxe jusqu'à la conclusion de la paix définitive, et cette paix fut signée à Posen le 11 décembre. Au lieu de l'acheter par des sacrifices, l'électeur fut admis dans la confédération du Rhin, et reçut le titre de roi, avec la perspective d'un accroissement de puissance.

La maison ducale de Saxe ne fut pas moins heureuse, quoique toutes ses branches, à l'exception de celle de Gotha, eussent pris une part très-active à la guerre contre la France. En effet, le prince de Saxe Coburg, le duc régnant et le

1807. Allemagne. prince héréditaire de Saxe-Weimar, servaient dans l'armée prussienne et lui avaient fourni, ainsi que les ducs de Saxe-Memingen et Saxe-Hildburghausen, un contingent extraordinaire de troupes. La paix fut également signée avec la maison ducale, à Posen, le 15 décembre, et tous les princes qui la composaient furent admis dans la confédération.

L'empereur se montra moins généreux envers trois autres princes souverains, pareillement engagés dans la querelle de la Prusse. Le vieux duc de Brunswick était mort, au commencement de novembre, dans un misérable village près d'Altona, moins de ses blessures que du chagrin de voir la monarchie prussienne renversée en un seul jour, non loin des champs de Rosbach, si glorieux pour lui, et lui-même et ses enfans privés de ses états. L'électeur de Hesse-Cassel, Georges Guillaume [1], et le prince de Nassau Fulde [2], furent aussi déchus de leurs souverainetés par déclaration formelle de Napoléon.

Suite des opérations militaires en Silésie et dans le nord de l'Allemagne; invasion de la Poméranie suédoise par le maréchal Mortier; les hostilités recommencent en Pologne; combat de Mohrungen; combats de Passenheim, de Bugfried, de Deppen, de Hoff; bataille de Preusch-Eylau, etc. — Les quartiers d'hiver dans lesquels l'armée française était entrée au commencement de l'année avaient été nécessités par les seuls obstacles de la saison, et sans qu'aucune convention patente ou tacite existât à cet égard entre les puissances belligérantes. Leur durée était donc subordonnée, pour ainsi dire, à la volonté des généraux russes, et les soldats, dans leurs cantonnemens, avaient ordre de se tenir sur le *qui vive*. On devait s'attendre que les hostilités,

[1] Aujourd'hui duc régnant de Hesse-Cassel.

[2] Aujourd'hui roi des Pays-Bas.

suspendues par le fait entre les deux armées française et russe, recommenceraient au premier moment : la première, fatiguée d'un repos pendant lequel elle éprouvait de pénibles privations, attendait impatiemment l'occasion de nouveaux triomphes, qui amèneraient peut-être son retour dans des contrées plus riantes et plus abondantes que la Pologne. 1807. Allemagne.

Cependant les corps qui étaient restés en arrière de la ligne continuaient de suivre le cours de leurs opérations.

Après la perte de Breslau, il ne restait plus au roi de Prusse que les places de Schweidnitz, Neiss, Glatz, Kosel, Silberberg et Brieg, en Silésie; Graudentz, Kœnigsberg, Elbing, Stargardt, Colberg, Memel, Dantzig, et le fort de Weichselmunde sur la Vistule et la mer Baltique. De ces places, Kœnigsberg, capitale de la Prusse orientale, présentait si peu de ressources défensives, que le roi de Prusse et sa cour, ne s'y croyant pas en sûreté, se réfugièrent, comme nous l'avons dit, à Memel, que son éloignement et l'état de ses fortifications mettaient plus à l'abri d'un coup de main.

Le neuvième corps d'armée, commandé par le prince Jérôme, achevait, ainsi qu'on l'a vu, de réduire les places de la Silésie. Une partie des troupes employées au siége de Breslau s'était portée sur Brieg, principal entrepôt et refuge des bandes du prince d'Anhalt-Pleiss. Le 11 janvier, au bout de cinq jours d'investissement, le commandant de cette place demanda à capituler, quoiqu'il eût encore à sa disposition des magasins considérables de vivres et de munitions. Il obtint à peu près les mêmes conditions que le gouverneur de Breslau.

Les divisions de troupes alliées qui formaient le neuvième corps de la grande armée furent ainsi réparties après la reddition de Brieg. La division du général Deroi eut la double destination de couvrir et de faire le siége de Kosel; la seconde, commandée par le général Minucci, qui remplaçait

1807. Allemagne. momentanément le général Dewrede, resta cantonnée à Breslau et dans les environs; la brigade de cavalerie aux ordres du général Lefebvre-Desnouettes occupa Strehlen et le pays qui entoure cette petite ville (ces troupes étaient le contingent de la Bavière). La division d'infanterie et la brigade de cavalerie wurtembergeoise, commandées par les généraux Seckendorf et Montbrun, sous les ordres du général Vandamme, furent employées au siége de Schweidnitz : la première était directement chargée de cette opération, que la seconde devait couvrir. Le prince Jérôme, que Napoléon, son frère, voulait absolument mettre en évidence, fut chargé par lui du gouvernement général de la Silésie, et de visiter fréquemment tous les points occupés par ses troupes.

Sur les côtes de la Baltique, le maréchal Mortier, dont les troupes (huitième corps) formaient l'extrémité gauche de la ligne occupée par la grande armée, s'était avancé par le Mecklenburg vers la Poméranie suédoise. A son approche, toutes les troupes suédoises qui occupaient la frontière de cette province se retirèrent sur Stralsund, qui en est la capitale, et dont la garnison se trouva ainsi renforcée successivement. Ces mêmes troupes, déjà découragées par les échecs qu'elles avaient essuyés à Rostock, Wismar et Lubeck, prenaient, dans leur retraite, la précaution de rompre tous les ponts, afin de retarder la marche de leurs adversaires.

Les généraux avaient laissé des détachemens de distance en distance, pour être plus promptement avertis du moment où les Français passeraient la rivière de Peene, qui fait la limite entre les deux Poméranies suédoise et prussienne; ces détachemens étaient chargés d'allumer des signaux, destinés à répandre l'alarme dans l'intérieur. L'exécution prématurée de cette mesure ne tarda pas à donner une fausse alerte. Une patrouille s'étant approchée en vue du détachement le plus voisin de la Peene, celui-ci donna aussitôt le

signal convenu, qui fut répété avec une étonnante rapidité. 1807.
Les troupes suédoises et les habitans crurent que le maréchal Allemagne.
Mortier, alors à Anklam, se portait directement sur Stralsund; et, d'après le bruit qui se répandit qu'il n'était déjà plus qu'à quelques lieues de cette place, le général Essen qui en était le gouverneur, fit garnir de son infanterie tous les ouvrages extérieurs, et les canonniers se rendirent à leurs pièces sur les remparts. Les habitans de la campagne, épouvantés par le faux récit des excès commis par les troupes françaises, s'étaient déjà réfugiés dans Stralsund; cependant le maréchal Mortier, qui connaissait l'état de la place que nous venons de nommer, et la force de sa garnison, ne songeait point à l'attaquer. Il venait d'apprendre que la garnison prussienne de Colberg, libre de ses mouvemens, parce que cette place ne se trouvait point encore bloquée, poussait des partis jusque sur la rive droite de l'Oder. Pour mettre un frein à ces fréquentes excursions, Mortier détacha d'Anklam un bataillon du deuxième régiment d'infanterie légère sur Usedom dans la Poméranie suédoise, et l'île de Wollin, située à l'embouchure de l'Oder et appartenant à la Prusse. Trois compagnies prirent poste à Wollin et y furent attaquées, le 6 janvier, à l'instant même de leur arrivée, par un détachement de cette même garnison de Colberg, fort de mille hommes, cent cinquante chevaux, et quatre pièces de canon. Une partie de l'infanterie était venue en bateaux par le canal de Divenow, pour investir la ville, tandis que la cavalerie y entrait au galop après avoir culbuté les faibles avant-postes français.

Mais les trois compagnies du deuxième léger étaient sur leurs gardes et elles ne s'effrayèrent point du nombre de leurs adversaires. Elles marchèrent sur eux au pas de charge au moment où ils entraient dans la ville, et les en chassèrent avec perte de leur artillerie et de cent prisonniers. Les quatre

1807. Allemagne. pièces furent braquées sur deux grandes barques chargées de fuyards, et qui coulèrent bas. Les rues où les Prussiens avaient pénétré étaient couvertes de leurs morts, et ils avaient abandonné bon nombre de blessés, parmi lesquels se trouva le major qui commandait les cent cinquante cuirassiers prussiens du régiment de Bailloz, et qui mourut, quelques jours après, de ses blessures.

Deux heures après l'affaire, les trois autres compagnies du bataillon français, entrèrent dans Wollin, et leur arrivée mit ce poste à couvert de toute surprise. On y manquait d'artillerie avant l'attaque des Prussiens, parce que la crue des eaux de l'Oder avait empêché qu'on en conduisît par Usedom et Swienemunde; mais l'ennemi y avait pourvu, comme on vient de le voir. Les quatre pièces du détachement venu de Colberg furent mises en batterie sur les points convenables. Le combat de Wollin fit beaucoup d'honneur au chef de bataillon Armand, qui commandait les braves du deuxième d'infanterie légère.

Le succès de cette petite expédition en imposa aux différens partis qui rôdaient dans le pays et infestaient les routes. Le général Victor, que l'empereur destinait à conduire le siége de Dantzig avec un nouveau corps d'armée, et qui se rendait à Stettin, accompagné d'un seul aide-de-camp et d'un domestique, fut cependant enlevé quelques jours après par un détachement de vingt-cinq chasseurs à cheval.

Le maréchal Mortier s'occupa ensuite du soin d'envahir la Poméranie suédoise pour resserrer la place de Stralsund sans toutefois en tenter le siége. Le général Dupont, cantonné près de Demmin, eut ordre de faire passer sa division sur la Peene alors entièrement prise par les glaces, et de rétablir le pont que les Suédois avaient rompu, afin que la cavalerie et l'artillerie pussent suivre le mouvement de l'infanterie. Le maréchal partit avec les troupes qu'il avait à An-

klam et se porta en avant. Les feux d'alarme reprirent aussitôt leur activité ; mais ils n'empêchèrent point les Français de s'emparer des postes de Volgast, de Greifswald et de Grimmen. L'ennemi ayant voulu tenir à Greifswald, on avait été obligé de jeter quelques obus dans cette ville murée. Le deuxième d'infanterie légère passa les fossés sur la glace, et escalada les remparts. Il y avait eu également, à Grimm, un petit engagement à l'avantage des Français. Quelques troupes suédoises s'étaient retranchées sur les hauteurs de Reinkenhagen ; mais elles en furent promptement délogées par les troupes de la division Grandjean, que le feu de l'artillerie ennemie ne put arrêter. Le gouverneur de Stralsund, justement alarmé des progrès des corps français, fit raser les faubourgs de cette place ; celui de Kniper était d'une beauté remarquable. 1807. Allemagne.

Vers le même temps, les Français s'occupaient des préparatifs du siége de Dantzig, le corps d'armée qui devait en être chargé se réunissait. Ces troupes, qui se composaient alors du contingent du grand-duc de Bade et du corps polonais déjà organisé, ne tardèrent pas à se mettre en mouvement pour s'approcher de la ville qu'elles avaient mission de réduire ; et elles chassèrent devant elles, chemin faisant, les partisans qui couraient le pays. L'avant-garde, formée de la brigade polonaise du général Kosiusky, faisant partie de la division aux ordres du général Dombrowski, prit poste à Stolpe, pour couper la communication de Colberg avec Dantzig.

Pour seconder ce mouvement, le maréchal prince de Ponte-Corvo marcha sur Elbing, qu'il occupa ainsi que tout le pays que baigne la Baltique dans cette partie de la Prusse orientale. Le général Drouet avait fait, à Christburg, trois cents prisonniers du régiment de Courbières.

1807. Allemagne. Quoique l'armée française eût, par le nombre et la valeur des troupes qui la composaient, une supériorité qui lui assurait de grandes chances de succès, l'empereur n'avait cependant point cessé de redoubler de précautions pour rendre sa situation encore plus menaçante, et accroître la confiance des soldats. Une reconnaissance exacte du théâtre actuel de la guerre l'avait convaincu de la difficulté d'opérer dans un pays coupé comme la Prusse orientale, et la partie de la Pologne qui touche au duché de Lithuanie; mais, sous un autre rapport, les Russes, retirés sur les points que nous venons d'indiquer, pouvaient, à l'aide d'une surprise, pénétrer jusqu'à la Vistule et prendre à revers l'armée française. Pour parer à ce dernier inconvénient, le monarque français avait pris le parti d'établir une ligne de défense sur le fleuve que nous venons de nommer, et de la prolonger jusqu'à la mer Baltique, en s'approchant le plus près possible de Kœnigsberg. Les travaux de cette ligne de défense, déjà commencés dès les premiers momens du passage sur la rive droite, avaient été perfectionnés depuis avec autant de soin que de célérité. Six mille hommes avaient travaillé sans relâche au camp retranché devant Praga, et en avaient fait un poste presque inexpugnable. Il se composait de trois lignes assez développées pour contenir cinquante à soixante mille hommes. Les ouvrages devant Zakroczyn, sans être de la même importance, ne présentaient pas moins de ressources. Les différentes villes situées sur la Vistule, comme Wyszogrod, Plock, Dobrzyn, Bobrownik, etc., en descendant jusqu'à Thorn, et surtout chacun des points qui pouvaient faciliter le passage du fleuve, étaient également fortifiés. Les troupes bordaient la rive droite, et les avant-postes s'étendaient sur le Bug, la Narew, et la petite rivière d'Orzyc.

C'est dans ces ouvrages et sur cette ligne que l'armée fran-

çaise prit, pendant presque tout le mois de janvier, un repos qui lui était devenu nécessaire après les marches et les travaux qu'elle avait faits depuis l'ouverture de la campagne de Prusse. La proximité des avant-postes des deux armées n'avait occasioné que quelques escarmouches insignifiantes pour l'une comme pour l'autre; mais, vers la fin du mois, il se fit des deux côtés des mouvemens qui semblaient présager des engagemens plus sérieux; ceux des Russes annonçaient même un vaste plan d'offensive. 1807. Allemagne.

Les généraux ennemis avaient repris une certaine confiance depuis qu'ils avaient vu l'empereur refuser de les suivre dans leur retraite, et s'arrêter au milieu de ses avantages. Loin d'attribuer cette conduite aux motifs sages qui l'avaient dictée, ils supposèrent que la crainte avait seule engagé le chef de l'armée française à se cantonner sur la Vistule, et pensèrent qu'il leur serait facile de couper l'aile droite de l'armée française, en faisant une trouée jusqu'au fleuve qu'ils se proposaient de passer au-dessous de Thorn, et de se porter ensuite sur la Peene, pour rétablir, par cette manœuvre, le théâtre de la guerre dans le voisinage des places qui tenaient encore, et qu'ils se flattaient de délivrer. Pologne.

Au premier avis de la marche en avant de l'armée russe, Napoléon devina en partie ce plan d'attaque, et envoya au maréchal prince de Ponte-Corvo l'ordre de faire un mouvement rétrograde, afin d'encourager les Russes dans l'exécution de leurs desseins. Une colonne ennemie s'était présentée le 23 devant Liebstadt pour attaquer ce poste; les deux cents hommes que le prince de Ponte-Corvo y avait fait placer, après avoir fait une faible résistance, se retirèrent, suivant l'instruction qu'ils en avaient reçue.

Le maréchal quitta Elbing, réunit ses troupes, dont la ligne s'étendait depuis Christburg jusqu'à Braunsberg, près

1807. Pologne. de l'embouchure de la Passarge, et se porta, le 25, avec la division du général Drouet, sur Mohrungen, où il rencontra les Russes qui attaquaient le général Pacthod dans ce poste. Les Russes suspendirent cette attaque à l'arrivée de la colonne française, leur cavalerie couronna les hauteurs qui environnent Mohrungen, tandis que l'infanterie filait par derrière pour attaquer la division Drouet par sa droite; mais le maréchal prince de Ponte-Corvo prévit ce dessein, et attaqua lui-même. Pendant qu'il formait sa ligne, il envoya un bataillon du neuvième régiment d'infanterie légère contre le village de Pfarrersfeldehen, occupé par trois bataillons russes et six pièces d'artillerie. En entendant le feu de cette attaque, le général ennemi envoya trois autres bataillons au soutien des premiers, et le maréchal, dont la ligne achevait de se former, fit également avancer deux bataillons pour appuyer celui du neuvième; l'action devint très-vive : l'aigle ou drapeau du neuvième tomba un moment au pouvoir des Russes. Les soldats, furieux de l'affront que cette perte allait imprimer à leur corps, se jetèrent avec la plus grande impétuosité dans les rangs ennemis, et ressaisirent leur enseigne, qui eût été pour ces braves une perte irréparable.

Le huitième régiment de ligne, de la division Rivaud, les vingt-septième d'infanterie légère et quatre-vingt-quatorzième de ligne de la division Drouet, formés en ligne par le maréchal prince de Ponte-Corvo, abordèrent alors la ligne russe en position sur les hauteurs de Mohrungen, et ne commencèrent leur feu qu'à bout portant, pendant que le général Dupont, à la division duquel appartenait le neuvième d'infanterie légère, débouchait par la route de Holland, village qui est à moitié chemin d'Elbing à Mohrungen. La droite de l'ennemi se trouvant tournée par ce dernier mou-

vement, un bataillon du trente-deuxième se précipita sur les Russes avec l'ardeur ordinaire à ce brave régiment, et acheva de porter le désordre dans leurs rangs, déjà ébranlés par l'attaque faite sur leur front. 1807. Pologne.

L'ennemi souffrit beaucoup dans ce combat, à la suite duquel il tenta une charge de cavalerie très-bien conduite, mais que la fermeté du dix-neuvième régiment de dragons, commandé par le colonel Saint-Geniez, contribua à rendre inutile. L'infanterie française, par la vigueur de son feu, fit tourner bride aux cavaliers russes, qui, chargés à leur tour par le dix-neuvième de dragons, eurent cinquante hommes et un colonel-commandant faits prisonniers : la nuit seule mit fin à la poursuite de la troupe vaincue. Deux mille Russes, infanterie et cavalerie, s'étaient jetés dans Mohrungen, qu'ils avaient trouvé sans défense, parce que le général Pacthod, chargé de la garde de ce poste, s'était porté en avant pour prendre part à l'action. Un bataillon du huitième régiment, envoyé par le maréchal, y rentra au pas de charge, et massacra tout ce qui voulut lui opposer de la résistance; le cinquième de chasseurs à cheval poursuivit le reste, sabra un grand nombre de fuyards, et fit encore un colonel prisonnier.

Cette affaire était d'autant plus glorieuse pour les troupes du maréchal Bernadotte, qu'une partie d'entre elles, et notamment celles du général Dupont, avaient fait seize lieues pour arriver sur le champ de bataille, et que ces mêmes forces, s'élevant à peine à huit mille hommes, en avaient eu plus de quatorze mille à combattre. La perte éprouvée par les Russes fut très-considérable : ils eurent plus de deux mille hommes hors de combat, les Français perdirent huit à neuf cents hommes tués ou blessés. L'infanterie française avait donné dans cette journée de nouvelles preuves de sa constance à surmonter tous les obstacles. Malgré les fatigues d'une mar-

1807. Pologne. che longue et pénible, elle gravit avec ardeur des collines coupées à pic pour arriver sur l'ennemi ; des défilés et le feu de dix-huit pièces de canon en batterie sur les hauteurs de Mohrungen ne l'arrêtèrent point; la cavalerie partagea avec cette infanterie la gloire de la journée, par la résistance qu'elle opposa aux efforts de la nombreuse cavalerie russe, et les charges brillantes qu'elle entama. Enfin, soldats, officiers et généraux avaient rivalisé de zèle et d'intrépidité. Quatre cents prisonniers et deux pièces d'artillerie, dont un obusier, furent le résultat matériel de ce combat, qui procurait d'ailleurs des avantages importans pour le moment : il arrêtait l'ennemi au commencement de sa marche, l'étonnait par un succès inattendu, et détruisait en quelque sorte l'espoir conçu par le général en chef russe de surprendre l'armée française.

Le prince de Ponte-Corvo resta à Mohrungen jusqu'à deux heures de l'après-midi du lendemain, et ne fit son mouvement pour se rapprocher des troupes du maréchal Ney, que lentement et après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour l'évacuation de ses blessés. Le 28, il prit position à Lobau, en avant de la Drewentz, s'attendant à voir venir l'ennemi par Osterode. La marche rétrograde du premier corps d'armée (Bernadotte) devait se continuer jusqu'à Thorn, afin d'attirer les Russes de plus en plus sur la Vistule; mais l'officier d'état-major qui portait au prince de Ponte-Corvo l'ordre de marche de l'armée, où le projet de l'empereur était développé, fut pris par les cosaques ; et comme il n'eut pas le temps de déchirer ses dépêches, le général en chef ennemi connut le danger qui menaçait son armée, et arrêta le mouvement qu'elle opérait.

Tout était déjà en mouvement sur la ligne de la Vistule. Napoléon avait quitté Varsovie sous le simple prétexte de visiter ses cantonnemens, et ses ordres, communiqués de

proche en proche aux différens corps, portaient ceux-ci, insensiblement et sans éclat, vers les points assignés pour la formation d'une nouvelle ligne de bataille. La garde impériale suivait le mouvement de l'empereur, tandis que les autres troupes s'ébranlaient ainsi de toutes parts. Les gelées avaient rendu les chemins beaucoup plus praticable pour l'artillerie. 1807. Pologne.

L'armée ennemie s'était renforcée par des troupes tirées de l'intérieur des provinces moscovites. Un corps nombreux, détaché de l'armée que le général Michelson commandait en Moldavie, accourait, sous les ordres du général Essen, des frontières de cette province turque, pour se joindre aux troupes destinées à tenir en échec celles que les Français avaient sur la Narew et le Bug. Avec tous les moyens que réunissait alors la cour de Saint-Pétersbourg, l'armée qui allait ouvrir la campagne de 1807 pouvait s'élever à un effectif de cent soixante mille combattans.

L'armée française acheva de lever ses quartiers d'hiver. Le cinquième corps, mis sous les ordres du général Savary pendant l'absence du maréchal Lannes, alors malade à Varsovie, fut chargé de la défense du Haut-Bug et de la Narew, et se rendit à Brok, sur la première de ces deux rivières, le 31 janvier. Le troisième corps (celui du maréchal Soult) opéra sa réunion à Myszyniec; le quatrième (Davoust), à Willenberg, sur l'Omulew; le sixième (Ney) et la réserve de cavalerie, à Gilgenburg; et le septième (Augereau), à Neidenburg, près des sources de la Wkra, entre Gilgenburg et Willenberg. L'empereur arriva le même jour, 31 janvier, dans ce dernier village, et la garde impériale prit poste derrière le quatrième corps, en avant du village de Chorzel. Pendant ce temps, le maréchal prince de Ponte-Corvo avait évacué Lobau pour se porter en arrière sur Strasburg; tandis que le maréchal Lefebvre réunissait le dixième corps

1807. Pologne. à Thorn, pour la défense de cette ville, et pour parer à tous les événemens qui pouvaient survenir sur la rive gauche de la Vistule.

Toutes les mesures étant prises, l'empereur ordonna un mouvement en avant de la nouvelle ligne, qui commença à s'ébranler dans la journée du 1er février. Le grand-duc de Berg rencontra une avant-garde à quelque distance de Willenberg, dans la direction d'Ortelsburg, où la droite de l'ennemi était en force. Il fit charger cette troupe par plusieurs colonnes de sa cavalerie, la culbuta, et entra dans Passenheim à la suite de cet engagement. Le maréchal Davoust prit position le lendemain à Ortelsburg, que le maréchal Soult, parti de Myszyuiec, dépassa pour se porter sur Allenstein, à la suite de la cavalerie du grand-duc de Berg, qui y était arrivé dans la matinée. Les corps des maréchaux Augereau parvinrent le 3 à cette même destination d'Allenstein.

Le 3, au matin, l'aile droite de l'armée ennemie, qui avait rétrogradé en toute hâte, en se voyant tournée par son flanc gauche, et sur le point d'être jetée sur cette même Vistule qu'elle se proposait de passer d'une toute autre manière, parut rangée en bataille, sa gauche appuyée au village de Moudtken, sur la rive gauche de l'Alle, la droite vers la rive droite de la Passarge, dans la direction des lacs d'Osterode, et son centre à Jukedorf, couvrant la grande route de Liebstadt. L'empereur se porta au village de Gettkendorf, vis-à-vis le centre de la ligne ennemie, et forma la sienne en plaçant le corps du maréchal Ney à gauche, celui d'Augereau au centre, celui de Soult à droite, et la garde impériale en réserve. Le maréchal Soult reçut l'ordre de se porter sur le chemin de Guttstadt, et de s'emparer du pont de Bergfried sur l'Alle, pour tourner l'ennemi par sa gauche; manœuvre qui, si elle réussissait, donnait à la bataille un caractère décisif.

Le maréchal Soult, précédé par la brigade de cavalerie légère du général Guyot, qui poussa jusqu'à Guttstadt, où il prit une partie des bagages de l'ennemi; Soult, disons-nous, se porta sur le pont de Bergfried avec les deux divisions Leval et Legrand. L'ennemi, connaissant toute l'importance de ce poste, y avait placé douze bataillons. La canonnade s'engagea à trois heures après midi. Le vingt-quatrième d'infanterie légère et le quatrième régiment de ligne abordèrent l'ennemi les premiers, et combattirent avec leur valeur accoutumée. Ces deux régimens seuls, soutenus par un bataillon du vingt-huitième en réserve, suffirent pour déposter l'ennemi : le pont fut franchi au pas de charge; les douze bataillons russes furent enfoncés, perdirent quatre pièces de canon, et couvrirent le champ de bataille de morts et de blessés. Le quarante-sixième et le cinquante-cinquième, qui formaient la seconde brigade de la division Leval, étaient derrière les régimens que nous avons nommés plus haut, et ne se déployèrent point, malgré leur impatience d'en venir aux mains. L'ennemi, déjà en déroute, abandonnait alors toutes ses positions. 1807. Pologne.

Pendant cette attaque du maréchal Soult sur Bergfried, la troisième division, commandée par le général Saint-Hilaire, chassait l'ennemi du village de Jukedorf, le maréchal Ney s'emparait d'un bois où ce même ennemi avait appuyé sa droite; le grand-duc de Berg, avec une division de dragons, balayait la plaine, afin d'éclairer le devant de la position française. L'ennemi, dans ces dernières attaques, perdit une centaine de prisonniers. La nuit surprit ainsi les deux partis en présence, et les Russes en profitèrent pour opérer leur retraite sur Liebstadt, ne laissant qu'une arrière-garde de leur droite, de leur centre et de leur gauche.

Le lendemain, 4 février, le général Lasalle ayant poussé en avant avec sa division de cavalerie légère, se trouva en

1807. Pologne. présence d'une ligne de cosaques et d'autre cavalerie ennemie, qui fit mine de vouloir tenir. Le grand-duc de Berg forma alors sa réserve et s'avança pour reconnaître ses adversaires. Après une légère canonnade, les Français marchèrent sur les Russes, qui ne les attendirent point et furent menés battant pendant plusieurs lieues. Quelques escadrons furent culbutés, mais les difficultés du terrain empêchèrent la cavalerie française de tirer un plus grand parti de cette poursuite, qui se termina à quatre heures du soir au village de Deppen, où le général Lasalle passa la nuit avec sa division. L'empereur coucha au village de Schlitt.

Le 5, l'armée française était réunie à Deppen. L'empereur fut informé qu'une colonne ennemie, n'ayant pas traversé la Passarge [1], se trouvait débordée, tandis que le gros de l'armée rétrogradait toujours sur Arensdorf et Landsberg. Il donna l'ordre au grand-duc de Berg, au maréchal Soult et au maréchal Davoust, qui avaient suivi le mouvement des autres corps par Allenstein, de poursuivre l'ennemi dans la direction d'Arensdorf, et au maréchal Ney de marcher avec ses divisions et la cavalerie du général Lasalle, et une division de dragons, pour attaquer la colonne ennemie, qui n'était autre que la division prussienne du général Lestocq, cherchant à rejoindre l'armée russe.

Le grand-duc de Berg, arrivé sur les hauteurs de Walterdorf, au-dessus de Deppen, se trouva en présence de huit à neuf mille hommes de cavalerie. Il ordonna plusieurs charges, qui déterminèrent la retraite de ce corps ennemi.

Le maréchal Ney atteignit la colonne prussienne en avant

[1] Le bulletin officiel commet encore ici une erreur topographique. Il dit que cette colonne, n'ayant pas encore passé l'Alle, se trouvait ainsi débordée par la gauche de l'armée française; mais celle-ci était à Deppen sur la Passarge, et la colonne russe n'avait pas besoin de passer l'Alle pour rejoindre le gros des troupes, qui étaient toujours sur la rive gauche de cette rivière.

de la Passarge. Le général Lestocq voulut se frayer un passage, mais il ne put y réussir; sa troupe, culbutée au pas de charge et mise dans une déroute complète, abandonna canons et bagages : deux mille prisonniers et seize pièces de canon tombèrent ainsi au pouvoir du vainqueur. 1807. Pologne.

L'armée russe venait de perdre, par ces mouvemens, une partie de ses communications; ses dépôts de Liebstadt et de Guttstadt, et ses magasins sur l'Alle avaient été enlevés par la cavalerie légère. Les généraux Victor Latour-Maubourg et Gardanne, les colonels Fitteau, Lauberdière et Boyeldieu furent blessés dans les différens combats dont nous venons de rendre compte.

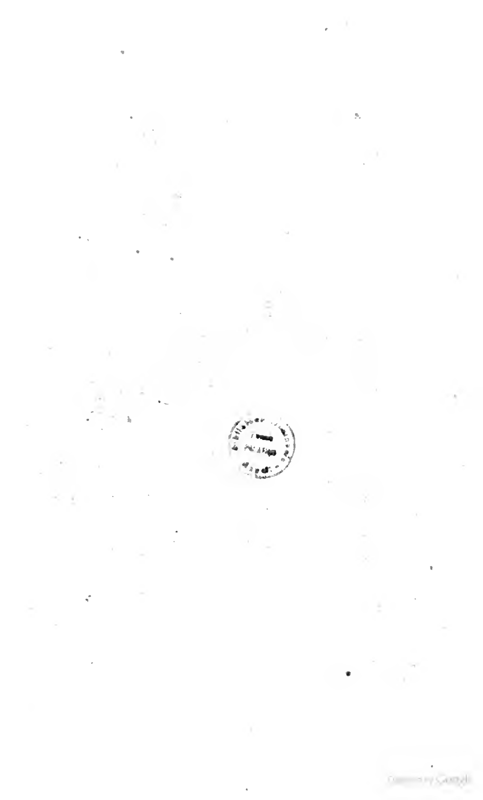
L'armée française se remit en marche le 6 au matin pour suivre l'ennemi. Le grand-duc de Berg et les maréchaux Soult et Augereau se portèrent sur Landsberg, le maréchal Davoust sur Heilsberg, le maréchal Ney sur Wormditt, pour empêcher la colonne coupée à Deppen, et en partie culbutée, de s'élever à cette hauteur.

Murat trouva l'arrière-garde russe entre les villages de Gross-Glaudau et de Hoff, et la fit charger sur-le-champ. L'ennemi déploya alors plusieurs lignes de cavalerie pour soutenir cette arrière-garde, composée de douze bataillons d'infanterie légère; ce qui détermina le grand-duc à faire de nouvelles dispositions. Il ordonna d'attaquer successivement la droite et la gauche des Russes, appuyées à un mamelon et à un bois. Les dragons du général Klein et les cuirassiers du général d'Hautpoult, en chargeant avec leur fermeté ordinaire, culbutèrent et sabrèrent deux régimens d'infanterie légère russe. Les colonels, la plupart des officiers et soldats, les drapeaux et les canons de ces régimens furent pris. L'armée ennemie s'ébranla alors pour soutenir son arrière-garde; mais le maréchal Soult était arrivé, suivi du maréchal Augereau, qui prit position sur la gauche; le village de Hoff

1807. Pologne. fut occupé. L'ennemi, sentant toute l'importance de cette dernière position, fit avancer une colonne de dix bataillons pour la reprendre. Le grand-duc de Berg fit exécuter une seconde charge par les cuirassiers de la division d'Hautpoult. Ce général prit la colonne russe en flanc, et la mit dans le plus grand désordre, en lui sabrant une quantité considérable d'hommes. La nuit mit fin à ce combat, prélude d'une lutte bien plus sérieuse qui se préparait pour les deux jours suivans. L'ennemi profita des ténèbres pour continuer son mouvement rétrograde.

Le 7, à la pointe du jour, l'avant-garde française se mit en marche et rencontra l'arrière-garde russe entre les bois de Schewechen, Tenknittin, et Preusch-Eylau, occupant, à un quart de lieue de cette dernière ville, un plateau qui défend le débouché de la plaine où elle est située.

Le maréchal Soult ordonna aux quarante-sixième et dix-huitième régimens de ligne d'enlever cette position : trois régimens ennemis qui la gardaient en furent chassés; mais dans le même temps une colonne de cavalerie chargea l'extrême gauche du dix-huitième de ligne et mit en désordre un des bataillons de ce régiment. Le général Klein s'aperçut à temps de ce léger échec, et chargea, à son tour, la colonne de cavalerie ennemie qu'il refoula sur Eylau. Le général de brigade Viviez, de la division Legrand, chargé de tourner la gauche de cette arrière-garde russe, arriva jusqu'au cimetière de la ville, et se trouva engagé avec les troupes que l'ennemi avait placées dans ce lieu et dans une église qui l'avoisine. La résistance des Russes fut des plus opiniâtres; mais, après un combat meurtrier pour les deux partis, le cimetière et l'église furent enlevés à dix heures du soir, la ville prise et les rues jonchées de cadavres. L'empereur fit porter la division Legrand en avant de la ville, et la division Saint-Hilaire à la droite; le corps du maréchal Augereau se



Grunhoffchen

Nord

Route d'Heilsberg

Eglise

Rte de Kœnigsberg

Zehxen

Rothenen

Route de Bartenstein

Serpallen

PLAN
DE LA BATAILLE
de
PREUSCH-EYLAU

plaça en arrière d'Eylau sur la gauche; la division de dragons du général Milhaud à la droite de la division Saint-Hilaire, s'appuyant au village de Zehsen, en arrière de celui de Rothenen; les divisions Grouchy et Klein, en arrière sur le centre de la ville; la garde impériale en seconde ligne et un peu à gauche des divisions que nous venons de nommer; les cuirassiers du général d'Hautpoult à gauche et un peu en arrière de la garde à cheval; enfin, la cavalerie légère du général Lasalle en avant de la division d'Hautpoult. 1807. Pologne.

Le maréchal Davoust s'était avancé d'Heilsberg jusqu'à une lieue d'Eylau; mais, instruit, pendant la nuit, que cette ville était occupée par les Français, il manœuvra pour tourner la gauche de l'ennemi : le maréchal Ney s'avançait de Wormdit, pour opérer le même mouvement sur la droite.

L'empereur fit établir son quartier-général sur le plateau en arrière d'Eylau, au milieu de l'infanterie de la garde.

C'est dans cette position que se passa la nuit du 7 au 8.

A la pointe du jour, l'armée russe, forte de quatre-vingt mille hommes, parut en colonnes à une demi-portée de canon d'Eylau, ayant sur son front une artillerie formidable, qui commença bientôt une canonnade des plus vives sur la division Saint-Hilaire et sur la ville.

Pour répondre à ce feu terrible, l'empereur, en se portant à la position de l'église, fit avancer, indépendamment de l'artillerie des deux corps d'armée des maréchaux Soult et Augereau, toute l'artillerie de sa garde, au nombre de soixante pièces. Les troupes d'Augereau vinrent se placer sur deux lignes vers la gauche de la division Saint-Hilaire entre celle-ci et le cimetière, si opiniâtrément défendu la veille.

L'empereur arriva près de l'église au moment où une ligne de tirailleurs ennemis s'avançait pour essayer de prendre ce poste; mais les dispositions qu'il ordonna paralysèrent cette attaque.

1807. Pologne. Cependant le feu violent et bien dirigé de l'artillerie française, causant de grands ravages dans les masses de l'ennemi, celui-ci, pour s'y soustraire, fit un mouvement en avant par sa droite, afin d'enlever la position d'un moulin à vent placé à l'extrémité gauche de la division Leval, formée elle-même à la gauche de la division Legrand et des premières maisons de la ville. Dans cette circonstance critique, l'empereur ordonna à la division Saint-Hilaire, placée, comme nous l'avons dit, à droite, de se porter sur l'extrémité gauche de la ligne ennemie, en même temps que les divisions du maréchal Augereau, formées en colonnes, débouchaient sur le centre de cette même ligne, pour repousser les tirailleurs russes, qui s'étaient avancés jusqu'au pied du monticule, sur lequel sont situés le cimetière et l'église d'Eylau. Ces troupes, c'est-à-dire, la division Saint-Hilaire, du corps du maréchal Soult, et les deux divisions Heudelet et Desjardins, de celui du maréchal Augereau devaient, par leur mouvement, former une ligne oblique, qui, en partageant l'attention de l'ennemi, l'empêchât de se porter contre le maréchal Davoust, arrivant alors par la droite sur le flanc gauche des Russes. Mais à peine ce mouvement, qui dégagea de suite la gauche des Français, était-il commencé, qu'une neige épaisse obscurcit tout à coup le ciel et couvrit les deux armées. Pendant ce brouillard, qui dura une demi-heure, la tête de colonne du maréchal Augereau perdit sa direction et obliqua trop à gauche. Lorsque le temps fut un peu éclairci, l'empereur put s'apercevoir de cette fausse direction et, pour y remédier, il ordonna au grand-duc de Berg de se mettre à la tête des divisions Milhaud, Klein, Grouchy et d'Hautpoult, et, soutenu par le maréchal Bessières, à la tête de la cavalerie de la garde, de tourner la division Saint-Hilaire pour tomber sur le flanc droit de l'armée ennemie. Cette manœuvre fut exécutée avec autant d'audace que de précision.

L'infanterie russe, chargée impétueusement, fut culbutée et perdit une partie de l'artillerie qu'elle avait sur son front. Les affaires prirent alors une face nouvelle : l'ennemi acculé à des bois situés près du village de Klein-Sausgarten, fut obligé de se déployer et de s'étendre sur sa droite. 1807. Pologne.

Pendant l'obscurité dont nous venons de parler, une colonne russe, de cinq à six mille hommes, s'était égarée de son côté, et, prolongeant le front de la division Legrand, avait filé sur le flanc gauche de la colonne du maréchal Augereau, et s'était présentée devant le cimetière. L'empereur fit marcher contre cette troupe un bataillon des grenadiers de la garde ayant à sa tête le général Dorsenne, colonel du régiment. Ces vieux grenadiers s'avancèrent l'arme au bras, et leur aspect suffit pour arrêter la colonne russe. Dans le même temps, l'escadron de service auprès de l'empereur fondit, avec la rapidité de la foudre, sur cette colonne terrifiée. Elle commençait déjà à plier lorsque le général Bruyères, à la tête d'une brigade de chasseurs, vint la charger en queue et achever sa déroute : des cinq à six mille hommes qui la composaient, peu réussirent à se sauver. Pour bien comprendre le mouvement du général Bruyères, il faut savoir que le grand-duc de Berg, tout en faisant son grand mouvement sur la gauche de l'ennemi, avait aperçu la fausse direction de la colonne russe, et avait détaché cette brigade de cavalerie légère pour completter sa défaite.

Sur ces entrefaites, le maréchal Davoust arrivait à la hauteur de Klein-Sausgarten : ses tirailleurs chassaient devant eux quelques détachemens ennemis. Il se trouva bientôt à la droite de la division Saint-Hilaire, qui avait chassé la gauche des Russes du plateau en avant du village que nous venons de nommer, et il couronna avec elle cette position, que l'ennemi tenta jusqu'à trois fois de reprendre, mais inutilement. L'armée française se trouva alors placée obliquement

1807. Pologne. par rapport à Eylau, où elle appuyait sa gauche, ayant sa droite au plateau et aux bois qui avaient été la position de l'ennemi pendant la journée; elle se trouvait ainsi maîtresse du champ de bataille, et l'ennemi était en pleine retraite.

Il était quatre heures du soir, lorsqu'on vit arriver, à l'extrême gauche de l'armée française, vers le village d'Althoff, la division prussienne du général Lestocq, poursuivie la baïonnette aux reins par l'avant-garde du maréchal Ney. Elle défila le long du bois qui est à gauche du chemin d'Althoff, à Schmoditten. Sa tête, composée de grenadiers, apercevant les colonnes russes en retraite sur Kœnigsberg, se porta au pas de course à leur soutien. L'arrière-garde ennemie voulut prendre position au village de Schmoditten pour donner le temps aux blessés et à l'artillerie de filer; mais l'avant-garde du maréchal Ney l'occupait déjà.

Six bataillons de grenadiers russes, arrivant sur le village pour y entrer, furent reçus par une décharge à bout portant du sixième d'infanterie légère et du cinquante-neuvième de ligne, qui, immédiatement après, croisèrent la baïonnette, marchèrent sur eux et les défirent. Dès lors, l'arrière-garde ennemie acheva sa retraite en désordre jusque sur la rivière de Frisching.

La nuit mit fin à la poursuite de l'ennemi, qui laissait sur le champ de bataille une partie de son artillerie et un grand nombre de ses blessés.

La charge exécutée par la cavalerie du grand-duc de Berg et par celle de la garde impériale, conduite par le maréchal Bessières, avait été des plus brillantes. Vingt mille hommes d'infanterie culbutés avaient abandonné leur artillerie, et la victoire eût été décidée dès lors, sans le bois de Sausgarten et la difficulté du terrain. Le général Corbineau avait été tué par un boulet, et le général d'Hautpoult blessé par un biscaïen; le colonel Boursier, du onzième de dragons, ne sur-

vecut point à ses blessures. Le colonel Dalhmann, commandant les chasseurs de la garde, avait été tué avec une cinquantaine de ses braves, qui avaient traversé jusqu'à deux fois les lignes de l'infanterie russe [1]. 1807. Pologne.

L'infanterie française n'avait pas combattu avec moins d'intrépidité. Parmi les morts se trouvaient les colonels Lacuée et Lemarois, ce dernier, frère du général de ce nom, des soixante-troisième et quarante-troisième régimens. Le maréchal Augereau, les généraux Heudelet, Desjardins et Suchet étaient au nombre des blessés [2].

La droite du champ de bataille offrait, le lendemain matin, un spectacle horrible. On y compta jusqu'à neuf mille morts, dont les deux tiers au moins étaient Russes. Les Français avaient eu près de six mille blessés [1].

Le 9, à la pointe du jour, le grand-duc de Berg poursuivit l'ennemi dans l'espace de dix lieues sans rencontrer un seul détachement de cavalerie; ses grand'gardes se placèrent à une demi-lieue de Kœnigsberg.

Telle fut l'issue de la bataille d'Eylau. La moitié de l'armée française n'avait point donné, et l'autre n'était parvenue à ressaisir la victoire que par des efforts inouis de courage, et les dispositions que prit, au moment, l'empereur

[1] Le capitaine Auzoni, des grenadiers à cheval de la garde, blessé à mort, étoit tombé sur le champ de bataille : ses soldats viennent pour l'enlever et le porter à l'ambulance. « Laissez-moi, leur dit ce brave, je meurs content, puisque la victoire est à nous; je suis ici sur un champ d'honneur, entouré de canons pris à l'ennemi et des débris de sa défaite : dites à l'empereur que mon seul regret est de ne pouvoir plus rien faire pour la gloire de notre belle France....... A elle mon dernier soupir! » Il expira, en prononçant ces paroles patriotiques.

[2] Le zèle, l'activité et les talens du docteur Larrey, parfaitement secondé d'ailleurs par ses dignes collègues, sauvèrent la plus grande partie de ces blessés, qui furent presque tous évacués sur la Vistule, au moyen des voitures d'ambulance, dont on sut bien apprécier, en cette circonstance, la forme et la légèreté.

1807. Pologne. des Français. Nous avons dit que les Russes avaient laissé près de sept mille morts sur le champ de bataille : seize mille blessés étaient entrés dans Kœnigsberg ; quarante-cinq pièces de canon étaient au pouvoir des Français, ainsi que douze mille prisonniers, en y comprenant toutefois ceux faits les jours précédens, à partir du 3 février.

Ainsi, l'ennemi, attaqué alors qu'il croyait prendre l'initiative, échoua dans ses projets. Il aurait été détruit, si l'officier, porteur des dépêches pour le prince de Ponte-Corvo n'eût pas été pris, ou s'il les eût soustraites aux cosaques. L'armée russe échappa à sa perte par un de ces hasards qui sont au-dessus des combinaisons de l'expérience et du génie.

L'armée française garda pendant neuf jours la position qu'elle avait prise le soir et le lendemain de la bataille. Le dégel qui était survenu, et qui rendait difficile l'arrivée des convois d'artillerie nécessaires pour remplacer les munitions consommées ; la disette de vivres ; enfin le besoin bien reconnu de se rapprocher de la Vistule, plutôt que de s'en éloigner pour attaquer l'armée ennemie, ralliée et retranchée devant Kœnigsberg et derrière la forte rivière de Pregel : toutes ces causes réunies déterminèrent l'empereur à faire rentrer une partie des troupes dans leurs cantonnemens d'hiver, que l'approche de l'ennemi lui avait fait lever, et de prendre la ligne de la Passarge, qui lui donnait la facilité d'en couvrir la droite.

Au 25 février, l'armée française occupait les positions suivantes :

Le premier corps (prince de Ponte-Corvo) occupait Braunsberg, Frauenburg, Elbing, la côte de la Baltique jusqu'à l'embouchure de la Passarge, dont le cours couvrait son front, et Preusch-Holland, où était le quartier-général du prince.

Le quatrième corps (maréchal Soult) était à la droite du premier et occupait les cantonnemens de Liebstadt, Mohrungen et Liebemuhl. 1807. Pologne.

Le maréchal Ney, commandant le sixième corps, avait le gros de ses troupes à Guttstadt, et une avant-garde à Heilsberg.

Le troisième corps (maréchal Davoust) était à Allenstein. Il était chargé d'éclairer Wartenburg, Passenheim, Ortelsburg, et par conséquent les sources de l'Alle et de l'Omulew.

Le cinquième corps (maréchal Lannes) prolongeait la ligne le long de l'Omulew, et gardait les bords de la Narew jusqu'à Ostrolenka. On attendait au quartier-général de ce corps le maréchal Massena, qui devait en prendre le commandement pendant la maladie du maréchal Lannes.

Le maréchal Augereau ayant quitté le commandement du septième corps pour aller dans l'intérieur se rétablir de ses blessures, les troupes sous ses ordres furent réparties dans les autres corps de l'armée.

Enfin, le corps dit d'observation, et composé de troupes polonaises, était posté à Neidenburg, sous les ordres du général Zayonscheck (le même qui avait servi dans l'armée française en Égypte); une division bavaroise, commandée par le prince royal, était à Pultusk et à Varsovie; le neuvième corps (prince Jérôme) était toujours en Silésie; le dixième, sous les ordres du maréchal Lefebvre, était prêt à commencer le siége de Dantzig; et le huitième, que commandait le maréchal Mortier, qui occupait, comme on l'a vu, la Poméranie suédoise, menaçait alors la place de Stralsund. La garde impériale était placée à Osterode, où l'empereur tint son quartier-général jusqu'au 15 mars.

Il avait annoncé à ses troupes leur rentrée en quartiers d'hiver par la proclamation suivante, qui fut mise à l'ordre général du 16 février :

1807. Pologne.

« Soldats !

» Nous commencions à prendre un peu de repos dans nos quartiers d'hiver lorsque l'ennemi a attaqué le premier corps, et s'est présenté sur la Basse-Vistule : nous avons marché à lui et nous l'avons poursuivi pendant l'espace de quatre-vingts lieues. Il s'est réfugié sous les remparts de ses places, et a repassé la Pregel. Nous lui avons enlevé, aux combats de Bergfried, de Deppen, de Hoff, à la bataille d'Eylau, soixante-cinq pièces de canon, seize drapeaux, et tué, blessé ou pris plus de quarante mille hommes. Les braves qui, de notre côté, sont restés sur le champ d'honneur, sont morts d'une mort glorieuse : c'est la mort des vrais soldats ! Leurs familles auront des droits constans à notre sollicitude et à nos bienfaits.

» Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'ennemi, nous allons nous rapprocher de la Vistule et rentrer dans nos cantonnemens. Qui osera en troubler le repos s'en repentira; car, au-delà de la Vistule, comme au-delà du Danube, au milieu des frimas de l'hiver, comme au commencement de l'automne, nous serons toujours les soldats français, et les soldats français de la grande armée ! »

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1807.

Combat d'Ostrolenka; suite des opérations en Silésie et dans la Poméranie suédoise; les Russes attaquent la ligne française sur l'Alle et sur la Passarge; ils sont repoussés, etc. — Siége de Dantzig. — Suite des événemens militaires en Pologne. — Suspension d'armes entre la France et la Suède. — Suite des opérations en Silésie; siége de Neiss, etc. — Les deux armées française et russe lèvent leurs quartiers d'hiver; combats de Spanden, de Lomitten, de Deppen, de Guttstadt, d'Heilsberg, etc. — Bataille de Friedland. — Suites de la bataille de Friedland; occupation de Kœnigsberg par les Français; capitulation des places de Glatz et de Kosel, en Silésie; armistice demandé par les Russes; entrevue des deux empereurs de France et de Russie sur le Niémen; paix avec la Russie et la Prusse.

Combat d'Ostrolenka, etc. — Nous avons dit, dans le chapitre précédent, qu'un gros détachement de l'armée russe commandée par le général Michelson, en Moldavie, s'était mis en marche pour venir renforcer l'armée de Pologne : ces troupes, sous les ordres du général Essen, arrivèrent à Bialystok, vers le milieu du mois de février. Le général en chef russe, pensant que l'empereur des Français avait pu affaiblir ses cantonnemens sur la Narew pour augmenter les forces avec lesquelles il était venu le combattre, et gardait encore la ligne de la Passarge jusqu'à l'Omulew; le général Beningsen, disons-nous, voulut essayer un mouvement sur la droite de son adversaire, afin d'attirer son attention de ce côté, et de mettre lui-même cette diversion à profit.

1807. Pologne. 7 mars.

Le corps du général Essen, fort de vingt-cinq mille hommes, reçut en conséquence l'ordre de s'avancer, par les deux rives de la Narew, sur Ostrolenka. Le 15, une des colonnes russes, marchant par la rive droite, rencontra au vil-

1807. Pologne. lage de Stanislawova l'avant-garde du cinquième corps, chargé, comme on l'a vu, de la défense de cette partie de la ligne française.

Le général Gazan, averti de la présence des Russes, se porta, le 16, à la pointe du jour, au secours de l'avant-garde avec une partie de sa division. Il trouva l'ennemi sur la route de Nowogrod, l'attaqua, le culbuta et le mit en déroute; mais, au même moment, Ostrolenka était attaqué par les colonnes qui s'étaient dirigées par la rive gauche. Cette petite ville était gardée par une brigade de la division Gazan, sous les ordres du général Campana, et par une autre de la division Oudinot, sous ceux du général Ruffin. Le général Savary, commandant par intérim le cinquième corps, envoya le général Reille, son chef d'état-major, pour prendre connaissance de cette attaque. L'infanterie russe avait réussi à pénétrer dans Ostrolenka; mais les deux brigades Campana et Ruffin défendirent les rues avec tant de fermeté, qu'après trois charges successives l'ennemi abandonna cette ville, et prit position derrière les monticules de sable qui la couvrent.

Cependant les généraux Oudinot et Suchet avaient rassemblé leurs divisions : ces troupes se mirent en marche, et les têtes de colonnes arrivèrent à Ostrolenka vers le milieu du jour. Le général Savary, de concert avec les deux généraux que nous venons de nommer, fit les dispositions suivantes : la division Oudinot et la cavalerie du corps d'armée, formées sur deux lignes, occupèrent la gauche; la division du général Suchet le centre, et la brigade du général Campana la droite ; la brigade du général Ruffin resta en réserve dans la ville. C'est dans cet ordre, et couvert de toute son artillerie, que le général Savary s'avança contre les Russes. Le général Oudinot se mit à la tête de la cavalerie, fit une charge qui eut du succès, et sabra bon nombre de cosaques.

L'action fut très-vive; l'ennemi ne put résister à la vigueur de l'attaque, et fut mené battant dans l'espace de trois lieues. La nuit mit fin à la poursuite, qui recommença le lendemain; mais l'on ne put atteindre que quelques cavaliers de l'arrière-garde, le gros des troupes ayant profité de l'obscurité pour précipiter sa retraite. 1807. Pologne.

Les Russes perdirent dans cette affaire le général Soworow, fils du célèbre maréchal de ce nom, et plusieurs autres officiers de marque. Ils avaient abandonné plus de douze cents blessés, indépendamment des treize cents morts que l'on compta sur le champ de bataille; deux drapeaux et sept pièces de canon étaient au pouvoir des vainqueurs. Ce succès fut acheté par la perte d'une centaine d'hommes; le nombre des blessés s'élevait à six cents. Le général Campana, officier d'une grande distinction, se trouvait au nombre des morts; les colonels Duhamel et Nourrit [1] parmi les blessés.

L'empereur, informé de ce combat, ordonna au cinquième corps de ne pas pousser plus loin et de reprendre ses quartiers d'hiver.

Le neuvième corps d'armée continuait, sur ces entrefaites, les opérations dont il était chargé en Silésie. Allemagne.

Dès le 10 janvier, la place de Schweidnitz avait été cernée, comme nous l'avons déjà dit, par trois régimens de cavalerie wurtembergeoise. Elle fut complétement investie, les jours suivans, par tout le corps de la même nation, commandé par le général Vandamme. Ses fortifications consistaient dans une vieille enceinte présentant à peu près huit fronts, et dont l'escarpe et la contrescarpe étaient revêtues, et dans quatre forts étoilés, qui, réunis entre eux par de longues courtines, formaient une seconde enceinte. Des redans intermédiaires flanquaient ces courtines; des lunettes détachées, construites en avant des forts étoilés, en défendaient les ap-

[1] Aujourd'hui lieutenant-général du corps royal d'artillerie.

1807. Allemagne. proches. Tous ces ouvrages étaient casematés, bien revêtus, défendus par un fossé dont l'escarpe et la contrescarpe étaient pareillement revêtues, et fermés à leur gorge par des pont-levis; ils étaient entourés de chemins couverts, avec des glacis contre-minés. Le travail des mines pratiquées pour la défense était très remarquable. Enfin, quoiqu'il eût été possible de faire, avec la même dépense, quelque chose de meilleur dans tout l'ensemble des fortifications de cette place, toujours présentait-elle de grands obstacles à surmonter dans l'état où le général Vandamme se disposa à l'assiéger.

Neuf jours de tranchée ouverte suffirent cependant pour la soumettre : on y trouva deux cent cinquante bouches à feu, plus de quatre cent milliers de poudre, et des magasins considérables de munitions et de subsistances.

Immédiatement après la reddition de Schweidnitz, la brigade de cavalerie bavaroise, commandée par le général Lefebvre-Desnouettes, attaqua les troupes du prince d'Anhalt-Pleiss dans des positions qu'elles avaient prises à Frankenstein, Neurode et Wartha, pour couvrir la place de Glatz : elles défendaient des gorges qu'il fallait franchir ou tourner. Le général Lefebvre-Desnouettes, renforcé de quelques bataillons d'infanterie, marcha de front sur les retranchemens ennemis, à Wartha, pendant que l'adjudant-commandant Rewbel les tournait avec l'infanterie. L'ennemi résista pendant deux heures; mais il fut culbuté et poussé jusque sous les murs de Glatz, avec perte de cent morts, une pièce de canon et trois cents prisonniers. Les dragons bavarois du régiment de Taxis, sous les ordres du colonel Zeidwitz, et ceux du régiment de Linange, ayant à leur tête le lieutenant-colonel de Bouillé, se distinguèrent en cette circonstance. Les Prussiens voulurent en vain se rallier sous les murs de Glatz, ils furent encore chargés par les dragons bavarois, qui les forcèrent de se jeter dans la place, où se trouvait le prince d'Anhalt-Pleiss.

A cette même époque, le siége de Kosel se poursuivait avec une activité telle, que le commandant demanda à capituler; mais, comme on refusait à la garnison la liberté de se retirer avec armes et bagages, la négociation fut rompue. La place de Neiss était également pressée. L'empereu ordonna la démolition de toutes les forteresses déjà prises, et de celles qui se rendraient par la suite. 1807. Allemagne.

La nation polonaise, qui n'avait point encore, avant cette guerre, réuni ses drapeaux à ceux des Français, car les régimens formés précédemment en Italie et en France n'avaient marché que sous les enseignes tricolores; la nation polonaise signala son début par des faits militaires qui rappelèrent honorablement ce qu'elle avait été avant que des intérêts étrangers l'eussent démembrée.

Deux des divisions qui devaient former le contingent de ce peuple généreux, se trouvaient réunies sous les ordres du général Dombrowski, et étaient destinées, avec les troupes du grand duché de Bade et celles du royaume de Saxe, à composer l'armée de siége que le maréchal Lefebvre allait conduire devant Dantzig. Un autre corps polonais, sous les ordres du général Zayonscheck, manœuvrait dans le même temps du côté de Thorn, où l'empereur lui avait assigné ses cantonnemens. Le 14 février, il se porta sur Graudentz, que les troupes prussiennes occupaient encore, et resserra cette place à la suite de plusieurs engagemens, où les Polonais eurent constamment l'avantage. Le général Zayonscheck resta devant Graudentz jusqu'au moment où l'armée française prenant la ligne de la Passarge, l'empereur jugea convenable de porter le corps polonais à Neidenburg.

Ce fut aussi vers ce temps que la division italienne, commandée par le général Teulié, réprima les excursions de la garnison de Colberg. Le 16 février, un avant-poste de cette

1807. Allemagne. division fut attaqué à Stargard par un détachement parti de Colberg. Le général de brigade Bonfanti n'avait avec lui que trois compagnies du premier régiment de ligne italien; il les conduisit bravement à l'ennemi, qui fut repoussé et mis en déroute après un engagement de deux heures : le détachement prussien était composé d'un bataillou de cinq cents hommes et de deux cents chevaux, avec trois pièces d'artillerie.

Le général Teulié marcha ensuite avec le gros de la division italienne, le régiment de fusiliers de la garde et la première compagnie de gendarmes d'ordonnance [1], à la poursuite du détachement prussien battu à Stargard. Après avoir chassé celui-ci de Massow, la colonne franco-italienne parut devant Neugardt, le 19 février.

Les Prussiens se trouvaient en position sur une hauteur, aux environs de cette petite ville. Ils y avaient construit une redoute, qu'il était difficile de tourner, à cause d'un marais au milieu duquel elle était placée. Toutefois, cet obstacle n'arrêta point les fusiliers de la garde : le colonel Boyer, qui les commandait, fit attaquer la redoute, qui fut prise en moins d'un quart d'heure. Les Prussiens, qui abandonnèrent aussi Neugardt, furent chargés dans leur fuite par les gendarmes d'ordonnance, commandés par le capitaine de Montmorency-Laval, et perdirent leurs canons, une centaine de morts, avec deux cent cinquante prisonniers. Les lieutenans d'Arberg et d'Espinchal, des gendarmes d'ordonnance; Belaton et Vrigny, ainsi que le sergent Sfendier, des fusiliers de la garde, furent cités honorablement par le général Teulié, dans son rapport sur cette affaire.

Le général Dombrowski avait marché également contre un détachement de la garnison de Dantzig, qui s'était avancé jusqu'à Dirschau sur la Vistule, au-dessous de Graudentz,

[1] Corps nouvellement formé par l'empereur, et composé de citoyens aisés, armés et équipés à leurs frais. Il fut dissous après la paix de Tilsitt.

et l'avait culbuté, en lui faisant six cents prisonniers et en s'emparant de sept pièces de canon. 1807. Allemagne.

Nous avons dit que le huitième corps de la grande armée occupait toujours la Poméranie suédoise. Le maréchal Mortier, qui le commandait, après avoir déposté les troupes du roi de Suède de Greifswald et de Grimmen, s'était approché de Stralsund pour former le blocus de cette place, du côté de terre. Il s'occupa sur-le-champ d'assurer ses positions par des retranchemens, et d'accélérer les préparatifs pour le siége. Indépendamment des douze mille hommes qui composaient la garnison de Stralsund, le gouverneur avait organisé les habitans en compagnies auxiliaires; et l'île de Rugen, qui est devant le port de cette place, avait aussi une garnison nombreuse, soutenue par les milices du pays.

Il ne se passa rien de remarquable devant Stralsund jusque vers le 9 février, époque où la garnison de cette place reçut des renforts, envoyés de Suède, ainsi que des approvisionnemens. Le gouverneur baron d'Essen commença alors à faire tirer sur les travaux que les Français avaient commencés, et qu'ils poussaient avec autant d'activité que la faiblesse des moyens disponibles le permettait. Deux mille paysans étaient employés à l'établissement de batteries sur la côte, dans le but d'intercepter, autant que possible, par des feux croisés, la communication de la place avec l'île de Rugen. On attendait de la grosse artillerie, tirée des places de Prusse; et tous les bâtimens qui se trouvaient à Wolgast, Anklam, et autres ports de la Poméranie au pouvoir des Français, avaient été mis en réquisition pour transporter ces pièces jusqu'auprès de Stralsund.

La garnison fit une sortie le 12 février. Un fort détachement, commandé par le lieutenant-général Armfeld, s'avança pour enlever une batterie que les Français avaient élevée devant Frankenfort. Les troupes suédoises firent preuve d'une

1807. Allemagne. bravoure opiniâtre dans l'engagement qui eut lieu à cette occasion ; mais elles furent repoussées avec une perte assez considérable en tués et en blessés. Deux chaloupes canonnières de la flotille suédoise, qui soutenaient cette attaque, incommodèrent beaucoup les troupes françaises, mais ne les empêchèrent point de battre leurs adversaires. D'autres tentatives faites pour éloigner les assiégeans n'eurent pas plus de succès que cette première. Les Français se tenaient sur leurs gardes, et, dans la lutte qui s'établit de part et d'autre pour accélérer ou pour retarder les préparatifs du siége, les Français, quoique moins nombreux que les Suédois, conservèrent constamment l'avantage.

Mais tandis que ceci se passait sur les derrières de l'armée française en Pologne, l'armée russe, retirée derrière la Prégel, avait repris quelque assurance. Le général Beningsen, après avoir vu le mouvement rétrograde de Napoléon pour placer ses troupes dans de nouveaux quartiers d'hiver, se hasarda à faire repasser la Pregel à une partie de ses troupes, qu'il établit sur une ligne qui s'étendait depuis Kœnigsberg jusqu'à Seeburg en passant par Domnau, Bartenstein et Bischofstein. Les avant-postes de cette ligne furent poussés sur l'Alle et sur la Passarge jusqu'en vue des postes français; et, comme ceux-ci ne firent aucun mouvement pour s'y opposer, le général ennemi osa se flatter de pouvoir les surprendre. Dans la nuit du 24 au 25 février, un fort détachement russe passa l'Alle, entre Heilsberg et Guttstadt, et prit poste au village de Peterswalde. Le général Liger-Belair, commandant une brigade dans le sixième corps, se porta aussitôt sur ce point, attaqua la colonne ennemie, la mit en déroute, et fit prisonnier le général qui la commandait, ainsi que son état-major, plusieurs officiers et quatre cents soldats.

Le lendemain de cette affaire, une division russe qui s'était avancée jusqu'à Braunsberg en traversant la Passarge,

fut attaquée par le général Dupont, du corps du maréchal prince de Ponte-Corvo. Cette troupe ennemie, forte de dix mille hommes, avait déjà occupé Braunsberg lorsque la division française se présenta devant cette petite ville. Le général Dupont avait divisé ses troupes en deux colonnes: celle de droite, commandée par le général Bruyères, marcha par le petit village de Zagern d'où elle chassa l'ennemi; la colonne de gauche en fit autant au village de Villenberg, et toutes les deux ne tardèrent pas à déboucher à travers le bois qui est devant Braunsberg. Le général Dupont ordonna alors une charge à la baïonnette. Les Russes, culbutés, et chassés de la ville, repassèrent la Passarge en laissant entre les mains des vainqueurs seize pièces de canon, deux drapeaux et deux mille prisonniers. Plus de six cents cadavres russes jonchaient les rues de Braunsberg.

1807. Allemagne.

Indépendamment de sa division, composée du neuvième d'infanterie légère, du trente-deuxième et du neuvième de ligne, le général Dupont avait sous ses ordres le vingt-quatrième régiment de ligne et la division de cavalerie légère, commandée par le général Bruyères.

Toutes ces troupes se conduisirent avec leur valeur accoutumée, et notamment l'infanterie. Les généraux Bruyères, Barrois et la Houssaie; les colonels Semelé et Meunier, du vingt-quatrième de ligne et neuvième léger; le chef de bataillon Bouge, du trente-deuxième; et le chef d'escadron Hubinet, du neuvième de hussards, furent cités avec une distinction particulière.

Les deux affaires que nous venons de rapporter, furent suivies d'une attaque plus générale, dans laquelle une partie de l'armée française prit, à son tour, l'offensive. L'empereur, voulant éloigner les avant-postes ennemis de la rive droite de la Passarge, ordonna aux maréchaux Soult et Ney de faire de fortes reconnaissances en avant de cette rivière et de re-

1807. Allemagne. pousser les Russes devant eux. Le maréchal Soult traversa la Passarge [1] entre Liebstadt et Wormditt, et marcha sur cette dernière ville. Le maréchal Ney s'avança sur Guttstadt, précédemment abandonné par les Français et réoccupé par les Russes, et chassa ceux-ci, qui abandonnèrent les magasins de vivres qu'ils avaient commencé à former dans cette petite ville : ressource d'autant plus précieuse pour les Français, que déjà ils éprouvaient les effets de la disette.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo avait reçu l'ordre d'appuyer ce mouvement des quatrième et sixième corps, et il traversa également la Passarge à Spanden, pour se porter sur Mehlsack. Il y attaqua l'ennemi, le battit et lui prit trois pièces de canon. Le manque de vivres et le mauvais état des chemins l'empêchèrent, ainsi que les autres maréchaux qui avaient passé sur la rive droite de la Passarge, de poursuivre plus loin l'ennemi.

Les Russes, voyant qu'ils n'étaient suivis que par de légères avant-gardes et que les corps s'étaient arrêtés, essayèrent sur quelques points de revenir à la charge. Dans la nuit du 6 au 7 mars, deux régimens de grenadiers ennemis se portèrent sur le cantonnement de Zecheren, sur la rive gauche de l'Alle, au-dessus de Guttstadt. Le cinquantième régiment

[1] Les pontonniers chargés de l'établissement du pont sur lequel devaient passer les troupes du maréchal Soult, ayant été découragés par la perte de l'un d'entre eux, qui se noya, le sous-lieutenant Raverat, l'adjudant Guinet, et huit soldats d'élite du cinquante-septième régiment, s'offrirent pour traverser la Passarge à la nage, malgré les glaces que chariait cette rivière, et remplirent ainsi la tâche de ces hommes pusillanimes. Le pont fut achevé en peu d'instans; mais le sous-lieutenant Raverat et ses braves compagnons ne s'en tinrent pas à cette preuve de dévouement : leurs habits encore trempés, ils s'empressèrent de rejoindre l'avant-garde, déjà aux prises avec l'ennemi, et de prendre une part glorieuse au combat. L'empereur, sur le rapport du maréchal Soult, donna au sous-lieutenant Raverat et à trois grenadiers du cinquante-septième la décoration de la légion, fit officier l'adjudant Guinet, et avança les cinq autres soldats.

les reçut vigoureusement et les força bientôt à rétrograder. 1807.
Il en fut de même sur les postes occupés par le vingt-septième et le trente-neuvième. Allemagne.

Un corps de cavalerie ayant paru à Willenberg, sur l'Omulew, le grand-duc de Berg y envoya le prince Borghèse, qui chargea les Russes avec son régiment, le premier de carabiniers. Il les mit en déroute, et leur fit cent prisonniers, parmi lesquels onze officiers.

Le 12, il y eut encore un autre engagement de cavalerie ennemie avec le soixante-neuvième régiment, cantonné à Lingnau près Guttstadt. Les Russes perdirent une centaine d'hommes, restés sur le champ de bataille. Enfin, le grand-duc de Berg nettoya la rive droite de l'Alle, des cosaques qui l'infestaient, et se porta à Seeburg, Wartenburg et Bischofsburg pour s'assurer si l'ennemi ne masquait pas quelque mouvement. La cavalerie française fit encore, dans cette reconnaissance, une centaine de cosaques prisonniers.

La ligne des cantonnemens français, partant de l'embouchure de la Passarge, s'étendait jusque sur la Narew à Ostrolenka.. L'empereur fit fortifier les ponts de Spanden et d'Elditten sur la Passarge par des ouvrages de campagne fraisés et palissadés. De pareils ouvrages furent construits sur les hauteurs de Guttstadt. L'armée française était approvisionnée par les villes d'Elbing, de Braunsberg et par les ressources que l'on tirait du *Delta* [1] de la Vistule ou île de Nogath, pays d'une grande fertilité.

Tous les ponts sur la Vistule furent reconstruits après la débâcle des glaces. Indépendamment des têtes de pont de Praga, de Siérock, de Moldin, de Thorn, achevées et armées

[1] La Vistule se jette dans la mer Baltique par deux embouchures principales, qui forment une île triangulaire à peu près comme la partie de la Basse-Egypte appelée *le Delta*, et formée, comme l'on sait, par les deux branches du Nil, dites *de Rosette* et *de Damiette*.

1807. Allemagne. avant la bataille d'Eylau, l'empereur en fit élever deux autres à Marienwerder et à Marienburg sur le Nogath [1].

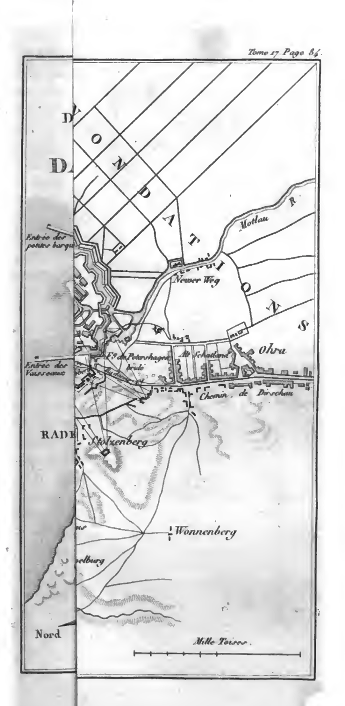
Telle était la situation des choses en Pologne au 1er avril. A cette même époque, le général Teulié avait commencé l'investissement de Colberg, et le maréchal Lefebvre achevait celui de Dantzig. Nous allons présenter dans le paragraphe suivant tous les détails du siége de cette dernière place : opération si glorieuse pour l'illustre guerrier qui fut chargé de la conduire et pour les troupes qui l'exécutèrent [2].

24 mai. *Siége de Dantzig.* — Dantzig, autrefois ville libre et anséatique, enclavée dans le territoire de la Prusse orientale, sous la protection de la Pologne, dont elle faisait partie, puisqu'elle avait droit de séance et de suffrage à la diète et à l'élection du roi; Dantzig était échue en partage au roi de Prusse lors du dernier démembrement de la Pologne en 1795, et dès lors elle avait vu décroître son commerce et sa population. Située sur la mer Baltique, à l'embouchure de la Vistule, cette place est traversée du sud au nord par la Moltau, petite rivière qui vient se jeter dans la Vistule à la queue des glacis de l'ouest, et qui sert de canal de communication pour les bâtimens marchands qui arrivent à Dantzig ou qui en partent. Un bras de cette rivière forme une île appelée Speicherstadt. On verra plus bas que la Motlau est très-utile à la défense de la place, en ce qu'elle entretient le système d'inondation créé autour de son enceinte.

Après la bataille d'Jena et la déroute complète de l'armée

[1] La branche de la Vistule qui a son embouchure près d'Elbing porte le nom de Nogath, et l'a donné à l'île dont nous avons parlé plus haut.

[2] Cet ouvrage étant destiné à l'instruction des jeunes militaires, autant qu'à la curiosité des autres classes de lecteurs, nous n'avons pas cru devoir supprimer aucun des détails qui peuvent faire connaître les difficultés d'une entreprise aussi compliquée que celle d'un siége, et tout ce qu'elle exige d'efforts, de travail et de constance. Nous ne pouvions pas choisir un meilleur exemple.



D
DA
INONDATIONS
Mottau R.
Entrée des petites barques
Newer Weg
Ohra
Alt Schottland
Fg de Petershagen
Entrée des Vaisseaux
Chemin de Dirschau
RADE
Stolzenberg
Wonnenberg
Nord
Mille Toises.



prussienne, le général Manstein, commandant à Dantzig en l'absence du feld-maréchal comte de Kalkreuth, qui en était le gouverneur titulaire, prévoyant que la suite des événemens militaires pourrait amener les Français devant cette place, avait ordonné la destruction de la majeure partie de ses faubourgs, et fait travailler les habitans au perfectionnement de toutes les défenses extérieures. Cette mesure de précaution n'était point intempestive, car à peine les travaux dont nous parlons étaient-ils achevés, que l'armée française, déjà sur la Vistule, menaçait de faire le siége de Dantzig, l'une des places de la Prusse dont la prise importait le plus à Napoléon, en ce qu'elle offrait à sa ligne d'opérations un excellent appui, et que sa garnison nombreuse pouvait inquiéter les derrières de l'armée.

1807. Allemagne.

Nous avons dit que le dixième corps de la grande armée était destiné au siége de Dantzig et des places de Graudentz et Colberg. Il se composait des divisions polonaises sous les ordres du général Dombrowsky, du contingent du grand-duché de Bade, d'un corps saxon, de la division des troupes italiennes aux ordres du général Teulié, enfin de troupes francaises de différentes armes.

Au 1er février, les troupes du général Dombrowsky s'étaient seules approchées de Dantzig, et avaient pris position à Mewe, sur la rive gauche de la Vistule. Le général Mesnard, qui commandait le corps badois, arriva sur le même point vers le milieu du mois et repoussa un détachement de la garnison de Dantzig, qui était venu de Dirschau à sa rencontre. Le général Dombrowsky, ainsi renforcé à Mewe, résolut de se débarrasser, par une affaire sérieuse et décisive, des attaques continuelles faites sur lui par les troupes dont nous venons de parler (la garnison de Dantzig), et qui occupaient une position avantageuse à Dirschau et aux environs.

Après avoir commencé par faire faire une reconnaissance

1807. Allemagne. dans la direction de Gremblin par le colonel Dombrowsky son fils, à la tête d'un régiment de cavalerie, de quatre compagnies de chasseurs et de deux pièces de canon, le général polonais mit toutes ses troupes en mouvement, le 23 février, et donna au général Mesnard l'ordre de se porter avec les siennes par la route de Dirschau, et de tourner cette petite ville sur la gauche, à l'effet de couvrir la route de Dantzig. Les Polonais devaient suivre le chemin qui conduit de Kaskawah à Zeczingen, et de là à Dirschau, par la rive droite de la Vistule.

Les deux colonnes marchèrent ainsi à la même hauteur jusqu'à portée de canon de Dirschau; l'avant-garde du général Mesnard, commandée par le général Puthod, marcha alors à la rencontre d'une colonne ennemie, qui accourait pour renforcer les troupes postées dans la ville, et le gros de la colonne badoise prit position sur la route qui conduit à Dantzig.

Cependant les Prussiens, qui étaient sortis de Dirschau pour venir à la rencontre de la colonne polonaise, ne tardèrent pas à être attaqués par l'avant-garde aux ordres du général Nimeiewski. L'agression des Polonais fut si brusque, que l'ennemi, culbuté, rentra presque aussitôt dans le faubourg. L'infanterie prussienne, soutenue par de l'artillerie, se défendit long-temps dans cette position ; mais elle y fut encore forcée, et elle rentra dans Dirschau après avoir mis le feu aux maisons qu'elle abandonnait.

La troupe ennemie renfermée dans la ville pouvait s'élever à quinze cents hommes, presque tous d'infanterie. Le commandant en plaça la meilleure partie dans une église et dans un cimetière, qu'il avait eu la précaution de faire fortifier, et il s'y défendit avec d'autant plus de résolution, qu'il conservait l'espoir d'être secouru par un détachement qu'avait dû lui envoyer en toute hâte le gouverneur de Dantzig, à la pre-

mière nouvelle de la marche des troupes polonaises et badoises. 1807.
En effet, on a vu que cette colonne de secours s'avançait alors Allemagne.
vers Dirschau; mais elle se trouva coupée par l'avant-garde du général Mesnard.

L'artillerie prussienne répondit d'abord avec succès aux coups des Polonais, et l'infanterie défendit vigoureusement l'église, le cimetière et les maisons de Dirschau ; mais, malgré tous ces efforts, les troupes polonaises, appuyées par celles de Bade, finirent par s'emparer de cette ville. Un grand nombre de Prussiens escaladèrent les murailles pour essayer de se sauver dans l'île de Nogath en traversant la branche gauche de la Vistule, sur laquelle Dirschau est situé ; mais ils trouvèrent la mort dans le fleuve, dont les eaux n'étaient pas assez fortement gelées pour leur donner passage : tout ce qui ne se noya point fut obligé de se rendre. La ville de Dirschau présentait un horrible spectacle ; le sang ruisselait dans les rues, jonchées de cadavres. Dans les premiers momens, les Polonais et les Badois, irrités de la longue résistance de leurs adversaires, avaient refusé de leur donner quartier.

Pendant que ceci se passait dans la ville, le général Puthod était aux prises avec la colonne que le gouverneur de Dantzig avait envoyée au secours des siens. Elle était composée de deux mille hommes d'infanterie et de quatre escadrons, avec trois pièces d'artillerie. La résistance fut assez vive tant que les troupes renfermées dans Dirschau y tinrent ; mais lorsque cette ville fut entièrement occupée, et que le général Mesnard put disposer du gros de ses troupes, cette même colonne fut mise en déroute et fit sa retraite sur Dantzig, en laissant sur le champ de bataille huit cents hommes tués ou blessés grièvement, parmi lesquels douze officiers.

Le gouverneur de Dantzig, découragé par les pertes qu'il venait d'essuyer, renonça à défendre désormais au loin les approches de cette place, et fit replier ses troupes à une

1807. Allemagne. moindre distance des remparts. Les Polonais et les Badois s'établirent alors à Dirschau, en avant de cette ville, et occupèrent les hauteurs de Rosenberg. Le général Mesnard tenait la droite, appuyée à la Vistule. Le maréchal Lefebvre, qui avait pris le commandement du dixième corps, établit son quartier-général à Dirschau, et y resta jusqu'au 9 mars, en attendant les renforts qui devaient lui arriver.

Il s'occupa pendant ce temps à resserrer davantage les approches de Dantzig. L'île de Nogath, Fursten-Werder, Kœseusmarck, Rostau, Munchen, Grebin et Halsberg furent successivement occupés. Le maréchal porta ensuite son quartier-général à Rosenberg.

Sur ces entrefaites, les troupes qui devaient compléter l'armée de siége arrivèrent successivement par détachemens, et le parc d'artillerie commença à se rassembler. Le 12 mars, le maréchal se crut en mesure de s'approcher plus près de la place, et, les troupes de la garnison ayant encore reculé devant lui, il distribua les siennes dans les positions suivantes :

Un bataillon d'infanterie légère française fut placé à Ohra; un bataillon saxon à Saint-Albrecht, deux à Borckfeld, et deux autres à Tiefensée et Kemlade. Le corps polonais occupa Schonfeld, Kowall et Zankenczin; les Badois prirent poste à Wonnenberg, Neukau, Schudelkau, Sniekhau; la légion du nord occupa Pietzkendorf et Langenfurth; un bataillon polonais fut placé à Plonendorf et Weslinken, les cuirassiers saxons Guirsehkens, les chevau-légers saxons à Saint-Albrecht, le dix-neuvième régiment de chasseurs français à Borckfeld, et le vingt-troisième à Schudelkau, les dragons et les hussards de Bade à Wonnenberg, les lanciers polonais à Langenfurth. Le front de cette ligne était couvert en partie par la rivière de Radaune. Le grand parc d'artillerie fut établi à Langenau. Le général Puthod, qui commandait dans cette partie, fit

retrancher la tête de ce faubourg de Dantzig, et lia ses postes avec ceux de Neuschottland et de Schell-Muhl. 1807. Allemagne.

Le 16 mars, le maréchal Lefebvre fit attaquer le village de Stolzenberg, occupé par un détachement ennemi; il fut emporté après une vive résistance, et les Prussiens perdirent encore le faubourg de Schidlitz, où ils s'étaient retirés. Le général Mesnard se retrancha dans ce dernier poste par différentes coupures, et se lia avec le général Puthod par les revers du Zigankenberg. Le général Gardanne, sous les ordres duquel se trouvaient les généraux Mesnard et Puthod, avait établi son quartier-général à Pietzkendorf. Le troisième régiment d'infanterie légère saxonne occupa les hauteurs de Jebrsustelberg, le faubourg d'Oliva, et les digues qui, de Saint-Albrecht, se dirigent sur la Motlau.

Le 18, on entendit le canon de la place tirer pour solenniser l'arrivée du gouverneur, le feld-maréchal Kalkreuth. Il était venu par l'île de Nehrung, grande langue de terre entre la Baltique, le golfe de Frische-Haff et la Vistule, au-dessus de l'île de Nogath: c'était la seule communication qui restât encore entre Dantzig et Kœnigsberg par terre. Le maréchal prussien amenait avec lui un renfort considérable d'infanterie russe et de cosaques.

Il était intéressant pour les Prussiens de conserver la communication dont nous venons de parler, et toutes les mesures avaient été déjà prises pour la mettre à l'abri d'une attaque. On y avait élevé des batteries, gardées par un fort détachement de troupes.

Le maréchal Lefebvre se serait occupé dès cette époque d'attaquer un point aussi important, si les glaces que chariait en abondance la Vistule n'y eussent porté obstacle; mais à peine le fleuve fut-il débarrassé, que le général Schramm reçut ordre de passer dans l'île pour en chasser l'ennemi: la nuit du 19 au 20 mars fut fixée pour cette expédition.

du colonel Montmarie, marcha directement sur les Prussiens. 1807. Allemagne.

Le général qui commandait dans l'île de Nehrung, déconcerté par cette attaque inattendue, ne sut prendre aucune disposition. Ses troupes furent mises en déroute, et il ne réussit à les rallier sous la protection de son artillerie qu'entre Wordeln et Bohnsack. Chassés de cette position et poursuivis vivement, les Prussiens se jetèrent dans les dunes, entre Newfahr et Krakau, où ils reçurent un renfort d'infanterie et six cents cosaques envoyés par le maréchal Kalkreuth. Ces troupes fraîches rétablirent le combat avec d'autant plus d'avantage, que les Français n'avaient alors qu'une seule pièce de 3 pour répondre à la nombreuse artillerie qu'avait réunie le général prussien. Mais le général Schramm ayant fait avancer le deuxième bataillon du deuxième régiment d'infanterie légère, pour charger les cosaques qui venaient insulter son front, ceux-ci, effrayés de cette attaque vigoureuse, tournèrent bride et entraînèrent le reste de la troupe ennemie dans leur fuite. Les Prussiens se retirèrent alors sous le canon du fort de Weichselmunde.

Il était sept heures du soir, et il n'y avait pas un instant à perdre de la part du gouverneur de Dantzig, s'il voulait empêcher les Français de s'établir dans l'île de Nehrung. Il le sentit, et fit sortir de Dantzig une colonne de quatre mille hommes pour rallier et soutenir les vaincus. Ces nouvelles troupes s'avancèrent avec confiance, fortes de leur supériorité numérique; mais leur présence ne fit que redoubler l'ardeur des Français : ils s'ébranlèrent et réengagèrent le combat avec un nouveau succès. Toutes les troupes ennemies se retirèrent, et l'île resta au pouvoir des vainqueurs avec six cents prisonniers, deux pièces d'artillerie et un caisson.

Le maréchal Lefebvre prit aussitôt des mesures pour se maintenir en possession de cette conquête. Il fit établir un pont sur le bras gauche de la Vistule, et construire divers

1807. Allemagne. ouvrages propres à arrêter les tentatives de l'ennemi du côté de Dantzig, et celles qui pourraient être essayées du côté de Pillau, poste situé vis-à-vis l'île de Nehrung, à l'extrémité d'une des pointes de la presqu'île formée par le golfe de Frische-Haff et celui de Curische-Haff, au-dessus de Kœnigsberg. Le général de brigade du génie Kirgener, qui commandait cette arme en attendant l'arrivée du général de division Chasseloup Laubat, fut envoyé par le maréchal à la pointe de l'île, vers Pillau, pour reconnaître le terrain et désigner l'emplacement des ouvrages à construire dans cette partie.

Une expédition non moins importante à faire que celle qui venait d'être si heureusement terminée, était de s'emparer des retranchemens élevés par les Prussiens sur la rive gauche de la Basse-Vistule, devant Weichselmunde. Cette opération eût privé Dantzig de toute communication avec la mer, de même que la prise de Nehrung interceptait celle avec Kœnigsberg; mais le maréchal n'avait point encore assez de troupes, et surtout d'artillerie, pour tenter une pareille entreprise. Ses forces ne s'élevaient guère alors au-dessus de neuf mille hommes autour de la place, et ce n'était point encore assez pour garder tous les postes dont il était maître.

Cependant le gouverneur Kalkreuth, connaissant la faiblesse du corps assiégeant, et ayant lui-même à sa disposition plus du double de troupes, sans compter les milices bourgeoises, projeta une sortie générale, destinée à repousser les Français et à détruire les ouvrages déjà commencés. Pendant que le gros de ses troupes devait attaquer de front les positions principales du blocus, un colonel, nommé Krakow, qui s'était acquis une certaine réputation, comme partisan, dans les excursions précédentes de la garnison, avait ordre de filer le long du rivage de la mer, sous la protection des batteries du fort de Newfahrwasser, et de plusieurs cha-

loupes canonuières, afin de pénétrer sur les derrières et d'attaquer les assiégeans en queue. 1807. Allemagne.

Fort heureusement le maréchal Lefebvre, qui s'attendait bien à cette sortie depuis qu'il avait su l'arrivée des renforts venus de Kœnigsberg avec le gouverneur, devina en grande partie les dispositions prises par celui-ci. Les colonnes sorties de Dantzig dans la nuit du 26 mars furent surprises elles-même de trouver les troupes françaises et alliées sous les armes et prêtes à les recevoir sur tous les points. Les Prussiens attaquèrent toutefois avec assez d'ensemble; mais ils furent repoussés et poursuivis vigoureusement jusque sous le canon de la place, où ils rentrèrent, n'emportant de leur expédition que la honte de l'avoir manquée.

Le partisan Krakow avait opéré, pendant ce temps, le mouvement dont il était chargé; mais, lorsqu'il s'avançait sur les derrières des assiégeans, il fut chargé et coupé par un escadron du dix-neuvième de chasseurs français et le régiment de lanciers polonais. Pris entre deux feux, le détachement de Krakow voulut en vain faire résistance: la plupart des hommes qui le composaient mirent bas les armes, au nombre de quatre cents; le reste se sauva en désordre, et eut beaucoup de peine à rentrer dans Dantzig. Krakow, joint dans sa fuite par quelques lanciers polonais, fut fait prisonnier et conduit au maréchal Lefebvre, qui l'envoya à Berlin.

Ce combat du 26 mars fut le dernier événement de quelque importance qui précéda l'ouverture de la tranchée devant Dantzig. Napoléon, qui avait à cœur de se voir maître de cette place, avait envoyé au maréchal Lefebvre l'ordre positif de changer le blocus en siége régulier, et il pressait en même temps l'arrivée des troupes de renfort, et surtout de l'artillerie nécessaire. Le général de division Michaud et les généraux de brigade Dufour et van der Welt rejoignirent le

1807. Allemagne. dixième corps avec de nouveaux détachemens. Vers le 30 mars, plusieurs convois d'artillerie et de munitions arrivèrent de Stettin, et l'on en attendait encore d'autres venant de Glogau par Thorn et de Varsovie. Le maréchal, décidé à agir vigoureusement, concentra ses troupes et les rapprocha des différens points d'attaque qui avaient été déterminés. D'après la reconnaissance faite par le général Puthod, du camp retranché que les Prussiens avaient établi à Newfahrwasser, le général Kirgener se rendit dans l'île de Nehrung pour tracer les ouvrages nécessaires à l'attaque de ce camp et du fort de Weichselmunde qui le protégeait. A la suite d'un conseil de guerre convoqué par le maréchal Lefebvre, auquel assistèrent le général Lariboissière, commandant en chef l'artillerie de siége, le général du génie, et les principaux généraux du corps d'armée, l'ouverture de la tranchée fut fixée à la nuit du 1er au 2 avril.

L'attaque régulière de la place de Dantzig offrait les plus grandes difficultés : nous les ferons connaître en partie par le détail des moyens de défense des assiégés.

Traversée, ainsi que nous l'avons dit, par la Motlau, la ville est entourée de larges fossés, qui se remplissent au moyen de cette rivière, dont plusieurs écluses retiennent les eaux, pour former au sud et à l'est de la place une vaste inondation, qui, s'appuyant d'un côté aux faubourgs d'Ohra et de Saint-Albrecht, et de l'autre aux digues de la Vistule, s'étend à plus de quatre lieues, et couvre les deux tiers des fronts de l'enceinte. Cette inondation ne peut être que très-difficilement affaiblie, parce que les eaux de la Vistule sont presque toujours au niveau de celles qui la forment, surtout lorsque le vent fait refluer les eaux de la mer dans le fleuve.

Au nord, la Vistule coule à cent trente toises environ du chemin couvert, et ne laisse entre la rive gauche et les glacis

de la place que quelques canaux et des marais impraticables. 1807. Allemagne.
A son embouchure, distante de deux mille quatre cents toises de la place, les deux rives sont défendues, à droite, par le fort de Weichselmunde, à gauche, par le camp retranché de la petite île de Newfahrwasser; ce qui assure à l'assiégé l'arrivée des secours qui peuvent lui être envoyés par mer.

Le terrain qui borde les deux îles de la Vistule est coupé de canaux et couvert de marais, et cette circonstance est toute au désavantage de l'assiégeant; elle rend ses établissemens difficiles, ses travaux peu solides, et l'oblige à étendre ses quartiers, à disséminer ses troupes et à multiplier ses postes. Cet inconvénient était d'autant plus grave alors, que les troupes de siége furent constamment moins nombreuses que celles de la garnison, et qu'il fallait conséquemment la prudence la plus minutieuse pour ne pas trop s'affaiblir en les divisant.

La communication entre la place et le fort de Weichselmunde était assurée par une suite de redoutes construites sur les bords de la Vistule, et surtout par l'heureuse position de l'île d'Holm, qui permet à l'assiégé de rapprocher les feux de la place de ceux du fort, de manière à ne laisser entre eux qu'un intervalle d'environ sept cents toises, et de profiter du canal de Laacke pour communiquer avec Weichselmunde, malgré les batteries que l'assiégeant pouvait établir à Schell-Muhl. Celui-ci ne peut donc tenter de jeter un pont sur cette partie de la Vistule, qu'après s'être emparé de l'île d'Holm.

A l'ouest de la place, deux chaînes de collines, séparées par la vallée de Schidlitz, couvrent cette partie de l'enceinte. Ces deux collines prolongées sont couronnées par deux forts, le Bischofsberg et le Hakelsberg, liés entre eux par des retranchemens continus, qui forment une seconde enceinte, appuyés d'un côté à l'inondation de la Moltau et de l'autre

1807. Allemagne. à la rive gauche de la Vistule. Cette nouvelle enceinte, quoique construite en terre et sans revêtement, était à l'abri de toute insulte. Les assiégés avaient hérissé le chemin couvert, ainsi que le pied des escarpes et des contrescarpes, de fortes palissades fraisées, qui, tenant lieu de revêtement, ôtaient aux assiégeans tout espoir de réussir contre elles par un coup de main, et les obligeaient à une attaque régulière.

D'après ce que nous venons de dire des défenses de Dantzig et de la position des assiégeans en commençant leur opération, on peut remarquer qu'ils étaient loin d'avoir investi la place du côté même qui n'était point garanti par l'inondation, puisque l'île d'Holm, et surtout le camp retranché de Newfahrwasser étaient encore au pouvoir des assiégés ; ce qui leur donna long-temps l'avantage immense de pouvoir communiquer avec la mer, et, partant, de recevoir des secours en hommes, munitions et vivres. C'était surtout en raison de ce dernier motif que le maréchal Lefebvre eût désiré de s'emparer sur-le-champ du camp retranché, et il fallait que ses moyens fussent aussi faibles qu'ils l'étaient, pour qu'il ne tentât point cette entreprise ; mais il n'avait, comme nous l'avons déjà dit, que neuf à dix mille hommes, et alors même que les secours qu'il attendait furent arrivés, il n'eut jamais à sa disposition plus de quinze à seize mille hommes : tandis que le feld-maréchal Kalkreuth, au moyen des renforts qu'il reçut successivement, eut toujours vingt mille hommes au moins de garnison.

Il avait été décidé, dans le conseil de guerre de l'armée de siége, que l'attaque principale serait dirigée contre le fort du Hakelsberg, et qu'elle serait favorisée par deux fausses attaques : l'une, dirigée, de l'île de Nehrung, contre le camp retranché de Newfahrwasser, par les troupes du général Schramm ; et l'autre contre le fort du Bischofsberg, par celles

établies à la tête des villages de Stolzenberg et de Schidlitz. Deux autres petites attaques secondaires, faites au-dessous de la rive gauche, devaient concourir également à resserrer la place et à compléter l'investissement général. 1807. Allemagne.

La position du général Schramm dans l'île de Nehrung était assurée par des redoutes garnies d'un double rang de batteries, et, pour la fortifier encore plus, le maréchal avait fait appuyer la gauche sur le village de Heubude, à six ou sept cents toises de la rive droite, et la droite à la mer. Le général Schramm devait manœuvrer pour intercepter la communication entre le fort de Weichselmunde et la place, et s'opposer à ce que des secours s'avançassent du côté de Newfahrwasser.

Toutes ces dispositions étant arrêtées, la tranchée fut ouverte dans la nuit du 1er au 2 avril. La première se trouva à huit cents toises des palissades, et la crête du Zigankenberg fut couronnée sur un développement de deux cents toises. Ce travail, dérobé à l'ennemi, ne fut nullement inquiété; au jour, il était déjà couvert.

Ces premiers ouvrages avaient été préparés la veille par une attaque fort vive du général Puthod. Celui-ci avait chargé le prince Radziwill de s'emparer du village d'Aller et de s'y fortifier : ce que le noble Polonais exécuta avec autant d'intelligence que de succès. Il établit des postes sur la rive gauche de la Vistule, afin d'en inquiéter la navigation. Les assiégés tentèrent de prendre leur revanche, en s'emparant le lendemain du village de Zigankenberg, mais ils en furent délogés par le dix-neuvième de chasseurs à cheval.

Dans la journée du 2 avril, les assiégeans perfectionnèrent les travaux faits pendant la nuit. Les assiégés, s'en étant aperçus, dirigèrent sur les travailleurs le feu des batteries du Hakelsberg et du Bischofsberg, mais sans causer aucun dommage.

1807. Allemagne. Pendant la nuit du 2 au 3, on déboucha par des zigzags de la droite de la première parallèle. La redoute de Kalck que l'ennemi achevait de construire sur la rive gauche de la Vistule, en avant de la porte d'Oliva et à trois cents toises de la place, fut emportée de vive force par trois compagnies de la légion du Nord; mais, comme cette redoute était d'une grande importance pour les assiégés, le feld-maréchal Kalkreuth la fit réattaquer le matin par des forces supérieures, avant que les Français eussent pu s'y fortifier : elle resta au pouvoir de l'ennemi. Le même jour, 3, un détachement de troupes prussiennes, infanterie et cavalerie, débarqué sur l'île de Nehrung, du côté de Pillau, se présenta devant un poste de cavalerie, placé par le général Schramm au petit village de Kahlberg. Ce poste s'étant retiré suivant ses instructions, le général Schramm fit marcher une petite colonne de cent chevaux et deux compagnies d'infanterie, sous les ordres du capitaine Maingarnaud, pour s'opposer aux progrès de la troupe ennemie; un bataillon saxon soutenait cette avant-garde. Le capitaine français attaqua les Prussiens, les défit et leur prit deux cents hommes, dont un officier. Le reste du détachement ennemi se sauva en désordre dans des barques de pêcheurs.

Les jours suivans, les assiégeans continuèrent à cheminer par des zigzags en avant de la première parallèle, qui fut aussi prolongée par sa gauche, afin d'embrasser plus de terrain et de couronner plusieurs hauteurs propres à établir des batteries. La faiblesse numérique des troupes rendait nécessaires les mesures de défense autant que celles d'attaque. On s'occupa également d'élever des redoutes et autres moyens de contrevallation, destinés à appuyer la tranchée. Les cheminemens vers la seconde parallèle furent continués. Le défaut de bras, la nécessité d'employer uniquement les gens du pays aux travaux, et surtout les retards que les mauvais chemins,

faisaient éprouver aux convois d'artillerie, empêchaient de donner à ces travaux toute l'activité désirable. 1807. Allemagne.

Le 9, on ouvrit la tranchée de la fausse atttaque sur le Bischofberg, et on dirigea la première parallèle de manière à serrer la place par sa gauche. Cette première parallèle devait être appuyée, sur la gauche, aux environs de la tête du faubourg de Schidlitz. Elle avait pour but de soutenir les batteries d'enfilade et de revers contre le Hakelsberg.

On reconnut que les assiégés travaillaient eux-mêmes sur la gauche de la principale attaque, dans l'intention présumée de prendre en flanc les cheminemens, et de s'établir, par une ligne de contre-approche, sur un des mamelons que la seconde parallèle devait couronner. Quoique l'opération d'en déloger l'ennemi fût en quelque sorte téméraire, puisqu'il fallait l'attaquer à quarante toises du fort; cependant le chef de bataillon du génie Rogniat[1], officier distingué dans son arme et chargé de cette expédition, avec un détachement de cinq cents hommes, réussit au gré des désirs du maréchal Lefebvre. A dix heures du soir, la petite colonne de Rogniat franchit le ravin qui la séparait de l'ouvrage, sauta dans la tranchée ennemie, surprit la garde, et commença la destruction de l'établissement sous le feu même de la mitraille et de la mousqueterie qui partait du rempart et du chemin couvert; mais ce feu devint si vif, que le commandant Rogniat fut forcé d'évacuer la tranchée. L'ennemi y rentra, et l'occupa avec quatre cents grenadiers. A une heure du matin, les Français revinrent à la charge, et chassèrent de nouveau les premiers. Ceux-ci perdirent dans cette affaire une cinquantaine d'hommes tués, cent dix prisonniers, dont un capitaine de grenadiers, deux cent trente fusils et beaucoup d'outils. Le commandant Rogniat fit achever la démolition de l'ouvrage, qu'il n'abandonna qu'au jour.

[1] Aujourd'hui lieutenant-général du génie.

1807. Allemagne.

On amorça la seconde parallèle à la sape volante, dans la nuit du 11; et, dans la matinée du 12, le travail des batteries se trouva terminé, à l'exception de celles confiées aux troupes saxonnes. Le maréchal donna sur-le-champ des ordres pour leur armement. Deux pièces de 12 furent conduites dans la redoute n°. 1, deux autres du même calibre dans celle n°. 4, trois dans celle n°. 5. Les redoutes n°s. 2 et 3 devaient également recevoir chacune deux pièces de 12; mais la difficulté des chemins marécageux s'opposa à leur transport. La redoute n°. 5 se trouvait seule complétement armée, et deux pièces de 6 avaient été placées sur un petit rideau situé plus bas que cette même redoute. Ces bouches à feu battaient avec avantage les ouvrages de l'ennemi et inquiétaient la navigation. Toutefois, pour l'intercepter entièrement, surtout pendant la nuit, il aurait encore fallu occuper des postes bien retranchés sur les deux rives du fleuve [1].

Une batterie de deux obusiers fut commencée à l'extrémité du dernier boyau de droite : elle était destinée à foudroyer l'intérieur de la ville, qu'elle découvrait parfaitement. Les ouvrages construits en avant de Heubude, dans l'île de Nehrung, furent terminés et mis en état de défense.

Cependant, l'ennemi avait réoccupé et réparé sa ligne de contre-approche, beaucoup trop rapprochée des batteries de la place pour que les Français pussent s'y maintenir; il avait même construit une redoute couverte par des chevaux de frise. Comme il importait de détruire ce nouvel ouvrage, le chef

[1] Quelques essais avaient déjà été tentés à cet effet; un seul avait réussi. Le capitaine Tardivelle, de la légion du Nord, s'était avancé avec sa compagnie sur la rive gauche de la Vistule, et s'était emparé d'une maison située au bas du ruisseau de Schell-Muhl : il se maintint constamment dans ce poste périlleux, sous la mitraille de cinq pièces de canon placées dans l'île d'Holm, à cinquante toises de lui. Cette action parut si remarquable, que l'armée, pendant tout le cours du siége, ne désigna ce poste que sous le nom de *Maison Tardivelle* (Voyez sa position sur la carte).

de bataillon Rogniat, du génie, et Jacquemart [1], de l'infanterie, avec trois cents Saxons du régiment de Bevilacqua, une compagnie de grenadiers du quarante-quatrième, et une de carabiniers de la légion du Nord, furent chargés de cette attaque sous la direction du général Puthod. Rogniat devait attaquer de front et par la droite le mamelon du Hakelsberg, sur lequel se trouvait la redoute; et Jacquemart, avec les grenadiers, devait se porter dans la gorge pour empêcher que l'ennemi ne pût couper la ligne. 1807. Allemagne.

Les Prussiens se défendirent avec résolution; déjà même les assaillans commençaient à ralentir leur attaque, lorsqu'un tambour saxon nommé Zworn; sans en avoir reçu l'ordre et par la seule impulsion de son courage, bat la charge et se précipite sur la redoute en s'écriant : « A moi, Saxons! » Cet exemple électrise les camarades de Zworn; ils s'élancent sur ses traces, renversent les chevaux de frise, pénètrent dans la redoute, dont ils restent maîtres. Trois fois l'ennemi revint à la charge et trois fois il fut repoussé par les Saxons, trop fiers de leur conquête pour se la laisser ravir. On trouva sur-le-champ à lier cette redoute avec la deuxième parallèle.

Mais les assiégés, qui avaient mis leur plus grande espérance dans leurs travaux de contre-approche, ne renoncèrent point à les reprendre. Le 13 avril, à huit heures du matin, ils sortirent en force de la place, et, s'avançant sous le feu de leur artillerie, ils attaquèrent les Saxons chargés de la défense de la redoute, avec tant d'impétuosité, qu'ils enlevèrent cet ouvrage, et gagnèrent même la tête des tranchées. Les troupes alliées, étourdies par cette brusque attaque, et encore inhabiles à ce genre de défensive, pliaient de toutes parts; le moment était fort critique pour les assiégeans, lorsque le maréchal Lefebvre marcha en personne à la tête d'un bataillon du quarante-quatrième régiment de ligne. Il

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

1807. Allemagne. avait avec lui les généraux Michaud, Puthod et Dufour : « Enfans, dit-il aux soldats, c'est aujourd'hui notre tour, » et il se jette dans la mêlée : électrisés par ce noble exemple de dévouement, les soldats s'empressent d'entourer leur digne chef pour lui faire un rempart de leur corps : « Non, non, s'écrie encore le vieux guerrier de Fleurus ; et moi aussi je veux combattre ! » Tout fuit devant ces braves, qui s'avancent au pas de charge ; le maréchal, toujours à leur tête, entre dans la redoute à travers une grêle de mitraille et de balles : le choc est terrible : ce sont des troupes d'élite qui défendent cet ouvrage ; mais rien ne résiste à la baïonnette française. L'ennemi culbuté s'enfuit en désordre, laissant la redoute et ses abords jonchés de morts et de blessés.

Le 14 avril, on perfectionna la seconde parallèle et l'on commença deux redoutes pour la soutenir à droite et à gauche. Un second ouvrage de contre-approche, qui existait encore sur le centre de cette parallèle, fut emporté avec beaucoup de courage et d'habileté par le sergent Thomas, du deuxième bataillon de sapeurs.

Les assiégés firent, dans la nuit du 14 au 15, contre la redoute n°. 2 une sortie, qui fut repoussée. On continua les travaux à la gauche de la seconde parallèle pour s'y garantir des feux de flanc que l'ennemi avait conservés. Les batteries de cette parallèle furent commencées, et on disposa une plate-forme pour placer une pièce de 24 sur la redoute n°. 4, destinée à battre le front du Hakelsberg. On en prépara une autre dans la redoute n°. 2, afin de battre le débouché du faubourg de Schidlitz.

Plusieurs convois d'artillerie et de munitions étant arrivés à cette époque, le maréchal Lefebvre crut pouvoir tenter l'occupation du canal de Laacke, projetée depuis longtemps. Le général Gardanne, commandant l'île de Nehrung pendant la maladie du général Schramm, fut chargé de cette expédi-

tion, qui réussit complétement. La possession de la tête du canal fut aussitôt assurée par deux bons ouvrages construits sous la direction du chef de bataillon du génie, Sabathier, et, par ce moyen, toute communication entre la place et le canal fut interdite. 1807. Allemagne.

Le 16, l'ennemi, plutôt surpris que vaincu la veille, sortit du fort de Weichselmunde où il s'était retiré, et s'avança sur la droite du général Gardanne, dont la gauche fut attaquée en même temps par une nuée de cosaques sortis du même fort. Le combat fut très-vif, et le maréchal Lefebvre se vit dans l'obligation d'envoyer des renforts sur ce point. L'action dura plus de cinq heures avec des chances variées; mais les assiégeans restèrent maîtres du canal et tuèrent plus de cinq cents hommes. Le général Schramm, accouru sur le champ de bataille malgré son indisposition; le général polonais Sokolniski, le colonel saxon Vogel, le major Dowranowitz, le chef de bataillon du génie Sabathier; les capitaines Lesecq, Halstoffer, Plique et Huquet, le lieutenant de sapeurs Quéru, se distinguèrent d'une manière particulière en cette occasion, qui fit également honneur aux talens et à la fermeté du général Gardanne.

Le chef de bataillon Sabathier fit reprendre les travaux interrompus pendant l'action. Ils consistaient en une redoute tracée à cinquante toises de la rive droite, et une tranchée de communication qui liait la redoute à un bois, dans lequel on fit barraquer les troupes. Cette communication avait environ trois cents toises de longueur; un double parapet la mettait à l'abri des feux du fort de Weichselmunde et des batteries de l'île d'Holm.

Le combat sur les bords du canal de Laacke n'avait point ralenti les autres travaux. A cette époque du siége, il y avait trois attaques bien distinctes: la première et la principale, dite du centre, sur le Hakelsberg; la seconde, ou fausse atta-

1807. Allemagne. que de droite, sur le Bischofsberg; la troisième, ou fausse attaque de gauche, comprenait tous les travaux sur la basse Vistule. On continua donc les différentes batteries entreprises précédemment à l'attaque principale. On déboucha de la seconde parallèle par une sape debout, et on couronna un plateau à quarante toises de la place. Tous ces travaux, entrepris à la sape volante, furent poussés avec tant d'activité par le capitaine du génie, Blanc, que l'on parvint à les terminer presque entièrement pendant la nuit. Le couronnement du plateau forma une demi-place d'armes en avant de la seconde parallèle, pour lier celle-ci avec la troisième.

Le 17, on perfectionna cette demi-place d'armes et la communication avec la seconde parallèle, sous le feu de la place, qui incommodait d'autant plus les travailleurs, qu'on n'avait point encore d'artillerie pour y répondre. Afin d'y suppléer, le maréchal ordonna l'établissement de plusieurs *trous de loup* pour y placer des tirailleurs, qui eurent ordre de faire un feu continuel sur les ouvrages et sur les embrasures de l'ennemi. A la gauche, on commença la redoute, n°. 6, qui devait concourir avec celle du canal à couper la communication de la place avec la mer. On reconnut surtout la nécessité de cette redoute, lorsqu'on vit dans la journée une corvette anglaise, remorquée par deux chaloupes, se présenter dans la Vistule; elle s'éloigna, toutefois, à l'arrivée d'un détachement conduit par le capitaine Lesecq, qui avait avec lui deux pièces d'artillerie légère. Cet événement détermina aussi le général Chasseloup à faire élever une nouvelle redoute sur la rive gauche, afin de croiser ses feux avec ceux de la rive droite sur la tête du canal. Le chef de bataillon du génie, Broussonnet, fut chargé de conduire ces nouveaux travaux.

Le feld-maréchal Kalkreuth s'attendait à chaque instant à voir commencer le feu des assiégeans, et il redoublait d'activité pour se mettre à l'abri. L'ordre avait été donné à tous

les habitans de prendre les précautions d'usage contre un prochain bombardement. La maréchal Lefebvre avait décidé qu'on ne commencerait à battre la place que lorsque l'arrivée de toute l'artillerie donnerait les moyens de faire un feu vigoureusement soutenu et longtemps prolongé. Aussi, sans répondre au canon de la place, on s'occupa du soin de pousser sur la gauche de la seconde parallèle trois zigzags sur la capitale du bastion de droite du Hakelsberg. Ces zigzags furent recouverts par une demi-place d'armes, qui reporta la gauche des traverses à la hauteur de l'autre demi-place d'armes de droite, à environ soixante toises des palissades. En même temps, le général d'artillerie Lariboissière faisait travailler sur le Stolzenberg à une batterie, dont l'effet devait être de prendre de revers et d'enfilade le front du Hakelsberg et tous les ouvrages collatéraux.

1807. Allemagne.

Les journées des 19, 20 et 21 furent fâcheuses pour les assiégeans : la pluie et une neige fondante tombèrent en abondance; les travaux furent inondés, et il fallut recommencer sur nouveaux frais pour les déblayer et les nettoyer. Ces intempéries soudaines dans un climat déjà malsain occasionèrent de nombreuses maladies dans l'armée de siége, et les ambulances s'encombrèrent d'une manière effrayante. Le 22, le temps se remit à la gelée et l'on put reprendre les travaux.

Ce même jour, un convoi de petits bâtimens chargés de troupes se présenta dans le golfe de Frische-Haff pour opérer un débarquement, qui ne put s'effectuer par suite des mesures déjà prises. Mais le maréchal Lefebvre, craignant que de nouvelles tentatives n'obtinssent plus de succès, fit prévenir le maréchal prince de Ponte-Corvo, dont les troupes étaient cantonnées, comme l'on sait, depuis Elbing jusqu'à Braunsberg, sur les bords de ce même golfe de Frische-Haff, et l'invita à lui prêter main-forte en cas de besoin.

1807. Allemagne. On devait, pendant la nuit du 22 au 23, cheminer vers la troisième parallèle; mais la lune brillant de tout son éclat, servit beaucoup les assiégés. Éclairés par elle, ils firent un feu terrible sur les travailleurs. Cependant on réussit à pousser à la gauche de la demi-place d'armes de droite quatre zigzags, qui furent effectués à la sape pleine, parce que le clair de lune ne permit point de le faire à la sape volante.

Sur la rive gauche de la Vistule, on reprit le travail de la redoute n°. 6, interrompu par le mauvais temps, mais dont le remblai était déjà presque terminé. En avant de cette redoute, on établit une gabionnade de deux cent toises sur une digue qui, partant de la maison *Tardivelle*, se prolongeait beaucoup au-dessous. On la termina par des coupures, dont le but était d'empêcher l'ennemi de sortir du camp retranché de Newfahrwasser entre le lac de Sasper et la Vistule, et de couvrir des postes de tirailleurs établis pour intercepter la navigation,

Dans l'île de Nehrung, on ne chercha plus qu'à perfectionner les ouvrages de manière à pouvoir s'y maintenir contre toute attaque de l'ennemi. Un *block-haus*[1] fut construit dans la redoute, et celle-ci, armée de quatre bouches a feu, fut garnie de deux rangs de palissades.

L'artillerie arma et approvisionna toutes les batteries des premières et deuxième parallèles, y compris les batteries du Stolzenberg. Elle prépara divers emplacemens pour des obusiers de campagne, employés comme batteries, afin de réunir la direction des feux, et de porter des obus dans tous les quartiers de la ville.

Le 23 août, dès la pointe du jour, l'ennemi redoubla son feu, qui bouleversa entièrement la tête des sapes. Les assiégeans

[1] Espèce de fort construit avec de grosses poutres, et dans lequel un détachement se trouve à l'abri du canon.

étaient en mesure d'y répondre, puisqu'ils avaient alors en batterie dix-huit pièces de vingt-quatre, vingt-huit de douze, six de six, trois de trois, neuf mortiers et huit obusiers. Les pièces de six et de trois n'étaient destinées qu'à appuyer les entremêlés des parallèles contre les sorties de la garnison. Toutefois, ce fut seulement à une heure du matin, dans la nuit du 23 au 24, que le général Lariboissière fit commencer le feu des mortiers et des obus; les batteries de canon ne furent démasquées que le matin. L'ennemi riposta avec la plus grande vivacité; mais il ne tarda pas à s'apercevoir de la supériorité de l'artillerie française sur la sienne. Les batteries, parfaitement dirigées par les généraux Danthouard et Lamartinière, firent taire celles de la place, qui d'abord avaient causé beaucoup de mal aux assiégeans. Une bombe était tombée sur le magasin à poudre de la batterie du Stolzenberg; mais l'étonnante audace d'un soldat travailleur en paralysa les effets : il pénétra dans le magasin et coupa la mèche du fatal projectile.

1807. Allemagne.

Ce premier feu des assiégeans sur la place, y ayant fait beaucoup de ravages, au rapport de quelques déserteurs qui arrivèrent dans la journée et dans la nuit du 24, le maréchal Lefebvre voulut profiter de la terreur des habitans et de la garnison, pour faire faire, par l'adjudant-commandant Aymé[1], une sommation au gouverneur; mais celui-ci répondit comme on devait l'attendre d'un général de sa réputation.

Le maréchal fit alors recommencer le feu des batteries incendiaires et de brèche; il se prolongea jusqu'à onze heures de nuit. Les généraux Danthouard et Lamartinière, d'après les observations faites pendant la durée du feu, reconnurent la nécessité de construire une nouvelle batterie entre les flancs bas du Stolzenberg, et changèrent en même temps la direction des redoutes nos 1 et 2, afin de pouvoir désormais

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

1807. Allemagne. battre le bastion de droite du Bischofsberg, qui incommodait plusieurs batteries.

Le 26, les travaux de la Basse-Vistule, entrepris pour assurer la droite du camp dans l'île, furent continués. On reconnut sur la rive gauche que, les eaux étant baissées, on pouvait s'avancer sur la digue jusqu'au-dessous de l'embouchure du canal: il fut arrêté qu'on y établirait une batterie, et qu'on profiterait de la digue elle-même pour y établir une gabionnade. Un convoi venu de Varsovie donna le moyen d'ajouter sept pièces au front d'attaque, six à celles déjà établies sur le Stolzenberg, et d'armer les nouvelles batteries.

Le feu avait été très-vif de part et d'autre pendant toute la journée, et les assiégeans avaient poussé huit boyaux de communication à la droite pour rejoindre la parallèle, lorsqu'à sept heures du soir le feu de l'ennemi cessa tout à coup. Ce silence fit soupçonner au colonel du génie Lacoste, aide-de-camp de l'empereur et commandant la grande attaque, que l'ennemi méditait une sortie; et il prit, de concert avec le général Mesnard, commandant la tranchée, des mesures pour la faire échouer. Des détachemens furent placés à droite et à gauche dans les tranchées, avec ordre de laisser avancer l'ennemi et de ne se montrer que pour couper la tête de colonne. Ces dispositions, approuvées par le maréchal, furent parfaitement mises à exécution. A dix heures du soir, le petit poste, placé en avant ventre à terre, se replia et vint annoncer que l'ennemi sortait, marchant en colonne par pelotons et la baïonnette en avant. Les six cents grenadiers prussiens qui formaient cette attaque étaient suivis de deux cents travailleurs avec des outils. Les travailleurs des assiégeans se retirèrent, et les troupes de tranchée s'étant avancées, abordèrent l'ennemi à la baïonnette sans tirer un seul coup de fusil. Cette brusque agression déconcerta tellement les grenadiers prussiens, qu'ils firent demi-tour sans oser se

défendre, pour se retirer vers une forte réserve qu'ils avaient dans le chemin couvert. Les gardes placées à droite et à gauche se montrèrent alors : la tête de colonne se trouva coupée, et, malgré sa résistance, elle fut faite prisonnière. L'ennemi perdit dans cette sortie cent quarante-neuf tués, beaucoup de blessés, et environ cinq cents prisonniers; les assiégeans n'eurent que onze tués et vingt-neuf blessés. Les capitaines Perrin, Durnel, Travers; les sergens Vernon, Geoffroi et Laigh, et les chasseurs du douzième d'infanterie légère Louis et Lefferides, furent mentionnés honorablement dans le rapport du maréchal Lefebvre.

Une suspension d'armes de deux heures, demandée par le gouverneur de la place pour enterrer les morts, fut mise à profit par les assiégeans, qui employèrent ce temps à reconnaître de nouveaux emplacemens de batteries à ricochets, et les tranchées qui devaient les lier aux parallèles. On joignit, par un boyau, la gauche des deux batteries du Stolzenberg à l'attaque du Bischofsberg. Le général d'artillerie fit poster en avant, dans la demi-place d'armes, entre la deuxième et la troisième parallèle, des mortiers, des obusiers et trois pièces de douze.

A l'attaque de la Basse-Vistule, le chef de bataillon Sabathier s'empara, avec un détachement, d'une langue de terre située à l'extrémité de l'île d'Holm, et l'isola par une coupure qui la mettait à l'abri des entreprises ultérieures, et rendit ainsi plus immédiate la communication des deux rives. Afin de compléter cette communication, qui n'avait pu jusqu'alors se faire que par un détour de plus de huit lieues, on commença la construction d'un pont de bateaux sur le fleuve, et d'un autre sur le canal de Laacke.

Le 28 avril, l'ennemi dirigea pendant toute la nuit un feu violent et continu sur les batteries du Stolzenberg, et contre les redoutes nos. 1 et 2. Il s'était aperçu que ces batteries

1807. Allemagne. faisaient un ravage croissant sur le bastion de droite du Bischofsberg; et, pour s'y opposer, il réunit sur ce point une artillerie quadruple de celle des batteries assiégeantes.

On travailla, à l'attaque principale, à prolonger la droite de la troisième parallèle, et à élargir quelques communications. On prolongea également un des boyaux de la demi-place d'armes vers l'emplacement reconnu la veille, pour une nouvelle batterie, lorsqu'à dix heures du soir, les gardes de la troisième parallèle furent attaquées par une sortie de deux mille hommes. L'attaque commença par la gauche de la parallèle; mais le commandant Rogniat, major de tranchée, s'étant avancé avec deux compagnies du dix-neuvième de ligne, culbuta les assaillans et les poursuivit jusqu'aux palissades du chemin, où quelques braves soldats eurent l'imprudence de sauter. Un bataillon de grenadiers ennemis, se présentant au centre, repoussa d'abord les deux compagnies françaises que deux autres bataillons également sortis du chemin couvert cherchaient à tourner; mais le général Michaud, qui commandait la réserve, marcha au secours des gardes de tranchée, et repoussa l'ennemi au moment où il pénétrait dans les communications de la troisième parallèle. Trois fois les Prussiens revinrent à la charge, et trois fois ils furent repoussés avec perte définitive de soixante-dix hommes tués, le double de blessés, et deux cents prisonniers. Les sergens-majors Dumont, Pillet, et Dunio, du dix-neuvième régiment, entrés dans le chemin couvert avec l'ennemi, lui tuèrent huit hommes dont deux officiers. Le voltigeur au même régiment, Teinturier, retira jusqu'à deux fois son capitaine des mains de l'ennemi, en tuant chaque fois deux ou trois hommes. Le baron de Stockharn, major badois, et les capitaines Quincieux, Aurillac et Musin se conduisirent dans cette attaque avec une distinction particulière.

Les travaux interrompus la veille furent repris avec acti-

vité dans la nuit du 29 au 30. On entama, à l'attaque principale, la partie circulaire sur le saillant de la demi-lune du Hagelsberg : on disposa le parapet de la troisième parallèle pour recevoir des tirailleurs ; on la borda de sacs à terre, et, après l'avoir élargie, on y forma des banquettes. A la fausse attaque, on prolongea vers la droite les tranchées qui couvraient les batteries du Stolzenberg. 1807. Allemagne.

Le 30, les batteries, augmentées de plusieurs pièces arrivées la veille de Varsovie, foudroyèrent la place avec une nouvelle activité. Le feu, qui s'était déjà manifesté plusieurs fois dans la ville, se renouvela, et les habitans eurent beaucoup de peine à en arrêter les progrès. On établit, dans cette même journée, deux nouvelles batteries, l'une dans la deuxième parallèle, et l'autre, en avant de cette même parallèle, pour balayer les branches du chemin couvert de la demi-lune, et battre les réduits en charpente qui étaient dans la place d'armes rentrante.

De leur côté, les assiégés avaient répondu par le feu de toutes les batteries du front d'attaque à celui des assiégeans. Se trouvant trop incommodés par les pièces de la redoute n°. 1, ils dirigèrent contre celle-ci plus de trente bouches à feu. Sur le soir, les gardes du chemin couvert ne cessèrent d'inquiéter les tirailleurs assiégeans par des feux de pelotons très-nourris ; en même temps des pots à feu, lancés des ouvrages de la place, éclairaient cette fusillade et les travaux de tranchée. Cela n'empêcha pas cependant d'établir la communication de la deuxième à la troisième parallèle : on déboucha à la sape pleine des deux points de la troisième parallèle pour s'avancer sur la capitale de la demi-lune.

Cependant le maréchal Lefebvre, voyant le siége traîner en longueur, et connaissant toute l'impatience qu'éprouvait l'empereur de savoir la place rendue, convoqua, à son quartier-général, le général de génie Chasseloup-Laubat, le gé-

1807. Allemagne. néral d'artillerie Lariboissière et ceux des officiers supérieurs des deux armes que ces deux chefs jugèrent convenable d'admettre à la délibération, afin d'aviser aux moyens les plus prompts de réduire Dantzig. Il fut reconnu que les fortifications extérieures étant en terre, se trouvaient, pour ainsi dire, à l'épreuve de l'artillerie, et qu'il fallait, au moyen des travaux du génie, essayer de détruire les palissades et de faciliter à l'infanterie l'assaut des ouvrages. Le général Chasseloup eut donc la mission de donner à son arme un nouveau degré d'activité.

Le 2 mai, le travail de la sape éprouva de grandes difficultés : le canon de l'ennemi renversait les gabions à mesure qu'on les plaçait. Pendant la nuit, les deux têtes de sape de la circulaire sur le saillant de la demi-lune, furent rejointes, et l'on amorça, à l'extrémité gauche de la troisième parallèle, une portion de sape pour tenter de gagner l'angle saillant du chemin couvert, vis-à-vis le bastion de droite.

A trois heures du matin, l'ennemi fit une nouvelle sortie, au nombre de deux mille hommes, dans le but de détruire les ouvrages du Stolzenberg. Le capitaine de sapeurs, Boisaubert, en repoussant cette attaque avec la garde de tranchée, fut atteint d'une balle qui le priva de la vie. Cette perte redoubla l'ardeur de la troupe, et la plus grande partie des soldats ennemis restèrent sur le terrain.

On travailla avec plus de célérité pendant la nuit du 3 au 4 mai, parce que l'ennemi ralentit son feu ; on déboucha, à sape double, de la portion circulaire sur le saillant de la demi-lune. Ce cheminement fut poussé de quatre toises sur le bastion de droite du Hagelsberg. On fit aussi deux tranchées dans la partie droite de la troisième parallèle, et on prolongea celle-ci dans le vallon de Schidlitz.

Le 4, au jour, l'ennemi s'étant aperçu des progrès faits pendant la nuit, commença un feu très-vif d'artillerie, qui

fit encore discontinuer la marche de la sape : ce feu durait encore à quatre heures ; mais les batteries de la deuxième parallèle prirent alors la supériorité, démontèrent l'artillerie ennemie et bouleversèrent ses embrasures. La nuit fut employée à réparer ce qui avait été endommagé le matin.

1807. Allemagne.

On continua les travaux les 5 et 6 ; mais on n'avançait qu'avec lenteur, à cause de l'incroyable activité de l'ennemi à détruire ce que l'on se flattait de terminer. Malgré l'adresse de l'artillerie française et la supériorité qu'elle avait dans les salves réciproques sur celle des assiégés, celle-ci conservait toutefois un grand avantage, parce qu'il n'avait pas été possible de ricocher les lignes de la fortification, parce qu'il fallait ménager les munitions, et que l'ennemi, ayant des ressources immenses, pouvait remettre toutes les nuits de nouvelles pièces en batterie quand on croyait avoir éteint son feu à la fin de la journée. Cependant, quoique l'ennemi fît des décharges continuelles de bombes, de pierriers et de pots à feu, on continua les différentes sapes, et on réussit à s'approcher à six toises du saillant de la demi lune.

L'occupation de l'île d'Holm, depuis long-temps jugée nécessaire, avait toujours été différée, faute de moyens suffisans pour pouvoir l'entreprendre. Cependant, les généraux du génie ayant insisté pour qu'on s'en emparât, en représentant que sa possession seule pouvait mettre à même de construire de nouvelles batteries de revers contre le front d'attaque, et rendrait inutile la précaution d'avoir des traverses pour couvrir les tranchées de flanc et quelquefois même à dos, le maréchal Lefebvre décida que l'île serait attaquée dans la nuit du 6 au 7 mai.

Quinze cents Russes, environ deux cents hommes de troupes prussiennes, avec une compagnie d'artillerie, formaient la garde de ce poste ennemi, défendu d'ailleurs par quinze pièces de canon et un pareil nombre d'obusiers. On y avait établi des

1807. Allemagne. magasins de munitions de tout genre ; les assiégés n'avaient rien épargné, en un mot, pour en conserver la possession.

Le maréchal Lefebvre confia la direction de cette expédition au général de division Drouet, son chef d'état-major général, et lui donna huit cents hommes pour l'exécuter. Cette troupe étant rassemblée le 6 mai, à huit heures du soir, l'adjudant-commandant Aymé en prit le commandement. Le général Gardanne devait seconder l'attaque principale en traversant le canal de Laacke pour couper la retraite de l'ennemi.

A dix heures du soir, les pontonniers mirent à l'eau douze barques pouvant contenir chacune vingt-cinq hommes : on embarqua cinquante grenadiers du régiment de la garde de Paris, deux cents hommes des deuxième et douzième d'infanterie légère, et cinquante canonniers, mineurs ou sapeurs. Ce premier détachement fut bientôt suivi d'un second.

L'ennemi ne tira que quelques coups de fusil et deux coups de canon à mitraille sur les premières troupes, qui n'en effectuèrent pas moins leur débarquement. Le capitaine Avy, aide-de-camp du général Drouet, à la tête des cinquante grenadiers de la garde de Paris, marche d'abord sur la première redoute, et s'en empare sans brûler une amorce. L'adjudant-commandant Aymé marcha sur une seconde redoute à gauche, et le chef de bataillon Armant sur les retranchemens à la pointe de l'île. Les Russes, qui défendaient la seconde redoute, se battirent avec quelque résolution ; mais ils furent bientôt obligés de se retirer précipitamment, comme ceux de la première, sur les ouvrages construits à la pointe de l'île. Ils furent suivis avec tant de rapidité par les troupes assaillantes, que celles-ci, entrant pêle-mêle avec eux dans les retranchemens, s'emparèrent de la redoute principale et de l'artillerie qui l'armait. Les vaincus se retiraient en désordre le long de leurs retranchemens, lorsque les troupes du général Gardanne, qui, au premier signal, avaient traversé

le canal, vinrent couper leur retraite. Ce qui échappa à la baïonnette fut fait prisonnier. 1807. Allemagne.

Ce succès était complet sur la gauche de l'île, lorsque le second débarquement, composé de troupes badoises et de quelques compagnies de la légion du Nord, s'effectua. L'adjudant-commandant Aymé les fit porter aussitôt sur sa droite, pour s'emparer des retranchemens qui protégeaient la redoute de Kackschantz sur la rive gauche, pendant qu'une autre colonne attaquait ce dernier ouvrage, qui fut emporté malgré l'inondation et les palissades qui l'environnaient, et on y prit deux pièces de canon, cent quatre-vingts hommes et quatre officiers.

Pendant ce temps, le capitaine Avy avait marché sur une dernière redoute qui servait de tête de pont à l'ennemi au point de départ du canal : elle fut emportée comme les autres avec le même impétuosité de là part des assaillans.

L'ennemi perdit dans cette affaire trois cents hommes tués dans les retranchemens, neuf cents prisonniers, parmi lesquels vingt officiers, et dix-sept pièces de canon. Les assiégeans eurent neuf tués, et trente-huit blessés. Fortunas, chasseur au douzième régiment d'infanterie légère, se distingua par un trait d'héroïsme semblable à celui du chevalier d'Assas au combat de Closter-Camp. Ce brave s'était porté en avant : il tomba au milieu d'un détachement russe, dont les officiers, surpris eux-mêmes peu d'instans après par la compagnie du douzième léger qui les tournait, crièrent : « Ne tirez pas, nous sommes Français. » Menacé d'être tué s'il parlait, Fortunas s'écrie à son tour : « Tirez, tirez, mon capitaine, ce sont des Russes [1]. »

Le major du génie, Boissonnet, s'occupa sur-le-champ du

[1] Le maréchal Lefebvre envoya à l'empereur une nombreuse liste de tous les officiers et soldats qui s'étaient fait remarquer dans cette attaque de l'île d'Holm. En voici les noms : Aymé, adjudant-commandant ; Armand et Roumitte, chefs de bataillon ; les capitaines Avy, Aubert, d'Héricourt, Scalabrino, Daviet, Salomon,

1807. Allemagne. soin d'assurer la possession de l'île aux assiégeans. Il ajouta aux retranchemens déjà élevés, et retourna les batteries de l'ennemi de manière à les faire servir contre la place. Ce travail fut si promptement achevé, que, le 7 mai, à six heures du matin, la redoute de la rive gauche commençait à foudroyer Dantzig. Le pont de radeaux projeté sur le canal fut également achevé, et l'on avança beaucoup la construction du pont sur la Vistule.

L'artillerie fit, pendant cette journée, le feu le plus terrible qu'elle eût encore dirigé contre la place, et parvint à éteindre celui de l'ennemi. Des rangs entiers de palissades furent labourés; sur le front d'attaque, par les boulets et les éclats de bombes; celles-ci éclataient vers le soir dans les batteries sans y occasioner aucun mouvement, ce qui indiquait que les canonniers ennemis pouvaient les avoir abandonnées.

En effet, on vit les assiégés travailler bientôt à l'armement du corps de la place. Cette mesure était urgente : car, dans l'état présent des choses, et attendu le délabrement des ouvrages extérieurs, l'ennemi devait craindre un prochain assaut. L'artillerie française tira, dans la journée du 7, deux mille six cent quatre-vingt-dix coups. Les principaux édifices étaient endommagés, et les incendies se multiplièrent au point, que tous les soins des assiégés ne pouvaient presque plus en arrêter les progrès.

Le maréchal Lefebvre ordonna alors de commencer l'opération réputée la plus difficile d'un siége, celle du couronnement du chemin couvert; mais en raison des obstacles que présentait le terrain et du petit nombre de troupes disponibles, on se borna à couronner le saillant du chemin couvert de

Armand, Leclerc, Tardiry, Spranghi, Ferber; les lieutenans Clop, Lapoterie, Paty, l'Agneau, Helin, Thiébaut, Reichauss, Tirondelle, Thomas, Saint-Ange; les sous-lieutenans Michel, de Berthon; les sergens Boucher et Colin; les caporaux Videnel et Audel; le mineur Jacquemart.

la demi-lune du Hagelsberg. Le colonel du génie Lacoste et le chef de bataillon Rogniat furent chargés spécialement de cette opération. 1807. Allemagne.

Dans la nuit du 7 au 8 mai, deux compagnies du dix-neuvième régiment de ligne, conduites par le chef de bataillon Bertrand, s'avancèrent pour débusquer l'ennemi des deux branches du chemin couvert de la demi-lune : il leur fallut braver le feu des troupes qui garnissaient la palissade, et celui de quatre pièces de canon tirant à mitraille. Malgré ces obstacles, les Français pénétrèrent dans les places d'armes rentrantes, et, pendant qu'on s'y fusillait, les sapeurs et les tirailleurs réussirent à couronner la tête du chemin couvert au saillant de la demi-lune.

Au reste, on se convainquit de l'impossibilité d'insulter les deux *blockhaus* qui flanquaient les deux branches du chemin couvert attaqué; mais tandis que les sapeurs coupaient les palissades, quatre mineurs avec un sergent descendaient dans le chemin couvert, afin de découvrir les travaux de mine auxquels on savait que l'assiégé travaillait depuis plusieurs jours. Les mineurs français reconnurent que l'assiégé était entré en galerie par un puits, poussé à vingt-quatre pieds de profondeur; que du fond de ce puits partaient des galeries qu'il espérait pousser à cinquante pieds, mais qui n'en avaient alors que vingt-cinq. A l'instant où le puits de mine fut découvert, le sergent de mineurs Chapot, qui était descendu le premier dans le chemin couvert, s'élança seul au fond de cette ouverture, y trouva douze mineurs ennemis, les désarma et les fit tous prisonniers. La mine découverte était la seule commencée par l'ennemi : le trait hardi et heureux du sergent Chapot débarrassa les assiégeans de la crainte du péril qu'ils pouvaient courir.

Cette opération rendant les Français maîtres d'une partie du chemin couvert et des galeries de l'ennemi, fit gagner

1807. Allemagne. l'emplacement de deux batteries importantes, et força les assiégés d'évacuer entièrement le chemin et de ne conserver de tirailleurs que dans les *blockhaus*. La nature du terrain, sur lequel les travaux avaient dû cheminer, n'ayant pas permis de construire un cavalier de tranchée pour préparer et favoriser le couronnement du chemin couvert, cette même opération avait été très-meurtrière. Les assiégeans avaient eu plus de quatre-vingts hommes tués ou blessés. Le travail du couronnement du chemin fut continué le lendemain 8 mai, et on atteignit, par la seconde sape, le saillant du bastion d'attaque.

Sur ces entrefaites, l'apparition de plusieurs voiles ennemies dans le Frische-Haff, et plusieurs autres indices, donnèrent lieu de craindre que l'armée alliée ne formât quelque entreprise pour délivrer Dantzig [1]. Le maréchal Lefebvre fit en conséquence inviter le général Oudinot, dont la division se trouvait alors à Marienburg, à porter une de ses brigades dans l'île de Nogath, afin de lui prêter secours, s'il était attaqué par des forces supérieures. En même temps, il prit toutes les mesures qui pouvaient rendre meilleures ses positions ordinaires, et renforça les postes qui lui parurent trop faibles. Le général Schramm, qui commandait toujours dans l'île de Nehrung, reçut l'ordre de se tenir sur le qui vive le plus sévère, et d'observer surtout, avec une attention particulière, le Frische-Haff.

Le maréchal s'était déterminé à tenter un assaut au fort du Hagelsberg, et il fit faire, à ce sujet, toutes les reconnaissances nécessaires. Le 9 mai, le bombardement fut poussé avec une plus grande activité pour distraire l'ennemi. Deux

[1] On verra plus loin que l'empereur, prévoyant lui-même ce mouvement de l'armée ennemie pour secourir Dantzig par mer, avait donné l'ordre au maréchal Lannes, nouvellement rétabli de l'indisposition grave qui l'avait forcé de quitter le commandement du cinquième corps, de se porter, avec la réserve, dont la division Oudinot faisait partie, sur le Nogath ou branche droite de la Vistule, afin d'être en mesure de renforcer le corps d'armée du maréchal Lefebvre.

batteries basses, à gauche du Hagelsberg, furent démontées par l'artillerie française, qui fit également taire les pièces du bastion de gauche. Il ne restait plus sur le front d'attaque que le feu de trois pièces du bastion de droite. Enfin, pour enfiler la droite du chemin couvert du Hagelsberg, on établit dans l'île une batterie de deux pièces de 12; une seconde fut placée à la pointe de la même île pour enfiler et prendre à revers les ouvrages du corps de la place qui répondaient au Hagelsberg, et trois pièces de 24 furent mises en batterie sur un mamelon pour battre un cavalier [1] que l'on avait armé dans la place. Dans la soirée, tous les débouchés pour entrer dans le chemin couvert se trouvèrent prêts, et, à la nuit close, deux détachemens de sapeurs, soutenus par un piquet d'infanterie, poussèrent une reconnaissance sur le *blockhaus* de la place d'armes. Le sergent de mineurs, Noyer, sauta le premier dans le chemin couvert et s'assura qu'il n'existait pas de mine au saillant du bastion; mais les sapeurs et le piquet d'infanterie furent assaillis par un feu si violent, parti du *blockhaus*, qu'ils furent obligés de se retirer après avoir perdu un certain nombre d'hommes.

1807.
Allemagne.

Cette reconnaissance donna la certitude que les réduits des places d'armes étaient encore trop fortement occupés pour qu'on songeât à tenter la descente du fossé avec quelque apparence de succès. Cette opération fut donc remise à un temps plus opportun, et l'on reprit, le 10 mai, les travaux ordinaires. On chemina sur les trois saillans à la fois, afin d'embrasser tous les contours du chemin couvert et de détruire les blockhaus par une fougasse lorsque le couronnement serait arrivé à leur hauteur, et qu'il n'y aurait plus que trois ou quatre toises de terre à percer pour placer les barrils de poudre; mais ce travail fut très-lent, parce que l'ennemi culbutait à coups de canon les gabions de la sape, et labou-

[1] Nous avons déjà dit qu'on donne ce nom à un ouvrage plus élevé que le rempart dans le corps de place.

1807. Allemagne. rait même avec ses bombes et ses obus le travail déjà fait. Un capitaine du génie, Collet, fut blessé grièvement par un éclat de bombe.

Les journées du 11 et du 12 furent presque nulles pour les travaux de la sape du centre, que l'on cherchait à prolonger. Les assiégés jetèrent une telle quantité d'obus et de bombes sur ce point, que six toises de la tête furent comblées : on réussit seulement à avancer le couronnement du bastion d'attaque.

Ces obstacles apportés par l'ennemi aux derniers travaux de tranchées contrariaient d'autant plus le maréchal, que le nombre des bâtimens ennemis de convoi augmentait journellement dans le Frische-Haff. Le 10 et le 11, plus de cinquante de ces bâtimens, tous chargés de troupes, s'étaient avancés par la pleine mer, sous la protection du fort de Weichselmunde, et avaient débarqué des hommes et des munitions au camp de Newfahrwasser, qui, fort heureusement, n'avait plus de communication avec la ville.

Le projet de ce secours pour les assiégés et son mode d'exécution avaient été discutés dans un conseil de guerre tenu à Bartenstein par les généraux de l'armée alliée. On avait reconnu, dans ce conseil, que Dantzig ne pouvait être secouru que de deux manières : la première, en attaquant l'armée française dans ses cantonnemens, opération que tous les événemens antérieurs rendaient plus que douteuse; et la seconde, en faisant un vigoureux effort pour attaquer l'armée de siége du côté de la mer. Le dernier parti fut celui auquel on s'arrêta; et le général Kaminski s'embarqua au port de Pillau avec deux divisions, composées de douze régimens russes et de six régimens prussiens, formant un effectif de plus de vingt mille hommes. Soixante-six bâtimens de transport, escortés par trois frégates ou corvettes, débarquèrent, ainsi que nous venons de le dire, ce secours nombreux, au camp de Newfahrwasser.

Le 12 mai au matin, les renforts promis par l'empereur au maréchal Lefebvre n'étaient point encore arrivés; le danger était imminent, et la faible armée de siége pouvait être assaillie d'un moment à l'autre par les forces réunies de la garnison et du corps de secours. Le maréchal ne dissimula point à ses troupes le péril auquel elles étaient exposées. Il passa une revue générale, et, après avoir instruit les différens corps de l'arrivée du général Kaminski avec de nouvelles troupes, il leur dit : « Camarades, tant que nous vivrons, nous n'abandonnerons rien à l'ennemi; chacun doit défendre son poste jusqu'à la mort. » Cette incitation concise du maréchal fut vivement ressentie par les troupes. Elles répondirent à sa généreuse proposition par le serment de *vaincre ou de mourir*. 1807. Allemagne.

Le général russe Kaminski avait la facilité d'attaquer tout à la fois le général Schramm dans l'île de Nehrung, le général Gardanne sur le canal de Laacke et dans l'île d'Holm, et même une partie des autres postes de l'armée de siége. Le maréchal, prévoyant que l'ennemi se porterait d'abord sur l'île de Nehrung, renforça principalement cette position. Le général Gardanne, qui se trouvait le plus rapproché du camp de Newfahrwasser et par conséquent exposé aux premières attaques, reçut aussi une augmentation de forces pour être à même de se maintenir. Le général Schramm eut ordre de redoubler de surveillance et de précautions, et le maréchal se tint lui-même préparé à se porter partout où le danger serait le plus pressant.

Cependant l'empereur Napoléon, averti du mouvement des Russes sur Dantzig, avait déjà pris des mesures pour rendre inutiles les efforts de ceux-ci en faveur de cette place. Le maréchal Lannes, à qui l'empereur avait donné le commandement de la réserve, composée, comme l'on sait, des grenadiers aux ordres du général Oudinot, reçut l'ordre de

1807 Allemagne se porter de Marienburg, où il s'était avancé, au secours du dixième corps. Ses têtes de colonnes parurent aux environs de la place dans la soirée même du 12 mai. La présence inopinée de ce secours, qui arrivait à marches forcées, remplit d'allégresse et de confiance l'armée assiégeante : le maréchal Lefebvre fut au-devant de son compagnon d'armes et du général Oudinot, qui l'accompagnait. Le spectacle de cette touchante entrevueaccrut encore l'enthousiasme des soldats. Dès ce moment, le succès du siége ne fut plus douteux.

La nuit qui suivit cette heureuse réunion fut employée à continuer les travaux; les descentes dans le chemin couvert furent amorcées, et l'on rejoignit les deux têtes de sape du couronnement. L'artillerie commença deux nouvelles batteries d'obusiers, pour enfiler les chemins couverts et les fossés du bastion du front d'attaque : la première était dans la troisième parallèle, et l'autre au commencement du chemin couvert du bastion.

Le 13 au matin, les deux maréchaux ordonnèrent les différentes dispositions que le nouvel état des choses rendait convenables. Ils s'attendaient à une attaque instante du général Kaminski; mais celui-ci, déconcerté par la perte de l'île d'Holm, se tenait retranchédans le camp de Newfahrwasser, et montrait beaucoup d'irrésolution dans ses manœuvres. Les assiégeans remarquèrent surtout un passage fréquent de barques entre le camp et le fort de Weichselmunde. Il semblait aussi que le général russe attendît pour agir qu'il eût communiqué avec le gouverneur de Dantzig; mais cette communication, dans la situation présente, était devenue bien difficile, et ne pouvait avoir lieu que par des signaux.

Pendant toute la journée, les assiégés firent un feu très-vif, qui coûta la vie au capitaine du génie Papont, aide-de-camp du général du génie Bertrand. Dans la nuit, on déboucha des deux pointes de la sape, pour entrer dans le

chemin couvert du bastion, et dans celui des places d'armes 1807.
vis-à-vis des blockhaus. On perça aussi le couronnement du Allemagne.
chemin couvert sur différens points, pour arriver jusqu'aux palissades et les enlever. Leur énorme grosseur fit que, dans le premier essai, trois hommes employèrent plus de deux heures pour en couper trois à grands coups de hache. Cet essai malheureux démontra qu'une attaque de vive force était impossible avant que ces palissades ne fussent ruinées par un moyen plus prompt. On se rappela aussi que, lors du siége de cette même place de Dantzig, en 1734, les Russes qui le faisaient, parvenus à la troisième parallèle, ayant voulu tenter l'assaut, y avaient perdu plus de quatre mille hommes, et s'étaient vus forcés de rentrer dans leurs tranchées.

A minuit, l'assiégé, devenu plus audacieux par la présence de l'armée de secours, fit une petite sortie et pénétra jusque dans la tête de la sape qu'on avait crue menacée par des mines; mais cette tentative fut promptement repoussée par un détachement du douzième d'infanterie légère qui gardait cette partie des travaux.

Le 14, les sapeurs débouchèrent sur le saillant de la place d'armes rentrante, par une sape debout. Ils la poussèrent jusqu'à trois pieds de la palissade, et firent une traverse à une batterie d'obusiers établie au couronnement des glacis du demi-bastion de droite; ils poussèrent aussi un boyau suivant le contour de la hauteur, afin d'y placer du monde pour soutenir l'unique pièce qu'on eût pu établir vis-à-vis le flanc qui défendait le passage du fossé.

Les travaux de la Basse-Vistule, devenus plus intéressans depuis l'arrivée des troupes du général Kaminski, furent continués avec activité; cinquante hommes de la grande redoute, n°. 5, se réunirent aux sapeurs pour terminer la communication en arrière, et l'on planta la palissade sur les

1807. Allemagne. trois quarts de la gorge. Quatre-vingts hommes du régiment de la garde de Paris, réunis également aux mineurs, détruisirent les abris qu'offraient les chemins couverts de l'ennemi, et renforcèrent le parapet opposé à la place.

Sur ces entrefaites, divers mouvemens opérés par les Russes dans le camp retranché de Newfahrwasser, ayant fait penser que le dessin du général Kaminski était d'attaquer le 15, l'ordre fut donné à toutes les troupes de se tenir prêtes à combattre, et cette précaution ne fut point inutile. En effet, ce même jour (15), à quatre heures du matin, l'ennemi commença à déboucher de son camp de Newfahrwasser, et engagea aussitôt une vive canonnade.

Le général Schramm défendait la tête de l'île de Nehrung; ses troupes et celles du général Gardanne étaient en bataille derrière les deux redoutes construites vis-à-vis le fort de Weichselmunde; le maréchal Lefebvre se tenait prêt, tout en gardant les ouvrages devant le Hagelsberg, à se porter sur le point attaqué, s'il en était besoin; le maréchal Lannes, sur la gauche de la Basse-Vistule, attendait, pour le même but, que le danger se manifestât.

Le général Kaminski déboucha de Newfahrwasser sur quatre colonnes : la première, formant la droite, se porta à la droite du bois; la seconde et la troisième marchèrent au centre; et la quatrième resta en réserve sur le bord de la mer, paraissant destinée à observer le mouvement des deux colonnes précédentes et à couvrir leurs derrières. Ces quatre colonnes, composées de neuf régimens russes, présentaient un total de onze à douze mille combattans.

Le général Schramm avait à sa gauche les bataillons polonais; au centre, une forte brigade saxonne; à la droite, le deuxième régiment d'infanterie légère; en réserve, le régiment de la garde de Paris.

A cinq heures du matin, les Russes attaquèrent cette ligne

sur la gauche et sur le centre, et obtinrent d'abord assez de succès pour obliger le maréchal Lefèbvre à envoyer un renfort, composé d'un bataillon du douzième d'infanterie légère et de deux cents Saxons : ce secours rendit la résistance du général Schramm plus opiniâtre. Trois fois les Russes essayèrent d'enfoncer la ligne française, et trois fois ils furent repoussés avec perte; furieux de l'inutilité de ces premiers efforts, ils en tentèrent un quatrième. Cette nouvelle attaque fut si impétueuse, que le général Schramm eut besoin de toute sa fermeté et de payer d'exemple à la tête des carabiniers du deuxième léger, pour soutenir ce choc terrible : il avait même réussi à pousser l'ennemi vers son camp, lorsque le général Kaminski fit avancer sa réserve qui rétablit le combat. Le général Schramm se trouva de nouveau dans une situation difficile; mais le maréchal Lannes arriva alors avec la tête d'une première colonne de la divison du général Oudinot. La présence de ce nouveau renfort ranime toute l'énergie des troupes de Schramm. L'action prend un caractère encore plus meurtrier. Un boulet emporte le cheval du général Oudinot et vient effleurer le maréchal Lannes : Oudinot démonté, combat à pied à la tête de ses grenadiers et porte des coups aussi terribles que ceux de ces braves. Une pareille lutte ne pouvait plus se prolonger : les Russes sont culbutés, et poursuivis la baïonnette aux reins jusque sous le canon de Weichselmunde; le champ de bataille reste jonché de leurs cadavres; une colonne entière qui filait le long de la mer fut détruite. Les aides-de-camp du général Oudinot, et l'un de ceux du maréchal Lannes avaient été grièvement blessés. Le général Schramm et les aides-de-camp du maréchal Lefebvre, Montelégier et Lapoterie, s'étaient particulièrement distingués, ainsi qu'une foule d'autres braves des trois nations française, polonaise et saxonne. Neuf cents Russes furent enterrés sur le champ de bataille, et leur perte

1807. Allemagne.

1807. Allemagne. totale dans cette action fut évaluée à près de deux mille cinq cents hommes.

La garnison de Dantzig n'avait point cherché à seconder cette attaque des Russes par des sorties. Les assiégés s'étaient bornés à diriger sur les travaux une forte canonnade, et, témoins impuissans du combat, ils avaient pu voir, du haut de leurs remparts si vivement menacés, la défaite des valeureux auxiliaires sur lesquels reposaient leurs dernières espérances.

L'attaque faite par le général Kaminski devait être secondée par un débarquement que l'ennemi devait effectuer à l'extrémité orientale de l'île de Nehrung, vis-à-vis Pillau; mais cette opération fut retardée par des causes qui nous sont inconnues. Les Russes du camp de Newfahrwasser étaient déjà battus et refoulés dans leurs retranchemens, lorsque la colonne dont nous parlons se mit en mouvement pour se porter sur Kehlberg où se trouvaient les avant-postes du général Schramm de ce côté. Ces avant-postes de cavalerie légère se replièrent jusqu'à Furstenwerder. La colonne ennemie, forte de plus de quatre mille hommes, en grande partie prussiens, s'avança, en longeant le Frische-Haff, jusqu'à l'extrémité occidentale de ce golfe, et l'on s'attendait à la voir s'approcher par là de Dantzig. Un pont jeté sur le bras de la Vistule, à Furstenwerder, facilitait le passage à l'infanterie française cantonnée dans l'île de Nogath, pour filer sur les derrières de l'ennemi [1]. Mais celui-ci n'osant point s'aventurer, le général Beaumont, aide-de-camp de Murat, fit prévenir le général Albert, commandant la brigade de la division Oudinot, qui se trouvait dans l'île de Nogath, qu'il allait attaquer la colonne prussienne avec une brigade de dragons et les deux régimens de chasseurs, troisième et onzième, qu'il

[1] On doit se rappeler qu'une brigade de la division Oudinot avait été portée dans l'île de Nogath, sur la demande faite, par le maréchal Lefebvre, au général que nous venons de nommer.

avait sous ses ordres, et l'invita à seconder ce mouvement. 1807. Allemagne.
Les deux généraux réunis, ayant débouché par Furtenswerder, rencontrèrent l'ennemi, entre Passenwerder et Stege, à la petite pointe du jour. Aussitôt culbutés qu'attaqués, les Prussiens furent poursuivis pendant l'espace de onze lieues, perdirent onze-cents hommes, dont quatre cents prisonniers et quatre pièces de canon. Le général Albert [1] donna, dans cette affaire, des preuves signalées de courage et d'habileté. Les majors Chemineau et Salmon se distinguèrent également, ainsi que les chasseurs des troisième et onzième régimens.

Le combat devant Newfahrwasser n'avait point fait discontinuer les travaux devant le Hagelsberg et sur les autres points d'attaque. On avait commencé un rameau de mine pour faire sauter le blockhaus de la place d'armes rentrante de droite; et, dans la nuit qui suivit, on ouvrit plusieurs entrées dans le chemin couvert de la demi-lune et du bastion de droite.

On s'était attendu à voir les Russes renouveler leur attaque dans la journée du 16; mais ils n'osèrent pas même sortir de leurs retranchemens. On profita de cette circonstance pour préparer l'attaque de vive force du Hagelsberg; et pour faciliter la descente de fossé, il fallait faire sauter le blockhaus de l'ennemi dans le chemin couvert. L'opération, parfaitement conduite dans la soirée, ne produisit pourtant pas tout l'effet qu'on en attendait: la mine que l'on fit jouer était chargée de quatre cents livres de poudre; mais le blockhaus fut endommagé sans sauter entièrement. On couronna, sans perdre de temps, l'entonnoir, et on commença un autre rameau de mine au fond. Le capitaine du génie Migneron, attaché à l'état-major du général Oudinot, avait été tué par l'explosion du premier rameau.

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, et premier aide-de-camp de S. A. S. le duc d'Orléans.

1807. Allemagne. Dans la nuit, l'artillerie commença deux nouvelles batteries, l'une de deux pièces de six, dans la partie gauche de la deuxième parallèle, pour contre-battre les batteries basses de l'ennemi; l'autre, d'un obusier dans le couronnement, près l'angle saillant de la demi-lune, à l'effet d'enfiler la branche gauche de son chemin couvert. Le pont de radeaux sur la Basse-Vistule fut aussi achevé, et l'on commença une tête de pont sur la rive gauche.

Divers mouvemens dans le camp retranché, qui semblaient correspondre aux manœuvres de plusieurs bâtimens anglais qu'on voyait en mer, firent croire, dans la matinée du 17 mai, que l'ennemi se préparait à une nouvelle attaque; mais tout se borna à ces démonstrations: les assiégeans ne furent troublés dans leurs travaux que par les feux de la place. On continua la sape, qui devait déboucher sur le chemin couvert de la face du demi-bastion de droite; on poursuivit le travail entrepris à l'entonnoir de la mine qui devait conduire jusqu'au blockhaus de la place d'armes rentrante de droite, et l'on y plaça quatre châssis sans que l'ennemi pût l'empêcher par ses contremines. Ce travail coûta la vie au jeune Tholosé, lieutenant du génie.

Les assiégés firent un feu terrible pendant toute cette journée; mais il fut couvert vers le soir par celui de la tranchée. A sept heures, l'ennemi voulut tenter une sortie sur le couronnement de l'entonnoir et sur l'obusier placé à l'angle saillant du bastion, ce dernier fut même encloué; mais la garde, composée de soldats du douzième régiment d'infanterie légère, tomba sur les assaillans, les rejeta avec perte dans le fossé, et l'obusier fut désencloué.

Le 18, les assiégeans pénétrèrent enfin jusqu'au pied du blockhaus, que l'ennemi occupait encore, et d'où il pouvait fusiller les travailleurs presque à bout portant: on y mit aussitôt le feu avec des fascines goudronnées d'avance. Immé-

diatement après cette opération, on s'occupa de construire un débouché blindé pour entrer dans le chemin couvert, qui, n'ayant point de traverse, n'offrait aucun moyen de se défiler. Pendant la nuit qui suivit, on commença deux galeries dans le couronnement, avec le projet de déboucher de chacune dans deux rameaux, et de renverser, par quatre fourneaux, une portion de la contrescarpe dans le fossé, pour faciliter l'assaut. 1807. Allemagne.

Aux travaux de la Basse-Vistule sur la rive gauche, on avait continué l'excavation de la redoute n°. 6, et exhaussé le parapet du côté de la place de la redoute n°. 5, dont l'excavation fut également commencée. On s'occupa en outre de réparer les ponts et les chemins de l'île d'Holm.

Les journées du 19 et du 20 furent employées à perfectionner tous les travaux commencés pour la descente du fossé, et pour rendre enfin l'assaut praticable.

Le 19, une corvette anglaise, *la Sans-Peur*, de vingt-quatre canons et cent vingt hommes d'équipage, avec une garnison de quarante soldats russes ou prussiens, voulut profiter d'un vent favorable pour remonter la Vistule jusqu'à Dantzig; mais le feu des batteries et surtout celui de la mousqueterie des postes établis sur la rive gauche furent si bien dirigés, que, les matelots ne pouvant manœuvrer, la corvette échoua. Les grenadiers du régiment de la garde de Paris se jetèrent alors dans la Vistule et abordèrent les premiers le bâtiment ennemi, qui amena aussitôt pavillon. *La Sans-Peur* portait aux assiégés dix-huit milliers de poudre, cinq cents sacs d'avoine, des gargousses pour des boulets de vingt-quatre, et divers autres objets de ravitaillement.

L'artillerie de la place fit beaucoup de mal pendant ces deux journées du 19 et du 20, et endommagea considérablement les travaux de tranchée. Le feld-maréchal Kalkreuth, prévoyant bien que l'assaut du Hagelsberg allait

1807. Allemagne. être tenté, résolut de faire un dernier effort pour détruire les ouvrages. Une grande sortie fut ordonnée à cet effet, et mise à exécution dans la soirée du 20. Les gardes de tranchée furent d'abord repoussées et laissèrent l'ennemi se maintenir dans les logemens de contrescarpe assez de temps pour renverser le travail de la journée et de la veille. Toutefois, le colonel Lafosse, du quarante-quatrième de ligne, et le chef de bataillon Oudot, du douzième léger, parvinrent à rallier les troupes et à les ramener au combat. Ces deux chefs furent grièvement blessés; mais l'ennemi abandonna les ouvrages, et fut poursuivi jusque dans le fossé de la place.

Le 21 mai, d'après les ordres de l'empereur, le maréchal Mortier, dont une partie des troupes devenait libre par suite d'un armistice conclu avec les Suédois, et dont nous parlerons plus loin, vint renforcer l'armée devant Dantzig : ce supplément de forces donnait enfin les moyens de tenter sans délai l'assaut du Hagelsberg, et les ordres furent donnés en conséquence [1].

Les troupes étaient prêtes à opérer la descente du fossé, lorsqu'un officier d'état-major vint arrêter leur mouvement. Le maréchal Lefebvre s'était déterminé à faire une dernière tentative auprès du gouverneur de Dantzig, avant de donner le dernier signal d'une entreprise qui devait coûter tant de sang aux deux partis; et le feld-maréchal Kalkreuth, qui avait perdu tout espoir de secours, qui voyait ses ressources épuisées, et la possibilité, pour les Français, de prendre le Ha-

[1] Un peu avant l'heure fixée pour cette entreprise, on s'aperçut que trois grosses pièces de bois, retenues par des cordes sur le talus extérieur de l'escarpe, pouvaient gêner le mouvement des colonnes d'attaque, et même leur causer quelque mal en s'échappant : on demanda un homme de bonne volonté pour aller les détacher. François Vallée, soldat au premier régiment de la garde de Paris, se présenta pour cette opération, et l'exécuta heureusement au milieu d'une grêle de balles dirigées sur lui. Il revenait vers ses camarades, lorsqu'il fut atteint d'un coup de feu qui le renversa mort.

gelsberg d'assaut, venait enfin de prêter l'oreille aux propositions qui lui avaient été faites; mais, tout en se soumettant à la nécessité d'une capitulation, l'inflexible vieillard se refusait aux conditions principales qu'on voulait lui imposer. Le colonel du génie, Lacoste, chargé par le maréchal Lefebvre d'entrer en pourparlers avec ce gouverneur, voulait qu'avant tout il s'engageât à faire rendre le fort de Weichselmunde et le camp retranché de Newfahrwasser; que la garnison laissât ses armes et ses chevaux, et qu'elle fût prisonnière jusqu'à parfait échange. Kalkreuth objectait qu'ayant perdu, depuis long-temps, toute communication avec Weichselmunde et le camp retranché, il ne pouvait point prendre d'engagement à cet égard: il ajoutait que, vainqueur lui-même des Français à Mayence, en 1793, il n'avait point imposé à la garnison de cette place des conditions humiliantes, et qu'il ne consentirait à aucune convention qui n'aurait point pour base les mêmes stipulations à peu près que celles de la capitulation de Mayence.

1807. Allemagne.

Le maréchal Lefebvre, rempli d'estime pour le loyal gouverneur de Dantzig, soumit à l'empereur les difficultés qui s'élevaient; il lui représenta que, maîtres de la place, les Français le seraient bientôt de Weichselmunde et du camp de Newfahrwasser, et qu'il serait dangereux peut-être de réduire au désespoir une garnison commandée par un aussi brave capitaine que le feld-maréchal Kalkreuth. Napoléon se rendit aux observations de son digne lieutenant, et celui-ci reçut l'autorisation d'accorder au gouverneur prussien telles conditions qui lui paraîtraient convenables.

Après trois jours de négociations, la capitulation suivante fut arrêtée, et signée, le 24 mai, entre le général Drouet, chef de l'état-major-général de l'armée de siége, d'une part; et le gouverneur Kalkreuth, les généraux prussiens Rouquette, Collamberger, et le général russe Scherbatow, de l'autre:

1807. Allemagne.

« Art. 1er. La garnison sortira, le 27 du courant, à neuf heures du matin, avec armes et bagages, drapeaux déployés, tambour battant, mèche allumée, deux pièces du calibre de 6 d'artillerie légère, avec leurs caissons, attelés de six chevaux chaque.

» 2. L'excédant des chevaux d'artillerie sera remis au pouvoir de l'armée française.

» 3. Les armes de toute espèce qui excéderont le complet des sous-officiers et soldats sortans, seront remises aux officiers d'artillerie qui seront désignés.

» 4. La garnison sera conduite aux avant-postes de l'armée de S. M. le roi de Prusse à Pillau, en passant par l'île de Nehrung, et en cinq jours de marche; les lieux d'étape seront fixés.

» 5. La garnison s'engage à ne pas servir contre l'armée française, ni ses alliés, pendant une année, à compter de la date de la capitulation. M. le général comte de Kalkreuth, S. A. le prince de Scherbatow, et MM. les officiers s'engagent, sur leur parole d'honneur, d'observer le présent article.

» 6. Le 26, à midi, le Hagelsberg, les portes d'Oliva, de Jacob et de Neugarten, seront cédées aux troupes de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et à celles de ses alliés.

» 7. Les officiers, sous-officiers et soldats maintenant prisonniers de guerre à Dantzig, soit qu'ils fassent partie des troupes de S. M. l'empereur, ou de celles de ses alliés, seront rendus sans échange.

» 8. Pour éviter tout désordre, les troupes de S. M. l'empereur et celles de ses alliés n'entreront dans Dantzig qu'après le départ de celles prussiennes et russes. Il sera néanmoins établi des gardes aux portes, et un piquet sur la place.

» 9. Il sera nommé, de part et d'autre, des officiers de génie et d'artillerie pour remettre et prendre possession des

objets relatifs à chaque arme, sans oublier les cartes et plans, etc. 1807. Allemagne.

» 10. Les magasins, les caisses, et généralement tout ce qui appartient au roi, seront remis à l'administration française. Il sera nommé un commissaire chargé d'en faire la remise à la personne munie des pouvoirs de S. E. M. le maréchal Lefebvre.

» 11. Les officiers prussiens, qui étaient prisonniers sur parole, et qui se sont rendus dans leurs familles habitant Dantzig, avant le blocus de la place, pourront y rester, en attendant de nouveaux ordres de S. A. S. le prince de Neufchâtel, major-général. Néanmoins, pour jouir de ces avantages, ils seront tenus de produire un certificat de M. le gouverneur, qui atteste qu'ils n'ont pris aucune part dans la défense de la place.

» 12. Toutes les femmes de MM. les officiers généraux et autres, ou personnes civiles, seront libres de sortir de la ville; il leur sera délivré des passeports.

» 13. Les blessés ou malades seront laissés sous la bienveillance de S. E. M. le maréchal Lefebvre. Des officiers et des chirurgiens resteront, tant pour les soigner, que pour veiller au bon ordre et pourvoir à leurs besoins. Aussitôt après leur rétablissement, ils seront renvoyés aux avant-postes de l'armée prussienne, et jouiront des avantages de la capitulation.

» 14. Un contrôle exact de MM. les officiers, sous-officiers et soldats, par régiment, sera remis à S. E. M. le maréchal Lefebvre. On comprendra sur un contrôle particulier les militaires restant aux hôpitaux.

» 15. S. E. M. le maréchal Lefebvre assure les habitans de Dantzig qu'il emploiera tous les moyens pour faire respecter les personnes et les propriétés, et que le plus grand ordre régnera dans la garnison.

1807. Allemagne. » 16. Il sera envoyé, pour servir de garant à l'exécution de la capitulation, aux quartiers-généraux respectifs, un officier supérieur.

» S. E. M. le gouverneur a désigné M. le major de Lestocq.

» S. E. M. le maréchal Lefebvre a nommé M. l'adjudant-commandant Guichard.

» 17. La présente capitulation recevra son exécution, si à l'époque du 26 à midi, la garnison n'a pas été secourue. Il est entendu que, d'ici à cette époque, la garnison de Dantzig ne pourra faire aucune attaque contre les assiégeans, en supposant le cas où ceux-ci se battraient au dehors. »

Cette capitulation fut ratifiée par Napoléon, dont le quartier-général était alors au château de Finckenstein; ce monarque témoigna toute sa satitfaction aux troupes assiégeantes, par l'ordre du jour du 26 mai, et fit distribuer une gratification à chaque soldat.

Le 26 mai à midi, en exécution de l'article 6 de la capitulation, les troupes de siége prirent possession du fort et des trois portes de la place qui y sont mentionnés. La garnison sortit de Dantzig le 27, et le maréchal Lefebvre y fit son entrée à la tête du dixième corps d'armée. Il avait témoigné au maréchal Lannes et au général Oudinot le désir de partager avec eux les honneurs de ce triomphe; mais ces deux guerriers s'y refusèrent avec une noble modestie, et rejoignirent leurs troupes.

Après le combat du 15, le général Kaminski, acculé sous les fortifications de Weichselmunde, était resté spectateur tranquille des apprêts de l'assaut et de la reddition de la place de Dantzig; mais lorsqu'il vit qu'on établissait des batteries à boulets rouges pour brûler ses bâtimens de transport, il monta à bord, et fit voile pour Pillau avec ce qui lui restait de troupes.

Le fort de Weichselmunde tenait encore. Le maréchal

Lefebvre le fit sommer dès le 26, et, pendant qu'on réglait les articles de la capitulation, la garnison sortit volontairement et se rendit. Le commandant, abandonné, se sauva par mer. 1807. Allemagne.

L'empereur nomma le général Rapp gouverneur de Dantzig[1].

Suite des événemens militaires en Pologne ; suspension d'armes entre la France et la Suède ; suite des opérations en Silésie ; siége de Neiss, etc. — Le projet arrêté par les alliés de secourir la place de Dantzig, et dont l'exécution échoua complétement, ainsi qu'on vient de le voir dans le paragraphe qui précède, avait occasioné, sur la ligne d'opérations en Pologne et dans la Prusse orientale, plusieurs incidens que nous allons rapporter. Pologne.

[1] Napoléon, pour récompenser la belle conduite du maréchal Lefebvre pendant le siége de cette place importante, lui conféra, le 28 mai, le titre de duc de Dantzig, transmissible à ses descendans. Les lettres-patentes qui consacrent cette grande récompense nationale, trop prodiguée depuis, furent envoyées au sénat conservateur, convoqué extraordinairement à cet effet, pour y être enregistrées et déposées dans ses archives; elles étaient accompagnées d'un message dont nous croyons devoir citer quelques fragmens.

« C'est à nous, disait l'empereur, à songer à assurer l'état et la fortune des familles qui se dévonent entièrement à notre service, et qui sacrifient constamment leurs intérêts aux nôtres..... .Sans doute la conscience d'avoir fait son devoir, et les biens attachés à notre estime suffisent pour retenir un bon Français dans la ligne de l'honneur; mais l'ordre de notre société est ainsi constitué, qu'à des distinctions apparentes, à une grande fortune sont attachés une considération et un éclat dont nous voulons que soient environnés ceux de nos sujets grands par leurs talens, par leurs services et par leur caractère, ce premier don de l'homme...

Que ce titre (*celui de duc accordé au maréchal Lefebvre*), porté par ses descendans, leur retrace les vertus de leur père, et qu'eux-mêmes ils s'en reconnaissent indignes, s'ils préféraient jamais un lâche repos et l'oisiveté de la grande ville aux périls et à la noble poussière des camps; si jamais leurs premiers sentimens cessaient d'être pour LA PATRIE et pour nous! Qu'aucun d'eux ne termine sa carrière sans avoir versé son sang pour la gloire et l'honneur de notre belle France; que, dans les noms qu'ils portent, ils ne voient jamais *un privilége*, mais des devoirs envers nos peuples et envers nous .... »

1807. Pologne. En ordonnant le mouvement que devait faire le général Kaminski, les chefs de l'armée russe pensèrent qu'il était convenable, pour détourner l'attention du souverain des Français, et pour tenir la plus grande partie de ses forces en échec, de former des attaques simulées sur les divers points occupés par la grande armée depuis la Baltique jusqu'à la Narew. En conséquence, pendant que l'expédition pour secourir Dantzig se préparait, on vit l'ennemi faire de fréquentes reconnaissances sur le front des avant-postes français, et l'on put juger, par le nombre et la composition des détachemens servant d'escorte aux officiers chargés de ces opérations, que ceux-ci étaient, pour la plupart, des personnages de marque qui signalaient ainsi leur présence indirectement, afin de faire croire à un mouvement général très-prochain. Des forces considérables se réunissaient en même temps vers Ortelsburg et les sources de l'Omulew; ce qui obligea l'empereur à diriger aussi des renforts sur Allenstein, quoique le maréchal Davoust s'y trouvât déjà dans une situation respectable.

Un corps nombreux de cosaques, qui paraissait couvrir une reconnaissance, fila sur plusieurs colonnes, dans les premiers jours de mai, et s'approcha des avant-postes français sur l'Omulew; il fit mine de chercher des gués pour traverser cette rivière; mais on put remarquer que ces démonstrations étaient sans but sérieux. Les espions, ainsi que les éclaireurs envoyés par le général Gazan sur Ortelsburg, et ceux de la division polonaise, qui s'était portée de Neidenburg sur Passenheim, annoncèrent que l'ennemi n'avait aucune infanterie de ce côté. Un détachement de cette dernière division fit la rencontre d'une colonne de cosaques, forte de mille chevaux, et qui se disposa à l'attaquer. Les Polonais acceptèrent la charge de cette cavalerie irrégulière, la repoussèrent et la mirent en déroute, malgré la présence d'un

régiment de hussards noirs, qui accourut à son secours. L'infanterie polonaise manœuvra avec le sang-froid d'une troupe exercée : elle était composée de deux bataillons des premier et deuxième régimens, sous les ordres du général Frischer. 1807. Pologne.

Les démonstrations de l'ennemi prirent toutefois un caractère plus grave lorsqu'il eut la certitude que son expédition était arrivée devant Dantzig. Il sentait combien il était important pour lui que l'empereur ne détachât aucun des corps de la ligne pour le porter au secours de l'armée assiégeante. Les troupes légères russes observèrent donc et inquiétèrent toute la partie de la ligne, depuis la position que le maréchal Soult occupait à Liebstadt et le long de la Passarge, jusqu'en avant de la division du corps du maréchal Davoust, sur l'Alle : elles furent reçues à bout portant, pour ainsi dire, par les voltigeurs des avant-postes français, qui leur firent perdre beaucoup de monde, et les forcèrent à se retirer précipitamment.

Les Russes se présentèrent aussi à Malga, devant la division polonaise du général Zayonscheck, et lui enlevèrent même un de ses postes ; mais le général Frischer marcha droit à eux, leur tua une soixantaine d'hommes, parmi lesquels un capitaine et trois officiers.

Les avant-postes du général Gazan, à Willenberg, furent pareillement insultés par des cosaques ; mais il suffit de quelques détachemens pour obliger ceux-ci à s'éloigner.

Des attaques plus sérieuses eurent lieu sur le Bas-Omulew et sur la Narew : l'ennemi essaya d'enlever la tête de pont de Drewkenow, sur la première de ces rivières. Le général Girard y commandait et avait avec lui le quatre-vingt-huitième de ligne. Les Russes échouèrent dans leur entreprise et furent poursuivis par le général Suchet, qui était accouru au secours du poste attaqué et qui les rejeta au delà de la Narew, vers Ostrolenka, après leur avoir tué quelques hommes

1807. Pologne. et pris une soixantaine de chevaux. Le maréchal Massena, qui était monté à cheval au premier bruit de l'attaque sur Drewkenow, se mit à la tête d'une brigade bavaroise, et arriva assez à temps pour contribuer à la défaite de l'ennemi [1].

Cette affaire avait lieu le 13 mai : ce même jour, un corps de six mille Russes, sorti de Merr, se présenta devant le camp retranché que le général Lemarois venait d'établir vers le confluent du Bug et de la Narew [2]. L'attaque commença à neuf heures du matin. L'ennemi voulut franchir à la baïonnette les obstacles qui lui étaient opposés ; mais il fut reçu par la mitraille et la fusillade, qui lui tuèrent, en un moment, près de trois cents hommes. Le général Lemarois, profitant du désordre que ce feu meurtrier mettait dans les rangs des Russes, fit une sortie vigoureuse et acheva de les culbuter. Il avait avec lui une brigade bavaroise et un régiment polonais : le colonel du quatrième de ligne bavarois fut tué ainsi qu'une vingtaine de soldats. La perte totale des Russes s'éleva à plus de quatre cents hommes.

Une autre colonne ennemie, de la même force que la précédente, s'était également portée sur Pultusk, dans le dessein de détruire les ouvrages que les Français y perfectionnaient : le prince royal de Bavière commandait sur ce point, et avait sous ses ordres quatre bataillons de troupes de sa nation Les Russes tentèrent successivement quatre attaques, qui furent repoussées avec vigueur ; à la dernière, les Bava-

[1] Le capitaine Laurin, du soixante-quatrième régiment, qui commandait une grand'garde, s'étant trouvé entouré par les cosaques, s'ouvrit un passage les armes à la main, et mérita de grands éloges par la bravoure et le sang-froid qu'il déploya dans cette circonstance.

[2] Le général Lemarois avait passé le Bug le 10 mai, et, après avoir fait construire, en trois jours, des ouvrages de tête de pont, il s'était porté sur Wyskow, dans le but de brûler des radeaux auxquels l'ennemi faisait travailler depuis plus d'un mois. Cette opération réussit complétement.

rois sortirent de leurs retranchemens, et poursuivirent leurs adversaires pendant plus d'une lieue. Le général de Wrede, qui se trouvait alors auprès du prince royal, se fit remarquer dans ce petit combat honorable pour les troupes bavaroises. 1807. Pologne.

Tandis que les Russes s'épuisaient ainsi en efforts inutiles pour retarder la chute de Dantzig, et que cette place était sur le point de succomber sous les armes partout victorieuses des Français et de leurs alliés, la résistance des autres places assiégées s'affaiblissait insensiblement, et les opérations du maréchal Mortier dans la Poméranie suédoise touchaient à leur terme.

Malgré le caractère et les dispositions bien connues du roi Gustave IV, Napoléon n'avait point perdu l'espoir de ramener la Suède à des sentimens plus pacifiques envers la France, son ancienne alliée : aussi témoigna-t-il le désir, aussitôt après la bataille d'Jena, de rétablir les relations d'amitié et de bonne intelligence qui avaient existé entre les deux gouvernemens avant la révolution ; mais l'obstination du roi, sa haine prononcée contre les principes de cette même révolution, la jalousie que lui inspiraient les grands succès du guerrier assis sur le trône des Bourbons, les intrigues et l'or de l'Angleterre ; toutes ces causes réunies avaient paralysé les négociations et forcé l'empereur d'obtenir par la force des armes ce qu'on refusait à des démarches bienveillantes. Allemagne.

Toutefois, la position de Stralsund et le petit nombre de troupes qui étaient à la disposition du maréchal Mortier n'avaient point permis de pousser les opérations dans la Poméranie suédoise, avec toute la vigueur désirable. Après les mouvemens dont nous avons rendu compte dans le dernier chapitre, le maréchal Mortier s'était borné à observer la garnison de Stralsund sans commencer le bombardement de cette place. Les batteries qu'on se proposait de faire jouer étaient à peine

1807. Allemagne. achevées au 20 février, et les Suédois faisaient chaque jour de nouveaux efforts pour détruire les travaux; leurs chaloupes canonnières ne cessaient point de tirer sur le flanc droit de la ligne française, dont la garnison inquiétait les avant-postes par de fréquentes sorties.

Le 21 février, le général Armfeldt, commandant en chef les troupes de la garnison, dirigea en personne une de ces sorties, qui fut beaucoup plus sérieuse que les précédentes; elle avait pour but de faire reculer la ligne des avant-postes et de dégager le bois de Heidenholtz, qui masquait l'attaque dirigée sur le front du Knieper. Il y eut un engagement très-vif, dans lequel le colonel suédois, Norby, périt avec quelques hommes de son corps: mais le bois fut coupé.

Une autre sortie, dirigée par le major de Hennings, eut lieu le 24, à l'effet d'enlever, à Gartz, un poste que les Français y avaient établi en sauvegarde. La troupe suédoise, forte de deux cents hommes, s'était embarquée sous la protection de quatre chaloupes canonnières. Le détachement français fut fait prisonnier après une résistance d'autant plus honorable, qu'il lui fallut combattre à la fois, et les soldats suédois, et les habitans, qui s'étaient rangés de leur bord. Le maréchal Mortier tira sur-le-champ vengeance de cette perfidie. Il fit arrêter dix des principaux habitans de Gartz comme otages, et imposa à cette petite ville une contribution de 50,000 fr.

La garnison de Stralsund fit encore deux nouvelles tentatives dans le courant du mois de mars, le 6 et le 14. La première fut presque aussitôt repoussée; mais la seconde exigea plus d'efforts de la part des Français. L'ennemi avait débouché par la porte du Knieper avec deux mille hommes d'infanterie, deux escadrons et six pièces d'artillerie, pour détruire une redoute construite sur le front de la division française aux ordres du général Dupas. Cet ouvrage n'était

ni fermé, ni palissadé, ni même armé de canon, et n'avait pour garde qu'une compagnie de voltigeurs du cinquante-huitième régiment. L'immense supériorité des attaquans ne déconcerta point ces braves; ils firent un feu si bien nourri, qu'ils donnèrent le temps à une autre compagnie du quatrième d'infanterie légère, commandée par le capitaine Barral, d'arriver à leur secours. Ces deux détachemens réunis bravèrent les efforts de la colonne suédoise. Quinze soldats ennemis avaient réussi à escalader l'épaulement, mais ils y trouvèrent la mort. Après plusieurs autres tentatives inutiles, les Suédois renoncèrent à leur entreprise, en laissant au pied de la redoute soixante cadavres, parmi lesquels on distingua plusieurs officiers. Cinquante prisonniers étaient au pouvoir des Français, et des rapports ultérieurs apprirent que l'ennemi avait eu plus de deux cents blessés dans cette affaire. Les deux compagnies qui venaient de combattre avec tant de vaillance formaient à peine un effectif de cent cinquante hommes. Leur belle conduite fixa les regards de l'empereur, qui accorda trois décorations de la légion d'honneur à chacune des deux compagnies, et nomma chef de bataillon le capitaine des voltigeurs du cinquante-huitième, Drivet.

Au commencement d'avril, le maréchal Mortier ne laissant qu'un cordon devant Stralsund, porta une partie de ses troupes et son quartier-général à Grimmen. Il se disposait, à cette époque, à aller prendre le commandement du siége de Colberg. Le général Grandjean commandait les troupes restées devant Stralsund.

Le gouverneur de cette dernière place, ayant reçu des renforts, et étant informé, d'ailleurs, du mouvement opéré par le maréchal, fit sortir une partie de la garnison pour attaquer les troupes du général Grandjean. Tous les travaux du siége avaient été suspendus, et les premiers ouvrages étaient, pour ainsi dire, abandonnés; il ne fut pas difficile à l'ennemi

1807. Allemagne. de les détruire, après avoir repoussé les faibles avant-postes qui les gardaient. Le général Grandjean, lui-même, suivant les instructions du général Mortier, fit sa retraite en bon ordre, et rejoignit les autres troupes à Grimmen; toutes ensemble repassèrent la Penne, et vinrent prendre position à Anklam.

Ce mouvement rétrograde des Français rendit l'ennemi encore plus entreprenant; et le maréchal Mortier, qui était alors en route pour Colberg, fut obligé de revenir sur ses pas pour secourir le général Grandjean. Les Suédois, protégés par une flottille de prames et de chaloupes canonnières, firent plusieurs débarquemens sur la côte de la Poméranie prussienne, et particulièrement dans l'île de Wollin, tandis que le gros de leurs troupes traversait la Penne et se portait en avant. Le général Grandjean avait évacué Anklam et Demmin.

Cependant, le maréchal Mortier était arrivé à Passewalk et y avait réuni une partie de ses troupes. Il déboucha le 16 de cette position, sur la route d'Anklam, et se porta sur l'avant-garde suédoise déjà établie à Belling et à Ferdinandshoff: il la culbuta, lui fit quatre cents prisonniers, et prit deux pièces de canon. Poursuivant ce premier succès, il entra pêle-mêle avec l'ennemi dans Anklam et s'empara de son pont sur la Penne. Une colonne suédoise, commandée par le général Cardell, et qui avait débarqué à Uekermunde, dans le Haff (espèce de golfe que l'Oder forme à son embouchure), se trouvant coupée par cette marche rapide du maréchal Mortier sur Anklam, fut attaquée, le 17, par le général de brigade Veau, qui lui fit cinq cents prisonniers et lui enleva trois pièces de canon. Le reste chercha son salut à bord des bâtimens de la flottille qui les avait amenés. Une autre colonne française, qui avait marché sur Demmin, y battit également l'ennemi, et lui prit cent hommes et deux pièces de canon.

Le général Armfeld avait été blessé grièvement d'un coup de feu dans l'action du 16. L'ennemi avait perdu ses magasins; et sa position lui parut tellement critique, que le général Essen, qui venait de prendre le commandement des troupes, fit proposer une trêve au maréchal Mortier, en lui faisant connaître qu'il avait l'autorisation spéciale du roi pour sa conclusion. 1807. Allemagne.

Une pareille proposition entrait trop dans les vues de l'empereur, pour que le maréchal se refusât à l'accepter. Une suspension d'armes fut donc arrêtée et signée par les chefs des deux partis, à Schlatkow, le 18 avril.

Par cet armistice, les Français entraient en possession des îles d'Usedom et de Wollin; la ligne de la Penne et de la Trebel servait de démarcation entre les deux armées; le général suédois s'engageait à ne fournir ni directement ni indirectement aucun secours, de quelque nature que ce fût, aux places de Colberg et de Dantzig, non plus qu'aux troupes d'aucune puissance en guerre avec la France ou avec ses alliés; enfin il était stupulé qu'aucun débarquement de troupes dont les gouvernemens seraient en guerre avec la France, ne pourrait s'effectuer à Stralsund, dans la Poméranie suédoise et dans l'île de Rugen pendant la durée de la suspension d'armes [1].

[1] L'assentiment donné par le roi de Suède à la démarche que le général Essen venait de faire auprès du maréchal Mortier, en prenant l'initiative dans la proposition d'armistice, paraîtrait peut-être extraordinaire de la part de ce prince, si nous n'en présentions pas les motifs. Le caractère de ce prince était d'une grande susceptibilité. Un retard apporté dans le paiement des subsides que l'Angleterre s'était engagée à lui fournir régulièrement, et le refus fait par cette même puissance de lui conférer le titre de généralissime du contingent qu'elle devait fournir à la coalition, avaient mécontenté Gustave, au point de changer en grande partie ses dispositions. D'un autre côté, le fréquent échange de parlementaires, fait à cette époque entre les quartiers-généraux de Varsovie et de Kœnigsberg, pouvait faire croire au roi de Suède que le souverain de la Prusse et l'empereur de Russie n'étaient pas éloignés d'entrer avec la France dans des arrangemens, où ses propres intérêts seraient peut-être lésés.

1807. Allemagne. Cependant, les opérations se continuaient avec succès en Silésie. Après la prise de Schweidnitz, le général Vandamme, toujours à la tête des troupes wurtembergeoises, s'était porté sur Neiss pour faire le siége de cette place, tandis que le général Lefebvre Desnouettes, avec trois escadrons de chevau-légers et un bataillon d'infanterie légère bavarois, battait un détachement de quinze cents hommes de la garnison de Glatz, lui faisait bon nombre de prisonniers et lui enlevait deux pièces de canon.

Le général Vandamme arriva devant Neiss, le 23 février, après avoir chassé devant lui quelques partis de cavalerie. Il forma de suite l'investissement de toute la partie de la place située sur la rive gauche de la rivière du même nom. Le lendemain, il porta des troupes sur la rive droite et completta ainsi le blocus. Un pont fut établi près du village de Glamperau pour assurer les communications. Les troupes assiégeantes ne s'élevaient pas à plus de cinq mille hommes, la garnison en comptait six mille.

La place est située sur la rivière de Neiss, qui lui donne son nom. La partie qui se trouve sur la rive gauche, nouvellement bâtie, est appelée Friederichstadt : c'est là que sont les casernes et la plupart des établissemens militaires. Les fortifications consistent en une première enceinte bastionnée, avec une fausse braie et des cavaliers dans l'intérieur des bastions. Ces ouvrages ne sont pas revêtus; une seconde enceinte est formée par un système de contre-gardes et de demi-lunes unies entre elles par des flancs rentrans. Cette seconde enceinte a son escarpe et sa contrescarpe revêtues. L'une et l'autre enceinte se trouvent défendues par une enveloppe en terre qui règne sur tout le développement des ouvrages, et qui est précédée d'un avant-fossé. C'est particulièrement cette enveloppe que l'ennemi s'attacha à défendre.

Les assiégés pouvaient inonder, par le moyen de plusieurs

écluses enfermées dans les fortifications, le terrain compris entre la Neiss et une autre petite rivière appelée la Biela ou Bilaw, qui se jette dans la première, à l'est et sous les murs de la place, ainsi que tout ce qui est sur la rive gauche au pied du camp retranché, et faire monter les eaux dans les fossés et les avant-postes, de manière à leur donner huit à dix pieds de profondeur. Quelques ouvrages détachés se trouvent placés dans l'inondation. L'un d'eux, nommé le fort du Blockhaus, prenait d'écharpe la tranchée et gênait beaucoup les approches. 1807. Allemagne.

La partie située sur la rive gauche était défendue par un ouvrage étoilé, bien revêtu, avec escarpe et contrescarpe, et portant le nom de fort de Prusse. Ce fort se lie à la Neiss par une ligne continue, flanquée de plusieurs redans : c'est ce qui forme l'enceinte de Frederichstadt. Une autre ligne, bastionnée et beaucoup plus étendue, porte sa gauche jusqu'à l'inondation, et sa droite jusqu'à la Basse-Neiss : elle renferme un espace considérable que l'on appelle le camp retranché. En avant de cette ligne, il y avait une lunette très-bien revêtue, avec escarpe et contrescarpe; l'approche de son glacis est défendue par des galeries de contre-mine; le fort de Prusse est égalcment contre-miné.

Le terrain en avant du camp retranché est mamelonné et offrait beaucoup d'avantages pour les attaques; mais la prise de ce camp et du fort de Prusse, qui demandait tout l'appareil d'un siége, n'entraînait pas la prise de la place. Toutefois, pour faire diversion et attirer une partie des feux de l'ennemi sur ce point, on décida d'ouvrir une petite parallèle en avant du fort. La véritable attaque fut déterminée sur les fronts de la porte de Neustadt. On traça une première parallèle, dont la gauche s'appuyait à la Biela et la droite se prolongeait au-delà de la route de Neustadt. Par cette disposition, on embrassait les prolongemens des ouvrages qu'il fallait ricocher.

1807. Allemagne. Cette parallèle fut ouverte, dans la nuit du 1er au 2 mars, à deux cent cinquante toises environ de la place, et l'on détermina l'emplacement de quelques batteries, qui furent commencées le lendemain en même temps qu'on perfectionna les travaux de la veille. On se disposait à continuer le 4; mais le général Vandamme reçut ordre de convertir le siége en blocus. Le parc que l'on attendait resta à Schweidnitz, et eut une autre destination.

La place resta ainsi bloquée jusqu'au 11 avril. La cause de cette inaction provenait de la nécessité où l'on avait été de diriger sur Dantzig toute l'artillerie disponible en Silésie. Cependant le général Pernetty parvint à rassembler, et à former à Schweidnitz un petit parc de vingt pièces : avec ces faibles moyens, les travaux du siége furent repris.

On reconnut, dans la journée du 11, l'emplacement de six batteries destinées à battre les forts de la porte de Neustadt. La droite de la première parallèle fut prolongée de cent toises, et l'on établit en arrière une demi-parallèle, avec une communication en zigzags venant déboucher au village de Mittelnewland. Ces travaux furent continués, augmentés et perfectionnés les jours suivans : le 16, les batteries de la tranchée commencèrent leur feu. Les bombes firent sauter un petit magasin à poudre; et, le lendemain, un incendie se manifesta dans la place. Le feu des batteries assiégeantes continua jusqu'au 20; et, comme l'ennemi ripostait avec assez de vigueur, on réparait dans la nuit les dégradations faites à ces mêmes batteries. On en construisit une nouvelle, pour jeter des bombes dans Frederichstadt, où l'ennemi paraissait se retirer, et l'on termina celle destinée à battre le fort du Blockhaus. Le prince Jérôme arriva, le 20, à Ottmachau sur la Neiss, quartier-général du général Vandamme, et ordonna de suspendre le feu, pour faire faire une sommation au gouverneur : celui-ci répondit comme il le devait.

Le mauvais temps rendit les travaux plus difficiles du 20 au 26. La neige tombait en abondance et comblait les tranchées, on ne put s'occuper que de donner un écoulement aux eaux. Toutefois, le feu des batteries continua toujours durant cet espace de temps. 1807. Allemagne.

Du 26 au 30, l'arrivée d'un renfort d'artillerie permit de construire encore quatre batteries à ricochets. Celles de gauche tirèrent sur le fort du Blockhaus, pour en éteindre les feux et briser les palissades.

Ce fort fut attaqué de vive force dans la nuit du 1er mai, ainsi que les deux petits ouvrages qui le flanquent, et deux postes retranchés près d'un moulin. L'attaque réussit complétement : les postes, les ouvrages et le fort furent enlevés par les troupes wurtembergeoises avec une résolution digne des soldats français; l'ennemi perdit cent cinquante hommes, tués ou faits prisonniers. On trouva dans le fort dix pièces de canon; et, comme on ne put pas les enlever toutes pendant la nuit, il fallut rester sur le talus du parapet. La nuit suivante, on jeta un pont sur la Biela, et l'on s'établit solidement dans le fort et dans les deux petits ouvrages. Toute l'artillerie en fut retirée, et l'on coupa les digues de communication à la place, afin d'empêcher l'ennemi de revenir pour reprendre ces ouvrages.

De nouvelles batteries furent élevées les jours suivans; on perfectionna les premiers travaux et on en commença d'autres. La seconde parallèle fut ouverte, dans la nuit du 10 au 11, à cinquante toises de l'avant-fossé, et le feu contre la place reprit une telle vigueur, que l'ennemi évacua le Frederichstadt pour occuper le camp retranché. Cette circonstance engagea le général Vandamme à envoyer une seconde sommation au gouverneur, qui persista à vouloir se défendre.

Jusqu'alors la place n'avait pu être strictement bloquée

1807. Allemagne. vers la Basse-Neiss, à cause du petit nombre des troupes assiégeantes pour un développement aussi considérable. Mais il arriva quelques renforts, qui donnèrent la facilité d'établir des postes de ce côté. On y fit un pont, pour avoir, en cas d'attaque, une communication prompte et facile.

Du 16 au 21, on plaça une batterie dans le fort du Blockhaus, pour jeter des bombes et des obus dans le camp retranché. La seconde parallèle et la communication furent perfectionnées, et l'on fit des retranchemens élevés pour protéger le pont de la Basse-Neiss.

Le 22, la garnison fit une sortie sur deux points différens; mais les colonnes furent repoussées, avec perte de cent hommes, dont cinq officiers.

Les jours suivans, les assiégeans élevèrent des retranchemens sur les hauteurs près du village de Moehren-Gassen, et ouvrirent quelques bouts de tranchée à droite du fort de Prusse, pour y établir des batteries d'obusiers. Le feu de tranchée fut très-vif jusqu'au 29, et celui de la place diminua, parce que l'ennemi, dans la crainte d'une attaque de vive force sur l'enveloppe en terre dont nous avons parlé plus haut, reporta son artillerie dans les cavaliers.

Cependant des déserteurs de la garnison annoncèrent au général Vandamme que la place était dans une grande détresse. Les bombes avaient endommagé un grand nombre de maisons; l'explosion d'un magasin à poudre avait tué et blessé beaucoup de monde, et l'on commençait à éprouver la disette. Vandamme jugea la circonstance favorable pour renouveler ses propositions au gouverneur, et il lui fit demander une entrevue, qui eut lieu le 30 au village d'Heydersdorf. La capitulation, signée et arrêtée le 1er juin, portait que la place et les forts seraient remis aux troupes alliées de l'empereur des Français, le 16 juin, s'ils n'étaient pas secourus dans cet intervalle de temps.

Les troupes wurtembergeoises entrèrent dans Neiss à l'époque indiquée. La garnison, forte de cinq mille cent cinquante hommes, obtint les honneurs de la guerre et resta prisonnière de guerre après avoir défilé devant le prince Jérôme. On trouva dans la place trois cent vingt-huit bouches à feu, deux cent soixante milliers de poudre, et une grande quantité de projectiles; mais les magasins de subsistances étaient vides. 1807. Allemagne.

Pendant la durée du siége de Neiss, les troupes du neuvième corps d'armée avaient eu quelques engagemens sur d'autres points. Le baron de Kleist, nommé gouverneur-général de la Silésie par le roi de Prusse, était arrivé à Glatz, et s'était porté avec quatre mille hommes, le 13 avril, sur un petit corps d'observation posté à Franckenstein, et commandé par le général Lefebvre Desnouettes. Cette attaque fut repoussée, ainsi qu'une seconde, plus sérieuse, qui eut lieu le 17 du même mois. Les troupes bavaroises et wurtembergeoises se distinguèrent dans ces deux combats, où l'ennemi perdit près de quinze cents hommes tués ou faits prisonniers, et trois pièces de canon.

Après ces attaques infructueuses, le baron de Kleist voulut tenter un coup de main sur la place de Breslau, dont on démolissait les fortifications, et qui n'était gardée que par un faible détachement. Mais le prince Jérôme, averti par ses espions du projet du général prussien, se posta au-devant de lui avec le corps d'observation porté à Franckenstein. Le général Lefebvre Desnouettes attaqua la queue de la colonne ennemie au village de Canth. Cent chevau-légers bavarois sabrèrent cinq cents cavaliers prussiens et les dispersèrent.

Le lendemain, 13 mai, le général Kleist, qui avait rallié sa troupe, attaqua à son tour le corps du prince Jérôme, et reprit le village de Canth. Il se disposait à poursuivre ce premier avantage, lorsque le général Dumui, sorti de Breslau

1807. Allemagne. à la tête d'environ onze cents Français, dragons, chasseurs et hussards, qui étaient venus pour se remonter en Silésie, tomba à l'improviste sur la colonne prussienne, et la mit en désordre. Cent cinquante hussards à pied reprirent Canth de vive force, et délivrèrent les prisonniers bavarois que l'ennemi avait faits le matin. Celui-ci, mis en déroute, essaya de rentrer dans la place de Glatz par deux routes différentes. Mais le général Lefebvre, venant de Schweidnitz, attaqua une de ces colonnes, lui tua cent hommes et fit quatre cents prisonniers. La seconde colonne cherchait à gagner Glatz par la route de Silberberg; elle fut rencontrée et culbutée par le chef d'escadron Ducoudrais, aide-de-camp du prince Jérôme. Ainsi ce corps ennemi, fort de quatre mille hommes lorsqu'il était sorti de Glatz, ne put rentrer dans cette place : un cinquième avait été tué, et le reste pris ou dispersé. Ces succès, remportés sur les seules troupes qui pussent secourir Neiss, avaient beaucoup contribué à la reddition de cette dernière forteresse.

Vers le même temps, la place de Kosel était sur le point de se rendre au général bavarois de Vaglowich, qui en formait le blocus. Glatz et Silberberg se trouvaient dans un cas semblable. Le siége de Graudentz sur la Vistule était vigoureusement poussé par le général Victor; le général Loison avait pris le commandement des troupes employées devant Colberg, et tous les moyens nécessaires pour faire tomber cette place étaient déjà réunis. Enfin il ne restait plus, à proprement parler, au roi de Prusse que les seules villes de Kœnigsberg et de Memel.

Pologne. *Les deux armées française et russe lèvent leurs quartiers d'hiver; combats de Spanden, de Lomitten, de Deppen, de Guttstadt, d'Heilsberg, etc.* — Au milieu des événemens et des opérations militaires qui venaient d'avoir lieu pendant l'hiver en Allemagne et en Pologne, des négo-

ciations de paix avaient été entamées par les puissances bel- 1807.
ligérantes. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, sous la média- Pologne.
tion de l'Autriche, avait proposé à la France un congrès général dont la Turquie seule devait être exceptée. L'empereur avait trop à se louer de la conduite de la Porte Ottomane envers lui, et de la noble résistance qu'elle avait opposée aux intrigues et aux menaces faites par l'Angleterre et la Russie, dans le but d'entraîner le Grand-Seigneur dans leur querelle continentale et maritime; et il se refusa d'admettre une condition aussi déplacée. Après quelques mois de pourparlers, il fut convenu que toutes les puissances belligérantes, sans exception, enverraient des plénipotentiaires au congrès, dont on fixait la réunion à Copenhague : la Turquie étant admise à faire cause commune avec la France, on trouva raisonnable que l'Angleterre s'unît d'intérêts avec la Russie; mais la coalition demanda sur quelles bases seraient assises les conditions des préliminaires. On voulait que l'empereur de France les proposât lui-même. Napoléon fit déclarer qu'il pensait que la base des négociations devait être égalité et réciprocité entre les deux masses belligérantes, et que celles-ci entreraient en commun dans un système de compensation.

Cette réponse étant trop modérée, trop claire et trop précise pour satisfaire les vues de l'Angleterre, et même celles de la Russie, qui convoitait depuis long-temps plusieurs des provinces européennes de la Turquie, ces deux puissances durent en redouter les effets; et les négociations furent brusquement rompues au moment même où tous les obstacles qui s'étaient opposés jusqu'alors à l'ouverture du congrès, paraissaient levés.

Le cabinet de Saint-James avait présenté à ses alliés le plan d'une grande agression, dans laquelle le contingent de la Grande-Bretagne, promis depuis si long-temps, devait être employé. Ce plan, conçu par un certain lord Morpeth, que nous avons déjà signalé, et mûri pendant huit mois par

1807. le ministère, consistait à placer la grande armée française
Pologne. entre deux feux, au moyen de la formation d'une nouvelle armée, composée de six* mille Prussiens, d'un corps russe de dix mille hommes, de quarante mille Anglais ou troupes à leur solde, et de vingt mille Suédois. Cette masse de soixante-seize mille hommes, réunie dans la Poméranie suédoise, devait attaquer les derrières de l'armée française et reconquérir la Prusse, tandis que la grande armée russe tiendrait Napoléon en échec et l'occuperait suffisamment en Pologne.

Mais l'empereur pénétra ce projet long-temps avant que les coalisés n'en commençassent l'exécution. Vers le milieu d'avril, le maréchal Brune était déjà à Magdebourg avec une partie des troupes destinées à former un nouveau corps, dont la force devait être portée à quatre-vingt mille hommes. Les deux divisions des généraux Molitor et Boudet, d'autres troupes françaises récemment rassemblées sur le Rhin, vingt mille hommes de troupes hollandaises, quelques contingens de la confédération du Rhin, et une division de troupes espagnoles, sous les ordres du général La Romana, devenu depuis si célèbre, entraient dans la composition de cette armée d'observation. Le maréchal Brune avait formé une ligne qui s'étendait de Magdebourg à la Baltique, et qui, se réunissant par une chaîne de postes au corps d'armée du maréchal Mortier, en observation sur la Peene, donnait la main, de proche en proche, aux autres corps de la grande armée.

Cependant, des bâtimens anglais débarquèrent devant Stralsund l'avant-garde de la légion allemande que la Grande-Bretagne avait à sa solde. Cette faible et ridicule démonstration suffit pour faire croire à l'empereur de Russie et au roi de Prusse que le gouvernement anglais allait enfin tenter de grands efforts matériels pour la cause commune, et que le moment était arrivé de recommencer de leur côté une vigoureuse offensive.

Il est facile de reconnaître maintenant les motifs qui avaient engagé l'empereur à presser si vivement le siége de Dantzig, dont la résistance plus prolongée aurait secondé les desseins des alliés, et qui aurait pu même devenir, par la suite, un point d'appui bien important pour leurs opérations ; mais la reddition de cette place achevait d'assurer la supériorité des forces françaises, et améliorait encore la position de la grande armée, en garantissant son flanc gauche, et en faisant cesser toutes les inquiétudes qu'aurait pu donner la participation des troupes anglaises aux hostilités, si l'on eût cru toutefois à leur entier débarquement. Le corps entier du maréchal Lannes, et partie de celui que commandait le maréchal Lefebvre, s'étaient mis en mouvement aussitôt après la capitulation de Dantzig, pour venir prendre place en ligne. Les quartiers d'hiver accordés aux autres corps avaient permis à la plus grande partie des malades et des blessés de rentrer dans leurs rangs. Jamais la grande armée n'avait paru plus formidable; tandis qu'au contraire la prise des places fortes avait successivement fait perdre à l'ennemi les avantages de sa position, et que les succès obtenus par les Turcs et les troupes de Perse sur la Russie, obligeaient cette puissance de diviser ses forces pour faire face de tous les côtés. 1807. Pologne.

Les soldats des deux partis, incertains des intentions de leurs souverains, semblaient s'être mutuellement entendus, depuis les derniers événemens que nous avons rapportés, pour établir entre eux une espèce de trève tacite, beaucoup mieux observée que celles qui se traitent avec tant d'appareil entre les puissances. Beaucoup de postes communiquaient et s'entr'aidaient dans leurs mutuels besoins. Quiconque eût vu la chaîne des avant-postes des deux armées, se serait difficilement persuadé que ces mêmes soldats si paisibles alors en présence les uns des autres, étaient prêts à s'égorger au premier signal. Le besoin, qui réunit souvent les hommes

1807. Pologne. et suspend les inimitiés, avait rapproché les Français des cosaques, dont ils ne redoutaient plus depuis long-temps l'aspect sauvage et l'audace tant vantée. Les Polonais trouvaient un certain charme à s'offrir aux yeux des Russes dans l'attitude d'hommes libres, armés pour le maintien de leur indépendance, mais dégagés de tout sentiment de récrimination haineuse. Plusieurs fois, dans des momens de disette pour l'un ou l'autre parti, les soldats avaient partagé les faibles ressources qui se trouvaient à leur disposition[1].

Toutefois, ces dispositions pacifiques des soldats des deux armées n'allaient point jusqu'à contrarier les desseins de leurs chefs, et ne diminuaient en rien leur bonne volonté, lorsqu'il s'agissait d'une opération commandée. Dans une affaire d'avant-garde, qui eut lieu à la fin de mai, une reconnaissance russe de six cents hommes, infanterie et cavalerie, attaqua une petite redoute défendue par quatorze grenadiers du quatre-vingt-huitième régiment, qui faisait partie du cinquième corps de la grande armée. Sommés de mettre bas les armes, les grenadiers français répondirent par une décharge qui tua d'abord une vingtaine d'hommes à l'ennemi; ils tinrent ainsi

[1] Entre plusieurs faits de ce genre, nous citerons celui qu'on va lire, pour prouver la vérité de ce que nous venons d'avancer. Le retard des convois de subsistances forçait souvent les soldats à s'écarter des cantonnemens et des postes pour aller chercher des vivres au loin. Quelques chasseurs français passèrent dans une île de la rivière d'Omulew pour enlever des pommes de terre que les paysans y avaient enfouies, et rencontrèrent des cosaques venus dans le même dessein. Les deux partis entrant de suite en pourparlers, il fut convenu que chacun d'eux laisserait ses armes dans les barques qui les avaient amenés; que les recherches seraient faites de concert, et que l'on partagerait également les vivres que l'on découvrirait de part et d'autre. Les Français, dont l'adresse et l'activité surpassaient celles des cosaques, eurent bientôt ramassé tout ce que les paysans polonais s'étaient flattés de dérober aux investigations des deux partis; mais ils remplirent religieusement les clauses du traité: le partage des pommes de terre se fit sans exciter aucune réclamation, et les détachemens, emportant chacun la portion qui lui était dévolue, se quittèrent bons amis.

pendant trois heures contre tous les efforts de leurs nombreux adversaires : mais, blessés pour la plupart et n'ayant plus de cartouches, ils furent contraints de se rendre. Les Russes avaient perdu plus de cinquante des leurs, étendus morts au pied de la redoute. 1807. Pologne.

La rupture définitive et absolue des négociations n'avait eu lieu qu'à la fin du mois de mai. Il semblait que la chute de Dantzig, qui eût dû épouvanter la coalition, avait, au contraire, ranimé chez les souverains qui en faisaient partie, l'espoir de la victoire et de la vengeance. L'armée russe ayant quitté presque aussitôt ses quartiers d'hiver, on courut aux armes de part et d'autre.

Depuis plusieurs jours, les généraux ennemis menaçaient la ligne française d'une attaque générale : elle commença le 4 juin, à trois heures du matin, par des démonstrations dirigées contre les postes de Pettelkau et de Zagern, près de Braunsberg. Un bataillon du quatre-vingt-seizième régiment de ligne, se portant aussitôt à l'endroit où les Russes paraissaient vouloir traverser la Passarge, les força de se retirer et d'abandonner les matériaux qu'ils avaient préparés pour la construction d'un pont. Il s'établit alors d'une rive à l'autre, depuis Pettelkau jusqu'à Zagern, une canonnade qui dura pendant quelques heures et qui n'eut aucun résultat.

A onze heures, on aperçut, de la tête de pont de Spanden, deux colonnes ennemies qui s'avançaient par les routes de Mehlsack et Wormditt ; peu après ces deux colonnes, dont la force pouvait s'élever à trois mille hommes chacune, et qui étaient soutenues par une cavalerie nombreuse, se déployèrent devant la tête de pont et démasquèrent dix canons et deux obus, qui tirèrent aussitôt sur les retranchemens. La riposte fut vigoureuse, et les assaillans, renonçant à leur attaque, se retirèrent par les mêmes chemins qu'ils étaient venus.

Le même jour, dans l'après-midi, quelques troupes, sou-

1807. Pologne. tenues par de l'artillerie, se montrèrent aussi devant Boarden et canonnèrent ce poste; mais elles n'en vinrent pas jusqu'à tenter le passage.

Le lendemain, les deux colonnes de la veille se présentèrent, à neuf heures du matin, devant la tête de pont de Spanden; mais elles étaient renforcées de moitié, et avaient avec elles vingt pièces d'artillerie; un corps de trois mille chevaux marchait à leur soutien : en arrivant sur le terrain, elles jetèrent quelques bataillons de chasseurs sur la rive de la Passarge, à droite et à gauche de la tête de pont, et des tirailleurs s'établirent sous la protection des bois qui longent le cours de la rivière.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo, averti de ce mouvement de l'ennemi par le général de brigade Frère qui commandait la tête de pont de Spanden, et ayant reçu d'ailleurs l'avis que les quatrième et sixième corps d'armée étaient également attaqués, donna au général Lapisse l'ordre de marcher avec six bataillons, de Neumarck à Deutchendorf, et fit avancer en même temps la brigade du général Girard, du camp de Garwinden sur les hauteurs entre Schloditten et Spanden; le soixante-troisième régiment fut chargé de soutenir ce dernier poste. La division de dragons, commandée par le général Lahoussaye, se réunit en même temps et fut répartie sur cette ligne. Le dix-septième de dragons fut posté de manière à pouvoir s'élancer sur la rive droite au premier mouvement rétrograde de l'ennemi.

Le maréchal se rendit lui-même à Spanden pour s'assurer des véritables intentions de l'ennemi. Le feu des tirailleurs russes, qui, postés sur les bords de la Passarge, paraissaient menacer de traverser cette rivière, rendait le chemin de Schloditten à Spanden très-périlleux. Le maréchal ordonna de chasser cette infanterie ennemie du bois qu'elle occupait, par des obus et des décharges à mitraille. Le maréchal s'aperçut,

en revenant de la tête de pont, où il avait donné ses instructions au général Frère, que le dix-septième de dragons prenait sa position sous le feu de l'infanterie, et il voulut placer lui-même ce régiment dans un endroit moins dangereux; mais, au moment où il joignait les dragons, une balle l'atteignit à la gorge et lui fit pencher la tête sur l'arçon : les troupes furent un moment consternées et crurent que le maréchal était tué; mais celui-ci, se relevant presque aussitôt, et dissimulant la vive douleur qu'il ressentait, encouragea les soldats à bien faire et les rassura sur sa blessure. Les cris de *vive l'empereur! vive notre brave maréchal!* répondirent à cette invitation. Le prince de Ponte-Corvo voulut mettre à profit cet enthousiasme pour faire passer la rivière à ses troupes; mais le sang qui jaillit fortement de sa blessure, le força à se retirer pour se faire panser. Il chargea le général Maison, chef de son état-major, de transmettre ses ordres aux généraux, et de maintenir les troupes dans leur position.

1807. Pologne.

A peine les chirurgiens avaient-ils mis le premier appareil sur la blessure du maréchal, qu'on vint lui donner l'avis que l'ennemi cherchait à passer la rivière en avant de Boarden : n'écoutant alors que la voix du péril, l'intrépide Bernadotte s'élance à cheval et se rend avec le vingt-septième de dragons sur les hauteurs de Deutchendorf. Bientôt après, le général Lapisse parut à la tête de sa colonne; un bataillon du seizième d'infanterie légère se porta sur les bords de la Passarge, pour repousser tout ce qui tenterait de traverser cette rivière.

Le maréchal apprit encore que de nouvelles têtes de colonne se montraient sur la ligne, et que les premières attaquaient fortement les ouvrages de Spanden. Il envoya sur-le-champ au général Frère l'ordre de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité, et de périr même, s'il était nécessaire, avec les braves du vingt-septième d'infanterie légère, dans la tête de pont, plutôt que d'ouvrir ce passage à l'ennemi. Il

1807 Pologne. ordonna en même temps au général Villatte de marcher au soutien du général Frère, de prendre l'ennemi en flanc, et de tout tenter pour le repousser.

Le général Frère n'avait point attendu le nouvel ordre du maréchal pour se défendre avec toute l'énergie et le dévouement qu'on devait attendre d'un vétéran tel que lui : dociles à sa voix, et pénétrés du même esprit, les soldats du vingt-septième laissèrent approcher les Russes, et ne tirèrent qu'à bout portant. Cette fusillade terrible, jointe au feu de mitraille des pièces de la redoute, foudroya les assaillans et répandit le désordre et la mort dans leurs rangs. Sept fois les Russes revinrent à la charge avec un acharnement incroyable, et sept fois ils furent repoussés par les inébranlables chasseurs du vingt-septième. L'ennemi laissa, dans les abattis qui couvraient la tête de pont, trois cents morts et deux cents blessés, ils en transportèrent sept cents autres dans les villages de Wuchen et de Wormditt. Cette retraite était à peine décidée, que le dix-septième de dragons passa le pont, se jeta à la poursuite des Russes et sabra leur arrière-garde.

Le maréchal avait suivi des yeux, et toujours à cheval, cette glorieuse défense de la redoute de Spanden ; mais enfin la faiblesse que lui causait la perte continuelle de son sang l'obligea de mettre pied à terre. Il ne voulut point qu'on le conduisît dans une maison du village, et c'est au milieu de ses dignes soldats qu'il fit renouveler le bandage de sa plaie. Pendant cette opération, il recevait les rapports du général Maison, et donnait ses ordres à toute la ligne.

A cinq heures du soir, les troupes battues à Spanden avaient été poursuivies jusqu'au delà de Wuchen par le dix-septième de dragons. Le maréchal fit alors rentrer les troupes dans leur camp, et se rendit lui-même au château de Schlo-ditten. Sa blessure ayant pris un caractère plus grave, il fut forcé dès le lendemain, et à son grand regret, de quitter

momentanément le commandement du premier corps, que l'empereur confia, pendant son absence, au général Dupont. 1807. Pologne.

Nous avons dit qu'au moment où l'ennemi se présentait pour la deuxième fois devant la tête de pont de Spanden, le maréchal prince de Ponte-Corvo avait été averti que les quatrième et sixième corps étaient également attaqués. En effet, deux divisions russes se présentèrent le même jour, et presque à la même heure, devant la tête de pont du village de Lomitten. La brigade du général Ferey, faisant partie du corps du maréchal Soult, défendait cette position; c'étaient les mêmes troupes qui avaient combattu si glorieusement à la journée d'Eylau. L'ennemi montra la même opiniâtreté qu'à Spanden, et il éprouva une résistance pareille. Les trois régimens, vingt-quatrième léger, quarante-sixième et cinquante-septième, firent des prodiges de valeur, et repoussèrent toutes les attaques de leurs nombreux adversaires. Le combat dura jusqu'à cinq heures du soir, et comme à Spanden, l'ennemi laissa les abattis et les ouvrages jonchés de cadavres; le général qui commandait l'attaque avait été tué: le nombre des Russes morts s'élevait à plus de onze cents; il y avait le double de blessés, et cent prisonniers restaient au pouvoir des vainqueurs; la perte des Français ne fut que de deux cents et quelques hommes tués ou blessés: parmi les braves qui s'étaient distingués dans cette belle action, nous citerons, pour la deuxième fois, le lieutenant de grenadiers Raverat, du cinquante-septième régiment, qui fut blessé d'un coup de feu à la cuisse.

Pendant que les deux combats que nous venons de relater avaient lieu sur la Passarge, le général en chef Beningsen, accompagné du grand-duc Constantin, attaquait à la fois, avec la garde impériale russe et trois divisions, les positions du maréchal Ney, à Guttstadt, Wolfesdorf, Amt et Altkirken: les Français se maintinrent partout; mais le maréchal, s'aper-

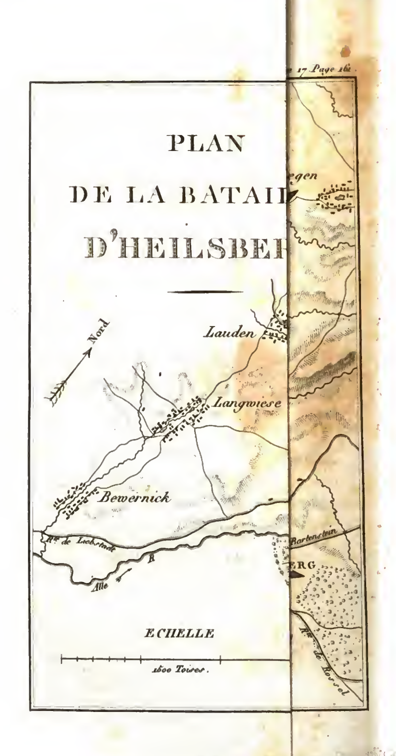
1807. Pologne. cevant qu'il avait affaire à des troupes plus que doubles des siennes, et composées en partie de corps d'élite, se retira, suivant les instructions qu'il avait reçues de l'empereur, et concentra son corps vers Deppen sur la Passarge.

Les Russes vinrent attaquer, le lendemain 6, le sixième corps dans sa nouvelle position; ils furent culbutés. Jamais le maréchal Ney ne montra plus de sang-froid et d'intrépidité que dans ce combat mémorable; ses manœuvres brillantes, l'impulsion qu'il sut donner à ses troupes si inférieures en nombre, et surtout l'habileté déployée par le général de division Marchand, décidèrent la victoire. Les Russes eurent, de leur propre aveu, dans cette journée meurtrière, deux mille morts, plus de trois mille blessés : la perte des Français fut beaucoup moins considérable; mais trois cents hommes avaient été faits prisonniers dans le mouvement rétrograde du corps d'armée sur la Passarge par les cosaques qui le suivaient; le général Roger, tombé de cheval dans une charge, était au nombre de ces prisonniers; le général Dutaillis, chef de l'état-major du maréchal Ney, avait eu le bras emporté par un boulet.

Cependant l'empereur Napoléon était parti de son quartier-général de Finckenstein au premier avis qu'il avait reçu de l'attaque de l'ennemi sur la ligne; il passa la nuit du 5 au 6 juin à Saafeld, et celle du 7 au 8 au bivouac du maréchal Ney, à Deppen : il donna sur-le-champ les ordres nécessaires pour marcher sur l'ennemi; le maréchal Soult se porta sur Wolfesdorf, où il rencontra la division du général Kaminski, qui revenait de Dantzig, et rejoignait l'armée russe. Attaqué aussitôt qu'aperçu, ce corps ennemi perdit quatre ou cinq cents hommes et cent cinquante prisonniers : le maréchal Soult, tout en le poursuivant, vint prendre position dans la soirée à Altkirken.

Les maréchaux Davoust et Lannes avaient reçu l'ordre de




PLAN
DE LA BATAI
D'HEILSBER
Nord
Lauden
Langwiese
Bewernick
Rte. de Liebstadt
Alle
Bartenstein
ERG
Rte. de Rössel
ECHELLE
1600 Toises.

se porter sur Guttstadt, et l'empereur suivit lui-même cette direction, le 9, avec sa garde, la cavalerie de réserve et le corps du maréchal Ney; une forte arrière-garde ennemie de quinze mille hommes d'infanterie, soutenue par une partie de la cavalerie de l'armée au nombre de neuf à dix mille chevaux, avait pris position à Glottau, et voulut s'opposer à la marche des troupes en tête desquelles se trouvait l'empereur. Le grand-duc de Berg reçut sur-le-champ l'ordre de manœuvrer le corps ennemi et de le débusquer de ses positions; il s'acquitta de cette mission avec beaucoup d'habileté et d'audace : les brigades de cavalerie légère des généraux Pajol, Bruyères et Durosnel, et la division de carabiniers et de cuirassiers du général Nansouty, chargèrent successivement l'infanterie et la cavalerie ennemies, et triomphèrent de tous les efforts que firent ces deux armes pour se maintenir. A huit heures du soir, le prince Murat entra de vive force dans Guttstadt, et y fit un grand nombre de prisonniers. Les régimens de cavalerie de la garde russe avaient été très-maltraités dans cette journée.

1807. Pologne.

L'armée russe, pressée aussi vivement, s'était retirée en toute hâte par la rive droite de l'Alle sur Heilsberg, dont le général en chef Beningsen avait depuis quelque temps fait fortifier la position, en ordonnant des retranchemens qui pussent le mettre à même de soutenir un engagement général, dans le cas de non réussite de ses attaques sur la ligne française, ce qui avait eu lieu effectivement.

L'armée française, continuant son mouvement en avant, se porta, le 10, sur Heilsberg : le corps du maréchal Davoust resta seul en observation à Guttstadt; un peu avant midi, la cavalerie du grand-duc de Berg, qui marchait à l'avant-garde, atteignit les premiers postes de l'arrière-garde russe commandée par le prince Bagration, et après un engagement assez vif, réussit à les pousser devant elle; mais à un quart de lieue

1807. Pologne. au-delà, le général russe se montra dans une position avantageuse ; il avait avec lui quinze à seize mille hommes de cavalerie, dont un grand nombre de cosaques, et derrière, plusieurs lignes d'infanterie ; la division de cuirassiers du général Espagne, celle de dragons du général Victor la Tour Maubourg et les brigades de cavalerie légère firent plusieurs charges brillantes qui leur firent gagner du terrain ; le corps du maréchal Soult arriva sur ces entrefaites, et se forma devant l'ennemi ; les deux divisions Saint-Hilaire et Leval marchèrent sur la droite, tandis que celle du général Legrand se porta sur la gauche, afin de s'emparer d'un bois dont l'occupation était nécessaire pour appuyer la gauche de la cavalerie du prince Murat ; le général Legrand, après avoir éprouvé une grande résistance dans le bois, s'en rendit maître.

Les différens corps de l'armée française, arrivant successivement, marchèrent droit sur Heilsberg, en serrant les bords de l'Alle, et forçant tour à tour les troupes ennemies à se replier sur leurs retranchemens. A quatre heures du soir l'attaque était générale. L'armée russe qui était toute réunie à Heilsberg, alimentait continuellement ses colonnes d'infanterie et de cavalerie par de nouveaux renforts, afin de maintenir ses positions en avant de la ville. Plus de soixante pièces de canon en batterie dans les retranchemens appuyaient les mouvemens des divisions ennemies, et rendaient souvent infructueux les élans de la valeur française. La division Saint-Hilaire qui s'était avancée jusque sur les palissades eut besoin de tous ses efforts pour se maintenir contre le feu de la mitraille et de la mousqueterie dirigée sur elle, et Napoléon jugea même nécessaire de la faire soutenir par le régiment des fusiliers que conduisirent le général Savary, aide-de-camp de l'Empereur, et le général Roussel, chef de l'état-major de la garde ; celui-ci eut la tête emportée par un boulet de canon ; la division Verdier du corps du maréchal Lannes s'était également avancée sur les retranchemens ennemis, il faisait nuit quand elle commença à s'en-

gager : le régiment de la garde de Paris enleva une redoute à la baïonnette ; mais, assailli par des troupes trop supérieures, il fut forcé de l'abandonner. A neuf heures du soir on se battait encore sur toute la ligne avec un grand acharnement. Plusieurs divisions russes avaient été culbutées ; mais le gros de l'armée résistait toujours et paraissait décidé à se défendre encore long-temps. La profonde obscurité de la nuit put seule mettre fin à ce combat sanglant dans lequel les Français, malgré toute leur intrépidité, n'avaient obtenu que le faible avantage de s'établir sous les retranchemens de l'ennemi : toutefois la division Verdier que l'empereur fit appuyer à gauche pour déborder la droite de l'ennemi et pour lui couper la route de Landsberg, réussit à faire mettre bas les armes à une colonne ennemie qui s'était avancée sur ce dernier point. 1807. Pologne.

L'obstination de l'ennemi à défendre le terrain pied à pied, et surtout l'avantage que lui donna son artillerie de position avaient fait éprouver de grandes pertes aux troupes françaises ; près de quatre mille hommes étaient hors de combat ; le général Roussel avait été tué, comme nous l'avons dit, et le général Espagne blessé, ainsi qu'un grand nombre d'officiers, parmi lesquels se trouvaient le chef d'escadron de Ségur qui avait eu un bras emporté, le colonel du vingt-deuxième de chasseurs, Bordesoul ; celui du septième, Lagrange, le capitaine Lameth, aide-de-camp du maréchal Soult, et Guéheneuc, aide-de-camp du maréchal Lannes.

Le grand-duc de Berg, qui s'était porté avec sa bravoure ordinaire à toutes les attaques faites par son intrépide cavalerie, avait eu deux chevaux tués sous lui. Le sixième régiment de cuirassiers s'était distingué sous les yeux du prince. A l'issue d'une des charges brillantes faites par ce corps de braves, le colonel Davenay se présenta devant Murat, son sabre dégouttant de sang : prince, lui dit-il, passez la revue de mon régiment, vous verrez qu'il n'est aucun cuirassier dont le sabre

1807. Pologne. ne soit comme le mien. » Le quatrième régiment de la même arme (cuirassiers) s'était aussi fait remarquer par la vigueur de ses charges ; un de ses chefs d'escadron, Chipault, avait reçu cinquante-deux blessures, et n'avait quitté le champ de bataille que lorsque, épuisé par la perte de son sang, il n'avait plus eu la force de se soutenir à cheval au milieu des rangs.

Le lendemain du combat, Napoléon visita le champ de bataille et passa en revue les divisions de son armée qui avaient le plus souffert. Il plaça les corps d'armée et les divisions pour donner une bataille qui fût décisive, et telle qu'elle pût mettre fin à la guerre : ayant reçu du maréchal Davoust l'avis certain qu'aucun corps ennemi n'était dans les environs de Guttstadt, et que, d'après tous les rapports, l'armée se trouvait concentrée en entier à Heilsberg, l'empereur fit avancer le troisième corps (celui de Davoust) par la rive gauche de l'Alle pour le placer en ligne sur la gauche des autres corps. Ce mouvement qui portait le maréchal Davoust sur la Basse-Alle, le mit en mesure d'occuper le soir le village de Grossendorf, d'intercepter les routes d'Eylau et de Landsberg, où il remplaça la division Verdier ; et de menacer le flanc droit de l'armée russe.

L'armée française se trouvait ainsi réunie devant Heilsberg à l'exception du premier corps qui continuait de manœuvrer sur la Basse-Passarge, et des troupes que le maréchal Masséna commandait sur l'Omulew et sur le Bug. Dans son projet de renouveler, le lendemain 12, son attaque générale sur Heilsberg, Napoléon fit bivouaquer ses troupes dans les positions qu'il leur avait assignées.

On s'était attendu, pendant toute la journée, à voir les Russes sortir de leurs retranchemens pour prendre cette fois l'initiative de l'attaque. Les rapports des prisonniers et des déserteurs annonçaient que telle était l'intention du général Beningsen, et c'est pourquoi l'empereur avait mis tant de diligence à disposer ses troupes dans la matinée ; mais le jour

se passa sans aucune espèce de mouvement de la part de l'ennemi hors de son camp. On apercevait les divisions russes en colonnes derrière leurs retranchemens, et disposées sur plusieurs lignes; mais il était facile de juger qu'elles attendaient l'attaque des Français, au lieu d'être préparées à prendre l'initiative. Nous avons déjà dit que toute l'armée ennemie se trouvait à Heilsberg; elle y avait ses magasins, et elle occupait une bonne position, rendue encore plus forte par un travail de quatre mois: les chances de succès étaient pour elle dans la défensive, préférablement à un mouvement d'attaque qui l'eût forcée de sortir de ses retranchemens: aussi, dans la soirée du 11, Napoléon changea-t-il une partie des dispositions qu'il avait prises le matin, et qui ne convenaient plus au plan d'attaque qu'il méditait pour le lendemain. 1807. Pologne.

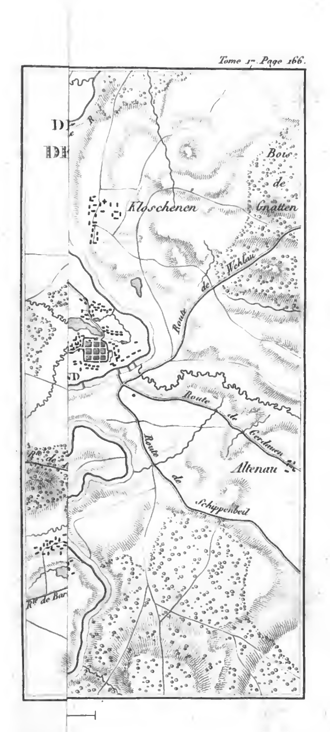
Mais à l'aspect des préparatifs que l'ennemi voyait faire devant lui, il ne jugea point ses retranchemens assez formidables pour le mettre à l'abri de l'impétuosité des troupes françaises. A dix heures du soir, les divisions russes commencèrent à passer sur la rive droite de l'Alle, abandonnant tout le pays de la gauche, et laissant à la disposition de leurs adversaires les blessés du combat de la veille et des actions précédentes, les magasins d'Heilsberg et ces retranchemens, fruits d'un travail si long et si pénible. Le 12, à la pointe du jour, lorsque les troupes françaises s'ébranlèrent, elles furent étonnées de n'éprouver aucune résistance dans leur marche sur les retranchemens ennemis; Heilsberg fut immédiatement occupé. On trouva les maisons de cette ville et les villages voisins remplis de blessés, et dans les magasins plusieurs milliers de quintaux de farine, ainsi que beaucoup d'autres approvisionnemens en vivres. Le général Victor Latour-Maubourg avec sa division de dragons et les brigades de cavalerie légère des généraux Durosnel et Wathier, poursuivit l'arrière-garde ennemie sur la rive droite de l'Alle, dans la direction de

1807. Pologne. Bartenstein, pendant que les corps d'armée des maréchaux Ney, Soult, Davoust, Lannes et Mortier (1), et la réserve de cavalerie sous les ordres de Murat, marchaient dans différentes directions pour déborder l'armée russe et lui couper sa retraite sur Kœnigsberg. Ce même jour, à cinq heures après midi, l'empereur porta son quartier-général à Eylau.

Bataille de Friedland. — Le 13 juin, Murat s'avança directement sur Kœnigsberg avec une partie de la cavalerie, le maréchal Davoust suivit cette direction pour le soutenir, le maréchal Soult marcha sur Kreutzburg, à gauche d'Eylau; le maréchal Lannes à droite, sur Domnau; et les maréchaux Ney et Mortier en avant sur Lampasch.

Le général Victor Latour-Maubourg suivant, comme on l'a vu, l'armée ennemie sur Bartenstein, avait trouvé sur sa route un grand nombre de blessés abandonnés; les Russes n'étaient plus dans cette petite ville, et continuaient leur mouvement rétrograde sur celle de Schippenbeil, également située sur l'Alle. L'empereur, informé sur-le-champ de cette direction prise par l'ennemi, envoya au grand-duc de Berg l'ordre de continuer à manœuvrer sur Kœnigsberg, en le faisant appuyer, indépendamment du corps du maréchal Davoust, par celui du maréchal Soult, et s'avança lui-même dans la direction de Friedland avec les corps des maréchaux Ney, Lannes, Mortier, et la garde impériale. La présence du premier corps d'armée sur la Basse-Passarge, n'étant plus nécessaire, après les résultats du combat d'Heilsberg, Napoléon avait appelé ces troupes en ligne, et le général Victor qui les commandait, en l'absence du prince de Ponte-Corvo, suivit

[1] Ce maréchal avait rejoint la grande armée vers la fin du mois de mai, après la conclusion de l'armistice avec le roi de Suède. Son corps, remplacé dans le Mecklenburg et sur la frontière de la Poméranie suédoise par les troupes du maréchal Brune, avait été renforcé de quelques régimens français tirés du dixième corps, lorsque Dantzig eut ouvert ses portes au maréchal Lefebvre.


Bois
de
Gnatten
Kloschenen
Route de Wehlau
Route de Gerdauen
Altenau
Route de Schippenbeil
Rte de Bar



le mouvement des corps que nous venons de nommer, sur Friedland. 1807. Pologne.

Le neuvième régiment de hussards était entré dans cette dernière ville, ce même jour 13; mais il n'avait pu s'y maintenir contre trois mille hommes de cavalerie qui vinrent l'y attaquer.

Le 14, au matin, l'armée russe qui avait continué de marcher par la rive droite de l'Alle, déboucha sur le pont de Friedland, et attaqua l'avant-garde du maréchal Lannes dont le corps se trouvait en première ligne, ainsi que celui du maréchal Mortier. Aux premiers coups de canon qui se firent entendre, Napoléon s'écria : « ce jour est une époque heureuse, c'est l'anniversaire de Marengo », paroles en quelque sorte prophétiques, puisque la bataille qui allait se livrer devait avoir les mêmes résultats que la première !

Les troupes du maréchal Lannes et celles du maréchal Mortier successivement engagées furent soutenues par la division de dragons du général Grouchy et par celle de cuirassiers du général Nansouty. Le général en chef ennemi, qui pressentait bien que Napoléon voulait lui couper la retraite sur Kœnigsberg, fit les plus grands efforts pour culbuter les deux seuls corps d'armée qu'il eût alors devant lui; mais ceux-ci bien secondés par la cavalerie surent se maintenir. L'ennemi ne put dépasser le village de Pothnem : les divisions Grouchy et Nansouty se couvrirent de gloire par la vigueur de leurs charges réitérées, et prirent quatre pièces de canon.

Cependant les deux autres corps d'armée (Ney et Victor) et la garde impériale arrivèrent sur le champ de bataille, et l'empereur leur assigna leurs postes. A cinq heures, tous les mouvemens préparatoires étaient terminés.

L'empereur avait fait les dispositions suivantes : la droite était formée par les troupes du maréchal Ney, ayant en réserve derrière elles la division de dragons du général Latour-

1807. Pologne. Maubourg; le maréchal Lannes tenait le centre, ayant pour réserve la division de dragons du général La Houssaye et les cuirassiers saxons; à la gauche se trouvait le corps du maréchal Mortier, soutenu par la division de dragons du général Grouchy et une division de cuirassiers français; la réserve était formée par les troupes du général Victor et la garde impériale.

L'ennemi, de son côté, avait achevé de déployer toute son armée; il appuyait sa gauche à la ville de Friedland, et sa droite se prolongeait jusqu'à la hauteur de Heinrichsdorf, dans un espace d'une lieue et demie; l'empereur, après avoir reconnu la position de l'armée russe, décida qu'il fallait enlever sur-le-champ la ville de Friedland, en opérant brusquement un changement de front la droite en avant, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de cette aile.

A cinq heures et demie du soir, le maréchal Ney se mit en mouvement, il était couvert par le bois de Sortlack, et précédé d'une batterie de vingt pièces de canon qui ne fut pas plutôt à portée qu'elle foudroya la gauche de l'ennemi. La division du général Marchand s'avança l'arme au bras, prenant pour point de direction le clocher de Friedland; cette division était soutenue sur la gauche par celle du général Bisson.

Du moment où l'ennemi s'aperçut que le maréchal Ney quittait le bois de Sortlack occupé d'abord par la droite de ce corps d'armée, il le fit déborder par plusieurs régimens de cavalerie que précédait une nuée de cosaques. La division de dragons du général Latour-Maubourg se forma sur-le-champ au galop sur la droite, et repoussa la charge ennemie. En même temps le général Senarmont, commandant l'artillerie du premier corps d'armée, portait à quatre cents pas en avant du centre de la réserve une batterie de trente pièces de canon, et faisait éprouver de grandes pertes à l'ennemi par ce feu re-

doutable. Toutes les démonstrations que les Russes voulurent faire pour opérer une diversion, furent inutiles. 1807. Pologne.

Le général en chef Beningsen qui voyait combien il était important pour lui de conserver Friedland qui appuyait sa gauche, essaya un grand effort sur la droite du maréchal Ney; mais vivement repoussées à la baïonnette par la division Marchand, les colonnes ennemies furent acculées sur l'Alle où plusieurs milliers d'hommes trouvèrent la mort; un petit nombre se sauvèrent à la nage; la gauche du maréchal Ney arriva sur ces entrefaites au ravin qui entoure Friedland.

Lorsque le général en chef s'était aperçu que l'empereur dirigeait son attaque principale sur ce point (Friedland), il y avait porté la garde impériale russe à pied et à cheval, et ces troupes s'étaient embusquées dans le même ravin dont nous venons de parler. Elles débouchèrent aussitôt que la division française fut à portée, en jetant quelque désordre dans les rangs de cette gauche du maréchal Ney; mais le général Victor fit marcher aussitôt à son soutien la division Dupont qui formait la droite de la réserve : cette nouvelle troupe attaqua la garde impériale russe, l'enfonça et en fit un grand carnage.

Ce nouvel échec força le général en chef russe d'envoyer encore de nouveaux renforts tirés de son centre et de ses réserves pour défendre Friedland. La partie de l'aile gauche de l'ennemi, acculée sur cette dernière ville, se trouvait enfermée dans un espace étroit entre l'Alle et un ruisseau qui la séparait en quelque sorte du reste de la ligne, ayant devant elle les troupes du maréchal Ney et la division Dupont qui la poussaient vivement, tandis que le maréchal faisait face aux renforts envoyés sur ce point par le général Beningsen. Dans cette situation, et écrasés d'ailleurs par le feu de l'artillerie française, ces troupes ennemies se replièrent en désordre dans Friedland; elles y furent forcées, et jonchèrent les rues

1807. Pologne. de leurs cadavres : la ville offrit en ce moment le spectacle le plus épouvantable des horreurs de la guerre; les Russes qui avaient échappé aux baïonnettes françaises traversèrent, dans le désordre le plus complet, le pont de Friedland pour gagner la rive droite de l'Alle, presque toute l'artillerie de cette partie de leur armée et un grand nombre de prisonniers restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Pendant que l'intrépide maréchal Ney, à la tête de l'aile droite, décidait ainsi en quelque sorte le succès de la journée, le centre que commandait le maréchal Lannes fut immédiatement attaqué. Le général Beningsen, rebuté de l'inutilité des efforts qu'il venait de faire faire sur l'extrémité droite de l'armée française, voulut en essayer un nouveau sur le centre; mais ses colonnes furent vigoureusement repoussées par les divisions Oudinot et Verdier. Ce fut en vain que, par des charges réitérées d'infanterie et de cavalerie, les Russes voulurent arrêter l'élan que des chefs, tels que le maréchal Lannes, les généraux Oudinot et Verdier, imprimaient à leurs vaillantes troupes : tout le dévouement, toute l'impétuosité des Russes échouèrent contre la valeur de leurs adversaires : aucun corps ne fut entamé, et ceux des ennemis, que les boulets et les balles n'avaient pu atteindre, ni éloigner, trouvèrent la mort sur les baïonnettes des rangs français.

A la gauche, le maréchal Mortier s'était maintenu avec beaucoup de sang-froid et de fermeté contre des troupes plus nombreuses que les siennes. Lorsqu'il vit le centre de l'armée repousser l'ennemi et marcher en avant, il suivit lui-même ce mouvement, et fut soutenu par le régiment des fusiliers, commandé par le colonel Curial [1], sous la direction du général Savary. Le général Korsakow, qui commandait l'aile

[1] Cet officier, aujourd'hui lieutenant-général et pair de France, qui s'était distingué dans la campagne d'Egypte, se trouvait dans la garde impériale depuis sa formation.

droite ennemie, ne céda d'abord le terrain que pied à pied; mais lorsque la défaite du centre de l'armée russe fut assez complète pour isoler et priver d'appui cette même droite, le général ennemi, près de voir fondre sur lui une grande partie des troupes victorieuses, accéléra son mouvement rétrograde dans la direction de Friedland où il espérait que le général en chef Beningsen aurait eu soin de lui ménager un point de passage au moyen d'une forte arrière-garde; mais le maréchal Ney était alors maître de Friedland. Pressé par les troupes de la gauche et du centre de l'armée française, et voyant devant lui les flammes qui, s'élevant des toits de Friedland, lui annonçaient que cette ville était au pouvoir des vainqueurs, le général Korsakow se crut un moment réduit à la nécessité de mettre bas les armes: cependant une reconnaissance qu'il avait envoyée sur l'Alle pour chercher quelque gué, en ayant découvert, ses troupes s'y portèrent en foule; ce passage fut exécuté avec tant de désordre, et les Français pressaient si vivement les colonnes russes, qu'un grand nombre d'hommes furent noyés, tués ou faits prisonniers; quelques pièces d'artillerie purent passer sur la rive droite, d'autres furent perdues dans la rivière, ainsi que beaucoup de caissons et de voitures. Le reste était tombé au pouvoir des vainqueurs.

1807. Pologne.

La victoire, qui n'avait pas été un moment incertaine, se trouvait complète à onze heures du soir; la garde impériale à pied et à cheval, à l'exception des fusiliers commandés par le général Savary, et deux divisions du premier corps, n'avaient point été engagées. Quinze mille cadavres ennemis couvraient le champ de bataille, soixante-dix pièces de canon, un grand nombre de caissons, plusieurs drapeaux et quelques milliers de prisonniers étaient les trophées de cette journée mémorable; la cavalerie russe avait surtout fait des pertes immenses; vingt-cinq généraux, un nombre considérable d'officiers avaient été tués, blessés ou faits prisonniers.

1807. Pologne. La perte des vainqueurs ne s'élevait pas à plus de cinq à six mille hommes tués ou blessés, parce que leur position les avait tenus à couvert, tandis que les Russes avaient été, au contraire, exposés pendant long-temps au feu meurtrier d'une artillerie nombreuse et bien dirigée. Parmi les blessés on distinguait les généraux de division Drouet, chef d'état-major du corps du maréchal Lannes, et Victor Latour-Maubourg, les généraux de brigade Coehorn, Brun, Mouton et La Coste (ces deux derniers, aides-de-camp de l'empereur), les colonels Renaud, La Jonquières et La Mothe. Au nombre des morts se trouvaient le colonel d'artillerie, De Forno; le chef d'escadron Hutin, aide-de-camp du général Oudinot; les officiers Pérignon, Clément de Ris et Garran de Coulon, fils des sénateurs de ce nom, jeunes gens récemment sortis de l'école militaire, et qui avaient voulu gagner leurs éperons en signalant leur valeur et leur dévouement. Les généraux Oudinot, Marchand, Grouchy, Nansouty, Latour-Maubourg, Dupas, Verdier, Dupont et Savary, furent cités entre tous les autres pour les preuves éclatantes qu'ils venaient de donner de leur valeur, de leur activité et de leurs talens.

Les grands résultats qui suivirent la bataille de Friedland la placent à côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Jena. Comme ces dernières, elle fut gagnée sur un ennemi nombreux qui avait une belle et forte cavalerie, et qui se battit avec une grande résolution. Napoléon déploya, en cette circonstance l'activité et les grands talens qu'il avait montrés dans les campagnes précédentes. On le vit, pendant l'engagement, parcourir à cheval les positions les plus exposées, et souvent les troupes remarquèrent avec effroi les boulets qui passaient près de lui, ou qui venaient mourir à ses pieds. Le major-général Berthier, prince de Neufchâtel, avait donné également des preuves signalées de son zèle et de son intrépidité; il s'était trouvé plusieurs fois au fort de la mêlée, en faisant



exécuter sous ses yeux les dispositions ordonnées par l'empereur.

La retraite de l'armée russe offrait le spectacle d'une déroute effrayante ; les divisions qui avaient réussi à passer sur la rive droite erraient encore à l'aventure dans la matinée du 15 : les partis de l'armée française rencontraient à chaque pas et dans l'espace de plusieurs lieues, le long du cours de l'Alle, des canons, des caissons et des voitures que l'ennemi avait abandonnés.

Suites de la bataille de Friedland ; occupation de Kœnigsberg par les Français ; capitulation des places de Glatz et de Kosel, en Silésie ; armistice demandé par les Russes ; entrevue des deux empereurs de France et de Russie, sur le Niémen ; paix avec la Russie et la Prusse. — L'armée française bivouaqua sur le champ de bataille de Friedland. Dès le lendemain, 15 juin, pendant que le général en chef Beningsen essayait de rallier les débris de l'armée russe sur la rive droite de l'Alle, Napoléon continua de manœuvrer sur la rive gauche pour couper le chemin de Kœnigsberg à ces mêmes troupes. Les têtes de colonne des deux partis arrivèrent presque en même temps à Wehlau, ville située sur la rive droite de l'Alle, au confluent de cette rivière et de la Pregel ; l'empereur porta, ce même jour, son quartier-général au village de Paterswalde. Le 16, à la pointe du jour, l'ennemi, qui venait de couper tous les ponts sur la Pregel, mit à profit cet obstacle pour continuer son mouvement rétrograde vers les frontières russes : l'empereur, dans la matinée, fit jeter un pont sur la Pregel, et l'armée prit position sur la rive droite de cette rivière.

Les Russes en fuyant, avaient brûlé ou jeté à l'eau presque tous les magasins qu'ils avaient sur l'Alle. On put juger par ce qui tomba entre les mains du vainqueur, des pertes immenses que cette mesure désespérée leur fit éprouver ; la

1807. Pologne. seule ville de Wehlau renfermait encore six mille quintaux de blé qu'ils n'avaient pas eu le temps de détruire.

Nous avons dit que l'empereur avait dirigé vers Kœnigsberg le grand-duc de Berg avec une partie de la cavalerie, et les maréchaux Davoust et Soult avec leurs corps d'armée. Murat, en arrivant devant Kœnigsberg, le 13, se trouva sur le flanc du corps prussien commandé par le général Lestocq, et dont l'arrière-garde venait d'être chargée et entamée par la division de dragons du général Milhaud, formant l'avant-garde du maréchal Soult, envoyé, comme on l'a vu, par l'empereur, sur Kreutzburg. Le 14, les troupes ennemies furent obligées de s'enfermer dans la place de Kœnigsberg, après avoir perdu un certain nombre d'hommes et quelques pièces de canon. Vers le milieu de la journée, deux colonnes russes qui avaient été coupées de l'armée par suite de la bataille de Friedland, se présentèrent devant Kœnigsberg. Cernés bientôt par la cavalerie du prince Murat, les quatre mille hommes qui composaient cette troupe mirent bas les armes; ils avaient avec eux six pièces de canon. Dans la soirée, les troupes françaises enlevèrent les faubourgs de Kœnigsberg sur la rive gauche de la Pregel; le général de brigade Buget eut la main emportée par un boulet : on fit encore dans cette occasion bon nombre de prisonniers.

Le maréchal Davoust ayant reçu, dans la journée du 13, l'ordre de se rapprocher de l'armée alors en marche sur Friedland, avait laissé ses positions aux troupes du maréchal Soult, et c'étaient ces dernières qui venaient de s'emparer des faubourgs de Kœnigsberg.

Le maréchal Soult fut contenu devant cette dernière ville pendant les journées du 15 et du 16; mais la nouvelle de la défaite de l'armée russe à Friedland, et de la marche de l'armée victorieuse sur Wehlau, obligèrent enfin les Prussiens d'évacuer Kœnigsberg. Cette place importante, ancienne ca-

pitale du duché de Prusse, fut aussitôt occupée par les troupes françaises : elles y trouvèrent des ressources immenses en subsistances ; deux cents gros bâtimens chargés et venant des ports de l'Angleterre et de la Russie ; vingt mille blessés prussiens et russes encombrant les hôpitaux et les maisons de la ville ; enfin tout ce que le gouvernement anglais, aussi prodigue en secours d'argent, de munitions et de vivres, qu'avare en contingens de troupes, avait envoyé à la Russie en approvisionnemens de bouche et de guerre, et notamment cent soixante mille fusils qui n'étaient point encore débarqués. 1807. Pologne.

Plusieurs événemens que nous avons laissés en arrière pour ne point interrompre notre récit principal doivent ici trouver leur place.

Au moment où les Russes recommencèrent les hostilités sur l'Alle et la Passarge, ils attaquèrent également l'extrême droite de l'armée française sur l'Omulew et vers la Narew. Le maréchal Masséna commandait toujours dans cette partie le cinquième corps de la grande armée, composé des deux divisions, aux ordres des généraux Suchet et Gazan, d'une division bavaroise et de quelque cavalerie.

Le 11 juin, une forte colonne ennemie se présenta devant la tête de pont de Drewkenow sur l'Omulew. Le général Claparède défendait cet ouvrage avec la brigade qu'il commandait et qui faisait partie de la division Suchet ; il soutint avec beaucoup de fermeté l'attaque des Russes, et donna le temps au maréchal Masséna d'arriver sur la ligne avec des renforts. L'ennemi fut repoussé, poursuivi la baïonnette aux reins jusqu'au delà d'Ostrolenka, et perdit un grand nombre d'hommes tués ou faits prisonniers ; le dix-septième régiment d'infanterie légère de la brigade Claparède accrut encore sa belle réputation dans cette affaire ; le général Montbrun s'y fit remarquer : une compagnie du vingt-huitième d'infanterie légère et un piquet du vingt-cinquième de dragons avaient mis seuls en fuite un régiment de cosaques.

1807. Pologne. Les Prussiens n'étaient pas plus heureux en Silésie, que les Russes sur les bords de la Passarge, de l'Alle et de l'Omulew. Après la prise de Neiss, le général Vandamme se porta sur Glatz, reconnut, le 23 juin, le camp retranché établi sous cette place, et fit sur-le-champ ses dispositions pour l'enlever. Le lendemain 24, à une heure du matin, une partie de l'infanterie wurtembergeoise, sous les ordres du général Lilienberg, et deux détachemens de cavalerie, composés de chasseurs français et de chevau-légers wurtembergeois, eurent ordre de passer la Neiss pour tourner ce même camp, pendant que le général Lefebvre Desnouettes l'attaquerait sur la droite avec deux brigades bavaroises, infanterie et cavalerie. Ces mouvemens furent exécutés avec beaucoup d'ensemble. Un peu avant le jour, les troupes bavaroises et wurtembergeoises commencèrent leur attaque, et obtinrent un égal succès; dix redoutes du camp retranché furent enlevées à la baïonnette sur une ligne de trois-quarts de lieue d'étendue. Lorsque la cavalerie ennemie aperçut celle des assaillans, elle se retira sans chercher à protéger l'infanterie qui fut taillée en pièces. Six cents hommes restèrent sur le champ de bataille; un pareil nombre furent pris, ainsi que toute l'artillerie du camp dont les vainqueurs n'emmenèrent que treize pièces : le reste fut encloué. Les Bavarois et les Wurtembergeois n'avaient éprouvé qu'une perte médiocre.

Le même jour, à midi, le général Vandamme accorda une suspension d'armes pour enterrer les morts, et peu de temps après, le comte de Goetzen, gouverneur de Glatz, vint trouver le prince Jérôme à son quartier-général de Wartha pour régler les articles d'une capitulation par laquelle la place devait ouvrir ses portes, le 26 juillet, aux troupes du neuvième corps, si, du 24 au 25 juin, elle n'était pas secourue. Pareille capitulation, pour le terme du 16 juillet, avait été accordée, le 18 juin, à la place de Kosel, dont le général bavarois Waglowich formait l'investissement.

Ainsi, le roi de Prusse ne possédait plus réellement à cette époque, en Silésie, que le fort de Silberberg qui ne pouvait pas tenir long-temps; sur la Vistule, que la place de Graudentz vivement resserrée; et sur la Baltique, que Colberg, dont la position, isolée depuis la prise de Dantzig et l'armistice avec la Suède, assurait la prochaine reddition. 1807. Allemagne.

Cependant le maréchal Soult, après l'occupation de Kœnigsberg, avait détaché une des brigades de la division Saint-Hilaire sur le fort de Pillau, vis-à-vis l'île de Nehrung, pour en faire le siége. Dans le même temps, le général Rapp, gouverneur de Dantzig, faisait partir de cette place une colonne, chargée d'aller, par l'île de Nehrung, établir devant le même fort de Pillau une batterie destinée à fermer l'entrée du Frische-Haff. Des bâtimens, montés par des marins de la garde impériale, achevèrent de completter le succès de cette dernière mesure. Pologne.

La possession de Pillau par les Français affermissait la position de l'armée en avant de la Pregel : pour concourir au même but, le prince Murat parcourut avec une partie de la cavalerie légère et des divisions de dragons et de cuirassiers le pays situé entre la Pregel et le Niémen, chassant devant lui tous les détachemens ennemis, et leur faisant des prisonniers. Le cinquième de hussards se fit surtout remarquer dans ces engagemens, où les cosaques éprouvèrent de grandes pertes malgré la vélocité de leurs chevaux. Le chef d'escadron Piéton, aide-de-camp de Murat, fut tué dans une charge.

Le maréchal Davoust avait passé la Pregel, le 16, et avait eu le lendemain, en avant de Labiau, un engagement avec l'arrière-garde ennemie à laquelle il fit plus de deux cents prisonniers. Le maréchal Ney, qui s'était également porté à la poursuite des colonnes ennemies par Intersburg, prit dans cette petite ville mille blessés, et enleva des magasins assez considérables.

1807. Pologne. Le gros de l'armée s'était mis en marche, le 17 juin, pour se porter de la Pregel sur le Niemen. Le 19, à deux heures de l'après-midi, l'empereur entra dans Tilsit, où s'étaient trouvés quelques jours auparavant l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Ce fut aux environs de cette ville que les Français aperçurent pour la première fois des Kalmouks. Ce peuple tartare, tributaire de la Russie, n'a pour armes offensives que des flèches, qu'il décoche, en fuyant, à la manière des anciens Parthes. Cette manière de combattre excita la risée des soldats, qui trouvèrent de tels adversaires bien peu redoutables.

Les débris de l'armée russe, en évacuant Tilsit, avaient incendié le pont de cette ville, située sur le Niemen. Ils paraissaient continuer leur retraite sur la Samogitie, et les troupes du roi de Prusse, à qui il ne restait plus, de tous les états de sa monarchie, que le pays situé entre le Niemen et Memel, peu empressées de s'enfermer dans cette dernière place, désertaient par bandes, que les coureurs amenaient journellement au quartier-général.

Le Niemen était la seule barrière qui restât à franchir pour que Napoléon portât la guerre sur le territoire même de l'empereur de Russie. La saison était favorable, et l'armée française pleine d'ardeur et de confiance; celle d'Alexandre, au contraire, était entièrement démoralisée; elle fuyait avec le sentiment de sa faiblesse et de son impuissance à combattre. Ses arrière-gardes, depuis Friedland, n'avaient plus donné des preuves de cette bravoure qui, dans d'autres circonstances, avait valu à ces troupes l'estime de leur vainqueur. Dans cet état de choses, il est vraisemblable que, si Napoléon eût voulu conduire son armée en Russie, cette expédition aurait eu une toute autre issue que celle qu'il tenta cinq ans plus tard. Dans la guerre de 1807, les Russes avaient été les agresseurs, et ce peuple superstitieux s'attribuait la

faute de ses défaites : il n'eût opposé aucune résistance *nationale* aux progrès de l'armée française. Napoléon, plus réfléchi que Charles XII, n'avait point à craindre qu'un nouveau Pierre Alexiowitz, instruit à l'école de son vainqueur, vengeât près d'un autre Pultawa les revers essuyés à Friedland. Mais, en 1812, nous verrons les Russes, attaqués par des motifs qu'ils regardent comme les prétextes de la plus odieuse ambition, se lever contre l'Europe coalisée sous les ordres du souverain de la France, et, secondés par les élémens, repousser l'avide étranger qui prétend enlever le sceptre moscovite à la famille des Romanow [1].

1807. Pologne.

L'empereur Alexandre ne vit pas sans effroi l'armée du vainqueur des coalitions parvenue sur les confins mêmes de ses propres états. Le prestige des séductions britanniques s'était évanoui; n'espérant plus réunir à temps de nouveaux moyens de résistance, il prit la résolution de s'humilier une seconde fois devant Napoléon. Après avoir refusé si opiniâtrément la paix qui lui était offerte, il allait la solliciter lui-même, et recevoir les conditions qu'il plairait à son vainqueur de dicter.

Napoléon ne démentit point dans cette circonstance la modération qu'il avait montrée précédemment à l'égard du monarque russe. Au moment même où, franchissant la faible barrière qui le séparait de son ennemi en désarroi, il pouvait mettre le comble aux succès de cette campagne, il eut la générosité d'arrêter sa marche victorieuse, et d'écouter les premières propositions qui lui furent faites pour le rétablisse-

[1] C'est le nom de la famille régnante en Russie. Au milieu des malheurs qui désolaient ce vaste empire au commencement du dix-septième siècle, une assemblée des principaux boyards (seigneurs) réunie à Moscou, en 1613, élut pour souverain un jeune homme de quinze ans, nommé Michel Romanow, fils d'un archevêque et d'une religieuse, allié par les femmes aux anciens czars. Pierre-le-Grand était le petit-fils de ce Michel Romanow.

1807. Pologue. ment de la paix entre les deux empires. Non moins magnanime à Tilsit qu'il l'avait été à Austerlitz, il sut respecter une grande infortune, et, traitant bientôt Alexandre et Frédéric-Guillaume en rois, il se montra digne de la couronne qu'il avait placée lui-même sur sa tête.

Dès le jour même de l'entrée de l'empereur à Tilsit, le grand-duc de Berg reçut un parlementaire envoyé par le commandant de l'arrière-garde russe, prince Bagration, et porteur de deux lettres : l'une de ce même prince, et l'autre du général en chef de l'armée ennemie, Beningsen, par laquelle celui-ci chargeait le prêmier de faire la demande d'un armistice. Murat transmit sur-le-champ ces deux dépêches à Napoléon, qui accéda à la proposition. Dans la soirée, le lieutenant-général russe, prince Labanow, passa le Niemen, et conféra à ce sujet avec le maréchal Berthier. Les deux plénipotentiaires tombèrent promptement d'accord ; et le 21 juin, ils arrêtèrent et signèrent le projet d'armistice suivant :

« Art. 1er. Il y aura armistice entre l'armée française et l'armée russe, afin de pouvoir, dans cet intervalle, négocier, conclure et signer une paix qui mette fin à une effusion de sang si contraire à l'humanité.

» 2. Celle des deux parties contractantes qui voudra rompre l'armistice, ce que Dieu ne veuille! sera tenue de prévenir au quartier-général de l'autre armée, et ce ne sera qu'après un mois de la date des notifications que les hostilités pourront recommencer.

» 3. L'armée française et l'armée prussienne concluront un armistice séparé, et, à cet effet, des officiers seront nommés de part et d'autre. Pendant les quatre ou cinq jours nécessaires à la conclusion dudit armistice, l'armée française ne commettra aucune hostilité contre l'armée prussienne. »

L'article 4 détermine les limites de l'armée française et de l'armée russe pendant le temps de l'armistice; et les articles

suivans renferment des dispositions relatives à la négociation de la paix définitive, à l'échange des prisonniers, et à celui du présent armistice, que l'empereur ratifia dès le soir même. 1807. Pologne.

Le lendemain 22, la proclamation qu'on va lire fut mise à l'ordre de l'armée française :

« Soldats !



» Le 5 juin, nous avons été attaqués dans nos cantonnemens par l'armée russe, l'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inactivité. Il s'est aperçu trop tard que notre repos était celui du lion ; il se repent de l'avoir oublié.

» Dans les journées de Guttstadt, d'Heilsberg, dans celle à jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagne enfin, nous avons pris cent vingt pièces de canon, sept drapeaux, tué, ou blessé, ou fait prisonniers soixante mille Russes, enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambulances, la place de Kœnigsberg, les trois cents bâtimens qui étaient dans ce port, chargés de toute espèce de munitions, cent soixante mille fusils que l'Angleterre envoyait pour armer nos ennemis.

» Des bords de la Vistule, nous sommes arrivés sur ceux du Niemen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébrâtes à Austerlitz l'anniversaire du couronnement, vous avez cette année dignement célébré celui de la bataille de Marengo, qui mit fin à la guerre de la seconde coalition.

» Français, vous avez été dignes de vous et de moi. Vous rentrerez en France couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix qui porte avec elle la garantie de sa durée. Il est temps que notre patrie vive en repos, à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte. »

1807. Pologne. Le général Duroc, grand-maréchal du palais de Napoléon, se rendit au quartier-général impérial russe pour porter à Alexandre le traité d'armistice signé par l'empereur français, et l'échangea contre une copie ratifiée par le monarque russe : il fut de retour à Tilsitt le 23, Le prince Labanow sollicita ce même jour une audience de Napoléon, qui l'accorda, et eut avec cet envoyé une longue conférence sur les intérêts présens des deux puissances. De son côté, le général Duroc retourna dans la soirée auprès de l'empereur de Russie, et s'entretint également long-temps avec lui.

Ces rapprochemens au milieu des camps, qui facilitaient aux deux souverains les moyens de s'expliquer sans que la négociation pût être retardée ou influencée par les agens de l'Angleterre, amenèrent une entrevue qu'Alexandre et Napoléon désiraient l'un et l'autre depuis longtemps, et qui aurait épargné l'effusion de beaucoup de sang si les circonstances avaient permis qu'elle eût lieu quelque temps avant la bataille d'Austerlitz, ou du moins après son issue.

Dans la journée du 24 juin, le général d'artillerie La Riboissière fit etablir sur le Niemen un radeau, sur lequel on éleva avec tout l'art et la magnificence que permettait la promptitude de l'opération, un pavillon destiné à recevoir les deux empereurs, qui devaient s'y rendre des deux rives.

Le lendemain 25, à une heure de l'après-midi, Napoléon, accompagné de Murat, des maréchaux Berthier et Bessières, du général Duroc et du grand écuyer Caulincourt, s'embarqua sur les bords du fleuve, et se rendit au pavillon préparé. Au même instant, l'empereur Alexandre partit de la rive droite, accompagné du grand-duc Constantin, du général en chef Beningsen, du prince Labanow, du général Ouvarow, et de l'aide-de-camp général comte de Liewen.

Les deux bateaux arrivèrent en même temps. Les empereurs s'embrassèrent en mettant le pied sur le radeau, et en-

trèrent ensemble dans le pavillon, où ils eurent une conférence qui dura deux heures. Lorsque l'entretien fut terminé, les personnes qui avaient accompagné l'un et l'autre monarque furent introduites. L'empereur Alexandre s'empressa de témoigner aux généraux français toute l'estime qu'il avait conçue pour eux, et Napoléon de son côté s'entretint avec le grand-duc Constantin et le général en chef Beningsen. Les deux souverains remontèrent ensuite dans leur barque pour retourner à leur quartier-général respectif. 1807. Pologne.

Cette entrevue des deux plus puissans princes de l'Europe offrit le spectacle le plus imposant et en même temps le plus consolateur : la vieille et insidieuse politique des cours ne l'avait point préparée. Alexandre et Napoléon furent portés l'un vers l'autre par une mutuelle estime, un mutuel besoin de se connaître, une égale conscience de leurs moyens [1].

Un avenir funeste était loin d'être prévu au moment où les deux souverains jurèrent de rester toujours unis. La paix présentait au contraire de flatteuses illusions aux peuples de l'Europe, tout annonçait que les traités qu'allaient conclure la France, la Russie et la Prusse seraient sincères et durables. Les hautes parties contractantes ne cessèrent point, en attendant cet heureux résultat de l'entrevue sur le Niemen, de se donner des témoignages de confiance et d'attachement réciproques. Il fut convenu, dans la soirée du 25, que la moitié de la ville de Tilsit serait neutralisée, et que les cours de Russie et de Prusse y auraient leur logement. Le

[1] Lorsque, sur ce point isolé au milieu des eaux du Niémen, l'un et l'autre empereur s'étaient tenus embrassés à la vue des deux armées, que le spectacle d'une pareille entrevue avait attirées sur les deux rives du fleuve, il est permis de croire qu'aucun d'eux ne renfermait alors en son cœur le sentiment exprimé dans ce vers de notre Racine :

> J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.
> (*Britannicus*, acte IV, scène 3.)

1807. Pologne. lendemain, après une seconde entrevue dans le pavillon sur le Niemen, à laquelle le roi de Prusse assista, l'empereur Alexandre se rendit à Tilsit, et fut reçu à la descente du bateau par Napoléon. Tous deux à cheval, et causant familièrement, parcoururent ensuite la grande rue de la ville, où la garde impériale française, à pied et à cheval, se trouvait rangée en bataille : par l'effet d'une galanterie toute nationale, le cri de *vive l'empereur Alexandre!* retentit en même temps que celui de *vive l'empereur Napoléon!* Les deux monarques dînèrent ensemble; le grand-duc Constantin et Murat assistèrent seuls à ce repas.

Le 27, Napoléon visita à son tour l'empereur de Russie dans son nouveau logement. Après le dîner, les deux princes montèrent à cheval, et firent manœuvrer la garde impériale française. Alexandre et son frère Constantin montrèrent par leurs questions et leurs remarques, qu'aucun des détails de la tactique française ne leur était étranger.

Le roi de Prusse passa le Niemen le 28, et vint occuper à Tilsit le logement préparé pour le recevoir. Il fut accueilli par Napoléon avec tous les égards qu'il avait lieu d'en attendre; le monarque français lui rendit sa visite dans la même journée. Les palais occupés par les trois souverains se touchaient presque, et pendant tout le temps du séjour de ces derniers à Tilsit, ils n'eurent qu'une même table, celle de Napoléon.

La reine de Prusse, aussi remarquable par les grâces de sa figure que par la part active qu'elle avait prise à cette guerre, vint embellir par sa présence ces réunions des trois monarques. Napoléon s'empressa d'aller visiter cette princesse à son arrivée, et, quoiqu'il ne l'eût point épargnée dans les bulletins officiels, il lui fit une cour assidue.

La paix attendue avec tant d'espérance fut enfin conclue et signée le 9 juillet. Il y eut deux traités séparés, l'un entre

la France et la Russie, et l'autre avec la Prusse. Il était assez naturel que le roi Frédéric-Guillaume, provocateur de la guerre, en payât pour ainsi dire tous les frais. Une partie du nouveau royaume de Westphalie, fondé par les mêmes traités, et donné au prince Jérôme, frère de Napoléon; le duché de Varsovie concédé à l'ancien électeur, actuellement roi de Saxe, Frédéric-Auguste; la ville de Dantzig et son territoire furent distraits de la monarchie prussienne [1]. La Russie, par la bienveillance spéciale de Napoléon, gagna une portion de territoire sur les bords du Bug et de la Narew, et s'agrandit ainsi aux dépens du souverain dont elle avait partagé l'animosité contre la France. 1807. Pologne.

L'érection en duché de Varsovie de la partie de la Pologne appartenant ci-devant au roi de Prusse, et la constitution donnée à ce pays, n'acquittèrent point complétement la dette de la reconnaissance contractée par Napoléon envers la brave nation polonaise. On doit s'étonner avec raison de ce que l'empereur français ne profita point de l'occasion présente pour demander à la Russie, et pour négocier avec l'Autriche, la restitution de ce qui était échu en partage à ces deux puissances, lors du dernier démembrement de ce vaste royaume. L'entière restauration de l'antique trône des Jagellons et des Sobieski, avec un nouveau système de monarchie tempérée, aurait formé sans doute une barrière plus imposante contre l'ambition de la Russie, un contrepoids plus sûr de l'influence de l'Autriche et de la Prusse en Allemagne, que les deux faibles états créés sous le nom de royaumes de Saxe et de Westphalie.

Mais en cherchant à examiner la conduite de Napoléon

[1] Indépendamment de ces cessions de territoire, le roi de Prusse dut payer des contributions énormes qui achevèrent d'épuiser ses finances, que la longue occupation de ses provinces par l'armée française avait déjà mises dans un état déplorable.

1807. Pologne. en cette circonstance, on verra avec indignation que des raisons de famille, des motifs d'une ambition mal calculée, prévalurent sur la raison d'état, et que, la liberté n'étant rien moins que la pensée de ce faiseur de rois, il couvrait ses propres desseins, en laissant les Polonais dans une espèce d'incertitude sur les destinées de leur patrie. Il retenait en quelque sorte ces peuples sous sa domination personnelle, par la crainte de perdre l'appui de la France, et par l'espérance de recouvrer plus tard, sous sa protection, le rang qu'ils avaient perdu en Europe.

Quoi qu'il en soit, les deux traités de Tilsit n'en seront pas moins, aux yeux de la postérité, des témoignages irrécusables de modération de la part d'un homme qu'on a voulu assimiler à un conquérant en délire, dont la défaite et même la mort seule pouvaient arrêter la marche ambitieuse. Napoléon s'arrêta de sa propre volonté, et fit abnégation des droits que lui donnait la conquête. Satisfait d'avoir atteint le but principal de la guerre, il se borna à faire légitimer les avantages sur lesquels la victoire lui permettait de compter. Alexandre et Frédéric-Guillaume reconnurent solennellement les nouveaux rois de Naples, de Hollande et de Westphalie. Ne réservant rien pour lui-même, il agissait, il est vrai, dans les intérêts de sa famille, auxquels il sacrifiait même les titres acquis à sa propre reconnaissance par la généreuse nation polonaise; mais il ne compromit point ses alliés, et parut animé du désir sincère de procurer enfin à l'Europe depuis si longtemps agitée une paix solide et durable.

Nous croyons devoir rapporter ici textuellement les deux traités de paix conclus à Tilsit.

1807. Pologne.

Traité de paix entre la Russie et la France.

» Art. 1er. Il y aura, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, paix et amitié parfaite entre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et S. M. l'empereur de toutes les Russies.

» 2. Toutes les hostilités cesseront immédiatement, de part et d'autre, sur terre et sur mer, dans tous les points où la nouvelle de la signature du présent traité sera officiellement parvenue.

» Les hautes parties contractantes la feront porter sans délai par des couriers extraordinaires à leurs généraux commandans respectifs.

» 3. Tous les bâtimens de guerre ou autres, appartenant à l'une des parties contractantes ou à leurs sujets respectifs, qui auraient été pris postérieurement à la signature du présent traité, seront restitués, ou, en cas de vente, le prix en sera restitué.

» 4. S. M. l'empereur Napoléon, par égard pour S. M. l'empereur de toutes les Russies, et voulant donner une preuve du désir sincère qu'il a d'unir les deux nations par les liens d'une confiance et d'une amitié inaltérables, consent à restituer à S. M. le roi de Prusse, allié de S. M. l'empereur de toutes les Russies, tous les pays, villes et territoires conquis et dénommés ci-après, savoir :

» La partie du duché de Magdebourg située à la droite de l'Elbe.

» La Marche-Pregnitz, l'Uker-Marck, la moyenne et la nouvelle Marche de Brandebourg, à l'exception du Kotbuser-Kreys, ou cercle de Cotbus dans la Basse-Lusace, lequel devra appartenir à S. M. le roi de Saxe.

» Le duché de Poméranie.

» La haute et la nouvelle Silésie avec le comté de Glatz.



1807.
Pologne.

» La partie du district de la Netze, située au bord de la chaussée allant de Driesen à Schneidemuhl, et d'une ligne allant de Schneidemuhl à la Vistule par Wlacleau, en suivant les limites du cercle de Bromberg, la navigation par la rivière de Netze et le canal de Bromberg, depuis Driesen jusqu'à la Vistule, et réciproquement, devant être libre et franche de tout péage; la Pomérélie, l'île de Nogath, les pays à la droite de Nogath et au nord du cercle de Culm, l'Ermeland, et enfin le royaume de Prusse, tel qu'il était au 1er janvier 1772, avec les places de Spandau, Stettin, Custrin, Glogau, Breslau, Schweidnitz, Neiss, Brieg, Kosel et Glatz, et généralement toutes les places, citadelles, châteaux et forts des pays ci-dessus susnommés, dans l'état où lesdites places, citadelles, châteaux et forts se trouvent maintenant, et en outre la ville et la citadelle de Graudentz.

» 5. Les provinces qui, au 1er janvier 1772, faisaient partie de l'ancien royaume de Pologne, et qui ont passé depuis, à diverses époques, sous la domination prussienne, seront, à l'exception des pays qui sont nommés ou désignés au précédent article, et de ceux qui sont spécifiés en l'article 9 ci-après, possédés en toute propriété et souveraineté par S. M. le roi de Saxe, sous le titre de duché de Varsovie, et régis par des constitutions, qui, en assurant les libertés et les priviléges des peuples de ce duché, se concilient avec la tranquillité des états voisins.

» 6. La ville de Dantzig, avec un territoire de deux lieues de rayon autour de son enceinte, sera rétablie dans son indépendance, sous la protection de S. M. le roi de Prusse, et de S. M. le roi de Saxe, et gouvernée par les lois qui la régissaient à l'époque où elle cessa de se gouverner elle-même.

» 7. Pour les communications entre le royaume de Saxe et le duché de Varsovie, S. M. le roi de Saxe aura le libre

usage d'une route militaire à travers les possessions de S. M. le roi de Prusse. Ladite route, le nombre des troupes qui pourront y passer à la fois, et les lieux d'étapes, seront déterminés par une convention spéciale faite entre lesdites Majestés sous la médiation de la France. 1807. Pologne.

» 8. S. M. le roi de Prusse, S. M. le roi de Saxe, ni la ville de Dantzig, ne pourront empêcher par aucune prohibition, ni entraver par l'établissement d'un péage, droit ou impôt, de quelque nature qu'il puisse être, la navigation de la Vistule.

» 9. Afin d'établir, autant qu'il est possible, des limites naturelles entre la Russie et le duché de Varsovie, le territoire circonscrit par la partie des frontières russes actuelles, qui s'étend depuis le Bug jusqu'à l'embouchure de la Lossosna, et par une ligne partant de ladite embouchure, et suivant le thalweg de cette rivière, le thalweg de la Bobr jusqu'à son embouchure, le thalweg de la Narew depuis le point susdit jusqu'à Surasz, de la Lisa jusqu'à sa source, près le village de Mien, de l'affluent de la Nurzek, prenant sa source près le même village, de la Nurzek jusqu'à son embouchure au-dessus de Nur, et enfin le thalweg du Bug, en le remontant jusqu'aux frontières russes actuelles, sera réuni à perpétuité à l'empire de Russie.

» 10. Aucun individu, de quelque classe et condition qu'il soit, ayant son domicile ou des propriétés dans le territoire spécifié en l'article précédent, ne pourra, non plus qu'aucun individu domicilié, soit dans les provinces de l'ancien royaume de Pologne qui doivent être restituées à S. M. le roi de Prusse, soit dans le duché de Varsovie, mais ayant en Russie des biens-fonds, rentes, pensions ou revenus de quelque nature qu'ils soient, être frappé dans sa personne, dans ses biens, rentes, pensions, revenus de tout genre, dans son rang, ses dignités, ni poursuivi ni recherché en au-

1807. Pologne. cune façon quelconque, pour aucune part, ou politique ou militaire, qu'il ait pu prendre aux événemens de la guerre présente.

» 11. Tous les engagemens et toutes les obligations de S. M. le roi de Prusse, taut envers les anciens possesseurs, soit de charges publiques, soit de bénéfices ecclésiastiques, militaires ou civils, qu'à l'égard des créanciers ou des pensionnaires de l'ancien gouvernement de Pologne, restent à la charge de S. M. l'empereur de toutes les Russies et de S. M. le roi de Saxe, dans la proportion de ce que chacune de leursdites Majestés acquiert par les articles 5 et 9, et seront acquittés pleinement, sans restriction, exception, ni réserve aucune.

» 12. LL. AA. SS. les ducs de Saxe-Cobourg, d'Oldenbourg et de Mecklenbourg-Schwerin, seront remis chacun dans la pleine et paisible possession de ses états; mais les ports des duchés d'Oldenbourg et de Mecklenbourg continueront d'être occupés par des garnisons françaises jusqu'à l'échange des ratifications du futur traité de paix définitive entre la France et l'Angleterre.

» 13. S. M. l'empereur Napoléon accepte la médiation de S. M. l'empereur de toutes les Russies, à l'effet de négocier et conclure un traité de paix définitive entre la France et l'Angleterre, dans la supposition que cette médiation sera aussi acceptée par l'Angleterre un mois après l'échange des ratifications du présent traité.

» 14. De son côté, S. M. l'empereur de toutes les Russies, voulant prouver combien il désire d'établir entre les deux empires les rapports les plus intimes et les plus durables, reconnaît S. M. le roi de Naples, Joseph Napoléon, et S. M. le roi de Hollande, Louis Napoléon.

» 15. S. M. l'empereur de toutes les Russies reconnaît pareillement la confédération du Rhin, l'état actuel de chacun

des souverains qui la composent, et les titres donnés à plusieurs d'entre eux, soit par l'acte de confédération, soit par les traités d'accession subséquens. 1807. Pologne.

» Sadite Majesté promet de reconnaître, sur les notifications qui lui seront faites de la part de l'empereur Napoléon, les souverains qui deviendront ultérieurement membres de la confédération, en la qualité qui leur sera donnée par les actes qui les y feront entrer.

» 16. S. M. l'empereur de toutes les Russies cède, en toute propriété et souveraineté, à S. M. le roi de Hollande, la seigneurie de Sever dans l'Ost-Frise.

» 17. Le présent traité de paix et d'amitié est déclaré commun à LL. MM. les rois de Naples et de Hollande, et aux souverains confédérés du Rhin, alliés de S. M. l'empereur Napoléon.

» 18. S. M. l'empereur de toutes les Russies reconnaît aussi S. A. I. le prince Jérôme Napoléon comme roi de Westphalie.

» 19. Le royaume de Westphalie sera composé des provinces cédées par S. M. le roi de Prusse à la gauche de l'Elbe, et d'autres états actuellement possédés par l'empereur Napoléon.

» 20. S. M. l'empereur de toutes les Russies promet de reconnaître la disposition qui, en conséquence de l'art. 19 ci-dessus et des cessions de S. M. le roi de Prusse, sera faite par S. M. l'empereur Napoléon (laquelle devra être notifiée à l'empereur de Russie), et l'état de possession en résultant, pour les souverains au profit desquels elle aura été faite.

» 21. Toutes les hostilités cesseront immédiatement sur terre et sur mer entre les forces de S. M. l'empereur de toutes les Russies, et celles de S. H. dans tous les points où la nouvelle de la signature du présent traité sera officiellement parvenue.

» Les hautes parties contractantes les feront porter sans délai

1807. Pologne. par des courriers extraordinaires, pour qu'elles parviennent le plus promptement possible aux généraux et commandans respectifs.

» 22. Les troupes russes se retireront des provinces de Valachie et de Moldavie; mais lesdites provinces ne pourront être occupées par les troupes de S. H. jusqu'à l'échange des ratifications du futur traité de paix définitif entre la Russie et la Porte-Ottomane.

» 23. S. M. l'empereur de toutes les Russies accepte la médiation de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, à l'effet de conclure une paix avantageuse et honorable aux deux empires.

Les plénipotentiaires respectifs se rendront dans le lieu dont les deux parties intéressées seront convenues, pour y ouvrir et suivre les négociations.

» 24. Les délais dans lesquels les hautes puissances contractantes devront retirer leurs troupes des lieux qu'elles doivent quitter, en conséquence des stipulations ci-dessus, ainsi que le mode d'exécution des diverses clauses que contient le présent traité de paix, seront fixés par une convention spéciale.

» 25. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie et S. M. l'empereur de toutes les Russies se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs possessions et de celles des puissances comprises au présent traité de paix, telles qu'elles sont ou seront en conséquence des stipulations ci-dessus.

» 26. Les prisonniers de guerre, faits par les parties contractantes, ou comprises au présent traité de paix, seront rendus réciproquement sans échange et en masse.

» 27. Les relations de commerce entre l'empire français, le royaume d'Italie, les royaumes de Naples et de Hollande, et les états confédérés du Rhin, d'une part, et d'autre part, l'empire de Russie, seront rétablies sur le même pied qu'avant la guerre.

» 28. Le cérémonial des deux cours des Tuileries et de Saint-Pétersbourg entre elles et à l'égard des ambassadeurs, ministres et envoyés qu'elles accréditeront l'une près de l'autre, sera établi sur le principe d'une réciprocité et d'une égalité parfaite. 1807. Pologne.

» 29. Le présent traité sera ratifié par S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et par S. M. l'empereur de toutes les Russies.

» L'échange des ratifications aura lieu dans cette ville dans le délai de quatre jours.

» Signé à Tilsit par les plénipotentiaires des deux puissances, le 7 juillet (25 juin) 1807. »

Traité de paix entre la Prusse et la France.

« Art. 1er. Il y aura, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, paix et amitié parfaites entre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et S. M. le roi de Prusse.

» 2. La partie du duché de Magdebourg située à la droite de l'Elbe;

» La marche de Prignitz, l'Uker-Marck, la nouvelle et la moyenne Marche de Brandebourg, à l'exception du Colbuser-Kreiss, ou cercle de Colbus dans la Basse-Lusace;

» Le duché de Poméranie;

» La haute, la basse et la nouvelle Silésie avec le comté de Glatz;

» La partie du district de la Netze, située au bord de la chaussée allant de Driesen à Schneidemühl, et d'une ligne allant de Schneidemühl à la Vistule par Woldau, là en suivant les limites du cercle de Bromberg, Pomérélie, l'île de Nogath, les pays à la droite du Nogath et de la Vistule, à l'ouest de la vieille Prusse, et au nord du cercle de Culm, l'Ermeland, et enfin le royaume de Prusse, tel

1807. Pologne. qu'il était au 1er janvier 1772, seront restitués à S. M. le roi de Prusse avec les places de Spandau, Stettin, Custrin, Glogau, Breslau, Schweidnitz, Neiss, Brieg, Kosel et Glatz, et généralement toutes les places, citadelles, châteaux et forts des pays ci-dessus dénommés, dans l'état où lesdites places, citadelles, châteaux et forts se trouvent maintenant.

» La ville et citadelle de Graudentz, avec les villages de Neudorf, Parschken, Swierkorczyn, seront aussi restitués à à S. M. le roi de Prusse.

» 3. S. M. le roi de Prusse reconnaît S. M. le roi de Naples Joseph Napoléon, et le roi de Hollande, Louis Napoléon.

» 5. S. M. le roi de Prusse reconnaît pareillement la confédération du Rhin, l'état actuel de possession de chacun des souverains qui la composent, et les titres donnés à plusieurs, soit par l'acte de confédération, soit par les traités d'accession subséquens.

» Promet sadite majesté de reconnaître les souverains qui deviendront ultérieurement membres de ladite confédération, en la qualité qui leur sera donnée par les actes qui les y feront entrer.

» 5. Le présent traité de paix et d'amitié est déclaré commun à S. M. le roi de Naples, Joseph Napoléon, à S. M. le roi de Hollande, et aux souverains confédérés du Rhin, alliés de S. M. Napoléon.

» 6. S. M. le roi de Prusse reconnaît pareillement S. A. I. le prince Jérôme Napoléon comme roi de Westphalie.

» 7. S. M. le roi de Prusse cède en toute propriété et souveraineté aux rois, grands-ducs, ou princes qui seront désignés par S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, tous les duchés, marquisats, propriétés, comtés, seigneuries, et généralement tous les territoires ou parties de territoire quelconque, ainsi que tous les domaines et biens fonds de toute na-

ture que sadite majesté le roi de Prusse possédait, à quelque titre que ce fût, entre le Rhin et l'Elbe, au commencement de la guerre présente. 1807. Pologne.

» 8. Le royaume de Westphalie sera composé des provinces cédées par S. M. le roi de Prusse, et d'autres états actuellement possédés par S. M. l'empereur Napoléon.

» 9. La disposition qui sera faite par S. M. l'empereur Napoléon des pays désignés dans les deux articles précédens, et l'état de possession en résultant pour les souverains au profit desquels elle aura été faite, sera reconnue par S. M. le roi de Prusse, de la même manière que si elle était déjà effectuée et contenue au présent traité.

» 10. S. M. le roi de Prusse, pour lui, ses héritiers et successeurs, renonce à tout droit actuel ou éventuel qu'il pourrait avoir :

» 1°. Sur tous les territoires, sans exception, situés entre le Rhin et l'Elbe, et autres que ceux désignés en l'art. 7.

» 2°. Sur celles des possessions de S. M. le roi de Saxe et de la maison d'Anhalt qui se trouvent à la droite de l'Elbe;

» Et réciproquement tout droit actuel ou éventuel, et toute prétention des états compris entre l'Elbe et le Rhin sur les possessions de S. M. le roi de Prusse, telles qu'elles seront fixées en conséquence du présent traité, sont et demeureront éteints à perpétuité.

» 11. Tous pactes, conventions ou traités d'alliance patens ou secrets qui auraient pu être conclus entre la Prusse et aucun des états situés à la gauche de l'Elbe, et que la guerre présente n'avait pas rompus, demeureront sans effet, et seront réputés nuls et non avenus.

» 12. S. M. le roi de Prusse cède en toute propriété et souveraineté au roi de Saxe le Colbuser-Kreiss ou cercle de Colbus dans la Basse-Lusace.

» 13. S. M. le roi de Prusse renonce à perpétuité à la pos-

1807. Pologne.

session de toutes les provinces qui, ayant appartenu au royaume de Pologne, ont, postérieurement au 1er janvier 1772, passé, à diverses époques, sous la domination de la Prusse, à l'exception de l'Ermeland et des pays situés à l'ouest de la vieille Prusse, à l'est de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, au nord du cercle de Culm, d'une ligne allant de la Vistule à Schneidemühl par Woldau, en suivant les limites du cercle de Bromberg et de la chaussée allant de Schneidemühl à Driesen, lesquels, avec la ville et citadelle de Graudentz, et les villages de Neudorf, Parschksen et Swierkoczyn, continueront d'être possédés en toute propriété et souveraineté par S. M. le roi de Prusse.

« 14. S. M. le roi de Prusse renonce pareillement, à perpétuité, à la ville de Dantzig.

« 15. Les provinces auxquelles S. M. le roi de Prusse renonce par l'art. 13 ci-dessus, seront, à l'exception du territoire spécifié en l'art. 18 ci-après, possédées en toute propriété et souveraineté par S. M. le roi de Saxe, sous le nom de duché de Varsovie, et régies par des constitutions qui, en assurant les libertés et les priviléges des peuples de ce duché, se concilient avec la tranquillité des peuples voisins.

« 16. Pour les communications entre le royaume de Saxe et le duché de Varsovie, S. M. le roi de Saxe aura le libre usage d'une route militaire à travers les états de S. M. le roi de Prusse; ladite route, le nombre des troupes qui pourront y passer à la fois, et les lieux d'étapes, seront déterminés par une convention spéciale faite entre leursdites majestés, sous la médiation de la France.

« 17. La navigation par la rivière de Netze et le canal de Bromberg, depuis Driesen jusqu'à la Vistule, et réciproquement, sera libre et franche de tout péage.

« 18. Afin d'établir autant qu'il est possible des limites naturelles entre la Russie et le duché de Varsovie, le terri-

toire circonscrit par la partie des frontières russes actuelles qui s'étend depuis le Bug jusqu'à l'embouchure de la Lossosna; par une ligne partant de ladite embouchure, et suivant le thalweg de cette rivière et le thalweg de la Bobr jusqu'à son embouchure; le thalweg de la Narew, depuis le pont Lusdel jusqu'à Suratz; de la Lisa jusqu'à sa source, près le village de Mien; de l'affluent de la Nurzek, prenant sa source près le même village; de la Nurzek jusqu'à son embouchure audessus de Nur, et enfin le thalweg du Bug, en le remontant jusqu'aux frontières russes actuelles, sera réuni à perpétuité à l'empire de Russie. 1807. Pologne.

» 19. La ville de Dantzig, avec un territoire de deux lieues de rayon autour de son enceinte, sera rétablie dans son indépendance, sous la protection du roi de Prusse et du roi de Saxe, et gouvernée par les lois qui la régissaient à l'époque où elle cessa de se gouverner par elle-même.

» 20. S. M. le roi de Prusse, et S. M. le roi de Saxe ne pourront empêcher par aucune prohibition, ni entraver par l'établissement d'aucun péage, droit, ou impôt de quelque nature qu'il puisse être, la navigation de la Vistule.

» 21. Les villes, ports et territoire de Dantzig seront fermés, pendant la durée de la présente guerre maritime, au commerce et à la navigation des Anglais.

» 22. Aucun individu, de quelque classe et condition qu'il soit, ayant son domicile ou des propriétés dans les provinces ayant appartenu au royaume de Pologne, et que S. M. le roi de Prusse doit continuer de posséder, ne pourra, non plus qu'aucun individu domicilié, soit dans le duché de Varsovie, soit dans le territoire qui doit être réuni à l'empire de Russie, même en Prusse, des biens fonds, rentes, pensions, ou revenus, de quelque nature qu'ils soient, être frappé dans sa personne, dans ses biens, rentes, pensions, et revenus de tout genre, dans son rang et ses dignités, ni poursuivi ni recher-

1807. Pologne. ché, en aucune façon quelconque, pour aucune part qu'il ait pu, politiquement ou militairement, prendre aux événemens de la guerre présente.

» 33. Pareillement aucun individu né, ou demeurant, ou propriétaire dans les pays ayant appartenu à la Prusse antérieurement au 1er janvier 1772, et qui doivent être restitués à S. M. le roi de Prusse, aux termes de l'article 2 ci-dessus, et notamment les individus, soit de la haute bourgeoisie de Berlin, soit de la gendarmerie, lesquels ont pris les armes pour le maintien de la tranquillité publique, ne pourra être frappé dans sa personne, dans ses biens, rentes, pensions et revenus de tout genre, dans son rang et son grade, ni poursuivi ni recherché, en aucune manière quelconque, pour aucune part qu'il ait prise ou pu prendre, de quelque manière que ce soit, aux événemens de la guerre présente.

» 24. Les engagemens, dettes et obligations que S. M. le roi de Prusse a pu avoir, prendre et contracter antérieurement à la présente guerre, comme possesseur des pays, territoires, domaines, biens et revenus que sadite majesté cède, ou auxquels elle renonce par le présent traité, seront à la charge des nouveaux possesseurs, et par eux acquittés, sans exception, restriction, ni réserve aucune.

» 25. Les fonds et capitaux appartenant, soit à des particuliers, soit à des établissemens publics, religieux, civils ou militaires des pays que S. M. le roi de Prusse cède, ou auxquels il renonce par le présent traité, et qui auraient été placés, soit à la banque de Berlin, soit à la société de la caisse maritime, soit de toute autre manière quelconque, dans les états de S. M. le roi de Prusse, ne pourront être ni confisqués, ni saisis; mais les propriétaires desdits fonds seront libres d'en disposer, et continueront d'en jouir, ainsi que des intérêts échus ou à échoir, aux termes des obligations ou contrats passés à cet effet.

» Réciproquement il en sera usé de même manière pour tous les fonds et capitaux que des sujets ou des établissemens publics de la monarchie prussienne auraient placés dans les pays que S. M. le roi de Prusse cède, ou auxquels il renonce par ce présent traité. 1807. Pologne.

» 26. Les archives contenant les titres de propriété, documens et papiers généralement quelconques, relatifs aux pays, territoires, domaines et biens que S. M. le roi de Prusse cède, ou auxquels elle renonce par le présent traité, ainsi que les cartes et plans des villes fortifiées, citadelles, châteaux et forteresses situés dans lesdits pays, seront remises par des commissaires de sadite majesté, dans le délai de trois mois, à compter de l'échange des ratifications; savoir :

» A des commissaires de S. M. l'empereur Napoléon, pour ce qui concerne les pays cédés à la gauche de l'Elbe;

» Et à des commissaires de S. M. l'empereur de toutes les Russies, de S. M. le roi de Saxe et de la ville de Dantzig, pour ce qui concerne les pays que leursdites majestés et la ville de Dantzig doivent posséder en conséquence du présent traité.

» 27. Jusqu'au jour de l'échange des ratifications du futur traité de paix définitif entre la France et l'Angleterre, tous les pays de la domination de S. M. le roi de Prusse seront, sans exception, fermés à la navigation et au commerce des Anglais.

» Aucune expédition ne pourra être faite des ports prussiens pour les Iles britanniques, ni aucun bâtiment venant de l'Angleterre ou de ses colonies, être reçu dans lesdits ports.

» 28. Il sera fait immmédiatement une convention ayant pour objet de régler tout ce qui est relatif au mode et à l'époque de la remise des places qui doivent être restituées à S. M. le roi de Prusse, ainsi que les détails qui regardent

1807. Pologne. l'administration civile et militaire des pays qui doivent aussi être restitués.

» 29. Les prisonniers de guerre seront rendus de part et d'autre sans échange et en masse, le plus tôt que faire se pourra.

» 30. Le présent traité sera ratifié par S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et par S. M. le roi de Prusse, et les ratifications en seront échangées à Kœnigsberg, dans le délai de six jours, à compter de la signature, ou plus tôt, si faire se peut.

» Signé à Tilsit par les plénipotentiaires des deux puissances, le 9 juillet 1807. »

CHAPITRE IV.

SUITE ET FIN DE L'ANNÉE 1807.

Rupture de l'armistice avec la Suède; les Français rentrent dans la Poméranie suédoise; fuite du roi de Suède et prise de Stralsund; capitulation de l'île de Rugen, etc. — Résultats immédiats du traité de paix avec la Prusse; répartition des troupes de la grande armée; retour de l'empereur Napoléon en France; fêtes données à Paris à la garde impériale, etc. — Suite des événemens militaires dans le royaume de Naples; siéges d'Amantea, de Fiume-Freddo; combat de Mileto; prise de Cotrone, etc. — Préparatifs d'une seconde expédition des Français contre le Portugal; invasion de ce royaume par le corps d'armée aux ordres du général Junot; occupation de Lisbonne, etc.

1807. Allemagne. Septembre.

Rupture de l'armistice avec la Suède; les Français rentrent dans la Poméranie suédoise, etc. — L'armistice conclu à Schlatkow entre le maréchal Mortier et le général baron d'Essen, commandant en chef les troupes suédoises, bien qu'approuvé par le roi Gustave IV, n'avait point détourné les Anglais du plan qu'ils avaient formé d'établir un nouveau foyer de guerre dans le nord de l'Europe. Les démarches du cabinet de Londres auprès du monarque qu'ils avaient paru mécontenter par des lenteurs et des refus de concessions, prirent un nouveau degré d'activité lorsque, avant même la bataille de Friedland et l'armistice signé à Tilsit, ce gouvernement dut craindre de voir bientôt une nouvelle coalition des puissances du Nord se former contre lui sous les auspices et l'influence du vainqueur de la Prusse et de la

1807. Allemagne. Russie. La querelle de 1800, apaisée par la mort si extraordinaire de l'empereur de Russie, Paul 1er, recommençait, en effet, naturellement dans le nouvel ordre de choses, et il importait à l'Angleterre de prendre les mesures convenables pour conserver l'empire de la Baltique.

C'est alors que le cabinet de Saint-James résolut de faire renoncer le Danemarck à sa neutralité, ou plutôt de mettre en avant le prétexte d'une prétendue alliance secrète entre la cour de Copenhague et l'empereur Napoléon, pour s'emparer de la flotte danoise, pour rester maître du Sund aussi irrévocablement que de la forteresse de Gibraltar, et réduire le royaume dont nous parlons sous les lois du vasselage; mais pour assurer l'exécution de ce projet, déjà tenté en 1800 et 1801 [1], il fallait que le roi de Suède fît une espèce de diversion, en attirant sur lui le corps d'observation français commandé par le maréchal Brune, et destiné, comme nous l'avons dit plus haut, à s'opposer à tous les mouvemens qui pourraient être faits sur les côtes de la Baltique.

Les agens britanniques réussirent sans peine à faire entrer le roi de Suède dans leurs vues, et ce prince, que l'urgence

[1] La grande question maritime des neutres avait occasioné, en 1800, une discussion très-vive entre les deux cabinets de Londres et de Copenhague, et cette discussion avait elle-même servi de prétexte à l'Angleterre pour envoyer une forte escadre dans la Baltique. L'intervention de la Russie et de la Suède, et l'attitude hostile de ces deux puissances, empêchèrent les suites d'une pareille agression; mais, l'année suivante 1801, la confédération maritime des quatre puissances du Nord, la Russie, la Suède, la Prusse et le Danemarck, renouvela la querelle: un envoyé du gouvernement britannique, M. Vansittart, remit à la cour de Copenhague une note, en forme d'*ultimatum*, portant que le Danemarck renoncerait sur-le-champ à la confédération maritime, ouvrirait le passage du Sund à l'escadre anglaise de Nelson, et s'engagerait à ne plus faire convoyer ses bâtimens marchands. Ces conditions honteuses ayant été rejetées par le gouvernement danois, Nelson força le passage du Sund, et vint mouiller en face de la rade de Copenhague. A la suite d'un engagement entre la flotte anglaise, les batteries et les vaisseaux rasés des Danois, il fut conclu un armistice de qua-

des circonstances, bien plus que le désir sincère d'un rapprochement, avait décidé à approuver tacitement la convention signée par le général d'Essen; Gustave IV, disons-nous, par suite de cette bizarrerie de caractère que nous avons déjà signalée, dénonça, le 3 juillet, c'est-à-dire, dix-neuf jours après la bataille de Friedland, et treize jours après la convention de Tilsit, la rupture de l'armistice arrêté le 18 avril à Schaltkow, et déclara que les hostilités recommenceraient le 13, quoique un article additionel eût étendu à trente jours le terme de dix jours stipulé d'abord dans l'armistice dont nous parlons.

1807. Allemagne.

Aucune difficulté ne s'était élevée sur ce dernier arrangement signé à Stralsund, le 29 avril : toutefois, dans le courant de mai, le roi de Suède étant venu prendre lui-même le commandement de ses troupes en Poméranie, manifesta aussitôt l'intention de ne consentir que la première stipulation du terme de dix jours. Dans le même temps sa marine, au mépris de l'armistice, exerçait devant Colberg des hostilités contre les troupes françaises et alliées qui assiégeaient cette place. Brune crut devoir entrer, à ce sujet, dans quelques explications avec les généraux suédois, et le roi, pour termi-

torze semaines, où l'amiral Nelson, se désistant des prétentions outrées qu'il avait manifestées d'abord, arrêta que le traité de neutralité armée serait suspendu en ce qui concernait le Danemarck, tant que durerait l'armistice; que la marine et l'armée danoises resteraient dans l'état où elles se trouvaient au moment de la suspension des hostilités; enfin, que les vaisseaux anglais ne pourraient s'approcher à portée du canon des différentes îles et provinces du Danemarck, y compris le Jutland.

La mort de l'empereur Paul Ier, premier moteur de la confédération maritime du Nord, vint, sur ces entrefaites, apporter un grand changement dans la politique de la Russie. Bientôt des négociations s'ouvrirent entre les puissances du Nord et la Grande-Bretagne, et le chef du gouvernement français dut abandonner toutes les espérances qu'il avait fondées sur cette formidable neutralité armée pour l'exécution de ses propres desseins. (Voyez tome XIV, p. 195.)

1807. Allemagne. ner les différens, fit proposer au maréchal une entrevue, qui eut lieu, le 4 juin, à Schaltkow.

Admis devant le prince, Brune réclama l'exécution de l'armistice, et surtout celle de la clause stipulée dans l'article additionnel, c'est-à-dire le terme de trente jours, au lieu de dix, après la dénonciation de la rupture; mais Gustave interrompit brusquement le maréchal, en lui déclarant que sa volonté était immuable pour le terme convenu d'abord. Brune voulut ensuite exposer ses griefs sur la conduite des marins de la flottille suédoise devant Colberg : le roi écarta cette discussion, et répéta qu'il n'admettrait jamais que le premier terme convenu. Changeant ensuite de matière, il parla avec emphase du plan concerté entre l'Angleterre et ses alliés, des espérances qu'il en avait conçues, et finit par proposer au maréchal d'abandonner une cause qu'on devait regarder comme perdue; il osa même le sommer, en quelque sorte, de se joindre aux émigrés français que l'Angleterre avait à sa solde, afin, disait ce monarque imprudent, de contribuer avec ces fidèles défenseurs de l'antique monarchie au rétablissement sur le trône de France, de la dynastie légitime des Bourbons, et de racheter par cette conduite ses erreurs révolutionnaires.

Le maréchal Brune, contenant son indignation, répondit, comme devait le faire un homme d'honneur, à une ouverture aussi singulière, aussi éloignée du but de l'entrevue; et celle-ci ne servit « qu'à démontrer qu'un monarque avait osé profaner la majesté royale en se chargeant directement de propositions de corruption, qui déshonorent toujours l'agent qui est chargé de les faire, autant que ceux qui les ordonnent. [1] »

C'est un mois après cette entrevue, que le roi de Suède dé-

[1] Ordre du jour donné par le maréchal Brune à son corps d'armée, le 10 juillet 1807.

nonça l'armistice : il avait attendu jusqu'à cette époque l'arrivée des troupes anglaises qui, par prudence, se chargèrent plus particulièrement de garder l'île de Rugen, en laissant aux Suédois le soin de combattre l'ennemi commun en Poméranie, et de défendre la place de Stralsund. 1807. Allemagne.

Dès le 11, les troupes françaises du corps d'observation, alors réparties sur les frontières du Mecklenburg et de la Poméranie prussienne, se mirent en mouvement. Les divisions aux ordres des généraux Molitor et Boudet passèrent la rivière de Recknitz, entre Damgarten et Tribbesees, et se dirigèrent sur Stralsund; le général Grandjean passa la Penne à Anklam. Les troupes suédoises voulurent opposer quelque résistance, mais elles furent culbutées, et après un combat qui eut lieu, le 6 août, et dans lequel le roi Gustave courut quelque danger, toute l'armée suédoise se renferma dans Stralsund, qui fut alors complétement investi. Il ne se passa rien de bien remarquable devant cette place jusqu'au moment où l'artillerie nécessaire au siége fut arrivée; mais, dans la nuit du 14 au 15, le maréchal Brune ayant ordonné l'ouverture de la tranchée, l'ennemi fit une sortie, qui fut repoussée : les travaux se continuèrent, et l'ennemi tenta vainement de les troubler par un feu des plus vifs. Le cinquième jour, les batteries assiégeantes se trouvaient achevées, armées, et les pièces étaient sur le point d'être démasquées, lorsque le roi de Suède, désespérant de s'opposer aux progrès des travaux, et craignant, trop prématurément peut-être, les résultats d'une attaque de vive force, parut céder aux motifs d'épargner aux habitans de Stralsund les terribles effets d'un bombardement, et quitta cette place pour se réfugier dans l'île de Rugen avec ses troupes. Avant de prendre cette résolution, il avait demandé à entrer en pourparlers avec le maréchal Brune; mais celui-ci avait fait réponse que, le passé n'inspirant aucune confiance pour l'avenir, on ne pouvait

1807. Allemagne. plus compter sur la parole d'un prince qui se jouait aussi légèrement des conventions arrêtées et signées.

Le roi avait laissé dans la place un de ses aides-de-camp, le général Peyron: celui-ci, accompagné de deux des principaux magistrats, vint trouver le maréchal Brune pour proposer une capitulation : une telle demande était trop tardive pour être agréée. Le maréchal dit aux magistrats de Stralsund que les habitans de cette ville pouvaient compter sur sa générosité, et qu'il leur prouverait que sa parole verbale était plus sûre que les conventions écrites que leur roi ne se faisait point scrupule de transgresser. Il fit prendre sur-le-champ possession de chacune des portes de la ville par trois compagnies de grenadiers, et y fit lui-même son entrée, le 20, dans la soirée.

La place était armée de quatre cents bouches à feu. Le roi en avait emmené quelques-unes avec lui, et fait enclouer plusieurs autres. Les magasins de vivres et de munitions étaient presque intacts : le général Thouvenot fut nommé, par le maréchal, commandant de la place.

Une des causes principales de la détermination prise par le roi Gustave avait été le mécontentement qui régnait parmi ses troupes : celles-ci regardaient la guerre entreprise par leur monarque comme odieuse et contraire aux vrais intérêts de la Suède ; elles se voyaient avec douleur sacrifiées par leur maître aux desseins de l'Angleterre : aussi ce prince ne tarda-t-il point à reconnaître le mauvais effet de ces dispositions morales, et à renoncer à l'espoir de se maintenir dans l'île de Rugen, où il avait cru trouver un refuge assuré.

La division anglaise, qui avait été débarquée dans cette même île vers le milieu de juillet, venait d'en être précipitamment retirée pour agir contre les Danois, et cette circonstance n'était point propre à rattacher les Suédois à une cause qu'ils ne pouvaient considérer comme celle de la patrie. Le

roi prit donc le parti d'abandonner l'île de Rugen, et de se retirer à Stockholm. 1807. Allemagne.

Cependant le maréchal Brune avait fait toutes les dispositions nécessaires à un débarquement. Le bataillon des matelots de la garde impériale était arrivé à Stralsund, et un grand nombre de bateaux se trouvaient réunis dans ce port. Le baron de Toll, gouverneur de l'île de Rugen, et commandant en chef les troupes suédoises, ne voulut point courir les chances de cette attaque; il envoya un officier au quartier-général français pour entrer en arrangement. Le maréchal Brune chargea son chef d'état-major, le général Reille, d'écouter les propositions du gouverneur : celui-ci offrit la neutralité de l'île; mais le général Reille refusa d'admettre une condition aussi illusoire. Le baron de Toll se rendit alors lui-même à Stralsund pour négocier directement avec le maréchal, et la capitulation suivante fut le résultat des conférences qui eurent lieu à ce sujet :

« Art. 1er. L'armée suédoise évacuera l'île de Rugen, qui sera occupée par l'armée française.

» 2. Le 9 septembre à midi, l'armée française occupera dans l'île de Rugen le pays à l'ouest d'une ligne tirée de Gusrow à Dramiudorf.

» 3. Dans huit jours, l'armée suédoise se retirera dans le Wittow, le Jasmund, et le pays à l'est de Dunzewitz à Putbus.

» 4. Dans douze jours Wittow et Jasmund seront évacués par l'armée suédoise.

» 5. Dans vingt jours, l'armée suédoise se retirera dans le pays à l'est d'une ligne tirée de Dolgen, Gobbin, et, dans un mois, elle aura évacué toute l'île de Rugen, et celles de Umatnz, Hiddensee, Vilen, Ruden et Greifswald-Oie.

» 6. La marine suédoise évacuera les mers de la Poméranie et de Rugen, aux époques fixées pour l'évacuation de l'armée.

» 7. Si, à cette époque de l'évacuation totale, il reste encore

1807. Allemagne. des malades, des effets ou objets militaires, et des chevaux appartenant à l'armée suédoise, il restera des préposés suédois pour en avoir soin et accélérer leur départ.

» 8. L'armée suédoise pourra fréter de gré à gré des bâtimens de transport dans les ports de la Poméranie.

» 9. Les bâtimens appartenant aux ports de la Poméranie et de Rugen qui seront emmenés en Suède pour le transport de l'armée, seront fidèlement renvoyés, et le plus tôt possible, et ils seront escortés par la marine suédoise, de manière à ce que leur navigation ne puisse être troublée par qui que ce soit.

» 10. Si, par des événemens de mer, quelque bâtiment portant des troupes ou des effets militaires partis de Rugen, était jeté sur les côtes de cette île ou de la Poméranie, il lui sera donné assistance, et il sera regardé comme neutre. »

L'occupation de la Poméranie suédoise, de la place de Stralsund et de l'île de Rugen, complettait ainsi les conquêtes faites par la grande armée pendant cette mémorable campagne. On doit remarquer que les Anglais ne firent aucun effort pour secourir leur plus fidèle allié. Il fallait à leur gouvernement avide et déloyal des entreprises faciles moins périlleuses que celles où les troupes britanniques se seraient trouvées en présence des vainqueurs des Prussiens et des Russes; et c'est pourquoi ils avaient tourné leurs armes contre le Danemarck, dont le souverain avait constamment observé les lois d'une stricte neutralité pendant tout le cours de la campagne. Le résultat de cette expédition impie fut le bombardement de Copenhague, la prise de cette capitale et de la flotte danoise.

Résultats immédiats du traité de paix avec la Prusse; répartition des troupes de la grande armée; retour de l'empereur Napoléon en France; fêtes données dans Paris à la garde impériale, etc. — Le jour même de l'échange des ratifications du traité de paix avec la Prusse, signé a Tilsit, le 12 juillet, le major-général Berthier, prince de Neufchâtel,

et le maréchal comte de Kalkreuth, munis de pleins-pouvoirs 1807.
de leurs souverains respectifs, arrêtèrent, par une convention Allemagne.
spéciale, que des commissaires seraient nommés sans délai, de part et d'autre, pour placer des poteaux sur les limites du duché de Varsovie, de la Vieille-Prusse, du territoire de Dantzig, ainsi que sur les limites du royaume de Westphalie avec celui de Prusse; que la ville de Tilsit serait remise le 20 juillet, celle de Kœnigsberg le 25 du même mois, et, avant le premier du mois d'août, tout le pays jusqu'à la Passarge; qu'au 20 août, toute la Vieille-Prusse jusqu'à la Vistule serait évacuée; qu'au 5 septembre, le reste de cette province serait évacué jusqu'à l'Oder. En vertu de ce même acte, les limites du territoire de Dantzig furent tracées à deux lieues autour de la ville, et déterminées par des poteaux aux armes de France, de Dantzig, de Saxe et de Prusse. Toute la Prusse devait être évacuée jusqu'à l'Elbe au premier octobre, ainsi que la Silésie; mais la province de Magdeburg, pour la partie qui se trouve sur la rive droite de l'Elbe, ainsi que les districts de Prentzlow et de Passewalk, ne devaient être évacués qu'au premier novembre. L'époque à laquelle la ville de Stettin devait être évacuée n'était point fixée, et six mille hommes de troupes françaises restaient dans cette place jusqu'à nouvel ordre. Les places de Spandau et de Custrin devaient être remises à la même époque que celles de la Silésie, c'est-à-dire, au premier octobre.

Toutes ces dispositions ne devaient, au surplus, recevoir leur exécution qu'autant que les contributions frappées sur le pays seraient acquittées, ou, au moins, que des sûretés suffisantes seraient reconnues valables par l'intendant général de l'armée, M. Pierre Daru. Des commissaires furent nommés par les deux puissances contractantes, pour traiter et décider de toutes les questions à l'amiable.

Les différens corps de la grande armée française, qui

1807. Allemagne. avaient coopéré à la mémorable bataille de Friedland, et s'étaient avancés ensuite jusque sur le Niémen, séjournèrent dans les positions que l'empereur leur avait fait prendre jusqu'à la fin de juillet, qu'ils reçurent chacun une destination particulière. Les troupes avaient formé, aux environs de Tilsit, des camps dans le genre de ceux qu'elles avaient occupés en 1803, 1804 et 1805, à Boulogne et sur les côtes de l'Océan. On y voyait des rues alignées au cordeau, portant des noms qui indiquaient les principaux événemens des campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne, et qui rappelaient la mémoire des braves morts sur le champ de bataille, etc. Des baraques étaient construites en planches, blanchies en dehors, couvertes en paille, avec des portes et des fenêtres; des allées d'arbres étaient ménagées entre les rangs de ces habitations propres et commodes, et des jardins potagers contribuaient à la nourriture et à l'exercice des soldats.

Le corps d'armée aux ordres du maréchal Davoust fut désigné par l'empereur pour rester en cantonnement dans le duché de Varsovie. Il se composait alors de trois divisions d'infanterie, d'une division de dragons, et de deux brigades de cavalerie légère commandées par les généraux Pajol et Wathier. Le maréchal Davoust, nommé gouverneur général de ce pays, devait en faire la remise solennelle au roi Fréderic-Auguste.

Les autres corps, tels que les premier, quatrième, cinquième, sixième, huitième et dixième, furent répartis en Silésie, en Prusse, en Poméranie, sur les côtes de la Baltique depuis l'Oder jusqu'au Wesel, en Hanovre, en Westphalie, et sur les bords du Rhin. Les contingens de la confédération rhénane rentrèrent sur leurs territoires respectifs. Le corps espagnol du général La Romana, placé sous le commandement du maréchal prince de Ponte-Corvo, fut

cantonné à l'embouchure de l'Elbe et sur les côtes de la Baltique, dans le Holstein; l'agression des Anglais contre le Danemarck avait nécessité cette dernière mesure. Une partie des troupes qui n'avaient point reçu de destination en Allemagne vinrent occuper le camp de Boulogne; et enfin la garde impériale se mit en marche, dans les premiers jours d'août, pour retourner en France. 1807. Allemagne.

L'empereur Napoléon avait lui-même quitté Tilsit, vers le milieu de juillet, pour se rendre à Varsovie, et de là à Dresde, où il approuva et signa, le 22, le statut constitutionnel rédigé par la commission de gouvernement du duché de Varsovie. Le 24, il entrait en triomphateur dans la ville de Francfort, capitale des états du prince-primat de la confédération rhénane [1], et, le 27 à cinq heures du matin, il était de retour dans son palais de Saint-Cloud.

[1] Toutes les troupes qui se trouvaient alors à Francfort se mirent sous les armes pour recevoir le souverain des Français, qui fit son entrée au bruit du canon et au son de toutes les cloches de la ville. On avait élevé à l'extrémité de la Zeill (promenade de la ville) un arc triomphal, au sommet duquel on voyait la renommée sur un globe, embouchant ses trompettes. Le frontispice offrait cette inscription :

NAPOLEONI
imperatori et regi, augusto, pio, felici,
invictissimo,
orbis totius pacificatori,
princeps primas ac senatus populusque
Francfurt.

Plus bas :

A la gloire de NAPOLÉON LE GRAND,
empereur des Français.

PAIX.

Au-dessus planait l'aigle français couronné de lauriers, ayant de chaque côté deux petites renommées tenant une branche de laurier. Sur le plan inférieur :

Tilsit. *Friedland.*
Immortalité. *Victoire.*

Au-dessous la muse de l'histoire et la déesse de la victoire avec ses attributs.

1807. France. Le lendemain 28, à onze heures du matin, et à l'issue d'un conseil des ministres, tenu dans le palais des Tuileries, Napoléon reçut en audience solennelle, et successivement, les félicitations du sénat, du tribunat, du corps législatif, de la cour de cassation, de la cour d'appel, du clergé de Paris, ayant à sa tête le cardinal archevêque de Belloi, de la cour de justice criminelle, du conseil des prises, enfin du corps municipal, ayant à sa tête le général Junot, gouverneur de Paris, et le conseiller d'état, préfet du département, Frochot.

De tous les discours prononcés en cette occasion, nous ne rapporterons que celui du premier président de la cour d'appel A. J. M. Séguier [1] : il donnera une idée suffisante de l'esprit dans lequel les autres harangues étaient composées.

« Sire, disait le président Séguier, il y a long-temps que votre gloire n'aspire qu'au repos. Vous avez été grand général dès vos premières campagnes. L'Égypte vous a vu conquérant. Élu chef des Français comme le plus magnanime de la nation, vous vous êtes fait connaître de l'Europe aux champs de Marengo. Ceint de la couronne impériale, vous l'avez rehaussée à Ulm, à Vienne, à Austerlitz; protecteur des peuples du Rhin, vous aviez fixé les destins de la Germanie, quand Dantzig, Eylau, Friedland ont montré au plus puissant monarque de l'Orient et du Nord qu'il vous convenait d'être l'arbitre de l'occident et du midi.

Le revers de l'arc triomphal offrait à peu près la même décoration, avec la même inscription latine, au-dessous de laquelle on lisait :

Au grand protecteur de la confédération du Rhin.

PAIX.

L'aigle français avec les deux renommées.

A gauche,	A droite,
Austerlitz.	*Presburg.*
Prudence.	*Piété.*

Sous ces inscriptions, la déesse de la prudence et celle de la vertu.

[1] Aujourd'hui premier président de la cour royale de Paris.

» Faudrait-il renouveler les combats? Vos succès, d'abord inouis, et cependant toujours croissans, annoncent assez quel serait le dernier événement. Mais, sire, il est une chose plus extraordinaire que les prodiges guerriers de Votre Majesté, c'est que vous résistiez à la fortune qui affecte pour vous *l'empire de la terre*; que vous soyez moins ambitieux de vaincre que de vous réconcilier; que vous ne fassiez sentir par la force de vos armes les dangers de votre inimitié, que pour faire comprendre par la force de votre génie les avantages de votre alliance. 1807. France.

» Napoléon n'a jamais voulu que la paix du monde : il a toujours présenté la branche d'olivier à ses provocateurs, qui l'ont forcé d'accumuler les lauriers; Napoléon *est au-dessus de l'histoire humaine, il appartient aux siècles héroïques;* il est au-dessus de l'admiration, il n'y a que l'amour qui puisse s'élever jusqu'à lui.

» Cet amour, sire, nous l'avons juré, alors que, prenant la république dans votre main, vous avez étouffé les dissensions intestines, et sauvé la France des invasions et des déchiremens. Nous vous répétons notre serment aujourd'hui que, étouffant les discordes extérieures, vous avez promu la France à une suprématie que vous vous êtes créée.

» Sire, les officiers de votre cour d'appel, agrandis dans votre sphère, hors d'eux-mêmes devant Votre Majesté, voudraient vous offrir des félicitations; mais vos travaux immortels parlent plus haut que notre respect et notre fidélité. »

Le 16 août, l'empereur se rendit au palais du corps législatif pour faire l'ouverture de la session de cette année. Voici quelques fragmens du discours qu'il prononça à cette occasion :

« Depuis votre dernière session, de nouvelles guerres, de nouveaux triomphes, de nouveaux traités de paix ont changé la face de l'Europe politique.

1807. France. » Si la maison de Brandebourg, qui, la première, se conjura contre notre indépendance, règne encore, elle le doit à la sincère amitié que m'a inspirée le puissant empereur du Nord.

» Un prince français régnera sur l'Elbe; il saura concilier les intérêts de ses nouveaux sujets avec ses premiers et ses plus sacrés devoirs.

» La maison de Saxe a recouvré, après cinquante ans, l'indépendance qu'elle avait perdue. Les peuples du duché de Varsovie, de la ville de Dantzig, ont recouvré leur patrie et leurs droits.......

» La France est unie aux peuples de l'Allemagne par les lois de la confédération du Rhin; à ceux des Espagnes, de la Hollande, de la Suisse et de l'Italie par les lois de notre système fédératif. Nos nouveaux rapports avec la Russie sont cimentés par l'estime réciproque de ces deux grandes nations........

» Je désire la paix maritime. Aucun ressentiment n'influera jamais sur mes déterminations; je n'en saurais avoir contre une nation, jouet et victime des partis qui la déchirent, et trompée sur la situation de ses affaires comme sur celle de ses voisins. Mais quelle que soit l'issue que les décrets de la providence aient assignée à la guerre maritime, mes peuples me trouveront toujours le même, et je trouverai toujours mes peuples dignes de moi......... »

Nous n'avons pas besoin de dire avec quel enthousiasme ce discours fut accueilli par les grands corps de l'état. Des députations du corps législatif et du tribunat vinrent, le 23, exprimer à l'empereur les sentimens qui animaient ces deux chambres.

« Tous nos cœurs se sont émus, dit le président du corps législatif Fontanes, aux témoignages de votre affection pou les Français. Les paroles que vous avez fait entendre du

trône ont déjà réjoui les hameaux. Un jour, on dira en parlant de vous, et ce sera le plus beau trait d'une histoire si merveilleuse, on dira que la destinée du pauvre occupait celui qui fait la destinée de tant de rois, et que, à la fin d'une longue guerre, vous avez diminué les charges publiques, tandis que vos mains victorieuses distribuaient avec tant de magnificence des couronnes à vos lieutenans. 1807. France.

» Notre premier devoir est de vous rappeler cette magnanime promesse qui ne sera point trompée. Quand vous créez autour de vous des dignités nouvelles, et ces rangs intermédiaires, attributs de la monarchie dont ils vont augmenter les splendeurs, nous aurons soin de tenir encore de plus près à ce peuple dont nous sommes les organes. C'est là que nous trouverons une dignité qui, pour être moins brillante, n'en est pas moins respectable.

» Nous jurons, sire, de ne jamais démentir ces sentimens que vous approuvez, devant ce trône affermi sur tant de trophées, et qui domine l'Europe entière.

» Et comment n'accueillerez-vous pas ce langage aussi éloigné de la servitude qu'il le fut de l'anarchie, vous, sire, qui avez fait servir le droit de conquête à l'affranchissement des vaincus, et qui, sur les bords de la Vistule, venez de rétablir l'humanité dans ses priviléges? Le corps législatif secondera de tout son zèle les grands projets d'amélioration que vous méditez. »

Ce même jour, 23 août, fut célébré le mariage du prince Jérôme, frère de Napoléon et nouveau roi de Westphalie, avec la princesse Catherine de Wurtemberg, fille du souverain de ce dernier royaume, créé après la campagne de 1805.

Depuis long-temps Napoléon méditait l'abolition du tribunat, de cette autorité que sa destination première et la nature des fonctions qui lui avaient été attribuées par la constitution de l'an VIII, ne mettaient plus en harmonie avec les

1807. France. institutions monarchiques. Dès l'année 1802, et du moment qu'il fut nommé consul à vie, l'ambitieux guerrier avait prévu quelle influence pourrait exercer une chambre législative où la liberté de la nation et la sainteté des lois seraient invoquées. Le sénatus-consulte du 16 thermidor an x (3 août 1802), complaisamment rendu par les conservateurs de la constitution, avait déjà réduit le nombre des tribuns à cinquante. Lorsque le discours de Carnot sur l'érection du trône impérial, et la discussion relative à l'institution des tribunaux spéciaux,[1] eurent démontré à l'homme qui se proposait d'effacer du code des nations et des idiomes modernes jusqu'au nom de république, que les accens de la liberté pouvaient encore se faire entendre à une tribune qui n'était point entièrement avilie, et sur laquelle la nation dirigeait quelques regards d'espérance; ce même homme eut de nouveau recours à ceux qui s'étaient déjà montrés les serviles instrumens de sa volonté. Le sénatus-consulte organique du 28 floréal an XII (18 mai 1804) reporta dans le sénat une partie des attributions du tribunat, qui ne dut plus être envisagé que comme un conseil propre à l'examen des projets de lois, et, dans le but apparent de le rendre plus utile sous ce rapport, on lui interdit cet examen en assemblée générale et publique; il fut divisé en trois sections, et chacune d'elles devait discuter séparément les projets de lois qui lui étaient d'abord communiqués par le conseil d'état, et ensuite transmis officiellement par le corps législatif; chacune devait former son vœu particulier et le faire porter au corps législatif par des orateurs chargés d'en développer les motifs.

Rien n'était plus monstrueux en législation qu'un pareil ordre de choses. L'article 87 du sénatus-consulte dont nous parlons, disait *que ces sections du tribunat constituaient*

[1] Le tribunat s'était prononcé contre cette mesure, qui, loin de donner une force positive au gouvernement, indique au contraire sa faiblesse.

les seules commissions du corps législatif. Ainsi le tribunat faisait partie d'un corps auquel il était cependant étranger. Il faut toutefois admirer la profondeur et la sagacité des vues du sénat préparant, par cette disposition absurde, l'entier anéantissement d'une autorité constitutionnelle, qui, malgré sa mutilation, contrariait encore les desseins du maître. 1807. France.

Chaque victoire de celui-ci était un pas de plus vers le pouvoir absolu. Après la campagne de Tilsit, il voulut la suppression du tribunat, et le tribunat fut effacé de l'acte des constitutions de l'empire. Un troisième sénatus-consulte, en date du 19 août, mais qui ne fut cependant communiqué au tribunat et au corps législatif que le 18 septembre, annonça qu'à l'avenir, et à compter de la fin de la session de 1807, la discussion des lois, qui était faite par les sections du tribunat, le serait, pendant la durée de chaque session, par trois commissions du corps législatif, sous le titre, la première, de commission de législation civile et criminelle; la deuxième, de commission d'administration intérieure; la troisième, de commission des finances. Par un des articles de ce même acte, les membres du tribunat, qui devaient rester en exercice jusqu'en 1812, aux termes du sénatus-consulte du 18 mai 1804 (28 floréal an XII), entraient au corps législatif, et devaient faire partie de ce corps jusqu'à l'époque assignée pour la cessation de leurs fonctions de tribuns.

Telles furent tout à la fois, pour les membres du tribunat, la punition de l'audace que quelques-uns d'entre eux avaient eu d'émettre une opinion libre devant l'homme qui n'en reconnaissait point d'autre que la sienne, et la récompense de la servilité du plus grand nombre.

Nous avons dit que la garde impériale s'était mise en marche pour revenir en France quelque temps après que l'empereur eut quitté l'armée. Les honneurs du triomphe attendaient dans la capitale de l'empire cette élite des braves, ces

1807. France. dignes représentans de la valeur française. Cette imposante solennité eut lieu le 25 novembre.

Près de la barrière de la route du nord, par où s'avancèrent les dix mille guerriers de la garde, la ville de Paris avait fait élever un arc triomphal de la plus grande proportion connue. Cet arc n'avait qu'une seule porte ou arcade, mais vingt hommes pouvaient y passer de front. A la naissance de la voûte, on voyait à l'extérieur de grandes renommées présentant des couronnes de laurier. Tout le monument était surmonté par un quadrige doré. Sur chacune des faces, on lisait des inscriptions nobles et simples, composées par la troisième classe de l'institut (académie des inscriptions et belles-lettres). Cet édifice, quoiqu'on n'y eût employé ni colonne ni aucun de ces ornemens dont les architectes sont trop souvent prodigues, offrait un caractère de grandeur véritable et de simplicité [1].

Dès neuf heures du matin, une foule immense de peuple entourait l'arc de triomphe : les plus curieux étaient montés sur une rotonde voisine servant de barrière, et offrant elle-même un aspect monumental. Des cris d'enthousiasme annoncèrent, vers le milieu du jour, l'approche des braves ; ils parurent, et bientôt leurs aigles réunies ne formèrent qu'un seul groupe qui précéda la colonne.

Le corps municipal de Paris, présidé par le préfet du département de la Seine, Frochot, s'avança alors au devant de la garde, en tête de laquelle se trouvait le maréchal Bessières ; les troupes s'arrêtèrent : un roulement général des tambours commanda le silence, et le préfet prononça le discours suivant :

« Monsieur le maréchal, généraux, soldats qui composez cette garde fidèle dont les rangs impénétrables environnent

[1] Ce monument avait été construit en moins de quinze jours, sur les dessins et par les soins de M. Chalgrin, membre de l'Institut, et l'un des architectes français les plus distingués.

le trône, vous tous guerriers, l'honneur de la France et l'admiration de l'Europe, suspendez un moment votre marché, et avant que vous ne couriez vous jeter dans les bras de vos mères, de vos épouses, de vos parens, recevez, s'il se peut dire ainsi, l'embrassement de la cité. 1807. France.

» Combien elle aime à vous revoir après tout ce que la renommée a publié de vous! Avec quel orgueil elle se plaît à rechercher dans vos rangs ceux de ses propres fils qui ont été dignes d'elle, et avec quel enthousiasme elle contemple en vous cette grande armée dont vous fûtes une si grande part.

» Cependant sont-ce les braves de Wertingen, les héros d'Austerlitz qui s'avancent vers nous? Depuis vingt mois, la cité se voit enrichie des trophées conquis par eux; depuis vingt mois elle leur tient prêtes les couronnes de la reconnaissance: ces braves nous sont-ils enfin rendus? O Patrie! ce sont eux; mais à peine ils se ressouviennent, ou de Wertingen, ou d'Austerlitz: ce sont eux; mais tandis que nous les avons attendus, guidés par le génie tutélaire de l'empire, ils retournaient plus impétueux à de nouveaux combats, et dans les champs d'Jena, dans les plaines d'Eylau, de Friedland, ils ont conquis de nouveaux titres, ils ont ajouté, s'il était possible, à leur gloire par des prodiges de valeur presque inconnus jusqu'alors aux Français mêmes.

» Héros d'Jena, d'Eylau, de Friedland, conquérans de la paix, grâces immortelles vous soient rendues!

» C'est pour la patrie que vous avez vaincu, la patrie éternisera le souvenir de vos triomphes; vos noms seront légués par elle sur le bronze et sur le marbre, à la postérité la plus reculée, et le récit de vos exploits, enflammant le courage de nos derniers descendans long-temps encore après vous-mêmes, vous protégerez par vos exemples ce vaste empire si glorieusement défendu par votre valeur.

» Braves guerriers, ici même un arc triomphal dédié à la

1807. France. grande armée s'élève sur votre passage ; il vous attend : venez recevoir sous ses voûtes la part qui vous est due des lauriers votés par la capitale à cette invincible armée ; qu'ainsi commence la fête de votre retour : venez, et que ces lauriers tressés en couronne par la reconnaissance publique demeurent appendus désormais aux aigles impériales qui planent sur vos têtes victorieuses.

» Salut, aigles belliqueuses, symbole de la puissance de notre magnanime empereur : portez dans toute la terre, avec son grand nom, la gloire du nom français ; et que les couronnes dont il a été permis à la ville de Paris de vous orner, soient en tous lieux un témoignage auguste à la fois et redoutable de l'union du monarque, du peuple et de l'armée.

» Mais c'est trop, généreux guerriers, c'est trop retenir vos pas, quand tous les cœurs vous appellent. Entrez dans nos remparts, enorgueillis de vous recevoir, entrez-y au milieu des chants d'allégresse et de triomphe, et que la mémoire de ce beau jour vive à jamais avec vos exploits dans les annales de la cité et dans les fastes de l'empire. »

Le maréchal Bessières répondit au nom de la garde :

« M. le préfet et MM. les membres du corps municipal de la ville de Paris,

» Ces couronnes dont vous décorez nos aigles, ces arcs de triomphe, toute cette pompe brillante pour célébrer le retour de la garde impériale, sont une nouvelle preuve de votre affection pour l'empereur, et un hommage éclatant rendu à la grande armée.

» Les aînés de cette grande famille militaire vont se retrouver avec plaisir dans le sein d'une ville dont les habitans ont constamment rivalisé avec eux d'amour, de dévouement et de fidélité pour notre illustre monarque. Animés des mêmes sentimens, la plus parfaite harmonie existera toujours entre les habitans de la grande ville et les soldats de la garde impériale.

Si nos aigles marchaient encore, en nous rappelant le serment que nous avons fait de les défendre jusqu'à la mort, nous nous rappellerons aussi que les couronnes qui les décorent leur en imposent doublement l'obligation. » 1807. France.

Après ces deux discours, les couronnes d'or votées par la ville de Paris furent apposées aux aigles de la garde impériale, au milieu du cercle formé par son état-major.

Le corps municipal vint se placer ensuite dans une des deux tribunes qui avaient été ménagées dans l'intérieur de l'arc de triomphe : la seconde était occupée par un nombreux orchestre qui exécuta aussitôt le chant du retour, paroles de M. Arnault, membre de l'Institut, musique de Mehul [1]. C'est

[1] Telles étaient les paroles de ce chant triomphal.

CHŒUR.

Les voici! réjonissez-vous,
Heureuses femmes, tendres mères;
Ces vainqueurs, ce sont vos époux,
Ce sont vos enfans et vos frères.

Quand ces intrépides soldats,
Triomphant d'abord de vos larmes,
Au premier signal des combats,
Se sont élancés sur leurs armes,
Vous leur disiez, dans un transport,
Que la valeur n'a pas dû croire,
Français, vous courez à la mort!
Français, ils volaient à la gloire!

Les voici, etc.

Du nord les éternels frimas,
Du midi les feux implacables,
N'ont pu fermer leurs durs climats
A ces vainqueurs infatigables.
Le globe retentit encor
De leur marche et de leurs conquêtes,
Non moins rapides que l'essor
De l'aigle planant sur leurs têtes.

Les voici, etc.

1807. France. sur la mesure de ce chant que la garde impériale défila dans l'ordre suivant : les fusiliers de la garde ; les chasseurs à pied; les grenadiers à pied ; les chasseurs à cheval ; les mamelucks ; les dragons ; les grenadiers à cheval ; la gendarmerie d'élite.

Chaque régiment était précédé des officiers généraux et supérieurs chargés de son commandement.

A la suite de la garde impériale marchait, accompagné de l'état-major de Paris, le général Hullin, commandant d'armes, suivi du corps municipal et de son cortége.

C'est dans cet ordre, et en traversant les haies formées par une innombrable population, que la garde parvint au palais des Tuileries, en passant sous le grand arc de la porte triomphale qui sert d'entrée principale au palais, où elle déposa ses aigles : de là, traversant le jardin des Tuileries, où elle posa ses armes, elle se rendit aux Champs-Elysées, où tous les corps qui la composaient et un détachement de la garde de

A l'avare Anglais rallié,
Cinq fois vainqueur en espérance,
Cinq fois le monde soudoyé
S'est précipité sur la France.
Surprenant un peuple pervers
Dans sa trame, à lui seul funeste,
Quels vengeurs au-delà des mers
Joindront l'ennemi qui nous reste ?

Les voici, etc.

Voyez-vous ce peuple empressé,
Dont la foule les environne?
Sa reconnaissance a tressé
Le rameau d'or qui les couronne.
Ah ! qu'on suspende à leurs drapeaux
Ce prix de leurs nobles services :
Placés sur le front des héros,
Ils cacheraient leurs cicatrices.

Les voici, etc.

Paris prirent place à un immense banquet qui leur était pré- 1807.
paré, et dont le corps municipal fit les honneurs. France.

Le lendemain de l'entrée de la garde impériale, tous les théâtres de la capitale donnèrent une représentation gratuite. Le parterre, l'orchestre, les premiers rangs de loges furent réservés pour ces guerriers.

L'académie de musique (l'Opéra) leur offrit le spectacle de leur propre gloire, de leur triomphe : c'était la belle tragédie lyrique, le *Triomphe de Trajan.* Cette élite des braves de la grande armée, qui, dans ses conquêtes si rapides, dans ses courses si lointaines, avait visité tant de climats et côtoyé tant de rivages, qui avait vu dans un si petit nombre de mois les sources et les bouches de tant de fleuves, connaissait aussi les rives du Tibre. Ainsi, dans la décoration qui fixait ses regards, elle reconnaissait Rome; dans la marche triomphale, dans cette foule empressée, dans cette population immense se précipitant à travers les rangs des soldats romains et sous les pieds de leurs chevaux, elle reconnaissait le tableau touchant de la réception qui lui avait été faite la veille, au sein de la capitale de l'empire français : son émotion était impossible à décrire. Pour l'homme dont l'ame n'est point étrangère aux sentimens qu'inspire la valeur honorée et récompensée dans ses plus nobles affections, la garde impériale, assistant au triomphe de Trajan, était sans doute elle-même un spectacle admirable.

Une autre fête fut donnée, le 28 novembre, par le sénat dans son propre palais, à la garde impériale. Les dociles exécuteurs des volontés du monarque guerrier crurent devoir cet hommage spécial à ses vaillans prétoriens, dans la personne des officiers qui les commandaient.

En face du palais s'élevait un temple à la victoire, au centre duquel était la statue de l'empereur. Dans toutes les parties de ce même palais, des trophées militaires disposés avec art, et liés par des couronnes de laurier, offraient des inscriptions

1807. France. commémoratives des batailles, siéges et actions qui ont rendu si mémorables les campagnes que la fête avait pour objet de célébrer. A deux heures après midi, les officiers furent reçus par les sénateurs réunis: les premières autorités civiles et militaires avaient été invitées également à cette solennité; le sénateur Lacépède, en recevant le maréchal Bessières et le corps des officiers de la garde, prononça ce discours :

« Monsieur le maréchal, invincible garde impériale,

» Le sénat vient au devant de vous : il aime à voir les dignes représentans de la grande armée remplir ses portiques; il se plaît à se voir entouré de ces braves qui ont combattu à Austerlitz, à Jena, à Eylau, à Friedland, de ces favoris de la victoire, de ces enfans chéris du génie qui préside aux batailles.

» Cette enceinte doit vous plaire, invincible garde impériale !

» Ces voûtes ont tant de fois retenti des acclamations qui ont célébré vos immortels faits d'armes et tous les triomphes de la grande armée : vos trophées décorent nos murailles; les paroles sacrées que le plus grand des monarques daigna nous adresser du haut de son char de victoire, et au nom des braves, sont gravées dans ce palais par la reconnaissance, et vous retrouvez parmi nous plusieurs de ceux qui ont porté la foudre de notre empereur, et dirigé les hardis mouvemens de ses phalanges redoutables.

» Représentans de la première armée du monde, recevez, par notre organe, pour vous et pour tous vos frères d'armes, les vœux du grand et bon peuple, dont l'amour et l'admiration vous présagent ceux de la postérité. »

Un repas, des jeux scéniques, une brillante illumination et un feu d'artifice complettèrent cette fête donnée par un sénat avili à des guerriers, dont le dévouement pour celui qui récompensait leur valeur servait du moins à l'illustration de la patrie.

Suites des événemens militaires dans le royaume de Naples; siéges d'Amantea, de Fiume-Freddo; combat de Mileto; prise de Cotrone; etc. — La tranquillité était rétablie dans la plupart des provinces du royaume de Naples, celle de Calabre conservait seule un foyer d'insurrection que les Français n'étaient pas parvenus à éteindre, et dont les étincelles menaçaient même encore les pays environnans. 1807. Italie.

Nous avons dit que le général Verdier avait tenté infructueusement de soumettre la ville d'Amantea, située sur la côte de la Calabre citérieure, à cinq lieues de Cosenza: voici les détails de cette expédition. Le 3 décembre 1806, une forte colonne, composée de deux bataillons du premier régiment de ligne français, d'un bataillon de conscrits formé des dépôts des premier et quatorzième régimens d'infanterie légère, d'un bataillon de la légion corse, d'un escadron du vingt-neuvième de dragons, d'un détachement d'artillerie légère, et d'un autre de sapeurs, se mit en marche de Cosenza, dans la direction d'Amantea. Cette troupe avait avec elle deux obusiers et deux pièces de trois portés sur des mulets, des munitions, des vivres, des échelles, et les outils nécessaires à des travaux de tranchée.

L'avant-garde du général Verdier chassa devant elle de nombreux détachemens d'insurgés, qui voulurent, mais en vain, s'opposer à sa marche dans un chemin étroit, difficile, et qui présente dans l'espace de plusieurs lieues tous les avantages possibles à ceux qui entreprennent de défendre le passage. Les Français surmontèrent ces obstacles, et parvinrent assez heureusement jusqu'à Lago, petit village situé à l'entrée d'une gorge très-resserrée qui conduit à Amantea, et dans le milieu de laquelle coule un ruisseau, que les grandes pluies transforment en torrent.

Le 4 décembre, le général Verdier partit de ce village pour continuer sa marche. Il fit marcher le bataillon corse

1807. Italie. sur la crête des montagnes de droite de la gorge, le deuxième bataillon du premier régiment sur la gauche, et le reste des troupes, ainsi que les bagages, par le défilé. Ces trois colonnes s'avançaient à la même hauteur, précédées de compagnies de voltigeurs, qui ne cessèrent point de faire la fusillade avec les rebelles embusqués de toutes parts derrière les arbres, les habitations et les rochers.

La réunion des trois colonnes, après cette marche pénible, se fit à San-Pietro, petit village à un mille environ d'Amantea. En s'avançant sur cette dernière ville, le général Verdier aperçut un détachement assez considérable, posté sur une montagne à gauche : il y envoya le bataillon d'infanterie légère des premier et quatorzième régimens, et ces conscrits suffirent pour disperser le rassemblement, fort de douze cents hommes, dont une trentaine resta sur le terrain. Les troupes françaises prirent position devant Amantea, sur une montagne d'où l'on découvre parfaitement cette ville. Sur le bord de la mer, s'élève, au débouché d'une gorge, une hauteur en forme de cône tronqué; sa base est arrosée au nord par une petite rivière. Sur le versant méridional, est bâtie, du côté de la mer, la ville d'Amantea. Cette place n'a pour défense, vers la mer, dont elle est éloignée de cent cinquante toises environ, qu'un rocher de soixante pieds de hauteur; mais les autres parties sont fermées par une muraille élevée, flanquée de deux bastions à ses extrémités, qui viennent s'appuyer au rocher dont nous parlons. Sur le plateau qui forme la base supérieure du cône tronqué, se trouve un fort de forme irrégulière, placé toutefois de manière à battre à la fois la gorge, le côté de la mer, et à défendre la porte principale de la ville, qu'il domine. Ce château, d'une ancienne construction, et alors armé de trois pièces d'artillerie en mauvais état, est dominé lui-même au nord par une montagne opposée à celle où les Français avaient

pris position. Tout le terrain de l'est au sud est *accidenté* de petits coteaux, de maisons et d'enclos de jardins, qui forment une espèce de faubourg. Au bas de la position occupée par la troupe du général Verdier, se trouvait un couvent de moines, où se logèrent deux compagnies de grenadiers. Le bataillon d'infanterie légère française et celui de la légion corse furent envoyés le 5 sur la crête de la montagne qui domine le fort, pour s'opposer aux tentatives que pourraient faire en faveur des insurgés d'Amantea, ceux de la petite ville de Belmonte, située à quelque distance de la première. 1807. Italie.

Le général français fit travailler de suite à la construction d'une batterie pour y placer les deux obusiers qu'il avait amenés avec lui. Les deux compagnies de grenadiers du premier régiment de ligne fusillèrent toute cette journée avec les assiégés, postés dans une maison de la ville, vis-à-vis du couvent où ces mêmes compagnies étaient logées.

Le corps insurgé qui défendait la place était commandé par Rodolphe Mirabelli, riche habitant d'Amantea, qui avait été autrefois officier dans l'armée napolitaine. Ce chef ne manquait point de quelque expérience de la guerre, et il en avait déjà donné des preuves en plusieurs rencontres dans cette campagne. La reine Caroline lui avait envoyé le brevet de colonel.

Dans la soirée du 5, le général Verdier fit attaquer le faubourg par le deuxième bataillon du premier régiment, et l'ennemi fut chassé de ce poste après un leger combat, dans lequel le chef de bataillon Droet fut blessé.

Le lendemain, avant le jour, les deux bataillons du premier régiment prirent les armes, et se formèrent en silence derrière les maisons du faubourg. Le général Verdier fit distribuer des échelles aux deux compagnies de grenadiers. Le signal de l'assaut devait être donné par deux obus tirés de la batterie. Quelques pelotons, dirigés sur certaines parties de

1807. Italie. l'enceinte, étaient chargés de diviser l'attention de l'ennemi, et de lui donner le change sur le véritable point d'attaque; mais les Calabrois étaient sur leurs gardes. Tout en faisant riposter au feu partiel des pelotons français, Mirabelli avait garni le front menacé de l'assaut de nombreux tirailleurs, et les pièces du fort, dirigées par ses ordres sur ce point, ne tardèrent point à jeter du désordre dans les rangs de la troupe assaillante; elle fut obligée de chercher un abri derrière les maisons du faubourg. Trente grenadiers furent tués dans cette échauffourée.

Le premier régiment retourna à sa position, et le général Verdier fut obligé d'interrompre ses attaques, par la nécessité où il se vit d'envoyer un détachement à Cosenza pour y prendre des vivres dont sa troupe manquait. Sur ces entrefaites, un petit renfort de cinq cents hommes, commandé par le colonel Huard, du quarante-deuxième régiment, arriva de Monteleone, et fut camper sur le rivage de la mer, à une certaine distance du faubourg dont nous avons parlé plus haut, et que l'ennemi avait réoccupé en partie.

Le 7, vers deux heures après-midi, un détachement ennemi, venant du côté de Belmonte, vint attaquer le bataillon corse dans sa position; mais celui-ci se défendit avec vigueur, et repoussa ses adversaires après leur avoir tué une centaine d'hommes.

Cependant le général Verdier avait fait mettre en batterie ses deux pièces de trois, pour essayer d'endommager le mur d'enceinte de la ville, ou plutôt de briser la porte principale; mais le calibre était trop faible pour cette opération, et l'on dut se borner à tirer sur les maisons avec les obusiers. Les munitions apportées à dos de mulet furent promptement épuisées. Ce même jour, 7, les insurgés attaquèrent aussi la montagne occupée par le premier régiment de ligne; mais ils ne furent pas plus heureux qu'à la montagne de droite.

Quoiqu'il eût été reconnu que la ville n'avait aucun point accessible du côté de la mer, le général Verdier n'en donna pas moins l'ordre au bataillon d'infanterie légère, au premier régiment, et au détachement du quarante-deuxième de ligne, de tenter un passage de ce côté pour pénétrer dans la ville. 1807. Italie.

Le 8 décembre, à une heure et demie du matin, les troupes commandées pour cette attaque prirent les armes, et se réunirent dans le faubourg. L'infanterie légère, marchant en tête, suivit un petit sentier, qui mena la colonne assez près du rocher escarpé dont nous avons déjà parlé, pour que les premières files pussent entendre le mouvement des sentinelles ennemies. Le bruit des vagues empêchait celles-ci d'entendre les assaillans. Arrivés à l'endroit désigné pour l'escalade, les Français se mirent ventre à terre pour attendre que toute la colonne eût débouché du sentier; mais un enfant, qui se trouvait par hasard sur le rocher, et qui regardait du côté de la mer, apercevant un certain mouvement dans l'obscurité, donna aussitôt l'alarme aux assiégés en criant de toutes ses forces : « les Français sont près de nous. » Une vive fusillade partit aussitôt du rempart, et atteignit quelques grenadiers, qui eurent la patience et le courage de rester dans la position qu'ils avaient prise, sans bouger et sans proférer une seule plainte. Les assaillans, se croyant découverts, voulaient au moins attendre que l'ennemi, enhardi par leur silence, hasardât de sortir de la ville pour les attaquer; mais les insurgés, voyant qu'on ne répondait point à leur feu, se tranquillisèrent, et l'on entendit même des voix mâles imposer silence à l'enfant qui renouvelait ses cris, en assurant qu'il avait entendu et aperçu réellement les Français au pied du rempart. Toutefois, les sentinelles détachèrent quelques grosses pierres qui incommodèrent beaucoup les assaillans sans leur faire rompre le silence, qu'ils continuaient à garder. Au bout de quelques minutes, la lune qui

1807. Italie. commença à paraître, et l'explosion en l'air d'un obus dirigé sur la ville, firent apercevoir les Français. Dans ce moment même, le feu des tirailleurs placés dans le faubourg s'engagea; les insurgés garnirent les remparts, et l'artillerie du fort tira avec vivacité sur le point d'attaque. Les troupes destinées à l'assaut, après avoir franchi quelques rochers couverts de broussailles, se trouvèrent au pied du grand roc taillé à pic, et formant le rempart de la ville de ce côté. On voulut appliquer les échelles; mais des quartiers de roc préparés d'avance sont détachés par les insurgés, renversent les assaillans les uns sur les autres. Les échelles sont brisées, les grenadiers écrasés ou cruellement meurtris; la fusillade, partie du haut du rocher, augmente encore le désordre; les Français sont contraints de chercher un abri derrière les maisons du faubourg. Ils restèrent dans cette position jusqu'au jour, et se retirèrent alors dans leurs bivouacs.

Le général Verdier, ayant perdu plus de cent cinquante hommes dans ces différentes attaques, se décida à lever le siége d'une place qui exigeait pour sa réduction d'autres moyens que ceux qu'il avait à sa disposition. Tous les préparatifs pour le départ étant faits, les Français commencèrent leur mouvement dans la nuit du 8 au 9 décembre, par le même chemin qu'ils avaient pris pour venir devant la ville. Les blessés, en nombre assez considérable, furent transportés sur des brancards et sur les chevaux des dragons du vingt-neuvième. Le général Verdier rentra ainsi dans Cosenza avec sa colonne, le 10 décembre dans la matinée.

Deux jours après cette fâcheuse expédition, le premier régiment de ligne fut envoyé contre un corps d'insurgés posté dans les environs de San-Lucido et de Fiume-Freddo sur le littoral de la Méditerranée au-dessus d'Amantea. Les troupes ennemies furent mises en déroute et chassées de plusieurs villages auxquels on mit le feu; on s'empara même de la petite

ville de Fiume-Freddo, dont les habitans se retirèrent dans le fort du même nom. Comme le colonel du premier régiment, Berthelot, n'avait point d'artillerie pour les en chasser, il se décida à retourner à Cosenza. Vers cette époque, le maréchal Masséna appelé à l'armée de Pologne, remit le commandement des troupes françaises dans le royaume de Naples au général Reynier. Celui-ci, ayant appris que le chef de bande Micheli, nommé par le roi Ferdinand gouverneur (préside) des deux Calabres, faisait sa résidence habituelle au village de Longobardi, y envoya le général Verdier avec sa division, pour tâcher de saisir ce personnage, qui était l'ame de l'insurrection dans toute cette partie du littoral. Les insurgés furent complétement battus dans cette expédition. On pilla le village de Longobardi, et l'on mit le feu aux principales maisons, et notamment à celle de Micheli, où l'on trouva une correspondance fort curieuse de ce chef de bande avec la reine Caroline. 1807. Italie.

Le mauvais succès de la première entreprise sur Amantea ne pouvait point rebuter un général aussi actif que le général Reynier. Vers la fin de décembre, il fit venir de Lago-Negro deux pièces de 12 et un convoi de munitions pour faire le siége de la place dont nous parlons, et chargea, pour la seconde fois, de cette opération, le général Verdier, dont la division fut augmentée à cet effet du cinquante-deuxième régiment de ligne.

Verdier mit ses troupes en mouvement, le 29 décembre, sur deux colonnes : la première se dirigea sur Belmonte, pour essayer de réduire cette petite ville, dont la garnison avait inquiété les troupes françaises lors du premier siége d'Amantea ; la seconde marcha directement sur cette dernière ville.

Le général Perri, qui commandait la première colonne, parvenu au pied des murailles de Belmonte, fit sommer le commandant d'ouvrir ses portes, en cherchant à lui per-

1807. suader qu'Amantea venait de se rendre, et que, conséquemment, toute résistance de sa part lui deviendrait funeste;
Italie. mais ce piége ne réussit point auprès du chef insurgé : il refusa de croire le parlementaire qui lui fut envoyé, et se prépara à se défendre. Le général Verdier rappela alors le général Perri devant Amantea, et le chargea de bloquer cette place du côté du nord.

On commença, le 3 janvier, à ouvrir une espèce de tranchée devant le front de la place qui regarde la mer, pour y établir une batterie de brèche, dirigée sur la partie droite de la muraille qui vient s'appuyer au rocher escarpé que l'on connaît déjà. On crénela aussi plusieurs des maisons du faubourg pour y placer des gardes avancées, et l'on établit des traverses pour pouvoir communiquer plus en sûreté d'un poste à l'autre.

Le 5 janvier, les deux petites pièces de 3, qui avaient servi lors de la première expédition, tirèrent sur la place, et attirèrent sur elles le feu du fort, qui chercha à les démonter. Pendant ce temps, les assiégeans travaillaient à mettre en batterie les deux pièces de 12, destinées à battre en brèche, ainsi que deux petits mortiers et deux obusiers qui devaient incendier la ville. On avait eu une peine infinie à conduire ces pièces par le chemin difficile dont nous avons parlé plus haut, et elles n'avaient pu être amenées que sur des traîneaux.

Une frégate et deux corvettes sous pavillon sicilien parurent le 6 devant la place; mais elles se tinrent constamment hors de portée de canon du rivage. Le lendemain, au lever du soleil, la frégate s'approcha et tira un coup de canon, sans doute comme signal, puisque le fort d'Amantea répondit de la même manière. Dans la nuit, la mousqueterie des remparts incommoda beaucoup les travailleurs; mais la tranchée fut assez avancée au jour pour qu'on pût continuer les

travaux sans avoir à redouter ce même feu. On chemina par un boyau vers un emplacement qui parut favorable à la construction d'une batterie pour les deux pièces de 3, avec lesquelles on se proposait d'éloigner les tirailleurs ennemis de la partie du rempart qui touche au bastion et à la porte de droite. Cette batterie ne se trouvait qu'à une petite portée de fusil de la place, et on y plaça une forte garde pour la défendre. 1807. Italie.

On continua les travaux jusqu'au 10 avec beaucoup d'activité, et sans être inquiété par le canon du fort, ni par la fusillade du rempart. Dans la nuit du 10 au 11, toute la faible artillerie des assiégeans fut en batterie.

Le 11, dans la matinée, plusieurs autres bâtimens, indépendamment de la frégate et des deux corvettes toujours en vue, parurent du côté de l'île de Stromboli. Le général Verdier, pensant que cette flotte portait des troupes de débarquement, fit ses dispositions pour les recevoir. A neuf heures, toutes les batteries étant démasquées, commencèrent à tirer sur la place: les deux pièces de 12 en brèche, les deux mortiers et les deux obusiers sur la ville, et les deux pièces de 3 sur les pelotons ennemis qui paraissaient sur les remparts. Vers midi, les bâtimens étant encore au large, détachèrent une chaloupe, qui s'avança à la rame dans la direction du bastion de gauche; mais les postes établis de ce côté sur le bord de la mer ne permirent point à cette embarcation d'aborder, et lui tuèrent même quelques hommes. Une heure après cette première tentative, la flotte ennemie s'avança jusqu'à demi-portée de canon du rivage, et mit en panne. Une des corvettes longea la terre, et tira sa bordée sur les postes qui s'étaient mis à l'abri derrière de petites dunes. Une felouque armée de pierriers vint ensuite s'embosser, et fit pendant quelque temps un feu très-vif sur les mêmes postes; mais aucun débarquement ne s'ensuivit.

De pareilles démonstrations furent faites le lendemain;

1807 Italie. elles avaient toutes pour but réel de protéger l'abordage d'une petite embarcation destinée aux communications par émissaires de la cour de Palerme avec la place; mais la vigilance et l'activité des postes et des patrouilles surent mettre obstacle aux diverses tentatives.

Le 13, tous les bâtimens armés de la flotte, au nombre de sept à huit, s'approchèrent à demi-portée de canon, et tirèrent à la fois sur les camps et les postes des assiégeans. Un détachement de tirailleurs ennemis sortit en même temps de la ville, et s'éparpilla dans les enclos et jardins du faubourg, pour fusiller avec les postes qui se trouvaient de ce côté; mais, chargés par les soldats français, ces hommes rentrèrent promptement dans la place. Un Calabrois, plus hardi que les autres, parvint à gagner le bord de la mer, et à s'embarquer sur un bateau qui l'attendait près du rivage. Dans la soirée, les bâtimens ennemis recommencèrent leur feu, et les assiégés firent encore une petite sortie pour essayer de communiquer avec la mer : cette tentative réussit. Le feu de la flotte, ayant forcé un poste de la légion corse à se retirer, le détachement de la garnison put s'approcher du rivage, et enlever des munitions qu'une barque y déposa immédiatement.

Les bâtimens siciliens gagnèrent alors le large. Le général Verdier sentit la nécessité de faire prolonger la tranchée de manière à fermer désormais le chemin de la mer aux assiégés. On y travailla dans la nuit du 13 au 14, qui se passa d'ailleurs sans aucun événement remarquable.

Cependant la batterie des deux pièces de 12 n'avait point cessé de tirer sur la muraille, et l'on jugea que la brèche était praticable. Les compagnies d'élite du corps assiégeant furent réunies dans la nuit du 14 au 15 pour monter à l'assaut. L'ennemi fit un feu si violent du fort et du rempart, que le jour parut avant que les Français pussent déboucher jus-

qu'au pied de la muraille. Le général Verdier, pour faire cesser l'irrésolution des compagnies d'élite, se mit à leur tête en s'écriant : « Suivez-moi, grenadiers. » Ce mouvement ne produisit pas l'effet qu'en attendait le général, les grenadiers ne purent parvenir jusqu'au pied de la muraille. 1807. Italie.

Cette malheureuse tentative coûta aux assiégeans une centaine d'hommes, et l'assaut fut remis à un moment plus favorable. Vers dix heures du soir, un détachement de deux cents hommes de la garnison sortit de la place, traversa les postes français sans qu'on pût empêcher sa marche, et se dirigea sur Belmonte, où il entra quelques heures après.

Dans la nuit du 17 au 18, les assiégeans travaillèrent à pratiquer une mine pour faire sauter le bastion de gauche, seul point que l'on jugeât convenable pour tenter un assaut. Les grenadiers du premier régiment s'emparèrent, dans la journée du 18, d'un convoi de quarante-cinq bœufs et d'une quarantaine de moutons et chèvres, qui s'était approché de la place pour la ravitailler. Cette prise fut d'une grande ressource pour les assiégeans, obligés de faire venir leurs vivres de Cosenza.

Une frégate portant pavillon anglais parut dans la matinée du 19 à deux portées de canon de la place, et envoya de suite à terre un canot que le feu des postes obligea de s'éloigner. La veille, le général Verdier s'était rendu à Cosenza, après avoir remis le commandement provisoire des troupes au général Perri.

Ce même jour, le colonel napolitain Amato, commandant la gendarmerie de la province de Calabre pour le roi Joseph, et né dans Amantea, dont il était un des plus riches citoyens, était arrivé au camp français pour entamer des pourparlers avec D. Mirabelli, commandant de la place. Il écrivit, en conséquence, à ce chef d'insurgés pour l'engager, au nom de l'humanité, à faire cesser un état de choses si préjudiciable

1807. Italie. aux intérêts de leur commune patrie, en acceptant une capitulation honorable. Mirabelli répondit au colonel, par le parlementaire qui lui fut envoyé à cet effet, que son projet avait été d'abord de s'aboucher avec lui, et qu'il serait sorti lui-même sur la parole du général Perri, si le peuple d'Amantea ne s'y était pas opposé; il ajoutait qu'ayant réfléchi sur la proposition qui lui était faite, il croyait convenable de demander un armistice de dix jours, passé lequel temps, il s'obligeait à rendre la ville et le fort, s'il n'était pas secouru. Cette convention fut arrêtée et signée dans la soirée.

Le lendemain, 20 janvier, le général en chef Reynier arriva devant la place, visita tous les postes et les travaux, et fut même reconnaître la petite ville de Belmonte. Les travaux de mine furent continués pendant la nuit, et l'on arriva jusqu'au mur du bastion. Les assiégés, soupçonnant sans doute le dessein des Français, travaillèrent eux-mêmes à une coupure dans l'intérieur de la place, vis-à-vis le bastion menacé.

Le 21, à deux heures après minuit, le général Reynier détacha une colonne formée des compagnies d'élite du corps assiégeant, et forte de cinq cents hommes environ, pour seconder une attaque qu'il venait d'ordonner sur le village de Longobardi, et qui devait être faite par une autre colonne qu'il avait amenée de Cosenza à cet effet. Cette expédition réussit complétement; une troupe de bandits et de galériens récemment arrivés de la Sicile, et qui occupaient le village que nous venons de nommer, fut cernée et passée à l'instant par les armes. Le fils du *preside* Micheli fut tué dans cette affaire, et le père n'échappa lui-même au massacre qu'en tentant la cupidité de deux voltigeurs du quarante-deuxième. Découvert dans un puits par ces soldats, Micheli leur offrit une bourse d'or en échange de la vie qu'ils lui accordèrent; il trouva ensuite le moyen de s'échapper des mains de l'un des voltigeurs qui le conduisait au village pour être réuni aux autres prison-

niers. Le nombre des insurgés tués en cette occasion s'éleva à plus de trois cents : la colonne formée des troupes du siége poussa jusqu'à Fiume-Freddo, où elle brûla les barques qui se trouvaient dans le port, et revint le lendemain au camp sous Amantea. 1807. Italie.

On continua, les jours suivans, les travaux de mine, et l'on perfectionna ceux de la tranchée, qu'on avait prolongée de manière à couper toute communication de la ville avec la mer.

Le 27, trois bâtimens de guerre reparurent au large. La frégate, portant pavillon anglais, s'approcha du rivage, et tenta encore, mais inutilement, d'envoyer une embarcation à terre. Ce bâtiment était si près qu'il s'échoua, et qu'on fut obligé de le remorquer avec des chaloupes. Le lendemain, cette même frégate et les deux corvettes siciliennes vinrent tirer leur bordée sur les postes, sur la tranchée et sur une redoute qu'on avait élevée près du rivage. Pendant ce temps, des chaloupes chargées de munitions s'approchèrent, et firent des signaux pour engager les assiégés à venir chercher ce nouvel approvisionnement : au bout d'une demi-heure, quarante hommes sortirent en effet de la place; mais le feu des gardes de tranchée les obligea à rentrer promptement, en laissant quelques-uns d'entre eux étendus sur le terrain. Les bâtimens de guerre mouillèrent à demi-portée de canon du rivage, et passèrent la nuit à faire avec des fusées des signaux auxquels la place répondit par des pétards.

L'armistice étant expiré, le 30, les batteries de mortiers et d'obusiers recommencèrent à tirer sur la ville; mais le feu des assiégés fut très-faible. Le colonel Amato renouvela, le lendemain, la proposition qu'il avait faite, le 19, au chef Mirabelli, et celui-ci fit réponse que, malgré toutes ses représentations et celles du plus grand nombre des officiers et des habitans, les insurgés étrangers à la ville d'Amantea persis-

1807. Italie. taient à vouloir se défendre : ce qui avait même occasioné une rixe assez violente entre ces hommes opiniâtres et ceux qui étaient d'avis de capituler.

Le bombardement recommença avec plus de vivacité que jamais jusqu'au 5 février au soir, qu'on mit le feu à la mèche de la mine. L'éboulement du bastion fut assez considérable pour que les carabiniers du vingt-deuxième d'infanterie légère, commandés à cet effet, pussent monter à l'assaut ; mais ayant trouvé devant eux la coupure dont nous avons parlé, il partit à l'instant des maisons environnantes qu'on avait crénelées, une fusillade si bien nourrie, qu'il furent obligés d'abandonner la brèche en y laissant une trentaine de morts, et emmenant beaucoup de blessés.

Les assiégeans s'occupaient des moyens de surmonter ce nouvel obstacle, lorsque, le lendemain 6, Mirabelli envoya un parlementaire au général Perri pour demander à capituler, sous la condition que lui, commandant, aurait la liberté de se rendre en Sicile, que les habitans ne seraient point inquiétés pour leur conduite passée, et que les insurgés étrangers à la ville pourraient se retirer dans leurs foyers après avoir déposé leurs armes. Ce dernier article, qui assurait l'impunité à un grand nombre de bandits et de malfaiteurs réfugiés dans la ville de tous les coins de la province, souffrit de grandes difficultés : toutefois, le général Reynier, ne voulant pas réduire au désespoir des hommes qui venaient de faire une résistance aussi valeureuse, consentit à l'accorder, et le général Perri signa la capitulation.

On ne trouva ni munitions ni vivres dans la place. Tout était épuisé, et la famine, qui déjà avait fait périr quelques individus, avait seule déterminé les insurgés à une démarche qui répugnait à leur courage fanatique.

Dès le lendemain de la reddition d'Amantea, le général Reynier fit investir le château de Fiume-Freddo par le pre-

mier régiment de ligne. Le chef Micheli s'y était enfermé depuis l'affaire du 21 janvier au village de Longobardi, et il n'était pas possible d'enlever ce poste fortifié sans le secours de l'artillerie. 1807. Italie.

Tous les détachemens d'insurgés qui se trouvaient dans les montagnes environnantes se réunirent, le 9, pour venir attaquer le premier régiment dans les positions qu'il avait prises autour du château; mais ils furent assez vigoureusement repoussés pour leur ôter l'envie de revenir à la charge.

Le général Reynier envoya, le 10, une des pièces de 12 et un des mortiers qui avaient servi au siége d'Amantea. Ce même jour, les insurgés évacuèrent la petite ville de Belmonte.

L'artillerie, mise en batterie, commença à démolir deux petites tourelles qui défendaient l'entrée du château. Micheli ayant envoyé un prêtre en parlementaire pour demander à capituler aux mêmes conditions à peu près que celles accordées à Mirabelli, on exigea qu'il se rendît, ce qu'il refusa. La pièce de 12 des assiégeans continua alors à rendre la brèche praticable, et les insurgés se trouvant dans des dispositions bien opposées à celles de la garnison d'Amantea, brisèrent eux-mêmes les chaînes du pont-levis, malgré leurs chefs, pour ouvrir un passage plus facile aux grenadiers du premier régiment.

Les Français entrèrent dans le château, et, pour récompenser la bonne volonté des assiégés, ils ne saisirent que Micheli, avec vingt-cinq autres chefs ou officiers qui furent fusillés sur-le-champ.

Après ces deux expéditions, le général Reynier détacha plusieurs colonnes mobiles dans différentes parties de la province pour parcourir les montagnes où les restes de l'insurrection avaient été chercher des asiles. Cette mesure donna lieu à un grand nombre de petits combats trop peu importans pour que nous les rapportions. Nous croyons cependant devoir

1807. • Italie. faire connaître par un exemple le genre de guerre qui se faisait dans ce malheureux pays.

Nous avons déjà dit qu'à la suite des colonnes envoyées ainsi pour opérer l'entière soumission des provinces, se trouvait presque toujours un certain nombre de Napolitains du parti du roi Joseph, et qui prenaient le titre de *patriotes*. Beaucoup appartenaient à la basse classe du peuple, et le pillage était le véritable motif de leur zèle dans ces sortes d'expéditions.

Le 21 mars (1807), un détachement de soldats français revenant de brûler un village qui servait de repaire à une bande insurgée, rencontrèrent quatre Calabrois montés sur des chevaux, et portant les marques distinctives d'officiers napolitains; ils les suivirent, et les ramenèrent à la colonne principale dont eux-mêmes faisaient partie. A la vue de ces prisonniers, les *patriotes* auxiliaires entrèrent dans une fureur qu'il serait difficile de décrire; ils se jetèrent, le poignard à la main, sur ces malheureux, et les percèrent à l'instant de mille coups, en s'écriant : « mort aux assassins de nos pères et de nos frères, ce sont eux qui ont dévasté, incendié nos maisons et nos propriétés. » C'était un horrible spectacle que de voir une cinquantaine de furieux, s'entrepoussant les uns les autres pour frapper et déchiqueter quatre hommes désarmés; il fut impossible aux Français d'arrêter cet excès de rage, et d'empêcher que les têtes des quatre officiers calabrois ne fussent coupées et portées en triomphe à Rossano, d'où la colonne mobile était partie.

Le général Reynier avait établi son quartier-général à Monte-Leone; les forts de Reggio et de Scylla étaient toujours occupés par les troupes du roi Ferdinand : les postes français, à l'extrémité de la Calabre, ne s'étendaient pas au de là de Seminara et de Palmi.

Vers le milieu du mois de mai, le prince de Hesse-Phi-

lipstadt, déjà connu par la défense de Gaëte, débarqua avec un corps de cinq à six mille hommes, venant de la Sicile entre Scylla et Reggio, et les insurgés qui se trouvaient dans cette partie de la province, se hâtèrent de joindre des auxiliaires aussi imposans : les Français n'étant point en mesure évacuèrent de suite Seminara pour se replier sur Monte Leone. 1807. Italie.

Dans cette circonstance critique, le général Reynier, dont les troupes étaient dispersées dans les principales villes de la province, envoya des ordres pour réunir une colonne de trois à quatre mille hommes, avec laquelle il se porta, le 27, à la rencontre de l'ennemi, déjà parvenu à Mileto, qui n'est qu'à six milles de Monte-Leone. Les troupes siciliennes, attaquées pour ainsi dire à l'improviste, furent complétement défaites avec perte de cinq cents hommes tués et deux mille prisonniers.

Pendant cette expédition, le chef de bande Corem - Cantore, arrivé de Sicile conjointement avec les troupes du prince de Hesse, à la tête d'une compagnie de quatre-vingts galériens tirés du bagne de Messine, entra dans la ville de Cotrone, que la réunion des troupes françaises avait momentanément abandonnée sans défense, et l'occupa. Ce fut une grande faute de n'avoir pas laissé au moins une compagnie pour garder ce poste, qui résista pendant trente-huit jours aux efforts que l'on fut obligé de faire pour le reprendre.

Cette espèce de siége commença le 2 juin. Cotrone était défendu, indépendamment de la compagnie de galériens de Cantore, par quatre à cinq cents hommes de milice et par deux cents hommes de troupes de ligne siciliennes qui s'y étaient rendues par mer. Le prince de Hesse vint lui-même visiter cette place en y amenant quelques canons qu'il tira de Reggio. Ce ne fut que lorsque l'artillerie française eut réduit ces pièces au silence, que Cantore, ne se croyant pas en mesure de soutenir un assaut, s'embarqua, le 9 juillet,

1807. Italie. avec sa troupe pour la Sicile. Le 10 au matin, les femmes ouvrirent les portes de la ville aux assiégeans.

Ceux-ci avaient éprouvé des pertes assez considérables pendant leur séjour devant Cotrone par suite de l'influence délétère du climat. Les environs de la ville, comme presque tous les vallons de la Calabre citérieure, sont très-malsains en été, et des fièvres endémiques y exercent souvent de grands ravages.

Après la prise de Cotrone, les troupes françaises furent réparties dans de nouveaux cantonnemens; mais elles eurent encore beaucoup à faire contre les insurgés, qui ne leur donnaient point de relâche: un village était à peine réduit, qu'il fallait marcher sur un autre, et malheur aux colonnes et aux détachemens qui ne prenaient point les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri de toute surprise. Une compagnie de voltigeurs du vingt-neuvième régiment, trompée par l'accueil que lui firent les habitans d'un village nommé *Gli-Parenti*, situé dans la montagne de Scylla, ayant négligé d'établir des postes de sûreté, fut massacrée presque toute entière en plein jour; quinze soldats réussirent seuls à s'échapper à travers mille périls. L'incendie des villages où de pareils actes se commettaient, loin d'effrayer les paysans calabrois, semblait, au contraire, redoubler leur audace et leur fureur.

La campagne de 1807 en Calabre se termina par la prise de Reggio et de Scylla, seuls points un peu importans qui restassent au roi Ferdinand en terre-ferre; mais comme ces événemens militaires appartiennent plus spécialement à l'année 1808, nous les réservons pour le volume suivant.

Portugal. Décembre. *Préparatifs d'une seconde expédition des Français contre le Portugal; invasion de ce royaume par le corps d'armée aux ordres du général Junot; occupation de Lisbonne, etc.* — Le Portugal était en paix avec la France depuis le traité conclu à Madrid, le 29 septembre 1801, par les plénipoten-

tiaires de ces deux puissances [1]. La cour de Lisbonne avait sagement résisté aux menées sourdes, aux intrigues de toute espèce ourdies par les agens britanniques, à l'effet de l'entraîner dans le parti de la coalition. Le comte de Villaverde, premier ministre du régent du royaume, investi de toute la confiance de ce prince, et regardant de bonne foi le système de neutralité comme une égide suffisante pour mettre l'état à couvert des projets de la politique, avait entretenu son maître dans ces pacifiques dispositions. 1807. Portugal.

Vers le milieu de l'année 1806, le gouvernement anglais crut devoir changer de batteries, et employer un moyen plus direct que les précédens, pour déterminer le cabinet portugais à entrer dans ses desseins. Le 13 août, une escadre britannique, sous les ordres de lord Saint-Vincent, se présenta devant l'embouchure du Tage, et y jeta l'ancre. Le lendemain, l'amiral remonta le fleuve avec cinq vaisseaux et une frégate, et vint mouiller devant Lisbonne. Les sommations impérieuses qu'il fit au régent produisirent aussi peu d'effet que les notes multipliées remises par l'ambassadeur anglais. Le prince, persistant dans sa résolution de rester neutre, ne se laissa point séduire par les promesses, ni intimider par les menaces du cabinet de Saint-James, ni entraîner par les insinuations des hommes vendus à la cause anglaise, et qui mettaient en avant les projets à venir de la France et de l'Espagne sur le Portugal. L'amiral Saint-Vincent remit à la voile sans avoir rien obtenu.

Cependant l'exécution du traité de Madrid, en ce qui concernait la fermeture des ports du royaume aux vaisseaux anglais, était éludée, et une grande partie du peuple portugais, notamment les habitans de Lisbonne, excités sous main par les agens britanniques, étaient loin de partager

[1] Voyez tome XV, pag. 144 et suiv.

1807. Portugal. l'opinion de leur gouvernement sur les dispositions bienveillantes de celui de France.

Dans cet état de choses, Napoléon crut devoir revenir à son premier projet de 1801, c'est-à-dire qu'il ne voulût se fier qu'à la présence de ses troupes en Portugal pour l'exécution pleine et entière des clauses stipulées par le traité de Madrid. En conséquence, la paix de Tilsit était à peine signée, que des ordres furent expédiés pour le rassemblement, dans les environs de Baïonne, d'un certain nombre de troupes tirées des côtes de la Bretagne et des dépôts de l'intérieur, sous la dénomination de *premier corps d'observation de la Gironde.*

Au commencement du mois d'août 1807, l'empereur fit signifier, par son ministre Talleyrand, au comte de Lima, ambassadeur de la cour de Lisbonne à Paris, qu'il eût à communiquer à son gouvernement les propositions impératives qui suivent : 1° que les ports du Portugal fussent rigoureusement fermés à l'Angleterre; 2°. que l'on arrêtât et que l'on renvoyât du Portugal tous les sujets de la Grande-Bretagne; 3°. que les biens meubles et immeubles des individus anglais fussent mis sous le séquestre. L'ambassadeur fut prévenu en outre que si le prince-régent ne donnait pas, avant le premier septembre, une réponse affirmative sur ces trois articles, la paix serait considérée comme rompue par le fait seul, et que les ambassadeurs de France et d'Espagne à Lisbonne demanderaient leurs passeports.

Dans ce même temps, la cour de Madrid, plus que jamais dans la dépendance de Napoléon, reçut, en quelque sorte, l'ordre de se préparer pour unir ses troupes à celles que la France allait envoyer contre le Portugal.

La mort venait de frapper le comte de Villaverde, quand le prince-régent de Portugal reçut la dépêche du comte de Lima, qui lui transmettait les propositions du gouvernement

français. Déjà l'Angleterre, reprenant de l'influence, s'était enhardie jusqu'à demander que le jeune prince royal, fils du régent, se rendît au Brésil, pour le garder sans doute comme otage des événemens futurs. Tout faisait présumer que cette négociation, suivie avec chaleur par lord Strangford, ambassadeur près de la cour de Lisbonne, aurait un plein succès. La maison du jeune prince était formée : on lui avait choisi pour gouverneur don Fernand de Portugal, seigneur du parti anglais, et l'on s'occupait des préparatifs de ce départ, lorsque la nouvelle qu'une armée se réunissait à Baïonne, jointe à la communication faite par le comte de Lima, raffermirent le prince-régent dans ses premières dispositions. Il se hâta d'informer le gouvernement français que, pour se conformer aux désirs manifestés par le ministre Talleyrand, il allait renvoyer de Lisbonne l'ambassadeur d'Angleterre, fermer ses ports à cette puissance, et rappeler de Londres son propre ambassadeur don Antonio de Souza Coutinho. Il annonça en même temps qu'il était dans la ferme résolution de ne jamais consentir que, sous aucun prétexte, il entrât des troupes étrangères en Portugal, et que si, au mépris du droit des gens, cette invasion avait lieu, il transporterait sa cour au Brésil, pour se soustraire à une domination injuste. Les ordres pour fermer les ports aux vaisseaux, pour arrêter les membres de la factorerie, et pour séquestrer les propriétés des négocians de la nation britannique, furent effectivement donnés; mais on mit tant de lenteur dans leur exécution, que les Anglais eurent le temps de réaliser tout ce qu'ils avaient, et de se soustraire à l'arrestation, en emportant des capitaux considérables [1].

1807. Portugal.

Sur ces entrefaites, les troupes françaises se réunirent aux environs de Baïonne. Vingt-un bataillons d'infanterie, sept

[1] Le papier perdit à cette occasion trente pour cent sur la place de Lisbonne.

1807. Portugal. escadrons (dragons et chasseurs), six compagnies d'artillerie, une compagnie d'ouvriers, un bataillon du train d'artillerie, en tout vingt-six mille cent quatre-vingt-sept hommes, et trente-deux bouches à feu : telle était la composition de cette armée expéditionnaire, dont l'empereur confia le commandement au général Junot, son premier aide-de-camp, et alors gouverneur de Paris. Elle était partagée en quatre divisions, trois d'infanterie, sous les ordres des généraux Delaborde, Loison et Travot; une de cavalerie, commandée par le général Kellermann; l'artillerie était dirigée par le général Taviel; le génie par le colonel Vincent, et le général Thiébault remplissait les fonctions de chef d'état-major général.

La première division, entièrement rassemblée à Baïonne le 11 septembre, y resta provisoirement en garnison, les autres furent réparties et cantonnées depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port; l'artillerie parqua sous Baïonne, et la cavalerie s'échelonna sur la route de cette place à Irun, première ville de la frontière espagnole.

L'armée resta dans cette situation inactive jusqu'au 17 octobre, époque où le général Junot la mit en mouvement, d'après les nouveaux ordres qu'il reçut de l'empereur.

La menace faite par le prince-régent de Portugal de transporter le siége du gouvernement au Brésil, si la France et l'Espagne violaient envers lui les lois de la neutralité, n'avait fait aucune impression sur l'esprit de Napoléon. Celui-ci ne voyait, dans une pareille détermination, qu'un moyen qu'on lui fournissait pour arriver plus promptement, sans scandale pour ainsi dire, au but qu'il se proposait, dès l'année précédente, d'ajouter à son empire le Portugal, ainsi que le royaume d'Etrurie, les états romains, et peut-être même l'Espagne. Entrant avec adresse dans les vues ambitieuses du prince de la Paix, il avait accueilli avec distinction un agent envoyé par ce favori à Paris pour y traiter de ses in-

1807. Portugal.

térêts particuliers, plus que de ceux du roi Charles IV, son maître. Cet agent, nommé don Isquierdo, conseiller d'état honoraire, porteur d'instructions ignorées des autres ministres du gouvernement espagnol, négociait alors, au nom du roi, un traité, dont la réponse du prince régent de Portugal aux propositions de l'empereur hâta la conclusion. Les articles de ce traité, signé à Fontainebleau le 27 octobre, étaient arrêtés, lorsque Napoléon avait envoyé au général Junot l'ordre d'entrer sur le territoire espagnol : ils portaient en substance que le roi d'Etrurie, prince de la Maison d'Espagne, renoncerait à ses états d'Italie, et qu'il en serait indemnisé par la province portugaise d'Entre-Duero-et-Minho, et par la ville d'Oporto, sous le titre de royaume de Lusitanie septentrionale; que don Manoel Godoï, prince de la Paix, aurait en toute propriété et souveraineté la province de l'Alentejo et le royaume des Algarves, sous le titre de principauté des Algarves; que les provinces de Beïra, Tras-los-montes, et de l'Estramadure portugaise resteraient en dépôt jusqu'à la paix générale, et qu'alors on en disposerait selon les circonstances, et conformément à ce qui serait convenu entre les deux hautes puissances contractantes; enfin, qu'à l'époque de la paix générale, ou, au plus tard, du jour de la signature du traité, au terme de trois années, l'empereur des Français s'obligeait à reconnaître le roi d'Espagne comme empereur des deux Amériques, et que ce monarque acquerrait pour lui et ses successeurs le droit d'investiture sur les nouvelles souverainetés du Portugal, si les dynasties régnantes s'éteignaient. Dans une convention secrète, signée le même jour 27 octobre, il était stipulé qu'un corps de troupes françaises, secondé par trois divisions espagnoles, serait chargé de l'exécution du traité.

Dès les premiers jours d'octobre, le gouvernement espagnol avait donné des ordres à l'effet que tout fût prêt d'a-

1807. Portugal. vance pour le passage de l'armée d'expédition sur son territoire. Des commissaires furent envoyés dans chacun des gîtes d'étape pour activer l'exécution des dispositions prescrites. Les troupes françaises commencèrent à se mettre en marche le 17 octobre; elles étaient partagées en seize colonnes, qui marchaient à un jour de distance l'une de l'autre.

D'après les ordres reçus à Baïonne, l'armée devait se borner provisoirement à occuper les mêmes positions qu'avaient prises, en 1801, les troupes du général Leclerc, depuis Valladolid jusqu'aux frontières de Portugal; mais, en se rendant de Valladolid à Salamanque pour effectuer ce placement, le général Junot reçut une dépêche du ministre de la guerre, qui lui prescrivait d'entrer en Portugal. Il devait, d'après ses instructions, se rendre d'abord à Alcantara, ville de l'Estramadure espagnole sur le Tage, s'y réunir à un corps d'armée espagnol commandé par le général Caraffa, et placé sous ses ordres, et se diriger de là sur Lisbonne par la rive droite du Tage, pendant que le général Taranco, à la tête de dix-huit bataillons d'infanterie castillane, pénétrerait, par la Galice, dans la province d'Entre-Duero-et-Minho, et s'emparerait d'Oporto, et que le général Solano, avec huit bataillons également espagnols, entrerait par la province de l'Alentejo, longerait la gauche du Tage, et occuperait Setubal, ainsi que les batteries qui font face à Lisbonne. Le corps d'armée français eut beaucoup à souffrir dans le trajet de Salamanque à Alcantara par San-Mugnos, Cindad-Rodrigo, Fuente-Guinaldo et de Moraleja. Le manque de vivres vint se joindre à la difficulté des chemins abîmés par le mauvais temps; et comme les deux tiers des soldats étaient de jeunes conscrits sortant des dépôts de l'intérieur de la France, cette marche désastreuse dut entraîner la perte d'un certain nombre d'entre eux.

Le général Junot avait précédé ses troupes à Alcantara,

avec l'assurance d'y trouver des vivres en abondance, du biscuit, des équipages de mulets, et des munitions de guerre, en cartouches surtout; il fut trompé dans son attente: aucune mesure n'avait été prise pour cet approvisionnement, et, parmi les troupes espagnoles qui devaient se réunir aux siennes, il vit avec douleur plusieurs corps manifester les plus mauvaises dispositions. Un pareil début de campagne n'était pas encourageant; toutefois, le général français chercha à remédier au mal autant qu'il était en son pouvoir de le faire. Les ressources de la ville et de ses environs furent mises à profit pour les vivres; le plomb nécessaire et toute la poudre existante dans le pays furent rassemblés à la hâte; le papier manquait pour la confection des cartouches, on en prit dans les archives des chevaliers d'Alcantara [1]. 1807. Portugal.

Des vingt bataillons des corps espagnols aux ordres du général Caraffa, huit reçurent l'ordre de quitter Alcantara, et de retourner à leurs anciens cantonnemens. Avant de franchir la frontière du Portugal, Junot fit organiser le dépôt général de son armée dans la ville que nous venons de nommer, et ordonna que l'artillerie des deuxième et troisième divisions, le parc, les bagages, les détachemens et les militaires isolés qui se trouvaient encore en arrière, demeureraient jusqu'à nouvel avis au bourg de Sarza la Mayor.

Le général Maurin partit d'Alcantara, le 19 novembre, avec l'avant-garde, et se porta sur Idanha-a-Nova, d'où il se rendit le lendemain à Castello-Branco; ces deux villes appartiennent à la province portugaise de Beira. Les trois divisions d'infanterie française et celle de cavalerie suivirent ce mouvement; mais les troupes espagnoles, à l'exception des bataillons renvoyés d'Alcantara, et de quelques autres qu'on avait attachés à l'avant-garde et à la première division, re-

[1] Ordre militaire et religieux en Espagne.

1807. Portugal. çurent l'ordre de flanquer la marche des colonnes françaises.

De nouvelles privations, de nouvelles souffrances attendaient encore l'armée dans le trajet de Castello-Branco à Sobreira. Un certain nombre de jeunes soldats périrent de fatigues et de misère avant d'arriver à la dernière de ces villes; et si le gouvernement portugais, plus en mesure contre l'agression qui le menaçait, eût fait occuper par un corps de deux à trois mille hommes seulement la formidable position de Las-Tailladas, il est vraisemblable que l'armée française, dans la situation où elle se trouvait alors, aurait éprouvé un échec tel, que l'expédition eût été terminée dans cet endroit. Les différentes divisions arrivèrent à Abrantès, du 22 novembre au 2 décembre, ainsi que l'artillerie attachée à la première division : ces troupes venaient de faire « la marche la plus pénible et la plus affreuse que jamais une armée s'avançant pour combattre ait osé entreprendre [1]. »

Par l'effet de la vive sollicitude et des démarches actives du général en chef Junot, l'armée trouva à Abrantès, où elle prit quelques jours d'un repos bien nécessaire, des vivres et des chaussures dont elle éprouvait le plus grand besoin.

Cependant, le gouvernement portugais, ouvrant enfin les yeux sur les préparatifs dirigés contre lui, crut pouvoir conjurer l'orage en accélérant les mesures prises envers les Anglais, et dont nous avons parlé plus haut. En même temps qu'un corps de troupes de ligne se réunissait à Thomar, l'ordre fut donné aux milices de se rassembler, et aux autorités locales de disposer le peuple à combattre les Français par tous les moyens possibles, et de leur fermer le passage des montagnes.

Fort heureusement, ces dispositions ne furent connues des autorités du Beira qu'au moment où l'armée de Junot tra-

[1] Relation de l'expédition de Portugal en 1807 et 1808, par le lieutenant-général Thiébault.

versait cette province; et il n'était déjà plus temps de les mettre à exécution. 1807. Portugal.

Dès son arrivée à Abrantès, Junot avait envoyé un de ses aides-de-camp au général qui commandait les troupes postées à Thomar, avec une lettre, dans laquelle il présentait l'entrée d'une armée franco-espagnole en Portugal comme tellement nécessaire aux plus grands intérêts de ce royaume, que le général portugais se détermina non-seulement à quitter Thomar, mais à se rendre sur les côtes pour les défendre au besoin contre les Anglais eux-mêmes. Ses troupes rétrogradèrent le 25 novembre sur Lisbonne, et, le même jour, le général Caraffa occupa Thomar avec tout le corps espagnol.

Le colonel Grandseigne, premier aide-de-camp de Junot, placé par ce général à la tête de l'avant-garde, qui se composa alors du soixante-dixième régiment et des compagnies d'élite des deux premières divisions, réunies et organisées en quatre bataillons, partit le 26 d'Abrantès pour aller prendre position à Punhete, au confluent de la rivière le Zezere et du Tage. Le colonel Vincent, commandant l'arme du génie, se rendit également à l'endroit que nous venons de nommer, et y rassembla tous les matériaux nécessaires à la construction d'un pont de bateaux sur le Zezere pour le passage de l'armée.

Mais comme la route qui restait à parcourir était encore très-mauvaise, surtout pour l'artillerie, le général Junot ordonna que tout le matériel de cette arme serait embarqué sur le Tage à Abrantès, à l'effet d'être conduit à Santarem, où elle serait débarquée au besoin, ou pour continuer de là à descendre le fleuve jusqu'à Lisbonne, pendant que tous les chevaux de train, conduits en main, suivraient ce mouvement par terre. La même mesure fut prise pour les malades et pour les cavaliers démontés. On embarqua aussi sur des bateaux légers quatre cents hommes d'infanterie, chargés de

1807. Portugal. flanquer l'armée, en se tenant toujours à sa hauteur, afin de s'assurer du Tage, et d'agir, selon les circonstances, sur ses deux rives.

Le nombre des bateaux conduits d'Abrantès à Punhete, pour la construction du pont sur le Zezere, rivière large, profonde, rapide, et dont les crues sont fortes et fréquentes, était insuffisant ; comme le général en chef voulait presser sa marche, il fit réunir, dans la nuit du 26 au 27, toutes les embarcations qu'on put trouver dans les environs, à l'effet de faire passer aussitôt son avant-garde. A la pointe du jour, cette troupe fut placée dans les bateaux ; mais, bien que le point d'embarquement fut à plus de deux cents toises de l'embouchure du Zezere, il fut impossible de traverser cette rivière, grossie de onze à douze pieds pendant la nuit. A peine les barques étaient-elles détachées du rivage, que le courant, les entraînant avec violence, les porta dans le Tage, et leur fit presque toucher la rive opposée. Ce ne fut qu'en descendant ce dernier fleuve, et à une certaine distance de l'embouchure du Zezere, que les bateliers parvinrent à aborder la rive droite.

Le passage des troupes dura une grande partie de la journée et retarda leur marche ; de sorte que l'avant-garde ne put coucher ce même jour qu'à Golega, et la première division à Cardiga : le premier de ces villages n'est qu'à deux lieues, et le second à une lieue seulement de Punhete. Les Français trouvèrent la rive droite du Zezere garnie de redoutes et de batteries que les Portugais avaient abandonnées.

Ce même jour, un habitant de Lisbonne, nommé Baretto, eut une conférence avec le général en chef Junot. Il dit à ce dernier que le prince-régent, informé qu'un corps d'armée française se disposait à entrer en Portugal, avait ordonné effectivement que les habitans du Haut-Beira en défendissent le passage, mais qu'il venait tout récemment de révoquer cette mesure ; que tout se préparait pour le départ de la cour de

Lisbonne, sans que ce départ fût cependant arrêté officiellement; que le peuple était inquiet, le gouvernement irrésolu; qu'il était difficile de prévoir le résultat d'un pareil ordre de choses; que cependant le motif principal de l'agitation générale était l'incertitude où l'on était sur le but de l'expédition. Junot déclara au sieur Baretto que l'objet de l'entrée des troupes françaises et espagnoles était dans les vrais intérêts du Portugal; qu'elles venaient fermer les ports du royaume aux Anglais, et même au besoin défendre le pays; il ajouta, relativement au prince-régent, que celui-ci devait connaître le respect qu'il (Junot) lui portait, et tousles sentimens qu'il professait pour un souverain auprès duquel il avait été ambassadeur; qu'il priait S. A. R. de suspendre son départ, afin qu'il pût lui-même l'éclairer sur leparti le plus propre à concilier ses désirs et ses intérêts. Le sieur Baretto retourna sur-le-champ à Lisbonne, pour rendre compte au prince-régent de ce que venait de lui dire le général en chef français, et essayer d'empêcher le départ de la cour pour le Brésil. L'avant-garde bivouaqua le 28 à Cartaxo. La première division devait, ce même jour, coucher à Santarem; mais la pluie ayant fait déborder les petites rivières qui traversent la route de Cardiga à Santarem, cette troupe fut obligée de marcher sur sa droite pour gagner le pont de Pernès sur l'Alviella, où elle bivouaqua.

1807. Portugal.

Le lendemain 29, en se rendant avec l'avant-garde de Cartaxo à Satavem, qui n'est qu'à une lieue de Lisbonne, le général Junot reçut plusieurs députations venant de cette dernière ville. La première, composée d'officiers-généraux portugais, vint lui apprendre que le numéro du journal officiel, *le Moniteur*, à la date du 13 novembre, avait été apporté à Lisbonne, le 25, par un bâtiment de commerce extraordinairement expédié de Londres à l'ambassadeur, lord Strangford; que l'article de cette feuille où il était dit *que, par suite du*

1807. Portugal. *parti pris par le prince-régent, la Maison de Bragance avait cessé de régner en Europe*[1], venait de terminer toutes les incertitudes; que le prince, ainsi que sa famille, ses ministres, et presque tout ce qui tenait à la cour, s'était embarqué, le 27, sur la flotte portugaise, et avait mis à la voile le 28 au matin. Les députés ajoutèrent que le prince avait, en partant, nommé un conseil de gouvernement chargé de maintenir l'ordre et la tranquillité dans le royaume; que Lisbonne était dans la stupeur; qu'une flotte anglaise était à la barre du Tage avec des troupes de débarquement, et qu'elle semblait manœuvrer pour entrer dans le port.

Junot renvoya cette députation dans la capitale, en lui donnant la mission de calmer les esprits; de signifier au gouvernement provisoire qu'il était responsable de la tranquillité publique; d'informer le peuple que, pour la seconde fois, le Portugal allait devoir aux Français son indépendance, et d'annoncer que, le lendemain 30, à la pointe du jour, lui général en chef entrerait dans Lisbonne avec son armée.

La seconde députation était composée de négocians et autres habitans de la capitale, parmi lesquels se trouvait le vice-consul de France, M. Mure; elle ajouta quelques détails aux faits déjà rapportés, et fut de même renvoyée à Lisbonne avec quelques ordres de détails, et une proclamation, qui fut, dans la soirée, traduite, imprimée, publiée et affichée dans la ville.

Le général en chef passa la nuit du 29 à Saccavem, non sans éprouver de grandes inquiétudes. Il n'avait point de nouvelles des troupes qui suivaient l'avant-garde et la première division, de nouvelles inondations le séparaient même de

[1] La marche prompte du bâtiment qui apporta à Lisbonne le n°. du 13 novembre, en neuf jours de traversée, quelque extraordinaire qu'elle paraisse, n'en est pas moins un fait avéré.

celle-ci ; d'un autre côté, les rapports qu'il recevait à chaque instant de la capitale n'étaient pas rassurans. Sans s'arrêter à l'agitation du peuple, et à la présence devant le Tage de la flotte anglaise, qu'un bon vent pouvait amener jusqu'à Lisbonne, on devait toutefois considérer que cette ville renfermait quatorze mille hommes de troupes réglées et une population de trois cent cinquante mille ames, dont on ignorait les dispositions. Des exprès furent envoyés aux généraux commandant les colonnes qui se trouvaient en arrière. 1807. Portugal.

Avant le jour, le général Junot partit de Saccavem avec les quatre bataillons formés des compagnies d'élite, et présentant un effectif de quinze cents hommes ; il entra dans Lisbonne, à huit heures du matin, sans escorte de cavalerie française, sans une seule pièce de canon, et presque sans une cartouche en état de faire feu : les grenadiers et voltigeurs étaient tellement fatigués de leurs marches précédentes, que le son des tambours ne pouvait pas même régler leur pas, en s'avançant dans les rues de l'immense cité dont ils prenaient possession. Le général Junot avait rencontré près de Lisbonne un détachement de trente cavaliers portugais, et s'en était fait accompagner comme piquet de garde.

Un détachement de la légion de police de Lisbonne, commandée par un Français émigré, le comte de Novion, attendait le général Junot à l'entrée de la ville, et l'accompagna jusqu'au logement qui lui avait été préparé.

C'est du comte de Novion que le général français reçut l'assurance que la capitale du Portugal était et demeurerait tranquille : un pareil ordre de choses était dû aux efforts de ce colonel. Avec les douze cents hommes qui composaient la légion, il avait contenu depuis deux jours toute la population ; non-seulement la ville était gardée par des postes, mais les gardes étaient doublées ; des piquets étaient établis sur les points qui pouvaient donner des craintes ; des patrouilles cir-

1807. Portugal. culaient incessamment ; tous les officiers étaient de ronde, et tous les hommes de service [1].

Le général français, pour donner le change sur le petit nombre de troupes qu'il avait avec lui, voulut les montrer dans tous les quartiers de la ville : malgré la pluie qui tombait par torrens, et l'extrême fatigue des soldats, il se rendit avec sa colonne de quinze cents hommes, de la porte de Saccavem, par laquelle il était entré, à la tour de Belem, d'où il revint au logement qui lui était destiné, en passant par les places du Commerce et de Rocio [2].

Le soixante-dixième régiment arriva vers trois heures du soir, et fut placé, le premier bataillon à Belem, et le second à Saint-Julien.

Junot consacra la journée du lendemain, premier décembre, à des dispositions administratives, à prendre des renseignemens sur l'état de la marine et sur celui de l'arsenal de terre, à faire fermer le port et les douanes. Des ordres furent donnés pour confectionner des cartouches, et pour qu'on mît quelques pièces en état de servir au besoin.

La première division, qui avait couché la veille à Saccavem, entra dans Lisbonne, le 2, et le général Delaborde qui la commandait, fut nommé gouverneur de la ville. Les autres corps de l'armée arrivèrent successivement à un ou deux jours d'intervalle, mais dans un misérable état. Les compagnies étaient presque désorganisées, et l'on comptait à peine trois cents hommes sous chaque aigle, sans compter tous ceux qui descendaient par le Tage sur les bateaux préparés à cet effet à Abrantès et à Santarem ; les paysans amenaient incessamment à Lisbonne des soldats transportés sur des ânes,

[1] Le général Junot récompensa le zèle du comte de Novion, et les services qu'il rendit ensuite à l'armée, en le faisant nommer général de brigade de l'armée portugaise.

[2] Principales places de Lisbonne.

n'ayant plus ni armes, ni vêtemens, ni chaussure, méconnaissables et presque moribonds : plusieurs expirèrent aux portes de Lisbonne, ou en arrivant ; enfin, ce qui doit achever de prouver tout ce que cette armée avait souffert, c'est que, trois semaines après l'occupation de la capitale du royaume portugais, l'effectif présent sous les armes des troupes qui, dans les états de situation du chef d'état-major général, était de vingt-cinq mille hommes en partant de Baïonne, se trouvait à peine de dix mille. Toutefois, ce nombre augmenta peu à peu; le repos et les secours que le général en chef s'empressa de faire donner changèrent la situation de l'armée. Le matériel de l'artillerie fut de même refait ou réparé avec une grande promptitude, et en meilleur état qu'avant le départ de France, par les soins et l'extrême activité du général Taviel. Le colonel du génie, Vincent, de son côté, ne négligea rien de ce qui pouvait tenir à la défense des places de guerre et des forts ; de nouvelles constructions furent projetées, entreprises et faites ; les plans de tous les points importans levés, et une carte routière de tout le Portugal confectionnée.

1807. Portugal.

Les deux corps espagnols qui flanquaient l'armée française n'avaient rien éprouvé qui fût comparable aux privations et aux fatigues de cette dernière; le général Solano avait effectué sans obstacle son mouvement sur Setubal, et le général Taranco était parvenu sans trouver de résistance jusqu'à Oporto.

Le général en chef s'occupa ensuite du placement des différentes divisions. La première resta en garnison à Lisbonne et dans ses environs; la deuxième, sous les ordres du général Loison, fut répartie à Mafra, Cintra, Torres-Vedras et Peniche ; la troisième remplaça à Setubal les troupes du général Solano, qui reçurent ordre de retourner en Espagne, et releva à

1807. Portugal. Belem, ainsi qu'à Cascaès et au fort Saint-Julien, les bataillons de la première division qui s'y trouvaient, et qui vinrent se réunir aux autres dans Lisbonne : un bataillon suisse, à la solde de France, partit pour Elvas, où il devait tenir garnison, et un autre fut envoyé à Alméida pour le même objet. Le général en chef avait fait expédier, par le conseil de gouvernement, l'ordre aux gouverneurs de ces deux places de les remettre entre les mains des commandans français qu'il désigna lui-même. Le général Maurin fut envoyé dans la province des Algarves avec la légion du Midi, commandée par le colonel Maransin, et le vingt-sixième de ligne. Le général Quesnel fut nommé gouverneur de la ville d'Oporto et de la province d'Entre-Duero-e-Minho, avec le commandement sur toutes les troupes espagnoles qui s'y trouvaient ; le général Kellermann commanda le pays situé sur la rive gauche du Tage, où l'on cantonna la cavalerie.

Les troupes espagnoles, sous les ordres du général Taranco, continuèrent à occuper la province d'Entre-Duero-e-Minho ; celles que commandait le général Caraffa, à l'exception d'un régiment de grenadiers, de l'artillerie légère et des sapeurs de la même nation, qui restèrent à Lisbonne, furent réparties à Cascaès, Mafra, Peniche, Santarem, Setubal, Alcazer-de-Sal, Sinès, etc. Nous avons dit que le corps du général Solano était retourné en Espagne.

Quant à l'armée portugaise, rassemblée en partie à Lisbonne à l'arrivée des Français, elle eût ordre de quitter successivement cette ville, et fut disséminée. Junot prescrivit au conseil de gouvernement d'annoncer qu'on accorderait un tiers de congés, et comme ce nombre fut dépassé de beaucoup, les régimens s'affaiblirent au point qu'on put en amalgamer et en supprimer un grand nombre. On forma, avec la presque totalité de ce qui fut conservé, le corps qui se rendit

ensuite en France sous les ordres du général portugais marquis d'Alorna : ce qui resta put être surveillé et contenu. 1807. Portugal.

Le général Junot porta ensuite ses regards sur la marine. Cinq vaisseaux condamnés, cinq frégates hors de service, quelques corvettes et autres petits bâtimens de guerre avaient été laissés par le prince-régent dans le port de Lisbonne : tout fut mis en usage pour réparer ces bâtimens. Le capitaine de vaisseau français, Magendie, envoyé par le ministre de la marine, Decrès, pour commander celle de Portugal, et l'ordonnateur de la marine Badeight-Laborde, mirent dans cette opération autant de zèle que de talens; on vit successivement deux vaisseaux de haut bord, *le Vasco de Gama* et *la Maria prima*, trois frégates, sept bâtimens légers, remis à neuf, armés, équipés et approvisionnés, mouiller à l'entrée du port, et concourir à sa défense, pendant que l'on continuait les travaux pour que le reste de la flotte pût entrer successivement en rade.

L'armée française avait trouvé, à son arrivée à Lisbonne, huit vaisseaux russes et une frégate, commandés par l'amiral Siniavin. Cette escadre, qui, par l'alliance de la France et de la Russie, et la guerre de cette dernière puissance avec l'Angleterre, devait être pour le général en chef Junot une nouvelle garantie de la sûreté du port, lui donna par la suite, ainsi que nous le rapporterons, plus de crainte que de sécurité.

Le Portugal se trouvait entièrement occupé, et rien n'arrêtait plus la mise à exécution des dispositions renfermées dans le traité de Fontainebleau. Le 15 décembre, le général Junot fit arborer le drapeau français sur les forts, les châteaux, les principales batteries et la flotte, à la place du drapeau portugais. Cet événement, auquel le peuple de Lisbonne était encore loin de s'attendre, causa une sensation

1807. Portugal. d'autant plus vive, qu'un préjugé populaire fait regarder le drapeau portugais comme un don du fils de Dieu, du rédempteur des hommes.

Le général en chef avait ordonné, pour ce jour même, une grande parade de toutes les troupes qu'on put rassembler à Lisbonne; mais cet appareil ne fit aucune sensation sur les esprits de la multitude : de nombreux attroupemens se formèrent; les places, les quais, les rues se remplirent de monde, au point d'en être encombrés; les clameurs devinrent plus vives après que les troupes eurent défilé; la rumeur fut générale, et les prêtres y prirent une part active : les églises furent assiégées par une foule de supplians. Bientôt le bruit fut répandu que le fameux roi don Sébastien, mort depuis cinq cents ans à la bataille d'Alcala, en Afrique, et toujours attendu, comme le messie, par les Portugais, allait enfin reparaître pour exterminer les Français; le peuple se porta aux points les plus élevés de la ville, pour le voir arriver de plus loin : des fanatiques assurèrent qu'ils venaient de voir la statue équestre du roi Joseph 1er, qui est sur la place du commerce, se mettre en mouvement, et tourner deux fois sur elle-même; enfin, rien de ce qui pouvait exaspérer un peuple crédule et superstitieux ne fut négligé par les agens secrets de l'ancien gouvernement et des Anglais; mais les dispositions étaient prises pour arrêter les effets de ce mouvement insurrectionnel; la populace fut dispersée, et le général en chef voulut même que les spectacles eussent lieu comme de coutume. Il fit plus, il avait réuni chez lui toutes les autorités portugaises, et ne permit à personne de quitter la table, jusqu'au moment où il se rendit lui-même à l'opéra avec tous ses convives.

La nuit fut assez tranquille; mais le désordre recommença le lendemain à midi sur la place du Rocio, où deux Français

furent massacrés. Les coupables furent arrêtés presque immédiatement ; le calme se rétablit, et ne fut plus troublé depuis cet événement. 1807. Portugal.

Le colonel d'artillerie Foy fut chargé, par le général en chef, de l'inspection générale des forts et places de guerre du royaume. Il apporta dans cette mission le zèle et la capacité dont il avait déjà donné des preuves en d'autres occasions.

A la fin de décembre, le corps d'armée français prit, en vertu d'un décret de l'empereur, la dénomination d'armée de Portugal.

Une nouvelle campagne, plus féconde en événemens militaires, va s'ouvrir pour cette armée : on verra, dans le volume suivant, quelle en fut l'issue.

CHAPITRE V.

Relation des principaux événemens maritimes arrivés pendant les années 1806 et 1807. Opérations des diverses escadres et divisions de forces navales françaises commandées par les amiraux Leissègues, Linois et Willaumez, et les chefs de division Allemand et Lhermitte; combat glorieux de la frégate *la Canonnière* contre le vaisseau de ligne anglais *le Tremendous*, etc., etc. [1]

Les événemens que nous allons raconter sont loin d'avoir la même importance que ceux qui marquèrent l'année 1805. Le grand désastre de Trafalgar et le renouvellement de la guerre sur le continent réduisirent, l'année suivante, la marine française à un rôle moins éclatant de toutes les manières. En 1806, il n'était plus question de conquérir l'Irlande, d'envahir l'Angleterre elle-même, et d'aller planter sur les murs de Londres les aigles encore vierges que le nouvel empereur avait substituées aux vieux drapeaux vainqueurs à Jemmapes, Fleurus, Arcole et Marengo. Le ravitaillement des colonies françaises et la destruction du commerce britannique sur les différentes mers du globe furent les tâches plus utiles que brillantes, prescrites par le gouvernement aux commandans des forces navales dont la France pouvait encore disposer. Les missions confiées à ces différens chefs ne furent point remplies avec un bonheur égal, et de nouveaux revers vinrent accabler une marine, qui, depuis 1793, n'avait pas cessé d'en éprouver.

[1] Journaux du temps français et étrangers, — Relations manuscrites, — Annual register, — Naval chronicle, — Journaux nautiques, — Mémoires, Notes et Documens communiqués.

La première escadre dont nous avons à parler est celle du chef de division Allemand. Peu de temps après que cet officier supérieur eut remplacé l'amiral Missiessy dans le commandement de l'escadre de Rochefort, il sortit de ce port, et fut s'établir en croisière sur un point où il devait être rallié par la flotte combinée aux ordres des amiraux Villeneuve et Gravina. Cette jonction n'ayant pas été effectuée, le commandant Allemand résolut de tenir la mer tant qu'il aurait de l'eau et des vivres, et de ne relâcher dans un port de France que lorsque ses provisions seraient sur le point d'être épuisées. On doit présumer que ses instructions étaient peu étendues, et que, sans ordre précis il ne voulut point tenter quelque expédition sur les possessions anglaises des Antilles ou de l'Amérique septentrionale, vers lesquelles il lui était si facile de se porter. Cependant, comme nous verrons bientôt le ministre de la marine faire sortir des escadres de cinq et six vaisseaux de ligne pour croiser contre le commerce anglais, nous ne saurions affirmer que ce ministre n'avait pas donné à l'escadre de Rochefort une semblable mission. Quoi qu'il en soit, le commandant Allemand, avec cinq vaisseaux de ligne, dont un à trois ponts, borna ses entreprises à ce qu'une division de frégates eût pu tenter avec quelque espoir de succès. Il choisit le point de croisière qui lui parut le plus propre pour intercepter les convois marchands qui retournaient en Angleterre avec les produits des différentes possessions de la Grande-Bretagne. Le commandant Allemand se montra habile ou heureux dans ce choix. En effet, il fit beaucoup de prises richement chargées, et s'empara même d'un vaisseau de guerre, *le Calcutta*, de 56 canons, tandis qu'il parvint à se dérober aux diverses escadres ennemies envoyées à sa recherche. Les Anglais, frustrés dans leurs tentatives pour le trouver, donnèrent à son escadre le nom d'*escadre invisible*. Après avoir passé près de six mois à

Océan atlantique.

Océan atlantique. la mer, le commandant Allemand ramena dans le port de Rochefort son escadre, augmentée d'un vaisseau, et mit à terre un millier de prisonniers. Cet officier supérieur reçut peu de jours après le brevet de contre-amiral.

Mer des Antilles. La flotte de Brest, armée et disposée à prendre la mer depuis environ deux ans, fut enfin appelée à jouer un rôle. Des vingt-deux vaisseaux qui, avons-nous dit ailleurs [1], la composaient au mois d'août 1805, on en destina onze à sortir, et on y joignit quatre frégates et une corvette. Ces forces furent partagées en deux escadres : le commandement de la première fut donné au contre-amiral Leissègues, et la seconde fut placée sous les ordres du contre-amiral Willaumez. Cependant, pour induire l'ennemi en erreur sur la destination de ces deux escadres, la séparation ne devait être exécutée qu'à la mer, et, jusqu'à la sortie, les onze vaisseaux ne parurent former qu'une seule et même escadre, commandée en chef par le premier des amiraux que nous avons nommés, et ayant l'autre pour commandant en second. Cette sortie eut lieu le 13 décembre, à la suite de quelques coups de vent qui avaient éloigné les croiseurs anglais. Les deux escadres naviguèrent de conserve pendant deux jours, au bout desquels chacun fit route pour sa destination. Nous allons suivre d'abord celle du contre-amiral Leissègues [2].

Après dix ou douze jours de navigation, cet amiral se trouva réduit à trois vaisseaux de ligne, *le Brave* et *l'Alexandre* s'étant séparés de l'escadre dans une nuit sombre

[1] Voyez tome XVI, page 154.

[2] Cette escadre était composée des bâtimens suivans : *l'Impérial*, de 130, capitaine Bigot, portant le pavillon du contre-amiral Leissègues ; *le Diomède*, de 74, capitaine Henri ; *l'Alexandre*, de 74, capitaine Garreau ; *le Brave*, de 74, capitaine Coudé ; *le Jupiter*, de 74, capitaine Laignel ; *la Comète*, de 40, capitaine N. ; *la Félicité*, de 40, capitaine N. ; et *la Diligente*, de 20, capitaine Cocault.

Mer des Antilles.

et orageuse. Le coup de vent qui avait causé cette séparation devint de plus en plus violent pendant la journée du lendemain; la nuit suivante, il se déclara une tempête affreuse, et la plupart des bâtimens de l'escadre éprouvèrent de très-fortes avaries. Quelques-unes de ces avaries même étaient de nature à ne pouvoir être réparées à la mer, et à exiger que l'on continuât la traversée en naviguant avec les plus grandes précautions. Cet événement fâcheux n'a rien qui doive surprendre, quand on songe aux circonstances où les ordres ministériels avaient placé l'escadre de l'amiral Leissègues. Sa sortie vers le milieu de décembre ne pouvait manquer de l'exposer à recevoir quelques coups de vent, avant d'avoir atteint les parages où règnent les vents alisés; mais, comme si cela n'eût pas suffi, les instructions données à cet officier général conspirèrent encore avec la saison, et rendirent inévitables les dangers auxquels celles-ci l'exposaient. Dans la vue de lui faire esquiver la rencontre des escadres ennemies, on avait prescrit à l'amiral Leissègues de diriger la sienne vers les Antilles, en passant au nord-ouest des Açores. L'ineptie d'un pareil ordre est remarquable. Rien de plus certain, il est vrai, que d'éviter les escadres britanniques en suivant cette route; car les Anglais sont trop habiles marins pour maintenir une croisière au N. O. des Açores pendant l'hiver; mais si l'on n'y devait pas trouver l'ennemi, on devait y trouver les tempêtes, et c'est ce qui arriva. Au contraire, en se dirigeant entre les Açores et Madère, les risques étaient moins grands : rencontrer une escadre anglaise dans ces parages était une chance et non pas une certitude, comme l'événement l'a prouvé, et cette route amenant l'escadre, en peu de jours, dans la région des vents alisés, la faisait arriver à sa destination plus promptement et sans avarie. Nous avons cru devoir entrer dans ces détails, parce que l'ordre donné à l'amiral Leissègues de passer au N. O.

Mer des Antilles.

des Açores fut la cause première des événemens malheureux arrivés plus tard à son escadre[1]. Après avoir lutté en vain contre la tempête, le contre-amiral Leissègues se vit forcé de renoncer à suivre les instructions qu'il avait reçues; il prit sa route sous le vent des Açores, et, malgré les avaries de ses vaisseaux, il arriva, le 22 janvier 1806, devant Santo-Domingo, sans avoir rencontré d'escadre ennemie.

La première opération de l'amiral Leissègues fut de débarquer les troupes et les munitions dont il était chargé pour le général Ferrand; il dut songer ensuite à réparer les avaries de ses vaisseaux. Il pouvait gagner facilement le port de la Havane, où il eût trouvé toutes les ressources pour ces réparations; mais il craignit de s'y trouver bloqué par les vaisseaux de la station anglaise de la Jamaïque, et de ne pouvoir se porter assez tôt vers les îles du Vent, qu'il avait le projet de ravager. Il savait qu'aucune force navale ennemie ne se trouvait alors dans ces parages, et il voulait y devancer celle qui ne pouvait tarder à arriver d'Angleterre. En conséquence, il se détermina à réparer ses vaisseaux sur la rade même de Santo-Domingo. Cette détermination, dont il appartient aux marins de juger le degré de sagesse, fut la seconde cause des malheurs de l'escadre de l'amiral Leissègues.

Les réparations commencèrent; mais, soit par la nature des avaries, soit par le défaut d'activité de quelques personnes de l'escadre, elles traînèrent en longueur[2], et, le

[1] Le mouvement des forces navales de la France fait depuis trente ans partie des attributions d'une division du ministère de la marine, à la tête de laquelle on n'a vu jusqu'à présent que des hommes qui n'ont jamais mis le pied à la mer. On conçoit quelles durent être les conséquences d'une organisation aussi vicieuse.

[2] On trouve dans l'*Annual Register*, 1806, page 229, le passage suivant : « L'amiral français lambina, pendant plus d'une quinzaine, dans la baie d'Ocoa, où il s'occupa à faire de l'eau et à réparer les avaries qu'avaient éprouvées ses vaisseaux dans la traversée. »

Pour juger si le reproche adressé ici à l'amiral Leissègues est fondé, il fau-

5 février, elles n'étaient pas complétement terminées : cependant, suivant le rapport de l'amiral, elles tiraient à leur fin, et il donna l'ordre à tous les bâtimens de son escadre de se tenir prêts à appareiller. Mer des Antilles.

Le lendemain, à six heures du matin, la corvette *la Diligente*, qui avait été placée en découverte près de l'île de Savana, fut aperçue se dirigeant vers l'escadre en tirant des coups de canon par intervalles, signal convenu pour annoncer l'approche de l'ennemi. L'amiral fit aussitôt le signal de branle bas de combat, et celui d'appareiller en filant les câbles par le bout. Cette manœuvre lui parut exécutée trop lentement, et il ordonna de couper les câbles; cependant, les vaisseaux n'appareillèrent que successivement, et il était sept heures avant que toute l'escadre fût sous voiles. Bientôt on aperçut l'escadre ennemie, forte de onze bâtimens de guerre, dont sept vaisseaux de ligne, parmi lesquels on apercevait trois pavillons de commandement [1].

A neuf heures, le combat s'engagea; l'escadre française se trouvait alors à environ trois lieues dans l'O. S. O. de Santo-Domingo. La supériorité numérique des vaisseaux anglais leur donnait un grand avantage sur ceux du contre-amiral Leissègues, ils en profitèrent. Après quelques manœuvres, que nous ne pouvons détailler, et où l'amiral français échoua dans le dessein qu'il avait de mettre la tête de la ligne ennemie entre deux feux, et de l'écraser avant qu'elle pût être secourue, quatre vaisseaux de l'escadre anglaise

drait connaître, d'une manière précise et détaillée, quelles étaient les avaries de ses vaisseaux. Au reste, le passage que nous venons de citer renferme une erreur qui peut le rendre suspect sous d'autres rapports. L'escadre dont il est question ne choisit pas pour mouillage la baie d'Ocoa, mais, ainsi que nous l'avons dit, la rade même de Santo-Domingo.

[1] Ceux des amiraux Duckworth, Cochrane et Louis.

Mer des Antilles. s'attachèrent à combattre chacun un des quatre vaisseaux de 74 français, et les trois autres vinrent unir leurs efforts contre *l'Impérial.* Ce vaisseau, le plus fort et le plus beau qui eût jamais été construit dans aucun pays du monde [1], soutint vigoureusement cette triple attaque; mais, par le peu de solidité de sa muraille, que les boulets traversaient même dans la batterie basse, il se trouva privé du principal avantage que devait avoir un pareil vaisseau sur les petits vaisseaux anglais, et en peu de temps il eut une partie de son équipage hors de combat, et quantité de canons démontés.

Tandis que, au lieu d'écraser et de couler à fond les vaisseaux qui l'entouraient, *l'Impérial* éprouvait des pertes rapides, dans les autres parties de la ligne, la fortune se montrait encore moins favorable aux Français; *le Brave* et *le Jupiter* succombèrent les premiers après une résistance peu prolongée [2]. Le malheur qu'eurent, dès les premières volées, le capitaine Coudé et plusieurs officiers du premier de ces vaisseaux, d'être mis hors de combat, hâta sans doute sa prise : les causes de la prompte reddition du *Jupiter* ne sont pas aussi bien connues, et nous ne nous trouvons pas à même de les indiquer. *L'Alexandre* tint long-temps ferme à son poste en avant de *l'Impérial*; mais enfin, étant démâté de tous ses mâts, il tomba sous le vent de la ligne, et aucune frégate ne se trouvant là pour lui donner la remorque [3], il

[1] Ce vaisseau, qui portait 130 bouches à feu, s'appelait primitivement *le Vengeur*, et avait été construit pour remplacer le vaisseau de ce nom qui périt si glorieusement au combat du 13 prairial an III (1er juin 1794).

[2] Dans son rapport au ministre, l'amiral Leissegues paraissait s'étonner que ces deux vaisseaux eussent amené pavillon, ayant encore tous leurs mâts hauts.

[3] Les deux frégates et la corvette parvinrent à s'éloigner du champ de bataille, pendant que les vaisseaux des deux escadres étaient aux prises. Il ne paraît

devint la proie de l'ennemi. Le capitaine du *Diomède*, matelot d'arrière de l'amiral, s'acquit le plus grand honneur par la manière dont il défendit son vaisseau, contre lequel vinrent se réunir plusieurs vaisseaux ennemis, après que *le Brave*, *le Jupiter* et *l'Alexandre* eurent amené. Mer des Antilles.

Dès dix heures et demie, la batterie de 18 de *l'Impérial* se trouva entièrement désemparée; une heure après, celle de 24 le fut également. Réduit à sa batterie de 36, ce vaisseau répondit encore vigoureusement au feu des vaisseaux ennemis qui l'entouraient alors au nombre de quatre. A onze heures et demie, le grand mât et le mât d'artimon de *l'Impérial* tombèrent; par là il perdit le moyen de manœuvrer pour présenter successivement le travers aux vaisseaux ennemis qui le combattaient, et ceux-ci purent prendre et conserver les positions les plus avantageuses pour le réduire.

Déjà cinq cents hommes de l'équipage de *l'Impérial* étaient hors de combat, le capitaine commandant et le capitaine en second, ainsi que cinq officiers, grièvement blessés; les deux adjudans de l'amiral avaient été tués à ses côtés, et il ne restait plus auprès de lui qu'un seul enseigne. Dans une aussi terrible situation, cet officier général continuait à se promener tranquillement sur le gaillard d'arrière de *l'Impérial*, encourageant l'équipage à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La perte de trois de ses vaisseaux, l'état déplorable de celui qu'il montait, rien n'avait ébranlé son courage. Résolu de couler à fond, plutôt que d'amener son pavillon, il faisait faire le feu le plus vif de toutes les pièces que les boulets de l'ennemi n'avaient point démontées. Cependant l'humanité lui ordonnait d'épargner les restes du brave équi-

pas qu'elles en eussent reçu l'ordre de l'amiral Leissègues; car cet officier général, dans son rapport, s'exprime ainsi : les corvettes *la Félicité* et *la Diligente* n'étaient point en vue alors (à la fin de l'action), et j'ignore quelle route elles ont faite. »

Mer des Antilles. page qui combattait si vaillamment sous ses yeux, et il se décida à une manœuvre qui lui parut pouvoir remplir ce but, et empêcher son vaisseau de tomber au pouvoir de l'ennemi : il ordonna de diriger *l'Impérial* vers la côte et de l'y embosser ; mais tous les câbles avaient été coupés par les boulets de l'ennemi, il ne restait plus d'autre ressource que d'échouer le vaisseau ; l'amiral en donna l'ordre, et, à midi un quart, *l'Impérial* prit terre, présentant le travers au large. *Le Diomède* imita la manœuvre de l'amiral, et vint s'échouer à une encâblure (cent toises) en arrière de *l'Impérial.* Les vaisseaux de l'escadre anglaise, craignant de se perdre en poursuivant ces deux vaisseaux, les abandonnèrent et s'éloignèrent de la côte, emmenant avec eux *le Brave*, *le Jupiter* et *l'Alexandre*.

La côte sur laquelle *l'Impérial* et *le Diomède* s'échouèrent, était hérissée de roches ; ces deux vaisseaux furent promptement défoncés. Tout espoir de les sauver étant perdu par là, il ne restait d'autre parti à prendre que de les brûler aussitôt qu'on aurait pu les évacuer. L'état de la côte, le mauvais temps et les précautions que nécessitait le transport des blessés qu'on débarqua les premiers, retardèrent cette évacuation. Le 9 février, trois jours après le combat, elle n'était pas encore achevée, et cette circonstance priva l'amiral Leissègues du triste avantage de brûler lui-même ses deux vaisseaux. Dans la soirée, plusieurs vaisseaux ennemis s'approchèrent de la côte, et tirèrent quelques bordées sur *l'Impérial* et sur *le Diomède* ; ils mirent ensuite leurs canots à la mer. Ces embarcations abordèrent les deux vaisseaux français et les incendièrent sous les yeux mêmes de l'amiral Leissègues, après avoir fait prisonniers l'état-major et une centaine d'hommes de l'équipage du *Diomède*, qui se trouvaient encore à bord de ce vaisseau.

Le combat de Santo-Domingo formera une triste époque

dans les annales maritimes de la France. Cette malheureuse affaire présente le second exemple, pendant la guerre de la révolution, d'une escadre française prise ou détruite en totalité par l'ennemi. Il serait superflu de rechercher quelles fautes furent commises du côté des Français dans le combat (si toutefois il était inévitable [1]). Ces fautes n'ont pu qu'en aggraver le funeste résultat, sans changer le sort de la journée : les Anglais étaient les plus habiles et les plus nombreux; malgré toute la bravoure française, la victoire devait leur rester [2].

Mer des Antilles.

Nous avons, autant que possible, placé le récit de chaque expédition maritime à l'époque où elle s'est terminée. Cette marche nous oblige à ranger parmi les événemens militaires de l'année 1806 les opérations de l'amiral Linois dans les

Océan indien.

[1] Quelques officiers de l'escadre de l'amiral Leissègues pensent qu'il lui était possible d'éviter d'en venir aux mains : « Si, en appareillant (disent-ils), l'escadre eût pris la bordée contraire à celle qu'on lui a fait courir, il n'y aurait point eu de combat. » C'est ce que nous ne sommes pas à même de décider, faute de documens suffisamment détaillés.

[2] L'amiral Leissègues n'était pas de cet avis, si l'on en juge par le passage suivant de son rapport au ministre de la marine : « Je me décidai à tenter de couper la ligne ennemie entre le premier et le second vaisseau de la tête, et je fis signal à *l'Alexandre*, qui se trouvait de l'avant à moi, d'arriver, et à l'escadre d'imiter ma manœuvre. S. E. se convaincra facilement que cette manœuvre, tendant à mettre la tête de la ligne ennemie entre deux feux, devait m'assurer la victoire, si elle eût été exécutée par toute l'escadre. » Nous ne pouvons juger jusqu'à quel point ce projet audacieux était praticable. Au reste, la manœuvre que se proposait l'amiral Leissègues est une de celles qui ont souvent procuré la victoire aux Anglais sur des escadres plus nombreuses que les leurs. Il se serait immortalisé, s'il eût réussi dans ce genre d'attaque, dont l'avantage paraît avoir été trop méconnu des amiraux qui ont commandé les flottes et escadres françaises pendant la guerre de la révolution. Combien donc il doit regretter que ses ordres n'aient pas été ponctuellement exécutés ! Quelle gloire il eût acquise, quelles récompenses il eût obtenues à son retour en France, s'il fût parvenu à battre sept vaisseaux ennemis avec cinq vaisseaux français seulement! Toute la question gît dans la possibilité et l'opportunité de la manœuvre qu'il voulait faire.

Océan indien. mers de l'Inde. Nous avons dit ailleurs [1] que la mission de cet amiral avait pour objet principal le transport des troupes destinées à la reprise de possession de Pondichéry et des autres comptoirs français rétrocédés par le traité d'Amiens, et nous avons fait remarquer la lenteur inexplicable qu'apporta le ministre Decrès à réclamer l'exécution d'un des articles les plus importans du traité de paix conclu avec l'Angleterre : ce que nous allons raconter montrera les conséquences fâcheuses d'une semblable conduite.

L'escadre du contre-amiral Linois, à laquelle, vu sa faiblesse, nous pourrions refuser ce nom, fut formée du vaisseau *le Marengo*, de 74 canons, des trois frégates, *la Belle-Poule*, de 40; *l'Attalante*, de 40; *la Sémillante*, de 36, et des deux transports *la Côte-d'Or* et *la Marie-Françoise*. Les passagers, tant militaires que civils, embarqués sur ces six bâtimens, étaient au nombre de treize cent quarante-sept. Le général de division Decaen, investi par le premier consul du titre de capitaine général des établissemens français dans l'Inde, s'embarqua sur *le Marengo*: l'administrateur Léger, nommé préfet colonial, prit passage sur *la Belle-Poule*.

L'amiral Linois mit à la voile de la rade de Brest le 6 mars 1803: le 11 juillet, il mouilla devant Pondichéry; il trouva à ce mouillage la frégate *la Belle-Poule*, qui l'y avait devancé de vingt-six jours, quoiqu'elle eût relâché à Madagascar. Cette frégate avait eu une traversée des plus extraordinaires, ayant fait plus de quatre mille lieues en moins de cent jours. A son grand étonnement, l'amiral Linois vit le pavillon britannique flotter encore sur les murs de Pondichéry : en vain le préfet colonial Léger avait réclamé la remise des établissemens français ; les Anglais, certains qu'une nouvelle rupture ne tarderait pas à éclater entre la France et

1 Tome XVI, page 12.

l'Angleterre, avaient refusé, sous des prétextes frivoles, d'accéder à cette demande. Une correspondance s'était établie à ce sujet entre le préfet colonial et les commandans des différens comptoirs réclamés; ceux-ci en avaient référé au gouverneur général de l'Inde, dont la résidence était à Calcutta, mais qui s'en trouvait absent, à dessein peut-être : plus de trois semaines s'étaient écoulées de la sorte. Océan indien.

Une escadre anglaise, forte de cinq vaisseaux de ligne, trois frégates et deux corvettes, occupait un mouillage peu distant de Pondichéry lorsque l'escadre française arriva devant cette ville. Cette circonstance engagea l'amiral Linois à se tenir sur ses gardes, et il maintint ses bâtimens en branle-bas de combat. Le lendemain l'escadre fut ralliée par le brick *le Bélier*, parti de Brest dix jours après elle. Ce bâtiment apportait des dépêches au capitaine général [1], et l'ordre à l'amiral de se rendre sur-le-champ avec son escadre à l'Ile de France pour y attendre de nouvelles instructions. Linois résolut de tromper la surveillance de l'amiral anglais, auquel il soupçonnait le dessein, sinon de l'arrêter, au moins

[1] Parmi ces dépêches se trouvait une lettre du ministre de la marine, que le général Decaen devait remettre au général Magallon, alors gouverneur général des îles de France et de la Réunion. Cette lettre, datée du 20 ventose an XI (six jours après le départ de l'expédition), commençait ainsi : « Le gouvernement, citoyen général, avait nommé le général Decaen à la capitainerie générale des établissemens français dans l'Inde ; mais la situation politique de l'Europe ayant changé (*depuis six jours !*), le premier consul a décidé que, aussitôt que cette lettre vous sera remise par le général Decaen, vous aurez à le faire reconnaître pour capitaine général des îles de France et de la Réunion. »

Tout le monde sait que les différens qui amenèrent la rupture du traité d'Amiens existaient avant le mois de mars 1803, et l'on ne devine pas à quel changement dans la situation politique de l'Europe l'amiral Decrès faisait allusion dans sa dépêche; on ne sait pas davantage d'où provient le retard d'une année que ce ministre mit à envoyer une expédition pour reprendre possession des établissemens français dans l'Inde. Son long ministère présente bien d'autres énigmes.

Océan indien. de suivre ses mouvemens. En conséquence, il appareilla au milieu de la nuit, et fit voile pour l'Ile de France, où il mouilla le 16 août.

Le départ subit de l'escadre et d'autres considérations peut-être n'avaient pas permis au capitaine général Decaen de rappeler quelques troupes et un certain nombre d'employés civils qui attendaient à terre l'issue des démarches faites pour obtenir la remise de Pondichéry. Lorsque la nouvelle de la déclaration de guerre fut parvenue dans l'Inde, les Anglais ne rougirent point de tourner leurs armes contre cette poignée de Français demeurés parmi eux sur la foi des traités. Ceux-ci n'étaient guère que deux cents, dont cent cinquante soldats de la cent-neuvième demi-brigade; le reste, composé d'officiers de Cipayes et d'employés civils. Un régiment d'infanterie anglaise, fort de six à sept cents hommes, soutenu par quatre pièces de canon, fut mis en bataille devant leur caserne. Ces dispositions prises, on les somma de se rendre à discrétion. Outrés de cette perfidie, les Français prennent la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'adjudant commandant Binot, leur chef, est animé des mêmes sentimens; mais, en répondant à la sommation du colonel anglais avec l'énergie convenable, il demande que toute hostilité soit suspendue jusqu'au retour d'un officier qu'il enverra à Madras. Le colonel anglais consent au départ de l'officier; mais il exige que, sans attendre la réponse du gouverneur de Madras, les Français mettent bas les armes. Cependant, après un refus non moins énergique que le premier, de la part du commandant français, on convint d'attendre les ordres de Madras, et les troupes anglaises furent camper hors de la ville. Quatre jours après, la réponse arriva de Madras: le gouverneur maintenait son premier ordre. En conséquence, les troupes anglaises vinrent de nouveau investir la caserne des Français, et, comme si ce n'était pas

assez d'un nombre de soldats plus que triple du leur, un vaisseau de 54 canons mit son équipage à terre. Dans cette position, la résistance était inutile, et le commandant Binot, persistant à ne pas vouloir se rendre à discretion, se décida à capituler. Sa fermeté lui valut d'être renvoyé en France ainsi que tous ses compagnons d'armes, sur leur parole de ne pas servir contre l'Angleterre pendant un an et un jour. Océan indien.

La guerre une fois commencée, l'escadre de l'amiral Linois fut destinée à croiser contre le commerce britannique dans les mers de l'Inde, et l'on avait lieu d'en attendre de plus heureux résultats que de celle que Sercey avait naguère commandée dans ces mêmes parages. Linois fit sa première sortie de l'Ile de France le 8 octobre 1803, avec *le Marengo*, *la Belle-Poule*, *la Sémillante* et la corvette *le Berceau*, commandée par le lieutenant de vaisseau Halgan [1]. Ces bâtimens portaient des troupes destinées à renforcer les garnisons de l'Ile de la Réunion et de Batavia. Chemin faisant, l'amiral Linois captura divers bâtimens richement chargés, un entre autres de quatorze à quinze cents tonneaux, percé pour monter soixante bouches à feu, et dont la cargaison valait plusieurs millions. Il fit ensuite son attérage sur l'île de Sumatra, et, avant de donner dans le détroit de la Sonde, il résolut de visiter la rade de Bencoolen. Un pilote de ce port fut envoyé à bord du *Marengo*, que l'on prenait pour un vaisseau anglais : Linois s'en servit pour faire prendre à ses bâtimens un mouillage hors de portée de canon d'un fort qui battait sur la rade. Plusieurs bâtimens avaient eté aperçus la veille devant Bencoolen; mais, à la vue de l'escadre fran-

[1] Aujourd'hui contre-amiral, chevalier de plusieurs ordres français et étrangers, membre de la chambre des députés, et directeur du personnel au ministère de la marine. Ce général est le seul officier de la marine qui occupe un emploi au ministère de ce département, et encore ses fonctions n'y datent-elles que de quelques mois. Une telle organisation doit paraître au moins extraordinaire.

Océan indien. çaise, ils avaient pris le parti de se réfugier à Sellabar, petit port situé à deux lieues plus au sud. L'amiral expédia *la Sémillante* et *le Berceau* à Sellabar pour capturer ou pour détruire tous les bâtimens anglais qu'ils y trouveraient : les capitaines Motard et Halgan remplirent leur mission d'une manière digne d'éloges. Six navires furent brûlés par les Anglais eux-mêmes ; les Français en brûlèrent deux autres, ainsi que trois magasins de la compagnie des Indes, remplis de poivre, de riz et d'opium, et amarinèrent un grand trois-mâts et deux bricks richement chargés. Dans cette petite expédition, qui causa aux Anglais une perte évaluée à dix ou douze millions, les propriétés particulières furent scrupuleusement respectées par les Français, qui se bornèrent à détruire celles de la compagnie des Indes : les habitans de Bencoolen n'eurent pas plus à se plaindre que ceux de Sellabar. Dans son rapport au ministre de la marine, Linois disait à ce sujet : « Je pouvais brûler la ville de Bencoolen ; mais nous ne faisons pas la guerre aux Indiens. Je n'ai pas voulu imiter la conduite de nos ennemis, en mettant mon étude à ruiner, sans cause, des particuliers. »

Le 1er décembre, l'escadre arriva à Batavia, débarqua les troupes destinées pour cette colonie, et y séjourna près d'un mois. Ce séjour devint funeste à la santé des équipages français, et lorsque l'escadre, renforcée du brick hollandais *l'Aventurier*, eut repris la mer, la maladie de Batavia se déclara à bord de tous les bâtimens. Cependant, l'escadre continua de se diriger vers le point de croisière convenu ; elle passa le détroit de Gaspard, et parvint, vers la fin de janvier 1804, à vue et au vent de l'île de Pulo-Aor à l'entrée des mers de Chine. Le dessein de Linois était d'attaquer, à sa sortie de Canton, le convoi qui part annuellement de la Chine pour l'Angleterre.

Tous les renseignemens qu'obtint cet amiral par les bâti-

mens neutres qu'il eut occasion de visiter depuis son arrivée dans ces parages, lui apprirent que près de vingt vaisseaux de la compagnie des Indes et plusieurs *country-ships* [1] s'armaient de toute l'artillerie qu'ils pouvaient se procurer, et se disposaient à partir bientôt tous ensemble. Linois assure dans son rapport qu'un brick de guerre était arrivé récemment à Canton, et y avait annoncé une escorte de deux vaisseaux et de deux frégates. Si le fait est vrai, c'était certainement une ruse de la part des Anglais; car, si cette escorte eût été réellement attendue à Canton, le convoi n'en fût pas parti sans elle: Linois, comme on va le voir, fut dupe de cet artifice. Océan indien.

Le 14 février au matin, *le Marengo* était mouillé près de Pulo-Aor avec *le Berceau* et *l'Aventurier*; *la Belle-Poule* et *la Sémillante*, ayant passé la nuit à la voile, se trouvaient sous le vent, où elles avaient été entraînées par la force des courans. Les vigies annoncèrent des voiles au nombre de plus de vingt. Persuadé que c'était le convoi qu'il attendait, Linois leva l'ancre et laissa arriver pour rallier ses frégates; le ralliement opéré, il fit tenir le vent à son escadre, et la rangea en ordre de bataille. Cinq bâtimens de la flotte ennemie s'en détachèrent pour venir reconnaître l'escadre française, ces bâtimens se remirent ensuite à tenir le vent, et se formèrent en ligne. A cinq heures et demie du soir, Linois signala à son escadre que, son intention étant d'éviter un combat de nuit, il attendrait le point du jour pour attaquer l'ennemi; il manœuvra cependant pour tâcher de gagner le vent au convoi. Le lendemain, on compta vingt-sept voiles dans la flotte ennemie. Suivant l'amiral Linois, cette flotte ne devait se composer, conformément aux renseignemens donnés par les neutres, que de dix-sept vaisseaux de la compagnie, six *country-ships*, et le brick de guerre, et il dut conclure

1 Mot à mot, *vaisseaux du pays*. Ce sont de grands navires construits dans l'Inde, et destinés au commerce de ce pays avec la Chine.

Océan indien. que les trois grands bâtimens qu'il voyait en plus étaient l'escorte annoncée. Cependant l'escadre française, par sa manœuvre de la nuit, avait gagné le vent à l'ennemi; elle ne s'en trouvait qu'à une portée et demie de canon, mais le calme ne permettait pas de le joindre. Linois profita de ce temps pour tenir conseil avec ses capitaines : ceux-ci furent d'avis d'attaquer vivement le convoi, et peignirent à l'amiral l'ardeur dont leurs équipages étaient animés. A huit heures, la brise commençant à s'élever, le convoi anglais prit la route du sud, rangé sur deux lignes. Celle du vent était composée de huit ou dix bâtimens, qui paraissaient destinés à protéger et à défendre les autres. L'escadre française se dirigea aussitôt, toutes les voiles dehors, vers le convoi. Cinq bâtimens anglais s'avancèrent à sa rencontre, et Linois, craignant de voir son escadre mise entre deux feux, la fit revenir au vent. Vers midi, l'amiral français manœuvra encore pour attaquer le convoi ennemi; mais les bâtimens anglais montrèrent de nouveau qu'ils avaient dessein de se défendre; enfin, à midi et demi, *le Marengo* tira les premiers coups de canon, et l'engagement commença.

Il convient ici de laisser parler l'amiral Linois lui-même. « Le vaisseau ennemi le plus avancé, ayant éprouvé quelques avaries, laissa arriver; mais, soutenu par ceux qui le suivaient, il prêta de nouveau côté, et fit, ainsi que les autres bâtimens, un feu très-nourri. Les vaisseaux qui avaient viré se réunirent à ceux qui nous combattaient, et trois de ceux qui avaient des premiers pris part à l'action manœuvrèrent pour nous couper de l'arrière, tandis que le reste de la flotte, se couvrant de voiles, et laissant arriver, annonçait le projet de nous envelopper. Les ennemis, par cette manœuvre, auraient rendu ma position très-dangereuse; la supériorité de leurs forces était reconnue, et je n'avais plus à délibérer sur le parti que je devais prendre pour éviter les

suites funestes d'un engagement inégal. Profitant de la fumée qui m'enveloppait, je virai lof pour lof pour venir sur babord, et, courant à l'est nord-est, je m'éloignai de l'ennemi qui continua à poursuivre la division française jusqu'à trois heures, en lui envoyant plusieurs bordées sans effet. » Océan indien.

On voit clairement, d'après ce passage du rapport de l'amiral Linois, que son escadre fut battue et mise en fuite par une flotte marchande dont il eût dû prendre autant de bâtimens que les siens en auraient pu joindre ; assertion justifiée par une foule d'exemples, et notamment par celui que nous avons cité ailleurs, où l'on vit une seule frégate prendre deux de ces mêmes bâtimens à la fois, quoique protégés par des forts [1].

La prise de cette flotte eût porté le coup le plus terrible au commerce britannique ; aussi son arrivée en Angleterre fut-elle considérée comme un événement des plus heureux, et son combat célébré comme une victoire éclatante. Le capitaine qui avait rempli dans cette occasion les fonctions de commandant de la flotte, obtint de brillantes récompenses, et reçut la décoration de l'ordre du Bain, des mains du roi lui-même. La compagnie des Indes accorda aux équipages de la flotte des gratifications qui, dit-on, s'élevèrent à plusieurs millions.

A la suite de l'affaire que nous venons de raconter, Linois, que *l'Atalante* avait rallié le 23 mars, retourna à Batavia : il trouva dans ce port une escadre hollandaise récem-

[1] Tome VIII, pages 302 et 303.

L'amiral Linois, pour repousser le blâme dont il devint l'objet, lorsqu'il fut connu que la flotte était sans escorte, allégua que les marins les plus expérimentés ne peuvent se flatter de distinguer, à portée de canon, un vaisseau du roi d'avec un vaisseau de la compagnie à deux batteries, et, en outre, qu'il était constant que le total des bouches à feu à bord de son escadre n'était que de 192, tandis que la flotte ennemie en montait au moins 700. C'est aux marins à apprécier ces raisons.

Océan indien. ment arrivée d'Europe. Il proposa à l'amiral qui la commandait de joindre ses forces aux siennes; mais cette proposition ne fut pas acceptée. Linois prit des vivres à Batavia, et fit route pour l'Ile de France, où il arriva le 2 avril ; deux frégates, qu'il avait laissées en arrière, rentrèrent quelques jours après, amenant une prise évaluee de six à sept millions. A son retour, Linois fut assez mal accueilli par le capitaine-général Decaen, qui écrivit même au gouvernement français une dépêche, dans laquelle il blâmait vivement l'amiral de n'avoir pas effectué la prise du convoi, but principal de sa mission. Bien que Linois eût manqué par là l'objet le plus importent de sa croisière, il fit néanmoins éprouver aux Anglais, dans cette campagne, des dommages évalués à près de vingt millions. .

Au bout de deux mois et demi de séjour à l'Ile de France, Linois se disposa à partir pour une seconde croisière. Il appareilla du port nord-ouest avec *le Marengo*, *l'Atalante* et *la Sémillante*; il se porta d'abord au sud de l'île de Madagascar, à l'ouvert du canal de Mosambique. Après avoir été battu pendant quelques jours par le mauvais temps, il fut mouiller à la baie de Saint-Augustin, relâche très-fréquentée par les navires anglais. Lorsque ses bâtimens eurent réparé quelques avaries qu'ils avaient éprouvées dans leur gréement et leur voilure, Linois remonta le canal, et croisa quelque temps au point le plus convenable pour intercepter les navires qui se rendent dans l'Inde par ce passage. Trompé dans son attente, il remonta au nord, et vint s'établir en croisière sur un autre point de l'Océan indien, où il fut plus heureux : il prit là deux grands navires richement chargés, et les expédia pour l'Ile de France. Après avoir fait ces captures, Linois s'approcha de l'île de Ceylan. Il passa vingt-quatre jours à croiser dans le S. E. et à trente lieues de cette île, lieu de rendez-vous qu'il avait assigné aux deux frégates *la*

Belle-Poule et *la Psyché*[1], qui ne s'étaient pas trouvées en état de sortir de l'Ile de France quand il en partit. Las de les attendre, Linois résolut d'aller chercher l'ennemi dans ses ports. Océan indien.

L'escadre française entra en conséquence dans le golfe de Bengale. Elle passa à environ vingt lieues au large de Madras, et fut visiter les rades de Masulipatan et de Cosanguay; de là elle prolongea la côte de Golconde, et arriva le 18 septembre devant Visigapatnam, l'un des principaux établissemens anglais. Trois grands bâtimens à trois mâts y furent aperçus au mouillage, et l'un des trois bientôt reconnu pour vaisseau de guerre. Ce vaisseau se nommait *le Centurion*; les deux autres bâtimens étaient *la Princesse Charlotte*, vaisseau de la compagnie armé de 26 canons, et chargé de toile, sucre, salpêtre, cordages, etc., et *le Barnabé*, navire de 400 tonneaux, chargé aux deux tiers. L'escadre de Linois, s'approchant sous les couleurs anglaises, n'inspira point de défiance aux bâtimens qu'elle voulait attaquer, si l'on en juge par la conduite du capitaine du *Centurion*, qui conserva ses voiles au sec sur leurs cargues. Cependant, avant que les bâtimens français ne fussent arrivés à portée de canon, il leur fit des signaux de reconnaissance. Ces signaux demeurant sans réponse, *le Centurion* et les batteries de la côte se disposèrent au combat. *L'Atalante* et *la Sémillante*, qui se trouvaient à une grande distance en avant du *Marengo*, s'approchèrent jusqu'à une demi-encâblure (50 toises) du vaisseau ennemi, sans brûler une amorce. La première de ces frégates lui envoya alors toute sa bordée, et passa à terre de lui, pendant que la seconde, demeurée au large, le ca-

[1] Ce bâtiment n'était autre chose qu'un grand corsaire; il fit un tort immense au commerce anglais dans l'Inde. Son commandant était le capitaine de vaisseau Bergeret, le même qui avait commandé *la Virginie* dans le beau combat que nous avons rapporté, tome VII, pages 232 et suivantes.

Océan indien. nonnait à petite portée. *Le Centurion* riposta vigoureusement, et les batteries de terre ouvrirent leur feu sur les frégates; mais, au bout de quelque temps, ce vaisseau coupa son câble, hissa quelques voiles, et se dirigea vers la côte, où il parut échoué, présentant la hanche au large. C'est dans cette position qu'il reçut les premières bordées du *Marengo*. Son pavillon tomba, et il cessa un moment son feu. Linois fit cesser le sien, et se disposait à l'envoyer amariner, lorsque *le Marengo* vint à toucher de l'avant sur un fond vaseux, quoique la sonde rapportât onze brasses de l'arrière. Linois manœuvra promptement de manière à dégager son vaisseau, et reprit la bordée de large pour s'élever au vent. Le vaisseau anglais profita de cette circonstance, il remit un pavillon, et recommença à tirer sur *le Marengo*, qui lui présentait alors la poupe. Linois ne tarda pas à virer de bord, se dirigea de nouveau sur *le Centurion*, et vint s'embosser par son travers; la canonnade devint alors assez vive entre les deux vaisseaux. Pendant ce temps, les frégates amarinaient le vaisseau *la Princesse Charlotte*, qui se rendit sans se défendre, et forçaient *le Barnabé* à se jeter à la côte dans un endroit où il courait les plus grands risques de se perdre corps et biens [1]. Après avoir tiré pendant près d'une heure et demie sur *le Centurion*, Linois, jugeant qu'il ne pourrait pas le forcer à se rendre, et que le capitaine anglais préférerait le jeter à la côte, se décida à l'abandonner. Suivant le rapport de l'amiral français, ce vaisseau était alors dans l'état le plus déplorable, pompant de toutes ses pompes, et tirant sans cesse des coups de canon d'assistance. Les Anglais chantèrent victoire; mais, dans le principe, ils avaient

[1] Linois dit qu'il vit *le Barnabé* se briser en peu de minutes, et s'engloutir, ce qui ferait supposer la perte de la plus grande partie de son équipage. Ce fait n'est pas mentionné dans les rapports anglais.

eu tellement peur, qu'ils avaient fait évacuer le trésor de la factorerie dans l'intérieur. *Le Marengo* ayant reçu quelques avaries dans sa mâture, et d'ailleurs la croisière ayant déjà duré plus de trois mois, Linois quitta la côte de Coromandel, et fit route pour l'Ile de France : chemin faisant, il captura un navire de 7 à 800 tonneaux très-richement chargé, et enfin, le 1er novembre, il rentra dans un des ports de la colonie française, où il trouva *la Belle-Poule*, qui avait fait aussi une prise de beaucoup de valeur. Océan indien.

La Marengo ayant eu besoin d'être caréné, Linois fut six mois sans retourner à la mer; mais il détacha ses frégates, qui firent encore de riches captures. Enfin, le 22 mai 1805, il partit pour sa troisième croisière, accompagné de *la Belle-Poule*. L'entrée de la mer Rouge et la côte de Ceylan furent les points où il s'établit; au dernier, il captura un vaisseau de la compagnie très-richement chargé, et en fit jeter un autre à la côte. L'avis de la présence d'une force ennemie supérieure dans ces parages détermina l'amiral français à les quitter, il se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance. Le 6 août, il fit rencontre d'un convoi de dix vaisseaux de la compagnie chargés de troupes, et escortés par un vaisseau de 80 canons portant le pavillon de l'amiral Trowbridge. Linois attaqua ce convoi; mais, voyant qu'il ne pouvait espérer aucun succès de cette attaque, il quitta le combat n'ayant que huit hommes blessés et de légères avaries dans le gréement et la mâture [1] : il continua sa route, et arriva dans les parages du cap de Bonne-Espérance vers la mi-septembre.

Pendant la relâche de l'amiral Linois au cap de Bonne-Espérance, il fut rejoint par l'*Atalante*; mais, peu de temps après, cette frégate fut jetée à la côte par une tempête, qui

[1] Faute de détails, nous ne pouvons juger de la nécessité de cette retraite, sur laquelle les opinions étaient différentes dans l'escadre.

Océan indien. fit périr plusieurs navires hollandais et américains, et mit en danger tous les bâtimens qui se trouvaient sur la rade. Le 10 novembre, *le Marengo* et *la Belle-Poule* appareillèrent du Cap, et furent prendre connaissance du cap Negro. L'intention de l'amiral Linois était d'aller visiter la côte d'Angole, pour y capturer les bâtimens qui y faisaient la traite des noirs, espérant trouver à bord de ces navires des pièces à eau, des cordages et du biscuit, objets dont les deux bâtimens avaient le plus grand besoin, et qu'il n'avait pu leur procurer au cap de Bonne-Espérance [1]. Il ne trouva rien au cap Negro, et remonta vers le cap Lopez, en visitant toutes les baies; un brick et un trois-mâts furent les seules captures qu'il fit sur cette partie de la côte d'Afrique, et encore ne lui offrirent-elles aucune des ressources qu'il espérait. Linois abandonna bientôt ces parages, et, après avoir fait de l'eau et du bois à l'île du Prince, il se porta sous le vent de l'île Sainte-Hélène, où il s'établit en croisière. Le 29 janvier 1806, il visita un navire américain, qui lui donna la nouvelle de la prise du cap de Bonne-Espérance par les Anglais. Il apprit en même temps qu'ils avaient envoyé à sa poursuite des forces supérieures aux siennes, avec la certitude de le joindre dans les parages où il croisait. Cette certitude provenait de la connaissance qu'ils avaient acquise de ses projets par les deux prises faites par *le Marengo* à la côte d'Afrique, et qui, expédiées pour le Cap, étaient tombées en leur pouvoir.

Dans la position où se trouvait Linois, manquant de vi-

[1] L'Ile de France elle-même manquait de ces objets, ainsi que de la plupart des matières et munitions nécessaires à l'armement, à l'approvisionnement et aux réparations des bâtimens de guerre. Le dénûment dans lequel furent constamment laissées toutes les colonies françaises, et qui amena successivement leur perte, prouve tout au moins un manque absolu d'habileté chez le ministre, ainsi que chez les hommes chargés, sous ses ordres, de la direction du ministère de la marine.

vres et d'agrès, et n'ayant pas un seul port où il pût réparer ses bâtimens, il se décida à faire route pour France. Le 17 février, *le Marengo* coupa la ligne équinoxiale pour la douzième fois depuis son départ de Brest. Les marins étaient alors réduits à une faible ration, afin de conserver assez de vivres pour le trajet qui restait à faire; mais chaque jour diminuait la distance qui les séparait de leur patrie, et tous, se berçant de l'espoir de la revoir bientôt, oubliaient les périls et les fatigues auxquels ils avaient été exposés pendant trois ans : le sort trompa leur attente. Dans la nuit du 13 au 14 mars, *le Marengo* donna inopinément au milieu d'une escadre anglaise de sept vaisseaux, deux frégates et une corvette, partie récemment d'Angleterre, sous les ordres de l'amiral sir John Borlasse Warren, à la recherche d'une des deux escadres françaises, sorties de Brest le 13 décembre 1805 [1]. Entouré par des forces aussi supérieures, Linois fit en vain des efforts pour leur échapper : il fallut combattre; mais quoique l'issue du combat ne pût être douteuse, *le Marengo* et *la Belle-Poule* soutinrent vaillamment l'honneur du pavillon français; enfin, accablés par le nombre, ils durent se rendre. *La Belle-Poule* avait eu six hommes tués et vingt-quatre blessés, *le Marengo* soixante-trois hommes tués et quatre-vingt-deux blessés; deux officiers de ce vaisseau se trouvèrent au nombre des premiers, huit parmi les derniers; l'amiral Linois fut lui-même grièvement blessé, ainsi que son fils; le capitaine Vrignaud [2], commandant du *Marengo*, perdit le bras droit dans cette affaire.

Océan indien.

Ce dénouement de la longue campagne de l'amiral Linois fut d'autant plus malheureux, qu'il avait, pendant plusieurs années, parcouru impunément des mers où les Anglais

[1] Celle du contre-amiral Willaumez.

[2] Aujourd'hui contre-amiral en retraite.

Océan indien. avaient des forces au moins quintuples des siennes. S'il manqua la plus belle des occasions qu'il eût de ruiner le commerce britannique, il ne laissa pas que de lui faire éprouver des pertes qui furent vivement ressenties en Angleterre.

La mer des Indes, que Linois venait d'abandonner, ne tarda pas à être le théâtre d'un des plus glorieux combats dont la marine française puisse s'honnorer. La frégate *la Canonnière* [1], de 40 canons, partit de Cherbourg, le 14 novembre 1805, sous le commandement du capitaine de vaisseau Bourayne. Conformément à ses ordres, ce capitaine se rendit à l'Ile de France. Linois était alors absent de cette colonie; cependant, on présumait qu'il devait se trouver dans les parages du cap de Bonne-Espérance, et le capitaine Bourayne reçut l'ordre d'aller l'y rallier. Le 21 avril 1806, *la Canonnière* se trouvant à la hauteur, mais hors de vue de la pointe Natal, les vigies découvrirent un convoi. Le capitaine Bourayne manœuvra pour le joindre, et reconnut qu'il était composé de treize grands bâtimens ayant l'apparence de vaisseaux de la compagnie : il continua de s'en approcher. Bientôt il distingua parmi ces bâtimens deux grands vaisseaux de guerre. L'un d'eux, *le Tremendous*, de 74 canons, se détacha du convoi pour se porter au devant de *la Canonnière*, à laquelle il fit des signaux de reconnaissance, dès qu'il la crut à portée de les apercevoir. Tout en manœuvrant pour éviter un ennemi aussi supérieur, le capitaine

[1] Frégate prise aux Anglais, sous le nom de *la Minerve*, dans l'automne de 1803. Cette frégate, en venant reconnaître de trop près le port de Cherbourg, s'échona sur les fondemens de la digne qu'on élevait alors pour en fermer la rade. Tous les efforts de son capitaine pour la remettre à flot furent inutiles. Canonnée par deux forts qui se trouvaient à portée, attaquée par une division de la flottille française, mais plus particulièrement par deux chaloupes canonnières commandées par le lieutenant de vaisseau l'Ecolier et l'enseigne Pétré, elle fut contrainte de se rendre. Les circonstances de sa prise lui firent donner le nom de *la Cannonnière*.

Bourayne désirait se maintenir au vent, pour pouvoir profiter plus tard de la première circonstance qui lui offrirait le moyen d'attaquer quelque partie du convoi écartée du reste; mais la vue de la côte le força de laisser arriver pour prendre chasse au large. Cependant, le vaisseau anglais ayant une grande supériorité de marche sur la frégate, se trouva bientôt à petite portée dans ses eaux. Le feu commença alors par les canons de chasse de l'un et ceux de retraite de l'autre. Peu de temps après, le vaisseau étant parvenu à une très-petite distance de *la Canonnière*, celle-ci fut obligée de lui présenter le travers. Le capitaine Bourayne manœuvra en conséquence, et s'établit à deux encâblures (deux cents toises) sous le vent du *Tremendous*; mais le capitaine anglais, pour mieux profiter de tous les genres de supériorité de son vaisseau sur *la Canonnière*, la serra au feu jusqu'à demi-portée de fusil. Dans une pareille position, la frégate devait, en quelques bordées, être coulée à fond ou mise entièrement hors d'état de combattre, et la résolution montrée par le capitaine Bourayne et son brave équipage de courir les hasards d'un combat aussi inégal est digne des plus grands éloges. Leur exemple, au surplus, prouve qu'il est peu de cas où un bâtiment de guerre doive céder à un autre (quelque supérieur qu'il soit) sans avoir opposé une certaine résistance[1]. Océan indien.

[1] Dès la première bordée, le bâtiment le plus faible (à moins que ses canons ne soient d'un petit calibre) peut, par un coup de canon bien pointé, faire à son ennemi, tant supérieur soit-il, une avarie qui le mette hors d'état de le suivre et de troubler sa retraite : il est donc du devoir de tout capitaine de tenter cette chance, au risque d'être coulé. Les calibres au-dessous de 12 et ce dernier même sont trop faibles pour pouvoir faire, d'un seul coup, quelque avarie majeure à un bâtiment de haut bord. C'est une des considérations qui firent substituer sur les corvettes et bricks de guerre les caronades de fort calibre aux canons que portaient ces bâtimens. Les Anglais, qui commencèrent les premiers à adopter cet usage, arment de caronades de 32 les mêmes bâtimens auxquels les Français ne donnent que des caronades de 24. La conséquence en est toute simple.

Océan indien. Le capitaine Bourayne ne tarda pas à s'applaudir du parti qu'il avait pris. En vain *le Tremendous* faisait sur *la Canonnière* le feu le plus vif, ses canons, mal pointés, ne lui causaient presque aucun dommage; ceux de la frégate, au contraire, étaient servis par d'excellens canonniers, qui ne perdaient pas un coup. Cette circonstance permit à la frégate de prolonger un combat que, comme nous venons de le dire, la grande supériorité de son adversaire eût dû rendre très-court. Au bout d'une heure et demie, la frégate avait encore sa mâture et son gréement presque intacts, tandis que le vaisseau ennemi était dans le plus grand délabrement, une partie de ses voiles désemparées, et son grand mât menaçant de tomber. Ces avaries du *Tremendous* lui ayant fait perdre une grande partie de sa vitesse, soit que *la Canonnière* n'eût pu modérer assez la sienne, soit que le capitaine Bourayne, au contraire, eût voulu en profiter pour s'éloigner d'un ennemi aussi formidable, la frégate se trouva tout d'un coup avoir un peu dépassé le vaisseau. Celui-ci arriva vent arrière sur elle. Le capitaine Bourayne se décida aussitôt à tenter de lui gagner le vent, en le doublant sur l'avant. Dans cette manœuvre, *la Canonnière* reçut, en poupe et presque à bout portant, une bordée du *Tremendous*; mais ce vaisseau, n'ayant pu revenir au vent assez promptement, présenta à son tour l'arrière à la frégate française, qui tira de cette position tout l'avantage que lui donnait l'adresse de ses canonniers. Désormais le vaisseau ennemi, que ses avaries faisaient tomber sous le vent, aurait en vain cherché à se rapprocher de la frégate : il fut obligé de l'abandonner, et de se retirer vers les bâtimens de son convoi. Ces bâtimens, qui avaient forcé de voiles pendant le combat, n'étaient plus alors qu'à une petite distance de *la Canonnière*. L'un d'eux, *l'Asia*, fort vaisseau de la compagnie, se dirigea sur la frégate française, et lui tira quelques volées,

auxquelles celle-ci ne daigna pas répondre. Le convoi continua ensuite sa route avec le degré de célérité que lui permettait le délabrement du *Tremendous*. Les pertes en hommes éprouvées par ce vaisseau ne nous sont pas connues; celles de *la Canonnière* s'élevèrent à sept tués et vingt-cinq blessés. Pendant toute la durée de l'action, l'ardeur et l'intrépidité des marins français ne cessèrent de s'accroître, et, au moment où *le Tremendous* abandonna le champ de bataille, elles étaient portées à leur comble. Il ne s'agissait plus alors, pour ces braves matelots, de soustraire leur frégate au vaisseau ennemi, ni même de le forcer à une retraite honteuse : ils aspiraient à le prendre, et les cris *à l'abordage! à l'abordage!* se firent entendre à plusieurs reprises. Cette manœuvre audacieuse, manœuvre vraiment nationale, puisqu'elle permet au Français de combattre son ennemi corps à corps et favorise sa bravoure, aurait pu être tentée, après que *la Canonnière* eut gagné le vent au *Tremendous*; mais l'immense disproportion de forces entre les deux bâtimens, et surtout la présence du convoi, rendaient cette entreprise par trop téméraire, et le capitaine Bourayne dut refuser de se rendre aux désirs de son vaillant équipage. Le brillant combat de *la Canonnière* [1] est un de ces faits d'armes trop rares malheureusement dans la période dont nous traçons l'histoire, mais qui montrent ce qu'eût pu faire la marine française mieux dirigée : le courage et le patriotisme ne lui manquèrent jamais.

Océan indien.

En recherchant les causes de la perte des différentes batailles livrées sur mer par la France durant la guerre de la révolution, nous avons fait voir que la première de ces causes était le défaut d'une tactique défensive, basée sur le nouveau système d'attaque des Anglais. La conséquence naturelle de

Côtes de France.

[1] Ce combat mémorable a fourni à M. Crépin le sujet d'un tableau qu'on peut voir au ministère de la marine.

Côtes de France.

cette remarque est que la supériorité de la marine britannique sur la marine française devait surtout se montrer dans les grandes affaires, et que la lutte devait être plus égale dans les combats particuliers. Divers combats, dont le récit se trouve dans les volumes précédens, et celui de *la Canonnière* que nous venons de raconter, offrent des exemples à l'appui de cette assertion; l'année 1806 en fournit encore un autre, que nous allons consigner ici.

Le 14 mai, la frégate *la Pallas*, commandée par lord Cochrane [1], officier actif et audacieux, se détacha de l'escadre anglaise stationnée dans la rade des Basques, et vint reconnaître de très-près la rade de l'île d'Aix, sur laquelle était mouillée l'escadre du contre-amiral Allemand. Cet officier-général donna ordre à la frégate *la Minerve* de mettre sous voiles pour aller repousser la frégate ennemie. Le capitaine Collet, commandant de *la Minerve*, exécuta l'ordre de l'amiral avec la plus grande célérité, et bientôt il se trouva à portée de *la Pallas*; mais, voulant rendre le combat décisif, il résolut de ne pas tirer jusqu'à ce qu'il eût joint la frégate ennemie vergue à vergue. Celle-ci, malgré l'espèce de point d'honneur que les Anglais attachent à ne pas tirer les premiers, lâcha sa bordée à *la Minerve*, avant qu'elle ne fût arrivée à la distance que le capitaine Collet avait fixée; l'impatience des canonniers français ne put souffrir un plus long délai, ils ripostèrent à *la Pallas*, et le combat s'engagea d'une manière très-vive entre les deux frégates. Les avaries de la frégate anglaise ne tardèrent pas à annoncer que la victoire demeurerait au capitaine Collet. Cet officier s'était placé de manière à couper la retraite à *la Pallas*, et Cochrane, persuadé qu'il aurait l'avantage sur la frégate française, l'avait laissée prendre une position, qui, dans ce cas,

[1] C'est le même qui commande aujourd'hui, dans les mers d'Amérique, une escadre pour les indépendans.

l'eût empêchée de rentrer dans la rade de l'île d'Aix. Cet excès de confiance du capitaine anglais compromit sa frégate, qui ne dut peut-être son salut qu'à une circonstance tout à fait imprévue. Aussitôt qu'il vit son gréement haché, ses voiles criblées, et ses mâts endommagés par les boulets et la mitraille de la frégate française, il sentit la nécessité de regagner le large. Le capitaine Collet, pour s'opposer à ce dessein, résolut d'aborder la frégate ennemie. Il exécuta ce mouvement avec autant de précision que d'audace; mais les deux bâtimens s'élongeant à contre-bord avec une grande vitesse, ils ne purent rester accrochés, bien que l'ancre de *la Minerve* se fût embarrassée dans les chaînes des haubans de *la Pallas*. Le petit mât de hune de la frégate anglaise tomba dans l'abordage, et, maltraitée comme elle l'était, elle n'avait plus d'espoir de salut que dans la fuite : aussi se hâta-t-elle de s'éloigner sans tirer un seul coup de canon. *La Minerve*, beaucoup moins avariée, n'eût sans doute pas tardé à l'atteindre. Malheureusement les bosses de son ancre ayant été rompues dans le choc des deux bâtimens, cette ancre, tombée au fond, l'arrêta tout d'un coup, et la fit éviter le bout au vent. Le temps qu'on mit à couper le câble et à remettre la frégate en route permit à *la Pallas* de s'éloigner : un autre bâtiment anglais vint la prendre à la remorque et la ramena vers son escadre. Dans cet engagement honorable, où le talent et l'intrépidité du capitaine Collet, ainsi que l'adresse et le sang-froid de ses canonniers donnèrent à *la Minerve* un avantage si marqué sur une frégate de sa force, bien armée et bien commandée, elle eut sept hommes tués et une quinzaine de blessés. Pendant le peu d'instans que les deux frégates demeurèrent abordées, les matelots français essayèrent de passer à bord de *la Pallas*. Dans cette tentative, il y eut des piques arrachées des mains des Anglais, qui s'en étaient armés pour repousser l'abordage.

Côtes de France.

Nul doute qu'il eût réussi dans le cas où *la Minerve* fût restée accrochée à la frégate ennemie.

Océan atlant. Vers la fin de l'année 1805, le capitaine Lhermitte[1] avait été expédié, du port de Lorient, avec une division navale destinée à croiser contre le commerce britannique. Cet officier supérieur montait *le Régulus*, vaisseau de 74 canons, et la frégate *la Cybèle*; l'un des bâtimens de sa division était commandé par le capitaine Saizieu[2], officier digne de le seconder sous tous les rapports. Le capitaine Lhermitte remplit sa mission de la manière la plus distinguée. Le premier point de croisière qu'il choisit fut la côte occidentale de l'Afrique, dans le but d'y ruiner quelques établissemens britanniques, et de capturer les nombreux bâtimens anglais et portugais qui y faisaient la traite des nègres. Le capitaine Lhermitte fit, dans ces parages, vingt-une prises, dont plusieurs armées de vingt à trente canons. Le total des bouches à feu montées sur ces bâtimens était de deux cent vingt-neuf. Leur capture fit tomber au pouvoir de la division française cinq cent dix-huit prisonniers blancs et onze cent trente-quatre nègres. Le capitaine Lhermitte équipa trois de ces bâtimens, et les joignit à sa division; il coula à fond la majeure partie du reste, et en vendit quelques-uns au Brésil, où le manque de vivres et d'eau le força de relâcher. La division française reprit ensuite la mer, fit de nouvelles captures, et, après une campagne de plus de onze mois, rentra dans un port de France. Au retour de cette campagne, le capitaine Lhermitte fut promu au grade de contre-amiral.

Mer glaciale. Plusieurs expéditions partielles sortirent encore des ports de France dans l'année 1806 : leurs opérations furent peu

[1] Le même qui s'était distingué dans les mers de l'Inde, et dont le nom se trouve cité honorablement dans les tomes VII et VIII de cet ouvrage.

[2] Voyez tome XVI, page 40.

importantes. Nous nous bornerons, en conséquence, à dire deux mots de celle du capitaine Leduc. Le but principal de sa mission était la destruction des bâtimens anglais employés à la pêche de la baleine dans les mers du Nord. Le capitaine Leduc, né à Dunkerque, port qui envoyait autrefois un certain nombre de bâtimens à la pêche de la baleine, avait fait lui-même cette pêche, et ce motif détermina le choix du gouvernement. On mit sous les ordres du capitaine Leduc les trois frégates *la Revanche*, *la Guerrière* et *la Syrène*. Il partit de Lorient avec ces bâtimens, à la fin de mars 1806. La division se dirigea aussitôt vers le nord; mais l'hiver s'étant prolongé au-delà du terme ordinaire, le capitaine Leduc ne trouva pas encore la mer libre dans les parages où il devait établir sa croisière. Cette circonstance l'obligea à regagner les latitudes tempérées. Après avoir croisé pendant quelque temps du côté des Açores, il se remit en route pour les côtes d'Islande, du Groënland et du Spitzberg. *La Guerrière* s'étant séparée de la division [1], le capitaine Leduc arriva, avec deux frégates seulement, dans la mer Glaciale. Il visita tous les points où il devait trouver les baleiniers, et détruisit une trentaine de ces bâtimens, tant russes qu'anglais. Le capitaine Leduc s'éleva jusqu'au 78e degré de latitude. Les équipages des deux frégates souffrirent cruellement de la rigueur du climat; toutefois, les dispositions prises par leur commandant diminuèrent considérablement ces souffrances, et leur conservèrent la santé. Les frégates se trouvèrent souvent dans une situation périlleuse, à cause des glaces qui les environnaient et qui menaçaient de les enfermer; mais l'activité extraordinaire du capitaine Leduc parvint à les soustraire à tous les dangers. Cet officier supérieur passait presque tout le jour au haut des mâts de *la Revanche*, Mer glaciale.

[1] Cette frégate fut prise, peu de temps après, par la frégate anglaise *la Blanche*.

Mer glaciale. dirigeant lui-même la route des deux frégates. Après une campagne aussi pénible et dont la durée fut de six mois, le capitaine Leduc ramena *la Revanche* et *la Syrène* dans un port de France, où il mit à terre quelques centaines de prisonniers.

Côtes de France. L'histoire présente une foule d'exemples de déloyauté du gouvernement britannique, l'automne de 1806 en fournit un de plus dans la tentative que firent les Anglais pour incendier le port de Boulogne et la flottille, pendant que lord Lauderdale, qui venait de traiter de la paix avec le cabinet de Saint-Cloud, se trouvait encore à Paris. Nous avons fait connaître ailleurs les dispositions militaires qui avaient été prises pour mettre la flottille et la ville à l'abri des funestes effets d'un bombardement. A l'époque dont nous parlons, Boulogne était tacitement regardé comme un port neutre; les courriers de cabinet français et anglais y prenaient habituellement leur passage, et journellement il y arrivait des bateaux en parlementaires. Cette considération, jointe à celle de l'économie [1], avait fait négliger les mesures défensives, dont l'emploi avait jusqu'alors préservé Boulogne de tout accident fâcheux. Nous avons dit, en traitant des préparatifs de la descente, qu'il était presque impossible qu'une bombe anglaise arrivât jusque dans le port de Boulogne, lorsqu'il y avait une ligne d'embossage formée par une portion de la flottille en avant de ce port. L'espèce de trêve qui existait pendant que les négociations étaient en activité, avait fait regarder comme inutile la formation de cette ligne

[1] L'économie était le grand cheval de bataille du ministre Decrès; mais il l'entendait fort mal : sous ce nom, il fit régner dans toutes les parties les plus essentielles du service maritime une parcimonie sévère et minutieuse, qui eut les plus funestes résultats. Ce ministre, dont la France gardera long-temps le souvenir, ignorait qu'en marine dépenser sans épargne, mais à propos, est la véritable économie.

protectrice. Les Anglais profitèrent de la circonstance et résolurent de rendre les Français victimes de leur sécurité. Le 8 octobre au soir, la croisière ennemie, depuis long-temps peu nombreuse, s'augmenta tout à coup, et, dans la nuit, l'attaque eut lieu : elle n'obtint qu'un très-mince succès; mais elle eût échoué complétement, sans un ordre intempestif donné par le général Jardon, qui commandait les troupes du camp de gauche. Malgré l'obscurité de la nuit, on avait vu s'avancer vers la côte une grande quantité de chaloupes et de canots anglais : les batteries avaient commencé à tirer dessus; mais le général Jardon, pensant que les ennemis voulaient tenter un débarquement, fit cesser le feu : « Ayons l'air de dormir, disait-il, laissons les mettre pied à terre, nous les hacherons comme chair à pâté. » Le but des Anglais n'était pas de débarquer; ils s'approchèrent tant que leurs canots trouvèrent assez d'eau pour flotter, et, dans cette position, ils lancèrent sur le port quelques centaines de fusées à la Congrève. On a lieu de croire que c'est la première fois qu'ils employèrent ces projectiles, dont ils firent depuis un si fréquent et si barbare usage. Malgré la nouveauté, qui, en pareil cas, produit souvent l'épouvante, les fusées à la Congrève ne causèrent d'abord presque aucun effroi, et bientôt elles devinrent la risée des matelots français, qui leur donnèrent le nom de *fusées brûlotières*. Ces intrépides marins les détachaient, avec des léviers de bois ou de fer, des endroits où elles s'étaient fixées en tombant, et les jetaient ensuite à la mer. Du sable mouillé éteignait promptement les matières enflammées que ces fusées vomissaient par plusieurs orifices. La flottille fut préservée, de la sorte, de la destruction dont elle était menacée; la ville n'eût également éprouvé aucun dommage, si les habitans eussent, dans le principe, montré autant de courage et de sang-froid que les marins. La frayeur de citoyens étrangers au métier de

Côtes de France.

Côtes de France.

la guerre, et qui voient leurs habitations exposées à devenir la proie des flammes, est sans doute excusable; mais l'égoïsme de quelques hommes, auxquels Boulogne dut la perte de deux ou trois maisons, mérite d'être sévèrement blâmé. La direction donnée par l'ennemi à ses fusées et la portée de ces projectiles incendiaires ne mirent en danger que les maisons les plus voisines de l'entrée du port : l'une d'elles ayant été atteinte, le feu prit à des fagots dont le grenier était rempli, et ses progrès furent par conséquent très-rapides. Cependant, il eût été facile de l'éteindre; mais ceux qui habitaient la maison s'occupèrent à enlever leurs effets les plus précieux, avant de réclamer des secours : ces secours arrivèrent trop tard ; et, malgré des efforts inouis de la part des officiers et des marins de la flottille [1], la maison fut consumée, ainsi que deux autres qui lui étaient contiguës. Le zèle, le dévouement et l'intrépidité, déployés dans cette circonstance par les travailleurs et ceux qui les dirigeaient, n'eurent pour résultat que de concentrer l'incendie, et de l'empêcher d'étendre ses ravages.

Le lendemain de cette odieuse tentative, les Anglais en firent une d'un genre différent. Peu de temps après la nuit close, plusieurs bombardes s'approchèrent de la côte, et lancèrent, pendant quelques heures, des bombes sur le port et sur la ville : aucun des bâtimens de la flottille ne fut endommagé, quelques maisons furent atteintes ; mais les dégâts

[1] Parmi les officiers qui se distinguèrent, on remarqua l'enseigne de vaisseau Parisot. Ce jeune officier, armé d'une hache, se porta, à la tête de cinquante travailleurs du corps des ouvriers militaires de la marine, partout où il était nécessaire pour arrêter les progrès de l'incendie. A son exemple, les hommes qu'il dirigeait bravèrent tous les dangers, et le succès de leurs efforts leur en parut la plus douce récompense. Le ministre de la marine écrivit, peu de temps après, à l'enseigne de vaisseau Parisot, pour lui témoigner sa satisfaction de la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion : les éloges de l'amiral commandant la flottille et du préfet maritime avaient anticipé sur ces témoignages flatteurs.

qu'elles éprouvèrent furent peu considérables : le feu ne prit nulle part. Lord Lauderdale arriva de Paris à Boulogne le soir même, et descendit chez l'amiral, pendant que ses compatriotes bombardaient la ville. Cette circonstance rendit plus frappante encore la conduite déloyale du gouvernement britannique. Qu'aurait dit le cabinet de Saint-James si une bombe anglaise eût tué le plénipotentiaire du roi de la Grande-Bretagne [1] ?

Côtes de France.

Océan atlant.

L'ordre des dates nous amène à parler de l'escadre du contre-amiral Willaumez, partie de Brest en même temps que celle de l'amiral Leissègues. Nous avons dit plus haut que chacun de ces amiraux avait une destination particulière. Le contre-amiral Willaumez avait ordre de se rendre directement au cap de Bonne-Espérance, d'y compléter l'eau et les vivres que ses vaisseaux auraient consommés, et ensuite de se porter sur les points où il jugerait pouvoir causer le plus de dommages à l'Angleterre, soit en détruisant ses convois, soit en rançonnant ses colonies ; toutefois, il lui était prescrit de ne pas demeurer absent d'Europe pendant plus de quatorze mois. Quinze jours avant le départ, l'amiral Willaumez, ayant reçu ses instructions, fut frappé de l'ordre positif qu'on lui donnait d'aller relâcher au cap de Bonne-Espérance. Il écrivit au ministre pour lui mander combien il s'étonnait qu'on le fît partir au mois de décembre pour le cap de Bonne-Espérance, lorsque tout le monde savait qu'une expédition, destinée à attaquer cette colonie hollan-

[1] En annonçant l'embarquement de lord Landerdale à Boulogne, *le Moniteur* rapportait que des dispositions avaient été prises pour épargner au noble lord le désagrément d'apercevoir l'exaspération d'un peuple indigné. Nous ignorons ce qu'on avait prescrit à cet égard ; mais nous avons vu lord Lauderdale, accompagné de deux officiers de la marine française, suivre, pour aller s'embarquer, le quai de Boulogne dans presque toute sa longueur. Sa grâce a pu voir les traces de l'incendie qui fumait encore, et lire sur tous les visages l'indignation profonde excitée par la perfidie de son gouvernement.

Océan atlant. daise, était sortie des ports d'Angleterre en septembre. Le ministre répondit à l'amiral que, au moment où il avait reçu sa lettre, il allait lui écrire sur ce sujet. Parmi les réflexions que cette circonstance doit faire naître, une seule peut être consignée ici : c'est que l'espèce de fatalité qui poussa M. Decrès à faire partir presque toutes ses expéditions à une époque intempestive, sera l'une des choses les plus remarquables de l'histoire de son ministère.

A peine sortie de la rade de Brest, l'escadre du contre-amiral Willaumez [1] éprouva des avaries causées par la mauvaise qualité des bois, des cordages et des toiles employées dans la confection de la mâture, du gréement et de la voilure de ses vaisseaux. Ces avaries, réparées avec l'activité que le chef sut communiquer à ses subordonnés, n'empêchèrent pas l'escadre de s'emparer de plusieurs bâtimens anglais chargés de troupes, et faisant partie d'un convoi escorté par le vaisseau *le Polyphême* et la frégate *le Sirius*. *Le Vétéran* donna la chasse à cette frégate, et la gagnait ; mais l'approche de la nuit décida l'amiral français à rappeler son vaisseau, pour ne pas l'exposer à se séparer de l'escadre. Willaumez fit encore quelques prises avant d'avoir quitté les mers d'Europe. Cette circonstance lui permit de prendre une disposition qui fait honneur à son humanité. Parmi les prises qu'il venait de faire, se trouvait un petit bâtiment qu'on pouvait équiper avec cinq ou six hommes; Willaumez en fit don aux femmes et aux enfans des soldats anglais qu'il avait pris quelques jours auparavant, et les expédia pour les Açores, à la hauteur desquelles l'escadre se trouvait alors.

[1] Cette escadre était composée comme suit : *le Foudroyant*, de 80 canons, capitaine Henri (monté par l'amiral Willaumez); *le Vétéran*, de 74, capitaine Jérôme Bonaparte ; *le Cassard*, de 74, capitaine Faure; *l'Impétueux*, de 74, capitaine le Veyer Belair; *l'Eole*, de 74, capitaine Prévost-Lacroix ; *le Patriote*, capitaine Krohm; *la Valeureuse*, de 40, capitaine Kergariou ; et *la Volontaire*, de 40, capitaine Bretel.

Willaumez s'arrêta pendant deux jours à croiser aux environs des Canaries ; il se décida à cette station, afin de se débarrasser des prisonniers qu'il avait faits, et qui ne laissaient pas de consommer des vivres, qu'il importait d'épargner. Il fit, en conséquence, embarquer tous les soldats anglais sur la frégate *la Volontaire*, qui reçut l'ordre d'aller les mettre à terre à Sainte-Croix de Ténériffe. Cette frégate, n'ayant pas rallié l'escadre au bout des deux jours qu'on était convenu de l'attendre, l'escadre continua sa route [1]. Océan atlant.

L'amiral Willaumez se trouvait dans une position extrêmement délicate : le frère de l'empereur était dans son escadre comme simple capitaine de vaisseau, et Napoléon avait donné les ordres les plus sévères de le traiter à l'égal des autres, et sans aucun égard pour sa naissance. Le mécontentement que Jérôme éprouvait de la manière dont il était traité par son frère, ajoutait considérablement aux embarras de cette position du brave amiral. Jérôme voyait avec le plus grand déplaisir qu'on l'éloignât de la France pour faire une campagne, dont la durée devait être au moins d'une année : il ne l'avait point caché à l'amiral. Willaumez, le plus franc de tous les marins et le moins courtisan de tous les hommes, lui fit des remontrances et lui donna des conseils, dont la sagesse ne saurait surprendre, mais dont la forme et la mesure doivent peut-être étonner d'un homme de son caractère [2]. En général, dans toutes ses relations avec Jérôme, Willaumez sut lui marquer toute la déférence possi-

[1] *La Volontaire* se porta au rendez-vous qu'on lui avait assigné au cap de Bonne-Espérance ; mais le capitaine n'ayant pas pris les précautions que nécessitaient les circonstances, fut obligé de rendre sa frégate aux Anglais, qui l'avaient abusé en arborant le pavillon hollandais sur les forts.

[2] Willaumez cependant avait déjà donné des preuves de cette prudence et de ce tact admirables dans sa conduite comme commandant de la station du sud de Saint-Domingue pendant l'expédition de Leclerc.

Océan atlant. ble, sans déroger à la dignité de ses fonctions d'amiral, et sans rien sacrifier de son autorité.

Lorsque Willaumez arriva dans les parages du cap de Bonne-Espérance, il captura une corvette anglaise, qui lui annonça la prise de cette colonie. Cette circonstance fit changer les projets de l'amiral français ; il avait eu d'abord l'intention, s'il eût pu se ravitailler au cap, de s'établir en croisière sur le banc des Aiguilles, pour intercepter les convois venant de l'Inde et de la Chine. Il se borna alors à croiser entre les deux continens d'Afrique et d'Amérique, et bientôt le manque de vivres lui fit prendre le parti d'aller relâcher au Brésil, où il arriva au commencement d'avril 1806. L'escadre s'arrêta pendant dix-sept jours à Bahia (San-Salvador). Le gouverneur portugais accueillit parfaitement les Français ; mais tous les objets qu'on leur fournit furent portés à un prix exorbitant ; quant à l'argent, il était impossible de s'en procurer à un taux moindre de vingt pour cent [1].

Du Brésil, Willaumez se dirigea vers Cayenne, parce qu'on lui avait assuré que les noirs de cette colonie s'étaient révoltés [2] : là, il partagea son escadre en trois divisions, et les établit en croisière depuis Cayenne jusque vers le neuvième degré de latitude septentrionale. En partant de Cayenne, l'amiral français voulait aller détruire tous les navires qui se trouvaient à la Barbade ; mais les courans, les vents contraires et les gros temps qu'il essuya l'en empêchèrent, et le mauvais état dans lequel se trouvaient ses vaisseaux le força à relâcher à la Martinique, qu'il atteignit le 20 juin. L'escadre ne demeura que dix jours dans la rade du fort de

[1] Cette cherté provenait de la relâche qu'avait faite, quelques mois auparavant, à ce même port de Bahia, l'expédition anglaise envoyée pour prendre le cap de Bonne-Espérance.

[2] Cette nouvelle était fausse.

France [1] ; elle se dirigea vers Mont-Serrat, et rançonna cette colonie. L'amiral Willaumez visita encore plusieurs rades ennemies, où il fit des prises. Le 6 juillet, sous l'île de Saint-Thomas, il eut connaissance de l'escadre anglaise de l'amiral Cochrane, composée de quatre vaisseaux et de plusieurs frégates et grandes corvettes, formant un total de douze ou treize bâtimens à trois mâts : cette escadre était au vent. Willaumez fit diminuer de voiles pour l'attendre, et se prépara au combat. L'amiral anglais ne jugea pas à propos de l'accepter, et continua à tenir le vent. La position des deux escadres ne permettait pas à l'amiral français de joindre l'ennemi, qui avait Tortole et Saint-Christophe pour refuge, et après lui avoir vainement offert la bataille, il reprit sa route. Océan atlant.

Willaumez avait pris à la Martinique des vivres pour jusqu'à la fin d'octobre. Voici comme il comptait employer ce temps. Signalé dans toutes les Antilles, il ne pouvait espérer de prendre des bâtimens ennemis que sur les rades anglaises mêmes, ainsi qu'il l'avait déjà fait, et il était assuré qu'aucun convoi ne serait expédié pour l'Angleterre, tant qu'on le saurait dans ces parages. D'un autre côté, s'il ne pouvait entreprendre que peu de chose contre les navires réfugiés dans les ports des Antilles, faute de troupes de débarquement, il ne pouvait rien entreprendre contre les îles mêmes. Il résolut donc d'aller attendre le convoi de la Jamaïque et autres (qui devaient enfin partir quand on le croirait éloigné) à une certaine hauteur en pleine mer, où il demeurerait pendant que les escadres ennemies seraient occupées à le chercher sur

[1] Les Anglais ont dit, à ce sujet : « Il fut heureux pour l'amiral français de n'avoir pas perdu de temps à la Martinique, parce que, le 12 juillet, sir J.-B. Warren arriva à la Barbade avec une escadre qu'on avait expédiée d'Angleterre aussitôt qu'on soupçonna que Willaumez avait repassé la ligne et se dirigeait vers les Antilles. Une autre escadre, commandée par sir R. Strachan, avait été détachée, antérieurement à celle-ci, après l'escadre de Willaumez.

Océan atlant. toutes les côtes; ayant, lui, la précaution d'arrêter et de retenir tous les bâtimens neutres, pour qu'on ne pût avoir d'avis sur sa position. Le convoi de la Jamaïque pris et détruit, Willaumez se fût porté vers Terre-Neuve, pour capturer les bâtimens pêcheurs et détruire les pêcheries, et ensuite aurait établi une croisière sur un point favorable pour intercepter les navires anglais retournant du Labrador, du Groënland et de l'Islande; enfin, vers la mi-octobre, il se fût dirigé vers un port de France.

Conformément à ce plan, l'amiral français se porta à la hauteur des débouquemens de Bahama, et s'établit en croisière à environ cent lieues au large: des avis qu'il avait reçus touchant le convoi de la Jamaïque lui donnaient la certitude de l'intercepter dans ces parages. Pendant le temps que dura cette croisière, l'impatience de Jérôme Bonaparte fut portée à son comble; enfin, dans la nuit du 31 juillet, il abandonna l'escadre, et fit route pour la France. Cette démarche du frère de Napoléon fut peut-être la cause que le convoi attendu ne tomba pas au pouvoir de l'escadre française. Les courses que fit Willaumez dans diverses directions pour chercher *le Vétéran*, dont il avait extrêmement à cœur de ne point se séparer, tant pour obéir à ses ordres, que par attachement personnel pour le frère de Napoléon, qu'il n'eût pas voulu voir tomber entre les mains des Anglais; ces courses, disons-nous, écartèrent Villaumez du point où il s'était porté et favorisèrent sans doute le passage du convoi. Après des recherches infructueuses, et lorsqu'il eut acquis la certitude que *le Vétéran* avait fait route pour la France, il vint reprendre sa croisière; mais il était trop tard. Le convoi était passé, qu'il persistait encore à l'attendre et à ne pas lever la croisière sans en avoir eu des nouvelles positives. L'escadre fut surprise dans cette position par une tempête affreuse qui s'éleva dans la nuit du 19 au 20 août: au milieu de cette tourmente, telle que l'ami-

ral lui-même dit n'en avoir jamais vu de semblable, les vaisseaux furent dispersés, et coururent les plus grands dangers. Presque tous démâtèrent complétement et perdirent leur gouvernail. *Le Foudroyant* et *l'Impétueux* éprouvèrent à la fois ce double accident. Ces deux vaisseaux, sans aucun moyen de se diriger, et poussés en travers par le vent et la mer, demeurèrent trois jours à la vue l'un de l'autre sans pouvoir communiquer, même au porte-voix. Enfin, *le Foudroyant* parvint à fabriquer une espèce de gouvernail et à établir des mâtereaux à la place des mâts qu'il avait perdus. Dans ce déplorable état, Willaumez le dirigea vers la Havane. Dans les environs de ce port, *le Foudroyant* fut attaqué par une division anglaise, à la tête de laquelle se trouvait le vaisseau rasé *l'Anson*. Malgré la difficulté qu'éprouvait le vaisseau français pour manœuvrer, en moins d'une demi-heure, il mit son ennemi en fuite, et bientôt après entra dans le port [1]. Océan atlant.

L'Impétueux était parvenu aussi à se faire un gouvernail de fortune, mais il n'en fut pas moins jeté à la côte vers le cap Henry, et brûlé par des embarcations anglaises : *le Patriote*, *l'Eole* et *la Valeureuse* se réfugièrent dans la baie de la Chesapeake, où ils entrèrent dans le plus mauvais état; *le Cassard* parvint à gagner un port de France. Le vaisseau de Jérôme Bonaparte essuya la même tempête; mais alors il était proche des côtes de France. Peu de jours aupa-

[1] Les Anglais, toujours portés à altérer la vérité dans leurs relations militaires ou maritimes, ont publié que, dans cette circonstance, *le Foudroyant* avait été complétement battu, et qu'il l'avait été par une frégate. Cette dernière assertion surtout est la plus insigne fausseté. *L'Anson* était un vaisseau rasé portant deux batteries, l'une de canons de 24, et l'autre de caronades de 42; enfin, c'était le même vaisseau contre lequel *la Loire* soutint son cinquième combat sur la côte d'Irlande, en 1799. S'il en fallait encore une preuve, on la trouverait dans *l'Annual Register* de 1808, où, à l'occasion du naufrage de *l'Anson*, il est dit : *c'était un vieux vaisseau de 64 rasé.*

Océan atlant. rant, il fit la rencontre d'un convoi venant du Canada, lui donna la chasse, et prit neuf bâtimens chargés de mâtures, de goudron et de pelleteries pour une valeur de plus de cinq millions. Le 26 août, *le Vétéran* eut connaissance des côtes de Bretagne; mais il fut en même temps découvert et chassé par une division anglaise, qui lui coupait la route de Brest et celle de Lorient. Dans cette position critique, Jérôme n'avait d'autre ressource, pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, que de jeter son vaisseau à la côte; cependant, une fois le parti pris de l'échouer, il préféra le faire en tentant d'entrer dans quelqu'une des baies ou rivières situées dans les parages où il se trouvait : il se décida pour la baie de Concarneau, et, au grand étonnement de tous les marins, un vaisseau de ligne tout armé entra dans ce port, où personne n'eût osé introduire la plus petite frégate. *Le Foudroyant* revint en France au commencement de 1807, *le Patriote* revint plus tard : quant à *l'Eole* et à *la Valeureuse*, ils furent dépecés aux Etats-Unis.

Tel fut le sort d'une des escadres les mieux conduites, parmi celles que la France mit en mer pendant la guerre de la révolution. Le tort qu'elle fit au commerce anglais peut être évalué à douze ou quinze millions. Cependant ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle eût pu faire, sans les contrariétés de toute espèce qui traversèrent les plans de l'amiral. Les Anglais, dans les écrits du temps, rendirent justice aux talens de Willaumez. Ils ont relevé, mieux que nous n'avons été à même de le faire ici, le mérite de cette longue campagne au milieu d'obstacles sans nombre et qui eussent été insurmontables pour un marin moins expérimenté. La seule injustice que les ennemis de la France aient commise envers ce digne amiral, c'est d'avoir dit que, voyant ses plans renversés par l'activité des amiraux anglais, il ne consulta plus que le salut particulier de chacun

de ses vaisseaux, et les dispersa dans différentes directions : nous venons de faire voir que c'est par la tempête que les vaisseaux de Willaumez furent dispersés. Nous avons montré également que les escadres des amiraux Cochrane, Warren et Strachan furent expédiées à sa poursuite ; une quatrième, commandée par l'amiral Louis, fut postée pour l'intercepter à son retour en Europe [1]. Ainsi, l'amiral français, dont la fortune ne seconda pas les habiles combinaisons, occupa néanmoins quatre escadres ennemies de la force de la sienne. Océan atlant.

Pendant l'année 1807, la France ne fit pas d'expédition maritime assez importante pour être détaillée dans cet ouvrage. Quant à l'Angleterre, elle en mit en mer quatre ; la première, contre Constantinople; la seconde, contre l'Egypte ; la troisième, contre Buenos-Ayres; et la quatrième, contre Copenhague. Toutes quatre furent honteuses ; mais la dernière, bien plus que les autres, parce qu'elle fut couronnée d'un succès qu'on peut regarder comme le triomphe de l'injustice et de la perfidie les plus révoltantes. Nous avons dit plus haut quelques mots sur cette expédition de Copenhague. Les autres n'entrent pas dans notre cadre.

[1] L'escadre de l'amiral Duckworth avait suivi aussi celle de l'amiral Willaumez dans une partie de sa route vers le cap de Bonne-Espérance ; mais, jugeant que cette dernière se rendait aux Indes occidentales, l'amiral anglais s'était dirigé de ce côté, où il trouva et défit l'escadre de Leissègues.



FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.





